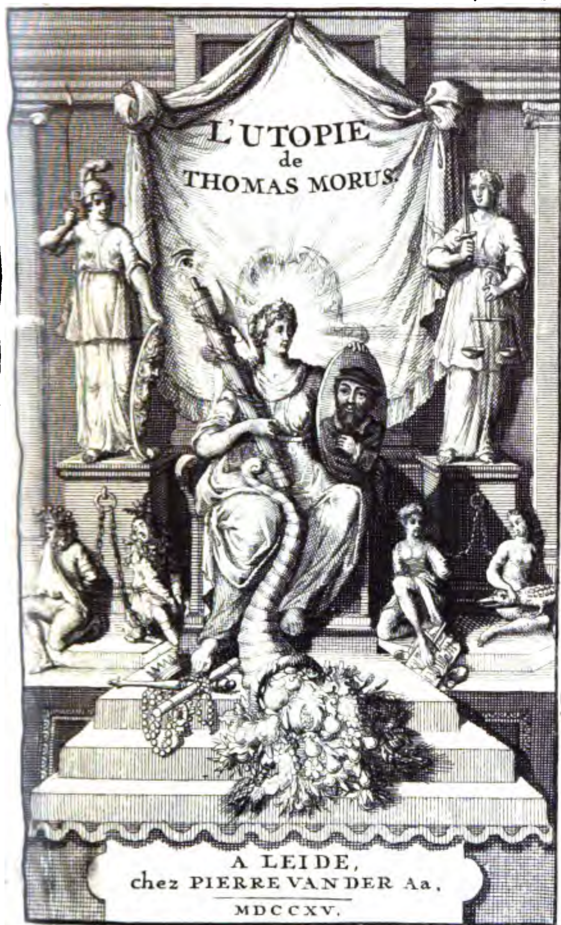
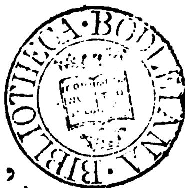
15 fine plates


L'UTOPIE
de
THOMAS MORUS.
A LEIDE,
chez PIERRE VANDER Aa,
MDCCXV.


BIBLIOTHECA·BODLEIANA

L'UTOPIE
DE
THOMAS MORUS,
Chancelier d'Angleterre;
Idée ingenieuſe pour remedier au malheur des Hommes; & pour leur procurer une felicité complette.
Cet Ouvrage contient
LE PLAN D'UNE REPUBLIQUE
dont les Lois, les Uſages, & les Coutumes tendent uniquement à faire faire aux Societez Humaines le paſſage de la Vie dans toute la douceur imaginable.
REPUBLIQUE, QUI DEVIENDRA infalliblement réelle, des que lès Mortels ſe conduiront par la *Raiſon.*
Traduite nouvellement en François
Par Mr. GUEUDEVILLE,
& ornée de tres belles figures.





A LEIDE,
Chez PIERRE VANDER AA,
Marchand Libraire, demeurant dans l'Academie,
chez qui on trouve toutes ſortes de Livres curieux, comme auſſi de Cartes Geographiques, des Villes, tant en plan qu'en profil, des Portraits des Hommes Illuſtres & autres Tailles-douces.

MDCCXV.
Avec Privilege.



TRES-NOBLE
ET
TRES-ILLUSTRE SEIGNEUR,
JAQUES EMMERI,

BARON DE WASSENAER,
DEPUTE' DIRECTEUR DE LA COMPAGNIE DES INDES ORIENTALES, DE LA PART DU CORPS DES NOBLES DE HOLLANDE ET DE WEST-FRISE, A LA CHAMBRE DE ROTTERDAM;
ET
CONSEILLER DE LA CELEBRE VILLE DE LEIDE.

TRES-NOBLE
ET
TRES-ILLUSTRE
SEIGNEUR,

LES Dedicaces ſont preſque auſſi anciennes que la publication des Ouvrages d'eſprit. Du moins, eſt il inconteſtable que l'u-

l'usage de Dedier les Livres, s'est introduit dans la Republique des Lettres plusieurs Siecles avant le bel Art de l'Impression. Trois motifs ont donné lieu à cette coutume-là; le Respect, la Reconoissance, & la Precaution. L'Auteur cherchoit à marquer son estime; il visoit à decouvrir la disposition de son ame envers un Bienfaicteur; enfin, il vouloit mettre l'Enfant de sa Minerve à couvert des traits de l'Ignorance, de l'Envie, de la Malignité, sous la protection d'une Personne puissante, & qui pût, par son credit, arrêter le torrent d'une injuste censure. Le desir de se conserver

dans les bonnes graces du Protecteur, & de meriter la continuation de ses bontez, n'étoit pas aussi le moindre ressort, qui fît agir l'Ecrivain. Par tous ces endroits là, MONSIEUR, VOUS voulez bien que j'aie l'honneur de VOUS adresser la Production d'un des premiers hommes de son siecle. Dans le fond, ce n'est que le jeu d'un Genie superieur: mais ce jeu roule sur un fondement solide; & il y roule solidement.

Le plan de ce fameux Ouvrage, c'est L'HUMANITE': quoi de meilleur dans le Monde Moral? sans ce plus aimable des liens, les Hommes ne seroient

plus

plus ſur la Terre que des Animaux errans ; ou du moins, chaque Societé Civile n'étant fondée, en ce cas-là, que ſur l'Interêt Perſonnel, ne ſeroit plus qu'un amas de Gens, toûjours prets à s'entre-detruire à la vuë du moindre profit. La Religion même eſt bâtie ſur l'Humanité ; & le Chriſtianiſme, après la gloire du Createur, & l'innocence des Moeurs, à pour but que les Hommes, ſe ſauvent en s'entr'aimant, & en s'entre faiſant du bien.

L'Illuſtre *Morus* avoit à Coeur cette Verité qu'on peut nommer Capitale par raport à la Vie paſſagére, auſſi bien qu'à celle qui doit durer é-

ternellement. Ce grand homme ſe faiſoit un plaiſir de reflechir ſur les Republiques, & ſur les Etats: voïant ſi peu de zèle mutuël, ſi peu d'affection reciproque entre les Membres du Corps Politique: d'ailleurs, remarquant que les Particuliers les plus utiles, & les plus neceſſaires au general, ſont ceux qui par une injuſtice criante, vivent dans la dizette, dans la ſoufrance, & dans l'obſcurité, il auroit bien voulu pouvoir remedier à cet inconvenient.

Pour reüſſir, MONSIEUR, dans cette vaſte entrepriſe, il n'y avoit qu'un moïen; c'etoit de mettre en Commu-

nau-

nauté le travail, & les fruits qui en resultent. C'étoit couper la racine du mal; c'étoit tarir la source des divisions; c'étoit donner à cet Assemblage de Mortels qu'on apelle *Societé Civile*, une uniformité exterieure, & apuïée sur l'union des Coeurs; enfin, c'étoit établir une felicité publique à laquelle tous les Habitans du Païs eussent pu participer egalement.

Il est vrai, MONSIEUR, que ce beau Dessein est d'une execution impossible, & son Auteur étoit trop judicieux pour se flater que son *Utopie* fût jamais effectuée. Cependant on peut avancer hardiment, à

l'honneur de Nôtre *Morus*, qu'il n'a rien proposé dans son Idée de Republique parfaite & heureuse, qui de soi ne soit fort faisable. Les Lois, les Usages, les Coutumes, les Moeurs qu'on attribuë ici à ces Peuples imaginairement fortunez, ne sont point au dessus *de la* RAISON HUMAINE. Mais le mauvais usage que, communement parlant, les Hommes font de leur Raison, est un obstacle insurmontable à la fondation & à la realité d'un Gouvernement *Utopien*.

Si la plus grande partie du Genre Humain est malheureureuse par un travers, par une disparate *du* BON SENS, le fameux

meux Chancelier d'Angleterre n'en merite pas moins des eloges immortels, d'avoir consacré son precieux Loisir à inventer, en faveur de Nôtre Espèce, le genre de Vie le plus doux & le plus tranquile qu'on puisse concevoir.

Mais si en cela MONSIEUR, le *Decouvreur de l'Ile Fortunée* à bien merité de toute L'ESPÈCE HUMAINE, il s'est fait aussi un Nom celébre dans la République des Lettres. Outre que cette Fiction pourroit être utile à toutes les Nations Civilisées, elle doit faire plaisir à tous les Amateurs de la belle Curiosité. Il me paroit, & je ne croi pas

que les Conoiſſeurs en diſconviennent, il me paroit, dis-je, que l'Auteur a traité ſa Matiére avec toute la force d'un Eſprit du premier ordre. Une liaiſon tres exacte entre le Siſtème & les Conſéquences; un Genie egalement diſtingué par l'élévation, & par le detail; des meſures finement priſes pour établir la Vraiſemblance & la Probabilité; une grande juſteſſe dans le Diſcernement; un ſtile nerveux, & parſemé d'erudition: enfin, depuis que l'Uſage permet de narrer des fauſſetez innocentes, & même profitables pour les bonnes moeurs, je ne ſai s'il s'eſt publié un *Menſonge* plus ſpirituel,

plus

plus agreable, & plus instru-ctif.

Le Public eclairé lui a rendu beaucoup de justice à ce *Mensonge* ingenieux. On l'a traduit en diverses Langues; & par là plusieurs Nations ont connu l'*Utopie*, & en ont admiré les beautez. Reflechissant sur cette Production qui a été si aplaudie de tous les Conoisseurs, je crus qu'il manquoit une chose à sa gloire, c'est qu'on ne se fût point encore avisé, du moins que je sache, d'enchasser dans la Diction Françoise ce riche Diamant, cette Pierre dont le prix est inestimable. Il me sembloit, MONSIEUR, que *l'Utopie*

pie languiroit toujours dans une eſpèce d'obſcurité tant qu'elle ne paroitroit point dans une Langue répanduë par tout, & qui fait, aujourd'hui les delices de l'Europe. Je conjecturai bien que la difficulté de l'Original faiſoit le principal obſtacle à la Traduction. Effectivement, ſoit à cauſe du tour trop recherché dans la phraſe & dans les expreſſions; ſoit pour la nouveauté des idées, la Carriere étoit ſcabreuſe; & on ne pouvoit entreprendre d'y courir, ſans ſe reſoudre à beaucoup de peine & de travail. Mais enfin, MONSIEUR, j'ai trouvé un homme qui ſe ſentoit aſſez de

cou-

courage pour executer ce penible dessein; & comme je me suis devoüé à l'Utilité publique, & à la satisfaction des Curieux, j'ai emprunté la plume de cet Ecrivain; & je n'ai point balancé à mettre son Manuscrit sous ma presse.

Aïant, donc, à mettre au jour une nouvelle Traduction Françoise de cet excellent Original, j'ai cru ne pouvoir lui choisir un meilleur Patron que VOUS, MONSIEUR; & j'espere que VOUS la recevrez agreablement. Doué d'un Naturel exquis, refuseriez VOUS de prendre quelque part à la Compassion que *Morus* avoit pour ses *Coindividus*

n'et

n'entreriez VOUS point dans ſes ſentimens d'Humanité ?

Bien loin de cela, MONSIEUR ; je ſuis perſuadé que ce Livre naiſſant VOUS ſera plaiſir, & que VOUS VOUS en declarerez volontiers le Protecteur. Puiſque l'Interêt Commun eſt le ſujet & la Fin de ce precieux Ouvrage, il ne peut mieux convenir qu'à VOUS. VOUS aimez Nôtre Patrie, & VOTRE attachement pour elle lui eſt avantageux.

D'une Naiſſance auſſi Noble que Ancienne ; d'un Sang qui, depuis pluſieurs ſiecles, tranſmet, & augmente ſon Illuſtration ; enfin, d'une Famille

mille à qui la Republique est redevable des services les plus importans, & qui tient encore dans la Province un rang des plus elevez ; VOUS suivez les glorieuses traces de VOS Ancêtres, VOUS soutenez dignement en VOTRE Personne l'éclat de ce beau Sang. VOUS êtes Deputé de la part du Corps des Nobles dans la Direction des Indes Orientales. Ainsi, MONSIEUR, VOUS occupez un des premiers Postes dans cet illustre College, qui fait tant d'honneur à l'Etat, qui en est un des plus fermes apuis ; & qui depuis si long tems contribuë à la splendeur de la Republique.

Avec cette haute diſtinction, MONSIEUR, VOUS VOUS donnez tout entier à la Régence; & VOUS en êtes un des principaux apuis. Sans flaterie, & en n'offrant qu'un encens legitime, VOUS honorez les Charges; & on n'outreroit rien en diſant que la Magiſtrature brille chez VOUS. Les Lumieres, la Vigilance, l'Aſſiduité, la Droiture, l'Integrité, le Zèle & l'Amour de la Juſtice, la Clemence & la Bonté; ces qualitez, ſi neceſſaires au Timon & au Gouvernail, ſe reüniſſent toutes en VOTRE Perſonne.

Auſſi MONSIEUR, ne

per-

perdez VOUS pas le fruit de VOS peines & de VOS fonctions. Outre que dans l'exercice de VOS Emplois VOUS goutez le plaiſir interieur qui eſt inſeparable du Devoir & de la Vertu, VOUS, avez encore la joie de VOUS ſavoir dans l'eſtime, & dans la Veneration de Nôtre Public; & comme les Citoiens remarquent en VOUS la tendreſſe d'un Pere, ils ont de leur côté tous les ſentimens de reconoiſſance qui doivent répondre à une ſi genereuſe, à une ſi aimable diſpoſition d'Ame.

Pour moi MONSIEUR, j'ai reſſenti en mon particulier

les

les effets de Vôtre Ame toute genereuſe & toute bien faiſante. C'eſt une des principales raiſons qui m'ont engagé à VOUS adreſſer l'*Utopie* : je ſouhaiterois que, par ce foible temoignage de ma gratitude, toute la Terre pût être informée de VOTRE Noble & humaine diſpoſition à faire plaiſir. Encore un autre motif qui m'encourage à VOUS preſenter ce fruit qui tombe de ma Preſſe, c'eſt, MONSIEUR, VOTRE belle & louable inclination pour les Muſes : VOUS aimez à les voir fleurir ; & VOUS nouriſſant VOUS même l'éſprit de pluſieurs belles Conoiſſan-

ſances, c'eſt un plaiſir pour VOUS que les Etudes & les Lettres, loin de ſe ralentir, proſperent de mieux en mieux. En effet le titre de Defenſeur du Savoir & de l'Erudition, convient parfaitement à la Regence d'une Ville qui enferme dans ſon ſein la Mere des Sciences & des beaux Arts, je veux dire Nôtre Celèbre Univerſité.

Je fais les voeux les plus ſinceres, & les plus ardens pour VOTRE Conſervation, MONSIEUR, & pour celle de VOTRE Illuſtre Famille.

Daignez, je VOUS en ſuplie tres humblement, daignez m'accorder l'honneur de VOTRE

TRE Protection, & prendre la demarche que j'ose faire, comme un engagement public à être toute ma vie avec l'estime la plus respectueuse, & l'attachement le plus inviolable,

TRES-NOBLE ET TRES-ILLUSTRE
SEIGNEUR,

Vôtre Très-humble, & Très-Obeissant Serviteur,
PIERRE VANDER AA.



PREFACE
DU TRADUCTEUR.



Offre à Ceux qui voudront me faire l'honneur de me Lire ; je leur presente la République du Monde la plus florissante, & la plus humaine. Il y a sur la surface de cette Masse roulante à qui on a donné le nom de Terre ; *il y a, dis-je, une multiplication innombrable. Graces au Destin, nôtre belle & très digne* Espèce *n'est point encore en péril de manquer : les Individus des deux Sexes ont grand soin de la* Propagation

gation; *& je compte que ces aproches mutuëlles dureront tout au moins, jusqu'au grand & terrible Jour du Jugement.*

Mais ſi, par un bonheur que je n'oſerois eſpérer, & que ſurement, je n'eſpererai jamais, le Genre Humain *ſe convertiſſoit à* l'Evangile d'Utopie, *il n'y auroit pas ſur* la Boule, *ſur* le Globe Terreſtre, *un ſeul malheureux en Fortune.*

Je dis en Fortune; *car pour Nôtre bonne Mere, nommée* Nature, *quoique elle ſoit conduite, dirigée, meneé dans tous ſes mouvemens par une* INTELLIGENCE *infiniment Sage, toute bonne, & toute puiſſante, cette Madame Nature, pourtant, ne laiſſe pas de s'écarter ſous une ſi bonne main: toute habile qu'elle eſt, elle fait des boiteux, des aveugles, des infirmes, des monſtres. Il eſt vrai que j'ignore ſi la* Nature *eſt quelquefois auſſi Marâtre chez les Utopiens que chez Nous: s'il faut s'en tenir*

à

à l'afirmative, j'avoûrai que les Utopiens ne jouissent pas tous d'un bonheur parfait; puis qu'ils sont sujets comme nous aux écarts, & aux infirmitez de la Grande Ouvriere. A cela près, je soûtiens hautement, que ces Peuples sont les plus heureux qu'il y ait sous la vaste & immense Voute *du Ciel; que la dizette, ni le chagrin n'ont nul accez dans cette Ile fortunée; & qu'enfin, les Utopiens n'ont point leurs semblables en felicité.*

La Proprieté, l'Avarice, l'Ambition, ces trois pestes de la Societé Civile, ces trois monstres qui ravagent le Genre Humain, ne se trouvent point en Utopie. Cette République est d'une constitution singuliére. On y voit la superiorité jointe avec l'égalité; la pauvreté avec les richesses; le commandement avec l'obeissance; enfin, tout ce qu'il y a de diférent, de séparé dans les

autres Etats, eſt reüni, ou, pour mieux dire, n'eſt que la même choſe dans celui-ci. Ses Loix, ſes Coutumes, ſes Uſages ne tendent pas plus à la conſervation, & à la ſureté commune qu'à la conſervation & qu'à la ſureté des Particuliers; & l'Ordre eſt ſi ſagement etabli; les précautions & les meſures ſi bien priſes, que chaque Citoïen trouve toûjours ſon bien être *dans la Conduite Generale.*

Sous ce Gouvernement tout humain, le Prince n'emploïe point le Pouvoir Arbitraire *à commettre des exactions injuſtes, criantes ſur dès ſujets déja epuiſez, & à tirer copieuſement de ſes Peuples, de quoi fournir à ſon luxe & à ſes plaiſirs. Tous les biens étant communs en Utopie; & le Prince n'aïant point d'autre autorité que celle de faire obſerver les Loix, ces heureux Inſulaires ſont à couvert de la* Tirannie *& de l'*Opreſſion. *De chez eux*

ſont

sont bannis pour jamais gros fermiers, Partisans, Gens d'affaires, Commis, Receveurs; tant d'autres Supots d'Exaction, lesquels, comme une nuée de mouches, infèctent tout un Païs, & en sucent le meilleur sang. Sa Majesté Utopienne, qui n'a point d'autre figure à soûtenir que celle de premier Conducteur du Timon, se repose entierement sur ses sujets de tout ce qui lui est necessaire pour exercer les fonctions de sa Dignité.

Ou ne voit point en Utopie, un petit nombre de Gens, s'enrichir, amasser des trésors; & cela, pendant une sanglante & ruineuse Guerre qui fait gémir toute une grande Nation. Nos Insulaires aïant toûjours un trésor de réserve, & uniquement destiné aux frais des Armes, soit qu'ils attaquent, soit qu'ils se défendent, ce qu'ils ne font jamais que dans une nécessité inévitable; sans être sujets à taxe, à sub-

ſide, à capitation, ils partagent également le fardeau; & quand, même, ils ont le deſſous, ils n'en ſont ni moins riches, ni moins puiſſans.

On ne voit point en Utopie, de Commercans *qui, vendant chérement ce qu'ils ont eu à bas prix, ne laiſſent pas néanmoins de proteſter, ſur l'honneur & ſur la conſcience, qu'ils n'y gagnent rien. Les Utopiens, ne négociant qu'au profit de la République, ne commerçant que pour l'utilité commune, ils ſont bien éloignez de tromper & de mentir.*

On ne voit point en Utopie cette Fortune injuſte qui donne tout aux uns, & n'accorde rien aux autres; cette Fortune aveugle qui accable de faveurs, qui comble de bienfaits ceux qui le meritent le moins; cette Fortune inconſtante, capricieuſe, bizarre, qui prend plaiſir à precipiter ſes Mignons, & à mettre ſes Favoris auſſi bas que elle les avoit élevé. Nos Inſulaires n'étant pas moins

moins en Communauté de travail que de biens, ne dépendent proprement que de la Nature; le Sort, le Hazard, la Fortune font mal leurs afaires chez eux.

Enfin, on ne voit point en Utopie cette quantité prodigieuse d'Infortunez, qui, bien loin de goûter les douceurs de la vie, trouvent à peine dequoi ne pas mourir. Triste effet de la dureté, de l'inhumanité, de la barbarie dés Riches, qui, non seulement ne veulent rien prendre sur un néçéssaire abondant, pour secourir leurs semblables; mais qui même seroïent fort fâchez de toucher à un gros superflu, le trouvant toûjours trop petit, & ne cherchant qu'à l'augmenter. Il est impossible que nôtre République Insulaire soit sujette à ce grand inconvénient. Tous les Habitans du Païs étant également à leur aise; ils ne conoissent ni pauvreté, ni mendicité, ni misére. D'ailleurs: touchez de compassion pour les ma-

lades & pour les foibles, ils en prennent un ſoin extraördinaire; ils reſpèctent, ils venérent la Vieilleſſe. Ainſi ce ſont des Hommes parfaits; & on peut dire que l'Humanité regne chez eux dans toute la perfection.

Quel dommage que nous ſoïons ſi éloignez de ce Païs la du vrai bonheur, & de la ſolide félicité! Aparemment tous les Mortels ſenſez, tous les Hommes Raiſonnables iroient y planter piquet. *Leur déſertion ne feroit pas grand tort à nôtre Monde: bien loin de le dépeupler, à peine s'apercévroit on de ne les avoir plus: les Sages ſont cachez dans la foule; & ils y ſont, helas, ils y ſont un ſi petit nombre!*

Mais malheureuſement pour eux l'Utopie eſt preſque introuvable, je dis preſque; *car enfin,* Hythlodée, *voïageur Portugais, tres habile homme, & grand amateur de l'Huma-*

manité, découvrit, par un heureux hazard, ces Insulaires qui en sont les plus rigides, les plus zèlez Observateurs, & chez qui l'Equité tient son Trône. Cet Hythlodée, *s'étant trouvé à Anvers avec l'illustre* Morus, *lui fit une description exacte des Utopiens. Morus en fut charmé; & il écouta si attentivement la Narration, que, quoique elle fût assez ample, assez longue pour en faire un Livre, il n'en perdit pas un seul mot, Voila, ce qui s'apelle un prodige de Mémoire !*

*Morus, s'imaginant, peut-être, que cette découverte du Monde Utopien pourroit être encore plus utile que celle du Monde Ameriquain, publia fidèlement, & mot pour mot le Récit d'*Hythlodée. *Oh, qu'il s'abusoit ! ce celèbre Anglois, si c'étoit-là son intention & son but. On navige avec empressement, à l'Amerique pour y chercher les matiéres & les instrumens de la Fortu-*

ne: mais en Utopie? il n'y a que de la Raiſon, que de la Juſtice à gagner; or c'eſt dequoi le Commun des Hommes ſe ſoucie le moins, En effet: je ne croi pas que de tant d'Humains qui ſe ſont abandonnez, qui s'abandonnent encore aux fureurs de la Mer, & à cent autres perils, pour pénétrer dans les Terres inconnuës, pas un ſe ſoit aviſé de penſer à la decouverte de l'Utopie. Cet heureux Païs n'a tenté Perſonne: Morus s'y attendoit bien; il conoiſſoit trop l'Eſpèce Humaine, pour douter que ſa République auroit le même ſort que celle de Platon le Divin.

Pour parler à preſent à découvert; & pour deſabuſer quelque Lecteur qui pourroit avoir pris à la lettre, & dans le ſérieux ce que je n'ai dit qu'en badinant, je déclare que l'Utopie n'eſt nullement dans l'Etre des choſes, & que ce meilleur des Etats n'a jamais ſubſiſté que dans la belle

&

& féconde imagination de nôtre Auteur : c'est la Production d'un Genie aussi distingué, aussi sublime que le sien; & depuis que le droit de feindre est établi, je ne sai si on a jamais menti plus ingénieusement, ni plus utilement.

Les Poëtes, par exemple, ne font pas grand effort en faveur de la Vraisemblance; c'est de quoi la Gént Apollonique *s'embarasse le moins: pourvû que leurs idées soient transcendantes, pourvû qu'ils se sentent les Aigles du Parnasse, ils se soucient fort peu qu'on les croïe ou qu'on ne les croïe pas; devienne la Verité ce que elle poura! Morus dans sa Fiction historique a pris une route tout oposée: il a emploïé les circonstances les plus propres à persuader que son Ile étoit réelle; & il y a si bien reüssi que Ceux à qui l'Utopie est inconuë, pourroient s'y tromper assez pour la chercher bonnement dans la Carte.*

Voila pour l'Ingenieux : un petit mot de l'Utile.

Communément parlant, les Poëtes n'ont pas pour but de procurer le bonheur des autres : ils ne visent qu'à se faire admirer, ou qu'à se rendre la Fortune propice, & souvent, le plus souvent, ils échouent dans l'un & dans l'autre. Nôtre Morus, au contraire, n'a écrit ni pour la gloire, ni pour l'interêt : touché du malheur des Mortels, il s'en fait comme l'Avocat, comme le Procureur ; & souhaitant, en bon humain, de les rendre tous heureux, il en inventa le moïen, ce ce qui est le sujet de son Ouvrage. Vous jugez bien que ce grand & rare Ami de l'Homme prévoïoit assez que sa Tentative seroit inutile : il n'ignoroit pas que des Millions de Têtes trouvant leur compte dans l'ancien train, le Monde ne s'Utopiera *jamais. Cette impossibilité morale ne rebuta pourtant point nô-*

tre

tre Auteur: il crut que son plan de République pourroit produire quelque fruit; & que tout au moins, s'il n'avoit pas le bonheur de changer la Condition Humaine, il indiqueroit, il ouvriroit une voïe pour la rendre meilleure.

D'ailleurs, Morus pouvoit il exercer son esprit sur une Matiére plus importante que celle de l'Humanité? Toutes les Sciences, tous les Arts nourissent la curiosité de l'Homme: mais pas une ne le tire de la misére & de la soufrance: la seule Etude de l'Humanité, de l'Equité, de la Justice réciproque; oui, cette seule Etude a pour objet la Felicité Commune; elle seule tend à faire passer agréablement la Vie à tous les sujets d'un Etat.

Le moïen de finir sur l'article de Morus, sans faire encore une courte réflexion! Ce grand homme, & il nous le dit lui même, étoit accablé d'afaires d'Etat, d'afaires Ci-

viles & Domestiques: tout son tems étoit rempli; & il n'en avoit pas même assez pour fournir à ses occupations. Cependant, ce Magistrat trouvoit encore du loisir pour l'Humanité; & au lieu que les autres passent leurs heures de relâche dans les divertissemens & dans les plaisirs, lui, au contraire, consacroit les siennes à la Felicité Humaine: pouvons nous vénérer trop sa Mémoire? peut-on respecter assez son livre?

Ce n'a pas été-là le moindre des motifs qui m'ont fait travailler avec plaisir à la Traduction de l'Utopie: regardant ce Morus que tous les Hommes ont quelque droit d'apeller Nôtre, *le regardant, dis-je, comme un illustre Individu qui, étant tout plein de bonne volonté pour l'Espèce, a bien mérité d'elle, il me sembloit lui marquer ma reconoissance particuliére en le faisant Francois; & je souhaiterois qu'on le multipliât dans toutes les Langues, afin qu'il*

pût

pût être conu de ce Genre Humain auquel il vouloit tant de bien.

Au reſte, on ne doit pas s'attendre ici à une Traduction *exacte, & qui ne faſſe que rendre préciſément le ſens de l'Auteur. J'avervis, d'avance, que je ne me ſuis point arrêté à ce ſcrupule-là : j'ai ſouvent étendu l'Idée ; je lui ai donné le peu d'enjoûment dont je ſuis capable ; enfin, ſans aller contre l'intention de l'Original, je n'ai pas laiſſé, quelque fois de le commenter. C'eſt donc, une Parafraſe, direz vous : pardonnez moi : c'eſt une Traduction libre ; & ſi vous n'aimez que les* Verſions *ſcrupuleuſes, je ne vous conſeille pas de lire celle-ci.*

Avant de finir cette Préface, je ſuis obligé d'avouër naturellement que l'Utopie Francoiſe m'a coûté beaucoup de peine & de travail ſoit l'affectation du Latin qui, ſelon moi, n'eſt rien moins que Cicero-

nie

nien; ſoit mon ignorance, j'ai trouvé dans mon chemin, des endroits qui m'ont tenu long-tems. Je me ſuis débaraſſé de ces broſſailles le mieux que j'ai pu: mais je n'oſerois répondre que j'aïe attrapé par tout la penſée de mon Auteur; je crains d'avoir quelquefois deviné: c'eſt au Lecteur habile & curieux à s'en eclaircir.

Comme les Figures ſont à la mode; & que elles font plaiſir à un certain genre de Lecteurs, l'Imprimeur qui n'épargne rien pour ſes Impreſſions; & dont le principal but eſt de ſe conformer au goût du Public, a eu ſoin d'en embellir ſon Utopie. *Ainſi, par ces Tailles douces qui repreſentent les ſujets les plus intereſſans du Livre, on pourra, de tems en tems, ſe délaſſer de l'attention, & ſe divertir agreablement les yeux. Les eſtampes ſervent auſſi à rapeller ce qu'on vient de lire & à le mieux inculquer dans la Memoire.*



ABREGÉ DE LA VIE DE THOMAS MORUS.

IL naquit à Londres ſur la fin du quinzième Siècle, c'eſt à dire en 1480. ſon Pere s'apelloit *Jean Moor*, & chez les Hiſtoriens Latins, *Joannes Morus*. Ce n'étoit pas une Famille celèbre; mais pour l'honnêteté? elle n'en cédoit à aucune d'Angleterre. Le Pere étoit pourtant, Chevalier, & Conſeiller du Roïaume. Un autre, s'expliquant autrement, dit que *Jean Moor*, ou *Morus*, étoit un des Juges de la Cour de Juſtice du Roi.

Nôtre *Morus* n'alla point chercher les Muſes hors de ſon Païs; il fut élevé au Collége de *Saint Antoine*; & aparemment il y fit de bel-

belles & bonnes études. Un Auteur dit, même, que ce jeune homme étoït d'un génie si heureux, qu'il aprit le Latin, & le Grec par sa propre industrie, & sans le secours d'aucun Maître. Le bon Dieu veuille préserver de ces Esprits précoces, les Régens & les Professeürs!

Soit seul, soit sous un bon Guide, *Morus* fit de si grans progrès que la réputation lui vint avant *la barbe*. Jean Morton, Cardinal, & Archevêque de Cantorberi, aïant oui parler de cet Astre naissant, fut curieux de le conoitre. Le Prélat mande le jeune homme: il l'examine, il l'étudie à fond; & voïant que efféctivement la Renommée, dont *l'Amplification* est la réthorique favorite, nè le flatoit point, il le prit chez lui. *Morus* passa-là quelque tems; & le Primat, confirmé de plus en plus, qu'il s'étoit rendu le dépositaire d'un trésor, résolut de le faire

re valoir. le Cardinal Morton envoïa donc son Elève à Oxfort; & ce fut comme un rare present qu'il fit à cette celèbre Université. En effet: *Morus* répondit parfaitement aux intentions, & aux espérances de son Patron : par la vigilance, par les soins de *Linacer*, son Tuteur, il avança rapidement dans le Grec sous le savant *Grosinus* ; &, avec la même vîtesse, dans les autres Sciences, sous les plus habiles Professeurs.

Nôtre Etudiant, bien exercé, bien fondé dans la lice du Savoir & de l'Erudition, revient à Londre; & dès qu'il fut sur ce Théatre éclatant, il entama le grand Rôle auquel la Providence le destinoit. Il débuta par la *Plaidoirie*; & son éloquence, également nerveuse & équitable, lui valut tous les Lauriers du Barreau. La Cour, informée de ce mérite supérieur se détermina tout d'un coup à le faire briller pour l'U-

l'Utilité Publique. Le fameux & incomprehensible Henri VIII. portoit alors la Couronne d'Angleterre, Couronne qui sous le Règne tumultuëux de ce Prince soufrit tant de mouvement & tant d'agitation. Un celebre Historien nous aprend que nôtre *Morus* faisoit figure dans les Parlemens. Parlant d'un Orateur; c'etoit dit cet Ecrivain, *Thomas Morus, qui commença de faire connoître son habileté, & son affection au service du Roi, dont il eprouva tour à tour dans la suite, & la reconnoissance tant qu'il eut de la soumission; & la vangeance, lors qu'il refusa d'obeïr.*

Le Monarque apella donc l'Avocat *Morus*, & s'en servit dans les hauts Emplois. Maître des Requêtes, Chevalier, Tréforier, Chancelier dans le Duché de Lancastre, ce furent là les quatre premiers degrez, & comme les quatre fondemens de l'élévation, & de la fortune de *Morus*.

rus. Le Roi, découvrant, de plus en plus, le profond mérite de ſa nouvelle Creature, lui confia les Ambaſſades les plus importantes, ſavoir celle de la Cour Imperiale, & celle de France.

Mais entrons dans le fort & dans le plus beau de ſa Cariére. Thomas Wolſey, ce fameux Cardinal de fortune, qui viſoit à la Tiare, & qui avoit ſi bien établi ſon crédit, que Charles-Quint, même, ſe qualifioit *ſon Fils*, Thomas Wolſey, dis-je, éprouvant le Sort commun aux plus Grans comme aux plus petits, perdit ſa Grandeur, ſon Eminence avec la Vie, & s'en alla porter chez les Morts ſon deſſein ambitieux de Papauté. Voici quelques circonſtances hiſtoriques de la diſgrace de cette Eminence. „Nous „avons laiſſé, ce ſont les Paroles de „l'Hiſtorien, le Cardinal de Volſey „au retour de la viſite qu'il rendit „au Roi, en la compagnie du Car„dinal Campegge, dans l'eſperance

„de

„de conſerver les bonnes graces de
„ſon maître, nonobſtant la haine
„de ſes envieux, & le reſſentiment
„d'Anne de Bouleyn. Il ne demeu-
„ra pas long tems dans cet état. Le
„tems de ſa ruïne étoit arrivé: &
„ſelon toutes les apparences les ca-
„reſſes du Roi étoient le dernier
„mouvement d'une affection qui
„s'en alloit finir. Comme il ſe fut
„preſenté afin de preſider aux ſean-
„ces de la S^t. Michel, en qualité
„de Grand Chancelier, les Ducs de
„Nortfolk & de Suffolk vinrent de
„la part du Roi lui redemander le
„Seau. D'abord il ne voulut point
„s'en deſſaiſir, & fit valoir les ter-
„mes des lettres patentes que le
„Roi lui en avoit accordé pour
„toute ſa vie. Les Deputez s'en
„retournerent avec cette reponſe:
„mais ſur un ſecond ordre qu'ils lui
„aporterent le lendemain de la main
„du Roi, il obeït. Le Seau fut offert
„à Warham, Archevêque de Can-
„tor-

„torbery, qui l'avoit eu auparavant.
„Il sembloit que la fortune se repen-
„toit de l'injustice qu'elle lui avoit
„fait, & qu'elle vouloit lui restituer
„un emploi, qu'elle lui avoit ravi
„pour le donner à Volsey. Mais War-
„ham fit paroître, en le refûsant, aû-
„tant de moderation qu'il en avoit
„temoigné lors qu'il s'en étoit dessai-
„si: soit que sa vieillesse le degoûtât
„des affaires, soit qu'il en prevît de
„fâcheuses, dans lesquelles il ap-
„prehendât de s'embarasser. Quoi
„qu'il en soit, il pria le Roi de le
„dispenser d'un emploi desormais
„trop penible pour lui. Henri VIII.
ne trouvant personne plus propre à remplir dignement ce premier Poste du Roïaume, que *Morus*, ne balança point à l'y élever; cet événement arriva le 25 Octobre, 1531. la 21. année du Règne de ce Maître Monarque. *Morus* prit une route tout oposée à celle de son Predecesseur. Wolsey avoit administré sa

ſa charge avec fierté, avec hauteur, avec diſſimulation; enfin, avec une conduite qui faiſoit peu d'honneur au *Caractere Sacerdotal. Morus*, Chancelier, fut comme les antipodes de cet orgueilleux Prélat. Droit, franc, ſincére, affable, fidèle; marquant de la bonté à tout le Monde, même aux plus petits. Cet illuſtre Magiſtrat étoit d'une exactitude admirable dans l'exercice & dans les fonctions de ſon auguſte Emploi. Les afaires n'étoient jamais ni ſuſpenduës, ni acrochées au Tribunal de la Chancelerie: on y étoit ſur d'être vuidé au plûtôt, & d'avoir juſtice ſur le bon Droit. Enfin nôtre *Morus* avoit de vives & pénétrantes lumiéres, une grande juſteſſe de diſcernement, & une integrité incorruptible. Oh, que ne puiſſe être-là le portrait au naturel de tous les Officiers de *Judicature* pendant nôtre Géneration! l'Injuſtice, la Violen-

ce

ce, l'Opreſſion ne profaneroient pas ſi ſouvent le ſacré Temple de Thémis.

Morus étoit d'un deſintereſſement qui alloit juſqu'à l'excés. Un jour ſes Fils ſe plaignant à lui de ce que dans ſa haute Elevation, il ne leur procuroit aucun avancement; *Mes Enfans*, répondit il *Catoniquement*, *ou plutôt Chrêtiennement*, *laiſſez moi rendre juſtice à tout le Monde: il y va de vôtre gloire*, & *de mon Salut: mais ne craignez rien: il vous reſtera toûjours le meilleur partage*, *la Benédiction du Ciel*, & *celle des hommes.* Tous Ceux qui ſont au haut de la la Rouë heureuſe ne penſent pas de même; & le Pape Alexandre VIII. qui diſoit ſi tendrement, ſi paternellement à ſa Famille *Nepotique*, *il n'y a point de tems à perdre*, *hâtez vous*; *il eſt vingt trois heures* & *demie ſonnées*, ce Saint Pere, tout à fait bon ſelon *la Chair* & *le*

Sang, avoit bien d'autres Sentimens que nôtre Chancellier.

C'eſt une fatalité que les Hommes les plus utiles à la République, ſont ceux dont Elle eſt privée le plus tôt. Je pourrois en raporter dès exemples: mais tenons nous en à Nôtre *Morus*. Cet habile Miniſtre, prévoïant, par ſa pénétration ordinaire, qu'il alloit s'élever un furieux Orage entre les Cours d'Angleterre & de Rome, réſolut de le prévénir, & de ſe mettre à couvert. Il va, donc, trouver le Roi, à une de ſes Maiſons de plaiſance, nommée York, aujourdhui le Palais de Whitehall. Là *Morus* remit le Grand Seau entre les mains de ſon Maître, il renonça au *Chancellariat*. Il avoit desja fait pluſieurs tentatives pour ſe faire decharger de ce noble fardeau: mais toutes ces demarches avoient étez inutiles. *Morus* repreſentoit au Prince, que ſa mauvaiſe ſanté ne lui permettoit pas de bien

rem-

remplir ce premier Poste de la Justice : mais le Monarque, le croïant, ou faisant peut-être semblant de le croire encore assez Vigoureux, l'encouragoit toujours a ne pas quitter. Effectivement *Morus* ne manquoit pas de forces : mais il allegoit ses infirmitez comme la raison la plus plausible, & la meilleure pour cacher ses veritables motifs. On pretend qu'il en avoit deux secrets. Le premier, c'est que connoissant l'humeur du Roi, il prevoioit bien que ce Monarque ne demordroit jamais de son Instance à la Cour de Rome ; & comme d'ailleurs, le Chancellier etoit sûr que la Cour Papale ne tiendroit pas moins ferme de son côté, *Morus* regardoit la Rupture prochaine comme infaillible. Ce Grand Homme n'etoit pas un Approbateur, ou pour mieux dire, un adorateur aveugle de la Puissance usurpée du Souverain Pontificat, mais il croioit de bonne foi que ce seroit un Schisme

 de

de ſe ſeparer du Saint Siége. De plus la Maiſon de *Boleyn* lui etoit fort oppoſée, & le Pere de la Maitreſſe Roïale ne faiſoit qu'épier une occaſion favorable pour le ruiner: cette occaſion là ſe trouvoit juſtement dans les Amours de *Henri*; & *Morus* craignoit avec raiſon qu'elle ne reuſſît pour ſa perte. Il avoit donc un' impatience de ſe mettre à couvert d'un ſi grand danger. L'Ambition & la brigue n'avoient eu aucune part a ſon Elevation; le ſeul merite la lui avoit procuré: il avoit exercé ſa dignité avec un parfait deſinterreſſement; ainſi n'aïant rien à ſe reprocher, il ſe faiſoit un plaiſir de ſa demiſſion. Il ſe trompa neanmoins: ſa precaution n'eut pas le ſucces qu'il ſe promettoit; & voulant conjurer l'orage, il l'attira ſur lui. On ne peut, ſans faire injuſtice à ce Miniſtre, qui étoit, ſans doute, d'un merite des plus extraordinaires, d'avoir pris le vrai

che-

chemin de la Prudence. Mais enfin, la destinée est inevitable; & *Morus* en est un grand exemple. Si ce qu'on raporte de la conversation qu'il eut avec sa femme & sa fille, apres avoir rendu le Seau, se pouvoit confirmer par toute la Foi Historique: on ne pouroit s'empecher de convenir que *Morus* étoit infiniment au dessus du Vulgaire: mais en même tems on a quelque sujet de lui reprocher que pour un Philosophe il poussa la raillerie trop loin.

Aïant remis son haut Emploi entre les mains du Maitre, il sortit aussitôt de Londre avec sa famille sans marquer la raison d'un depart si precipité; & se retira à sa Maison de Chelsey. Le jour suivant il entendit devotement la messe, à son ordinaire; & le Service Divin étant fini, il passa par la Place de sa Ladi, & lui dit, *Madame, Mylord est parti.* C'etoit une convention bien arrêtée, & bien

pratiquée entre l'Epoux & l'Epouſe que toutes les fois qu'ils étoient enſemble au Temple, & que Mylord partoit le premier, l'Ecuïer de la Maiſon alloit annoncer cette Nouvelle à la Dame pour l'engager à lever le piquet. Madame *Morus* qui conoiſſoit à fond l'humeur de ſon Mari, crut qu'etant dans ſa bonne humeur ordinaire, il badinoit, & vouloit ſe rejouir à ſes depens: ſur ce prejugé-là, *Mi-Ladi* ne branlà point de ſa place. Sa devotion finie, elle revient chez elle; & aïant ſû de ſon Mari qu'il n'étoit plusChancellier, elle fit des cris comme une furieuſe & comme une folle. *Morus*, bon Philoſophe, apellſa ſa fille: je vous prie lui, dit il, de regarder un peu ſi les habits de vôtre Mêre ne la bleſſent point; car elle crie comme ſi ſon corps, ou ſi ſon habit la preſſoient ſi fort qu'elle fût ſur le point d'etouffer.

Sur ce ſujet là, l'Ex-Chancellier donna cours a ſon humeur naturellement fort enjoüée: Il lui echappa même de certaines ſaillies qui n'etoient pas trop de ſa gravité: on ne s'en accommoderoit point du tout dans nôtre tems; le bon goût, *Dieu merci*, a gagné le deſſus. *Morus*, peu de tems apres ſa chute volontaire, congedia toute ſa famille Domeſtique. Il avoit un Bouffon; c'etoit la mode chez les Grans: Il le donna au Maire de Londre; à condition qu'il le garderoit pour lui; & que dans ſon Teſtament il en feroit un heritage pour ſes Succeſſeurs. On auroit dit qu'il vouloit deſigner les travers d'Eſprit de ce Magiſtrat. Par là ſa Maiſon devint à rien: mais il avoit pour bonn' & ſolide reſſource ſa Philoſophie qui ne l'abandonoit point. Se voïant dechargé des affaires Publiques, il prit le Parti de Vivre Philoſophiquement ſur ſa Terre de

Chelsey qui ne lui rapportoit pas plus de quinze cens livres de rente. Sa fille lui disant, *hè, Mon cher Pere, comment pourons nous vivre avec si peu de bien! Point d'inquietude ma Chère fille*, répondit il, *le Ciel y pourvoira ; & Nôtre pis aller est de chanter aux Portes pour demander l'aumône.* Il dit cela avec enjoüment: mais on doutoit un peu que sa gaïté fût sincere. Quoi qu'il en soit, on ne peut s'empêcher de croire que nôtre *Morus* avoit aquis, à force de Philosopher, un vrai mêpris pour toutes les choses de la Vie. Il oublioit quelques fois la gravité *Socratique*; mais il faloit le pardonner à son humeur, naturellement tournée à la raillerie. D'ailleurs, a force de Philosopher, il s'etoit fait une Ame vraïment tranquille. Son étude favorite étoit la Morale ; & ce fut par cette belle route qu'il avanca si fort dans le mepris de la Vie. Jamais peut-être n'y

n'y a-t-il eu de Mortel plus diſpoſé à mourir agreablement. *Morus* compoſa quelques Ouvrages moraux: Il en envoïa quelques uns à ſon Cher, Eraſme, & à Warham: Il n'oublia pas d'inſtruire ſa Poſterité ſur cette matiere importante: mais ſes Enfans n'avoient pas beſoin de leçons là deſſus; leur Pere les moraliſoit aſſez par ſes Exemples admirables.

Pour revenir à la demiſſion volontaire de *Morus*, la maniere dont le Roi l'à reçut eſt aſſez equivoque. Savoir, ſi le Monarque accepta d'abord la *Demiſſion*, ou s'il fit quelque difficulté de la recevoir, c'eſt ce qui ne ſe dit point. Il pourroit bien être que Henri VIII. qui conoiſſoit la fermeté inébranlable de ſon Chancellier; & qui, par-là, avoit ſujet de craindre qu'il ne traverſât ſon deſſein amoureux, ſe félicita ſecrètement de ſa retraite.

Autre controverſe hiſtorique.

 Com-

Combien de tems nôtre *Morus* mania-t-il le Grand Seau? Plus de deux ans & demi, suivant une suputation crônologique; & il ne se démit que le 16 Mai de la 24e. année du Règne de Henri. Selon un autre calcul, il en va bien autrement. *Morus* abdiqua sa Dignité des l'Année suivante de sa promotion, c'est à dire en 1532. Quelle contrarieté! Comment l'ancienne Histoire ne seroit elle pas toute couverte de tenèbres; comment ne seroit ce pas un vaste Champ semé de *Pyrrhonisme*, puis qu'il n'y a pas même de certitude dans le raport, ou du moins dans les époques des Faits éclatans du seizième Siècle?

Quoi qu'il en soit de la varieté en question, *Morus* ne se fut pas plutôt rendu à soi même, qu'il pensa à faire son Epitaphe, & l'envoïa pour la faire imprimer, à son cher Erasme, qui étoit alors à Bâle. Quelques uns prétendent qu'il avoit composé

posé cette Epitaphe, étant encore Chancellier, & que, même, elle étoit déja gravée sur le Tombeau qu'il avoit fait construire dans son Eglise Paroissiale de *Chelsey*, & dans laquelle Sépulture il esperoit bien suivre son Epouse, qui avoit pris le devant, & précéder tout le reste de sa Famille. Enigme difficile, & dont j'ignore le mot.

L'Epitaphe de *Morus*, est le Sommaire de sa belle Vie jusqu'à sa disgrace; Et comme cette Epitaphe est fort curieuse je là donnerai en original, pour faire plaisir aux Doctes.

THOMÆ MORI

EPITAPHIUM.

Thomas Morus urbe Londinensi familiâ non celebri sed honestâ natus, in literis utcunque versatus, cum & cau-

ſas aliquot annos juvenis egiſſet, in foro, & in Urbe ſuâ pro Sbyreno jus dixiſſet, ab invictiſſimo Rege Henrico VIII. (cui uni Regum omnium gloria prius inaudita contigit, ut fidei defenſor, qualem & gladio ſe & calamo verè præſtitit, meritò vocaretur) aſcitus in Aulam eſt delectuſque in Conſilium, & creatus Eques, Proqueſtor primùm, poſt Cancellarius Lancaſtriæ, tandem Angliæ miro Principis favore factus eſt. Sed interim in publico Regni Senatu lectus eſt Orator populi, præterea Legatus Regis nonnunquàm fuit, aliàs alibi, poſtremò verò Cameraci, comes & collega junctus Principi Legationis Guthberto Tunſtallo; tum Londinenſi, mox Dunelmenſi Epiſcopo, quo viro vix habet orbis quicquam eruditius, prudentius, melius. Ibi inter ſummos orbis Monarchas rurſus refecta fœdera redditamque mundo diu deſideratam pacem & lætiſſimus vidit, & legatus interfuit:

Quam ſuperi pacem firment faxintque perennem!

In hoc officiorum vel honorum curſu cum ita verſaretur, ut neque Princeps Opt. operam ejus improbaret, neque nobilibus eſſet inviſus, neque injucundus populo, furibus autem, homicidis, hæreticiſque moleſtus; pater ejus tandem Johannes Morus Eques, & in eum Ordinem Judicum à Principe cooptatus, qui Regni Conſeſſus vocatur, homo civilis, innocens, mitis, miſericors, æquus, & integer, annis quidem gravis, ſed corpore plusquam pro ætate vivido, poſtquàm eò perductum ſibi vidit, ut filium videret Angliæ Cancellarium, ſatis in terrâ jam ſe moratum ratus, libens migravit in cœlum. At filius defuncto Patre, cui quamdiu ſupererat comparatus, & juvenis vocari conſueverat, & ipſe quoque ſibi videbatur, amiſſum jam Patrem requirens, & editos ex ſe liberos IV. & Nepotes XI. reſpiciens, apud animum ſuum cœpit perſeneſcere. Auxit hunc affectum animi ſubſecuta ſtatim, velut adpetentis ſenii ſignum, pe-

ctoris valetudo deterior. Itaque mortalium harum rerum satur, quam rem à puero ferè semper optaverat, ut ultimos aliquot suæ ætatis annos obtineret liberos, quibus hujus vitæ negotiis paulatim se subducens, futuræ posset immortalitatem meditari. Eam rem tandem, (si cœptis annuat DEUS) indulgentissimi Principis incomparabili beneficio resignatis honoribus impetravit, atque hoc Sepulchrum sibi, quod mortis eum nunquam cessantis adrepere quotidiè commonefaceret, translatis hûc prioris uxoris ossibus, extruendum curavit. Quod ne superstes frustra sibi fecerit, neque ingruentem trepidus mortem horreat, sed desiderio Christi libens oppetat, mortemque ut sibi non omninò mortem sed januam vitæ felicioris inveniat, precibus eum piis, Lector optime, spirantem precor, defunctûmque prosequere.

Je ne puis, neanmoins, omettre la reflexion qu'un fameux Auteur fait sur cette pièce funebre. Mais, dit

dit il, il survint un changement afreux dans cette felicité que ce grand Homme se promettoit: au lieu de ce Tombeau honorable qu'il avoit fait élever, dans l'esperance qu'on l'y porteroit avec honneur, & que ses cendres y reposeroient en paix, il lui échut une Sépulture ignominieuse; en cela le jouët de la Fortune, la victime de la fureur du Roi; & d'ailleurs méritant, par son innocence, & par ses services, une fin aussi glorieuse, qu'un Tiran la rendit infame.

Nous voici, enfin, à la Catastrophe de *Morus*: elle arriva environ trois ans après sa Démission; &, pour faire plaisir aux Lécteurs, s'il y en a quelques uns, qui ne soient point instruits de cet événement tragique, en voici le sujet. Henri VIII. devient épris des charmes d'Anne *Boleyn*. Les Rois ne portent pas le Diadème sur le Coeur, ils le portent sur le Front: ce Bandeau sacré

crć né les afranchit pas d'inquiétude; mais il les rend encore moins invulnérables, aux traits empoisonnez du petit Dieu d'Amour. Il en a couté bien dès fois du Scandale, & même du Sang, de cette afaire là: mais ce n'est pas de quoi il s'agit.

Mademoiselle *Boleyn*, sur qui, aparemment, la Majesté Amante n'avoit nul dessein de Sacrement, se mit en tête de se *Roïaliser*, & fit la fiére dans toute la force de l'aparence. Je ne veux pas dire, pourtant, que la Vertu d'Anne ne fût point réelle. La Sagesse d'une femme tentée, est ordinairement fort équivoque. Devenir Maitresse de Monarque c'est un doux & puissant attrait : combien deNimphes ont succombé à l'éclat du *Trident*? Avec tout cela, rendons, justice au beau sexe; il est plus de *Lucrèces* qu'on ne s'imagine, & qui, même, se poignarderoient avant le Viol, si elles

elles avoient à portée *l'outil meurtrier*. Et quant aux Conquérantes Roïales ? N'en at on pas vû repousser tous les assauts, preférer constamment à une faveur toute puissante, leur honneur & leur chasteté; enfin, n'en at on pas vu vaincre & triompher heroïquement dans *la Défensive amoureuse?* Témoin la vertuëuse Princesse de Condé avec Henri IV. Ce Prince fut surnommé *le Grand*; & il avoit justement aquis, par ses travaux & par ses victoires ce titre superbe: mais, en verité, ce Roi de France, aussi bien que d'autres Princes, ne pouvoit être plus petit par l'endroit d'une certaine sensibilité: il est vrai qu'il n'étoit nullement dur pour son Peuple. Mais j'oublie que je fais l'historien; retournions sur nos pas.

Quelque fût le motif de la résistance d'Anne *Boleyn*, cette Beauté recula de si bonne foi, ou si adroitement que elle piqua son Amant,
&

& l'enflamma à ne se plus posseder. Ce Prince, qui vouloit terriblement ce qu'il vouloit, résolut de faire tout pour la jouissance, & pour la possession, falut il partager, son Trône avec sa Maitresse. En execution d'un dessein si extraördinaire, Henri pensa à répudier Catherine d'Arragon, sa Femme légitime. L'entreprise ne pouvoit être plus épineuse. La Reine étoit Tante de l'Empereur Charles-Quint, & conséquemment bien apuïée. Cet obstacle, quòique aparemment invincible, ne rebute point le Monarque passionné: Il s'adresse confidemment à la Cour de Rome & démande le *Divorce* avec autant d'assurance, que si sa Cause étoit infaillible. Sur quoi fondé? Oh le voici. Catherine avoit epousé en premiéres Nôces, le Prince Artus, Frére ainé de Henri: ce Mariage ne fut point consommé, ce qui se prouva mieux que celui de Louïs XII. Roi de France,

ce, avec Jeanne, Fille de Louis XI. de fine, d'active, d'ambitieuſe, & de tirannique Mémoire. Henri VII. voulut donc, que ſon ſecond Fils, & ſon Héritier préſomtif, épouſât la Veuve vierge & pucelle de ſon Ainé; & la Diſpenſe *Romainement* Pontificale calma les Conſciences ſur l'horreur de l'Inceſte.

Henri VIII. avoit vécu tranquilement avec ſa Belle Soeur, metamorphoſée en Epouſe: il en avoit eu même une Fille, qui, après la mort prématurée d'Edouart VI. ſon Frere, règna ſous le nom de Marie, au grand malheur des Proteſtans. Tout d'un coup Cupidon s'érige en Caſuiſte; le Fils de Vénus eſt de tout métier. Le Roi commence à ouvrir les yeux ſur ſa *Situation Conjugale*; & ſe croïant, ou faiſant ſemblant de ſe croire dans *la Voïe Infernale*, il ſupplie humblement, religieuſement le Pape, de mettre ſon Ame en repos; & de rompre un lien

lien criminel qui le faiſoit trembler pour ſon ſalut. Qui croiroit que l'Amour libertin pût operer une ſi belle Converſion? Dieu ſe ſert de tout; & ſouvent le Diable, ſans le ſavoir, tout ruſé Diable qu'il eſt, travaille pour le *Paradis*.

Cependant, le Monarque auſſi, pénitent de ſon Mariage, qu'il a de confreres: ne put obtenir ſon abſolution. Le Saint Pére ſe déclara hautement pour la Reine; & d'ailleurs, ſollicité puiſſamment par Charles-Quint, il confirma l'union de cette Princeſſe avec ſa Majeſté Britannique. Le Roi n'avoit garde d'aqueſcer: ſon ſcrupule le *poignant* toujours plus avant, il n'eut point de foi pour la Deciſion du Saint Siége, & il regarda le Pape comme partial, & comme ſon ennemi. Henri ne laiſſa point de continuër ſa pourſuite: mais voïant qu'il n'avance rien, l'impatience le prend. Quelle impatience? de ſe voir délivré du re-

remors, & du ver rongeur de l'Inceste? Ce Prince assuroit que *Oui*, & on devoit le croire charitablement. Ce qui est hors de contestation, c'est que le Monarque, de sa propre autorité, & independemment du Souverain *Dispensateur*, donna *la Lettre de Divorce* à la Reine son Epouse; & convola, au plus vîte, sur les ailes du *Sacrement*, entre les bras de sa Maîtresse.

Quand la nouvelle en fut arrivée à Rome, quel scandale! quelle fougue de zele! quelle indignation Apostolique! C'étoit effectivement, donner une furieuse entorse au *Vicariat Divin*; car au Pape seul comme Lieutenant Général du Ciel, apartient le Droit *de desunir*, *de séparer ce que Dieu a joint*. Le Saint Pere ne se laissa pourtant point d'abord transporter au feu d'Elie : il emploïa les exhortations pastorales, & les remôntrances paternelles. Mais voïant que le Coeur Roïal ne se laiſ-

laiſſoit point amollir, & que Henri perſeveroit dans ſa rebellion contre le Chef Viſible de l'Egliſe, il lança ſur cette Tête Sacrée la foudre de l'Excommunication, ſa Sainteté fit preſent à Satan de l'Ame du Monarque.

Mal en prit à l'Homme de Dieu; l'Arme Spirituelle éclata, & ne bleſſa que lui. Le Roi ſe dépite; il ne veut plus reconoître l'Autorité Suprème & Divine du Saint Siége; il ſecouë le Joug Papal. Cette Rupture commencoit à être à la modé; & pluſieurs Princes d'Alemagne avoient déja franchi-le pas. C'étoit cette raiſon là, même, qui devoit retenir le bras du Saint Pére, qui devoit l'engager à modérer ſa fureur apoſtolique. En effet: outre que l'Angleterre étoit dans la Catholicité un des beaux Fleurons de la Tiare, ce Roïaume avoit encore cela de particulier, qu'il étoit tributaire du Prince des Apôtres, & qu'il lui

païoit

païoit tous les ans ce qu'on apelloit le Denier de Saint Pierre.

Sans doute, *le Jupiter Capitolin*, *dit* vulgairement *le Pape*, n'auroit jamais prévû que son Tonnerre ne causeroit du ravage que dans son Empire. Il comptoit aparemment, sur la superstition, & sur la resistance des Anglois: il se flatoit que ces sujets, étant dispensez de leur serment, se separeroient de leur Maître comme d'avec un homme destiné *Papalement* à la Damnation. Il se mécomptoit fort le bon Saint Pére: les Anglois s'en tinrent inviolablement au Lien qui, fondé en *Autorité Divine*, unit une Nation avec son Prince Naturel. Henri VIII. retranché de l'Eglise comme un Membre pourri, rebelle au Saint Siége, ennemi déclaré du Pape; Henri VIII. dis-je trouve dans son Etat la même obeïssance, la même soumission qu'on lui rendoit auparavant. Ce Monarque, le plus absolu, peut-être

être qui ait jamais occupé le Trône d'Angleterre; & qui sous l'ombre, sous l'image de la liberté, Gouvernoit despotiquement, ce Monarque fit confirmer par *le Corps Representatif* tout ce qu'il avoit fait; & de plus le Parlement le déclara *Chef de l'Eglise*.

J'ai laissé long tems *Morus* en repos; ramenons le sur la Scène. Le Roi, se doutant, aparemment, bien, que ce grand homme n'approuvoit point la Révolution, & ne désirant peut-être rien plus que d'avoir pour soi un suffrage de si grand poids, prit une mesure juridique pour s'éclaircir sur la pensée, & sur les intentions de son Ex-Chancelier. On cite *Morus* à *Lambeth*, Maison de plaisance du Primat.

Il y comparoit devant l'Archevêque de Cantorberi, le Lord Chancelier, & le Secrétaire Cromwel. Celui qui présidoit à ce petit Tribunal ordonna gravement à *Morus*, de

de prêter ferment touchant la *Supprematie* du Roi, & de ses Successeurs, dans l'Eglise *Anglicane*. *Morus* rejettant la *Sommation*, dit que sa Conscience ne lui permettoit point ce qu'on exigeoit de lui, & il déclara nettement qu'il ne reconoitroit jamais le Roi pour le Pape du Roïaume. Sur cette Réponse; *Morus*, comme criminel de Haute Trahison, fut condamné à perdre tous ses biens, toutes ses Dignitez, & à soufrir une Prison perpetuelle.

On le mena, donc, à la Tour; & il y demeura tranquilement une année. Au bout de ce tems là le Prisonnier fut tiré de la Forteresse de Londre; & on le conduisit à pié devant les Commissaires, ou Juges, qui, aïant eté nommez par le Monarque pour cette afaire-là, n'étoient aparemment guére disposez à faire grace. *Morus* marchoit vers le lieu de son Jugement, apuïé sur son bâton; tant la longueur du che-

min le fatiguoit : mais en même tems, il faiſoit voir une contenance ferme, un viſage ſerain & aſſuré. Quand il fut devant le Tribunal, les Juges firent aporter une chaiſe, & lui permirent de demeurer aſſis pendant qu'on inſtruiroit ſon Procès. Cette Seance ſe tint au Mois de Juillet, 1535.

Le Bureau s'ouvrit par la Lecture des accuſations intentées contre le prétendu Coupable. Il plaida lui même ſa Cauſe ; il la plaida avec tant d'énergie & de force ; il mit ſon innocence dans un ſi grand jour, que tout le *Commiſſariat* en fut ſurpris: étonné, Conſterné ; pas un accuſateur n'oſoit repliquer. Mais enfin, il s'éleva un nouveau Champion dans cette Lice de Procedure : le nommé Rich, Avocat du Roi, demanda à être oui dans ſa dépoſition ; & toute l'Aſſemblée l'écoutant attentivement, il dénonça qu'il avoit de ſes propres Oreil-

les

les oui dire à *Morus*, que le Parlement n'avoit non plus de droit de donner au Roi le titre & le pouvoir de *Chef de l'Eglise*, qu'il avoit droit de faire une loi pour ordonner que Dieu cesse d'être Dieu.

La circonstance historique est trop curieuse pour n'en pas faire ici un extrait. Les Conseillers de Henri VIII. eurent ordre de s'assembler à Lambeth, Maison de Plaisance de sa Grandeur Primatiale de Cantorberi. Ce Tribunal fit citer *Morus* & *Fisher* à comparoître: on leur demanda le serment à la Mode. *Morus* preceda son Compagnon de mauvaise fortune: il se presenta le premier; & comme les juges lui ordonnent de declarer ingenument ce qu'il pensoit de la Revolution, & s'il ne vouloit pas se soumettre à la volonté Roïale, cela vouloit dire, de signer le Formulaire; il repondit que non: mais que si on vouloit le laisser en sa liberté, il feroit en sor-

 te

te qu'on ſeroit content de lui. Audley qui lui avoit ſuccedé dans la charge de Chancellier, le plaiſanta, & lui dit qu'il feroit plus ſagement d'aller penſer un peu à ſes affaires. *Morus*, congedié, on fit venir *Fisher*: les Juges n'en furent pas plus contens: *Fisher* parla tout le langage de *Morus*. Le Tribunal connut dès lors qu'il y avoit de l'Intelligence entre ces deux Illuſtres Anglois.

Les Jugés n'en demeurerent pas là: ils vouloient la concluſion de cette grande & importante affaire. Le Tribunal, qui n'avoit accordé cette petite Treve à nôtre Illuſtre que dans la croïance qu'il reviendroit à lui, & qu'il ſe rendroit à ſon pretendu devoir, le fit citer à *recomparoitre*. Les Juges firent de leur mieux pour obliger les deux Illuſtres Criminels à ſe retracter. On voulut les exciter par l'exemple de quantité d'autres Perſonnes d'une grande diſtinction dans l'Etât & dans l'Egliſe.

glise. *Morus* fut inflexible. Crammer, qui avoit pour lui une vraïe Estime, tâcha, par les raisons du Monde les plus pressantes de lui persuader d'obeïr au Monarque. Vous êtes Anglois lui disoit il; & comme tel vous devez vous soumettre au Roi, au Parlement, & aux Lois. Cette raison là fit quelque impression sur l'Esprit de *Morus*: mais comme il se soucioit fort peu de sauver sa vie, il revint bien vîte à son premier sentiment & à sa resolution. Sa reponce fût qu'il n'étoit point *Fanatique*; qu'il agissoit par persuasion & par conscience; & qu'ainsi, ce qu'on exigeoit de lui etoit l'effet de l'Injustice & de la Violence. Il offrit même de faire le serment le plus sacré pour confirmer ce qu'il disoit. L'Abbé de Westmunster lui repliqua d'une maniere qui sentoit fort son courtisan. Il ne s'agit pas, dit il à *Morus*, de contenter vôtre conscience: pensez plu-
 tôt

tôt à la guerir. Dès que le conseil d'Etat vous ordonne une chose, vous devez y aquiescer. A cette reponce à la quelle *Morus* ne s'attendoit point, il repardit: ce n'est pas seulement ma conscience que j'allegue: j'ai encore pour moi tout le Christianisme; & je vous l'oppose comme ma piece justificative; elle est d'une plus grande force que toutes les Ordonnances du Corps representatif de la Nation.

Crammer, voïant cette fermeté inebranlable, comprit bien que *Morus* & *Fisher* etoient perdus si la justice s'en saisissoit une fois: il ecrivit donc à Cromwel d'emploïer sa faveur auprès de sa Majesté pour obtenir qu'il fût permis aux deux *Prevenus* de faire un serment, qui, à la verité, ne seroit pas tout à fait conforme au formulaire; mais qui, neanmoins, suffiroit pour assurer la Couronne à la Posterité de la nouvelle Reine. Le Prelat ajoutoit que

sa

ſa Majeſté auroit en cela plus d'honneur, & que elle agiroit plus conformement à ſes interets. Le Roi, diſoit Crammer, s'il veut bien prendre le parti de la douceur, conſervera pour ſon ſervice deux ſujets d'un merite extraordinaire: au lieu que s'il les fait mourir, la conſtance heroïque avec la quelle ils ſouffriront aparemment le ſuplice, cauſera de l'admiration, & augmentera peut être le trouble & le deſordre dans le Public. Le Monarque fut ſourd à cette ſage remontrance. *Morus* & *Fisher* furent menez à la Tour: On les y traita avec la derniere dureté : la premiere precaution dont on uſa à leur egard, ce fut de leur ôter l'encre & le papier, tant on craignoit leurs Plumes contre le divorce, & la Primauté Roïale. *Fisher*, âgé de quatre vingts ans, paſſa par une terrible epreuve: on lui fit endurer la faim, le froid; & quoi que malade, on lui refuſoit

 juſ-

jusqu'au moindre ſoulagement. *Je me trouve*, ecrivoit il à *Cromwel*, *ſans babits & ſans feu.* On n'en vint pas tout d'un coup a cette Barbarie. Les deux Empriſonnez avoient d'abord la liberté de ſe voir, & en ſuite de s'ecrire: mais comme ils abuſerent de cette douceur; non ſeulement elle leur fut retranchée; mais même on les en punit rigoureuſement.

Il parut bien que ces deux Hommes là agiſſoit de concert contre le Formulaire; car ils emploioient la même Idée pour le decrier, & pour le combattre. Ils le nommoient un couteau à deux tranchans: qu'on y adhere, diſoient ils, ou qu'on s'y oppoſe, l'un & l'autre ſont egalement dangereux: en le rejettant, il n'y va pas moins que du dernier ſupplice; & ſi vous le ſignez: vous mettez vôtre ſalut en danger. *Morus* & *Fisher* etoient deux Perſonnages à peu pres de la même tournure: tous

tous deux ſçavans, ingenieux, d'un Eſprit elevé, aïant beaucoup de droiture & de fermeté d'Ame: tous deux avoient une Philoſophie qui les mettoit au deſſus de la Grandeur & de la fortune. *Morus* s'etoit demis du Premier Poſte du Roiaume dans la Robe & dans la judicature, plutôt que de faire quelque choſe contre ſes ſentimens à l'egard du culte; & *Fisher* refuſa conſtamment de changer ſon Evêché de *Rocheſter* contre un autre Evêché dont les Rentes etoient plus nombreuſes. Ils avoient le même zéle pour la Religion Romaine; & par conſequent ils etoient auſſi attachez au Parti de la Reine repudiée, qu'ils etoient contraires aux Interets d'Anne de Boleyn. L'opinion commune étoit que nos deux gens avoient beaucoup aidé le Monarque dans la compoſition du Livre qu'il publia contre *Martin Luther*; & qui attira à ce Prince auteur, a la Cour

de Rome, le Titre de *Defenseur de la Foi:* mais s'il est vrai que *Morus* & *Fisher* avoient emploïé contre les Protestans les Armes de la controverse; ils en devinrent en suite les cruels Persecuteurs. A la fin quand on les somma de s'expliquer sur le serment qu'on devoit prêter touchant la Primauté de l'Eglise & touchant la Loi faite pour l'Ordre & le Reglement de la Succession à la Couronne, ils reiettérent absolument ces Propositions, disant qu'ils ne connoissoient point d'autre Chef de l'Eglise que le souverain Pontife de Rome, ni d'autre Reine en Angleterre que *Catherine d'Arragon.*

Un Auteur Latin ne fait aucune mention, ni du Plaidoïé de *Morus*, ni de son Délateur. Cet Historien se contente de dire que, selon la coutume de la Nation, on apella douze autres Consultans, les quels, si je ne me trompe, se nomment *Jurez.*

Ils eurent ordre d'examiner entr'eux, aparemment par la lumiere du Bon Sens & de la Juſtice Naturelle, s'il n'étoit pas vrai que *Morus* avoit violé l'Edit du Parlement. Les Jurez ſe retirerent, & ils eurent là deſſus une courte deliberation! Enſuite, étant revenus auprès du Tribunal: ils prononcerent le terrible *Gylthy*, ce qui ſignifie, *il merite la Mort*. Auſſi tôt le Chancellier prononça la Sentence de peine Capitale. Le *Condamné* voulut parler: mais on le fit taire, & il fut remené à la Tour.

La Sentence étoit horrible; & on ne peut pas s'empêcher de ſoupconner dans les Juges ou une animoſité envenimée, ou une lâche & ſervile complaiſance pour le Tiran. Suivant cette cruelle & barbare Sentence, l'illuſtre *Morus* devoit être trainé à *Tyburn*, place destinée, à l'execution des Criminels: là il devoit être pendu, & demeu-

rer à la potence jusqu'à ce qu'il fût à demi mort. Dans ce funeste état, on devoit lui couper l'instrument de la Propagation, lui ouvrir le ventre, bruler ses entrailles, attacher les quatre quartiers de son Corps aux quatre portes de Londre; enfin, exposer sa tête au bout d'un piquet sur le pont. Quand *Morus* eût été bien & dûment convaincu d'avoir entrepris de poignarder le Prince, & debouleverser l'Etat eût on pû lancer contre lui un Arrêt plus foudroïant? Je m'étonne qu'on n'en vint point à la peine & au suplice du feu. Henri VIII. étoit grand bruleur; & depuis sa *Dépapisation*, le même FAGOT servoit aux Catôliques & aux Protestans.

Pour revenir à la Sentence, le Monarque, soit qu'il eût honte d'une injustice si manifeste, & si criante; soit par une ostentation de clémence, le Monarque, dis-je, adoucit la rigueur ou, pour mieux dire,

la

la violènce des Juges; & il commua la Mort infame en une ſimple *Décapitation.* Quelcun accourut avec empreſſement vers le *Condamné*, pour lui aprendre cette *mitigation*, ne doutant point qu'il ne la réçût comme une bonne nouvelle, & qu'il n'en remerciât le Prince. Rien moins que cela. *Morus*.écouta d'un grand ſang froid ce changement favorable; puis d'un viſage tranquile; aïant même l'air ouvert & riant, *Dieu préſerve*, s'ecria-t-il, *Dieu préſerve d'une telle grace mes Amis, & ma poſterité!* En effet: à moins qu'on n'accorde la Vie, toute autre compaſſion eſt bien peu de choſe, & ne coûte pas grand effort.

Voici quelques autres particularitez de la conſtance Chrêtiennement Philoſophique de nôtre Heros. Lors qu'après ſa Sentence prononcée, on le reconduiſoit à la Tour, ſa Fille que les uns nomment *Catherine*, & les autres *Marguerite*,

Demoiſelle d'un rare merite en beauté, & en érudition, fendit la preſſe, écarta les Gardes; & ſé jettant au Coû de ſon Pére, le trempa de ſes larmes, ſans avoir la force de lui parler. Le venerable Vieillard conſerva les yeux ſecs: l'aſſaut étoit tres rude: cependant la tendreſſe paternelle, loin d'éclater, né ſe fit conoître par aucun ſigne; pas la moindre aparence d'émotion: *allez*, dit il d'un ton grave & ferme à ſa Fille, *allez*, *& priez Dieu pour mon Ame*. On ajoute que cette Demoiſelle, à qui il étoit permis de voir ſon Pere dans la Priſon, l'exhortoit inſtamment à la perſeverance; & que elle conſerva toujours, comme un ſacré dépot, comme une relique précieuſe, la tête de ſon cher *Supplicié*.

l'Epouſe de *Morus* avoit des ſentimens tout opoſez à ceux de ſa Fille. Henri aïant conſeillé à cette Dame de faire un dernier effort

pour

pour *deroidir*, pour fléchir ſon Epoux, elle y aquie-ſca volontiers: S'étant donc renduë auprès de lui, elle fit jouër tous les reſſorts de *l'Amour Conjugal*. Remontrances, priéres, *conjurations*, larmes, embraſſemens, rien ne fut oublié. *Sauvez vous, ſauvez nous, Cher Mari, il ne s'agit que d'une legére complaiſance pour le Roi pourquoi vous opiniatrer à périr, & à ruiner vôtre Famille?* L'Epoux écouta en ſtatuë ce Sermon véhément & patêtique. Puis, prenant la parole: *combien*, demanda-t-il froidement à ſa Femme, *combien de tems croïez vous que j'aïe encore à vivre?* Madame *Morus* répondit, *tout au moins vingt ans*. *Comment*, repliqua le Mari, *vous voudriez que je changeâſſe la Vie eternelle contre les dernieres vingt années de cette Vie paſſagere?* Voila tout ce que la *Tentatrice* put en tirer. S'il n'y avoit ni entêtement ni orgueuil Philoſophique,

que, dans le fait du *Condamné*, on ne peut trop vénérer ſa Memoire, d'avoir ſoûtenu avec tant de vigueur & tant de courage la perſuaſion de ſa Conſcience.

La proximité du ſuplice n'ôtoit point à *Morus* ſa belle humeur; &, ſi ce que je vais narrer eſt certain, car je n'y ajoute foi que de bonne ſorte, on peut dire qu'il mérite un des premiers rangs parmi ces Ames intrépides qui ont joué, qui ont badiné avec la Mort: prenez la peine de lire.

Un Seigneur Anglois, & bon Courtiſan, qui aparemment, aïant une tendre eſtime pour *Morus*, tâchoit d'ébranler ſa conſtance, le viſitoit fort ſouvent dans ſa Priſon. Ce noble *Convertiſſeur* ne ceſſoit de prêcher nôtre *Condamné*, répétant continuellement tout ce qu'un Ami péut dire de plus preſſant dans une ſi funeſte conjoncture. *Morus* ne ſortoit point de ſon retranchement; il

il opofoit toûjours le même bouclier. Enfin, las des importunitez de celui qu'il regardoit comme un Perfécuteur à bonne intention, il réfolut de s'en débaraffer une bonne fois. Je cède, je me rends, dit il à fon *Controverfifte*, & je change de fentiment. Le bon Seigneur, ravi d'avoir la Victoire, fe felicite; &, fans faire expliquer d'avantage fon prétendu Converti, le voila qui court au Roi pour lui annoncer cette grande nouvelle. Sa Majefté en marqua beaucoup de joïe: mais, plus curieufe que l'Ami de l'Ex-Chancellier elle voulut favoir en quoi confifteroit la Rétractation. Si le Seigneur Anglois retourna à la Tour pour s'en éclaircir, ou fi le Prince y envoïa quelque autre, c'eft ce que je ne trouve point dans mon Mémoire. On raporte feulement la réponfe de *Morus*: *Oui*, dit il, *j'ai changé de fentiment; & vous allez favoir en quoi. J'ai la barbe*

be assez grande, comme bien voïez: j'ai Philosophé long tems sur ce que j'enferois. La garder? Cela ne seroit guére honnête de paroître en cérémonie devant le Peuple avec un menton épais & touffu. D'un autre côté, me faire raser; il y auroit de l'affectation, & d'ailleurs, c'est là rajeunir pour mourir: tout franc; cette balance m'embarassoit. A la fin, le respect pour l'Assemblée nombreuse, qui doit assister à mon mariage, & à mes nôcès avec la Mort, l'emporta; j'avois résolu de passer, pour la derniere fois, par les mains du Barbier. Depuis cela, j'ai fait refléxion: pourquoi, me suis-je demandé, ma barbe n'auroit elle point de part à la Fête? ne me touche-t-elle, donc, pas d'assez près? Et si le Personnage, que je suis sur le point de faire, est un peu desagreable, n'est il pas juste que ma fille la Barbe partage ma peine & ma douleur? Je suis donc dans le dessein

de

de laisser là le rasoir; & c'est en quoi j'ai changé de sentiment.

Je ne me vante pas ici d'avoir copié fidèlement, & mot pour mot, la réponse de *Morus*: j'avouë que j'ai un peu aidé a la Lettre: mais est il défendu à un historien de faire parler son Héros? Et d'ailleurs, je n'ai fait que commenter, que paraphraser la substance de cette idée burlesque. Au reste: ce badinage du *Condamné* seroit il de vôtre goût? Il trompoit son Ami; il se moquoit du Roi; il insultoit à la Justice; &, par là, autant que je m'y conois s'entend, il gâtoit *le serieux*, le grave de sa Philosophie. Mais aussi, marquoit il en cela un vrai mépris pour la Vie; & c'est l'endroit par où le Sage se distingue le mieux du Vulgaire, & du Commun des Hommes.

Le Monarque voïant l'inflexibilité de son Prisonnier, & desesperant de pouvoir réduire une Ame

de

de cette trempe, l'abandonna à son sort, & à l'exécution de sa sentence. Ce bel exploit d'Injustice se fit le septième de Juillet, mille cinq cens trente cinq. *Morus* conserva son enjoûment jusqu'à la fin; & au lieu de paroître en Public dans la posture ordinaire des Patiens, il porta jusqu'au suplice la raillerie & le bon mot.

Etant conduit à neuf heures du Matin sur la haute Place de la Tour, il s'aperçut, en montant sur l'Echafaut, que l'escalier n'étoit pas ferme & qu'il pourroit bien fondre sous les pies. Alors, se tournant vers l'Officier de Justice qui présidoit au Spectacle, *Monsieur le Lieutenant*, lui dit il, *faites en sorte, je vous prie que je puisse monter en toute sureté; il n'y a point de plaisir à se casser le coû. Commandez, donc, qu'on affermisse ces degrez. Mais quant à la descente? je m'en charge, c'est mon affaire; & j'aurai soin*

de

de n'y courir aucun risque. Il avoit raison : son Ame ne devoit pas retourner par le même chemin ; & de plus, un Esprit ne pèse rien.

L'innocent Criminel étant monté, sans accident, sur son Théatre, harangua l'Assemblée suivant l'usage du Païs. Selon toute la probabilité possible, il fit son Apologie ; & peut-être aussi fit il revenir quantité d'Auditeurs dans son sentiment. La bonne Politique ne permettoit point que *Morus* parlat, sur l'Echafaut. Quel-cun a dit que le suplice d'Anne du Bourg, Conseiller au Parlement de Paris, avoit fait plus de Huguenots en France que tous les Prêches des Ministres. Il est, donc, assez étonnant que Henri VIII. ne fermât pas la bouche à son Ex-Chancellier ; & on ne peut excuser cette faute là que par la crainte d'un murmure, ou d'un soulèvement.

Le Diſcours fini *Morus* ſe tournant vers celui qui devoit l'envoïer en l'autre Monde, lui fit cette charitable exhortation: *Bourreau, faites bien vôtre devoir, & n'aïez point de peur. Vous voïez, Monſieur l'Executeur, que j'ai le coû fort court, & preſque dans les épaules: frapez donc hardiment; car ſi la main vous trembloit vous pourriez fort bien vous eſtropier.* Tout cela ſe diſoit d'un air riant.

Après avoir donné ce bon avis, il mit la tête ſur le billot. Alors, il convint d'un certain ſignal avec le Bourreau, pour donner & recevoir le coup: mais il recommanda ſur tout à l'Executeur, d'epargner ſa Barbe, de la reſpecter, de ne la pas endommager; enfin, de ne lui point faire de mal: *cette Barbe*, diſoit il, *eſt l'innocence même; elle n'eſt nullement complice de mon crime; elle n'a jamais commis aucune trahiſon.* Morus aïant donné le ſignal, cette

tête

tête ſi pleine deſprit, de jugement, & de ſavoir, fut ſeparée du Corps, pour n'y être reunie que quand il plaira à Dieu. L'habile Medecin de Nuremberg, qui à compoſé *le Theatre des Hommes Illuſtres*, raporte le fait differemment. Il y en a, dit il, qui aſſurent que *Morus* étant prêt de mettre la tête ſur le poteau, comme l'Executeur le prioit de ne lui point imputer la Mort, il fit cette réponſe un peu trop *gaillarde* pour un Mourant. *Je vous pardonne*, dit il, *mais à une Condition*: c'eſt que vous *prendrez bien garde de me débarber*. Or il étoit raſé; & on lui avoit entierement abatu la barbe, ce dernier temoignage de *Freherus* change bien la thèſe, comme vous voïez. Si *Morus* étoit raſé, la tromperie faite au Seigneur Anglois, & l'apoſtrophe au Boureau ſur l'innocence & la conſervation de la longue Barbe, tout cela tombe; & la penſée, la ſaillie du *Condamné* ne

ne devient plus qu'une froide & insipide plaiſanterie. Il y a encore une remarque à faire ſur la premiere maniere dont j'ai conté la *Décapitation* de nôtre Illuſtre. Sur la foi d'un Extrait qu'on m'a fourni, j'ai inſinué que *Morus*, aïant déja *la tête ſur le billot*, étoit entré en *pourparler* avec le Miniſtre du *Glaive*, & lui avoit recommandé ſa Barbe. Je demande s'il y a là de la vraiſemblance ; & s'il n'eſt pas beaucoup plus naturel de croire que *Morus*, avant de ſe mettre en poſture de Victime, avoit fini avec le Sacrificateur, excepté le Signal.

Que cette petite Critique ſoit bien ou mal fondée, mon Narrateur aſſure que la derniére boufonnerie du Patient ſcandaliſa les Spectateurs. On trouva que dans des momens d'une auſſi grande importance que ſont ceux qui ouvrent la Porte de l'Eternité, le bon mot étoit hors de ſaiſon, & ne convenoit point du tout.

Ef-

Effectivement, lors qu'on eſt bien perſuadé d'une autre Vie, on s'imagine aiſement qu'un homme qui ſe trouve à l'entrée de cet Avenir infini, & où on entre ſans être ſûr de ſon ſort, on s'imagine, dis-je, aiſement qu'un homme, dans ce terrible point qui conduit à tout bonheur, ou à tout malheur, n'a pas trop envie de rire. Mais, aparemment, *Morus* ne doutoit point, pour ſoi, d'un *Paradis* ſans *Purgatoire*; & dans une telle aſſurance, il lui étoit permis de mourir en belle humeur. Peut-être auſſi qu'il s'y fourroit un peu de vanité Philoſophique. Ces Meſſieurs les Grans Hommes veulent qu'on parle d'eux juſqu'à la conſommation des Siècles; & cette ambition, quoique chimerique; les pouſſe à ſe diſtinguer de la Foule, de la Multitude par des traits ſinguliers. Si nôtre *Condamné* avoit eu en vuë cette *Immortalité Phantaſtique*, ce que je ne croi point; il

il auroit bien pu faire une ſtation, & païer *le péage de la brulure* dans le chemin du Roïaume des Cieux.

Une choſe m'étonne: c'eſt qu'on ne l'ait point placé dans le *Martirologe*, du moins que je ſache. *Morus* aïant répandu ſon ſang, aïant ſacrifié ſa vie pour la puiſſance Papale, ne méritoit il pas la Palme du Martire, & conſéquemment tous les honneurs divins qui ſuivent celui de l'Invocation? S'il y avoit de la jalouſie entre les Bienheureux, *Morus* devroit envier la fortune de *Béket*, conu ſous le nom de *Saint Thomas de Cantorbie*, en effet: l'un n'étoit il pas auſſi Canoniſable que l'autre? Encore plus, ſelon mon petit moi. *Béket* avoit eté ſupris par un aſſaſſinat; & peut-être que s'il ſe fût trouvé dans le cas de *Morus*, il n'eût pas *ſoûtenu ſi bien la gageure*. Celui-ci au contraire, a reſiſté de ſang froid à la fortune, à la faveur, à la chair & au ſang; &, à cet amour

de

de la Vie qui est si naturel. D'ailleurs Thomas *Béket* n'exerçoit son courage, pour ne pas dire son opiniatrèté, que pour la défense du *Droit Ecclesiastique*; au lieu que *Thomas Morus* a tendu le coû, a donné sa tête pour la *Suprématie* de la Tiare; & pour la Divinité du *Vicariat*. Cependant: on niche l'Archevêque, on le celèbre, on le fête, on lui demande son intercession; & pour le pauvre *Morus*? Son crédit céleste demeure dans l'obscurité; personne n'a recours à lui. Tant il est vrai que le hasard, poursuit les Hommes jusque dans l'autre Monde; & que, par raport à cette Vie-ci, les Saints, même, du *Paradis* sont sujets au Bonheur & au Malheur!

Morus aimoit à rabatre les fumées d'un Presomtueux, & à le mortifier. Etant un jour à Bruges, il ouit parler d'un Fanfaron qui s'offroit à résoudre & à dénouer gé-

néralement toute forte de difficultez, de quelque genre que elles fussent. *Morus*, voulant se divertir aux dépens de cet *Archi-Gascon*, lui envoïa proposer, pour thèse, *Ob Averia capta in Withernamia sint irreplegibilia?* & lui fit dire en même tems qu'un Domestique de l'Ambassadeur d'Angleterre avoit envie de rompre une Lance avec Lui, je veux dire de disputer sur cette question là. Mais le pauvre homme, bien loin de pouvoir y répondre, fit voir qu'il n'entendoit, pas seulement les termes *du Droit Civil* d'Angleterre; & on sifla d'importance son prétendu Scavoir universel. C'est, à quelques termes près, comment l'Auteur de mon Mémoire narre le Fait. *Freherus* n'est pas tout à fait du même avis; laissons le parler. *Morus* étant allé à Bruxelles, en qualité d'Ambassadeur, ou d'Envoïé, si Envoïé y avoit en ce tems-là, rencontra un *Rodomont* d'éru-
di-

dition : cet homme là ſavoit tout ; & défioit qu'on le prît au dépourvû. Son Excellence, jugeant à propos d'humilier *le Docteur General*, lui fit cette interrogation effraïante, & fondée, dit on ſur *le Droit Britannique*, ce que je ne puis concevoir : dites moi, s'il vous plait, *Phénix des Savans les bêtes priſes en Withernanie, ſont elles irréplegibles?* Le Fanfaron ne ſachant ce qu'on lui demandoit ; n'entendant pas même, les termes, régala toute la Compagnie, de ſa honte & de ſa confuſion. Si la queſtion etoit, comme je le croi, imaginaire & forgée, je ne voi pas qu'il y eût-là grand ſujet de rire.

Il ne me reſte plus que les réflexions morales & ſententieuſes de nôtre *Décapité* : elles ſont belles, ſolides, & Chretiennes ; j'en excepte, néanmoins, la derniére ; je n'y reconois point le bon goût de *Morus*, ni la juſteſſe de ſon diſ-

cernement. Les voici ces reflexi-ons.

S'agit-il délibérer sur dès choses encore fort éloignées? Pensez à la fin du Monde, la quelle arrivera infailliblement.

S'empresser pour les honneurs de ce Monde-ci; & mettre des Armes de Noblesse sur une Prison, c'est à peu près la même chose.

Un vieux Avare ressemble à un Voleur, qui, aimant son métier jusqu'au dernier soupir, tâche de prendre le bien d'autrui, lors, même, qu'on le mène à la potence.

La plus grande marque de la Vangeance Divine, c'est d'obtenir ici-bas l'accomplissement de tous ses souhaits.

Il y a plus de peine à se damner qu'à se sauver.

Moins on a de fortune, plus on est dans l'occasion de devenir vertuëux & homme de bien.

Qui ne voudroit envoïer ses au-

mô-

mônes là haut, où nous esperons aller un jour, pour y recevoir le fruit de nos charitez, & de nos bonnes oeuvres?

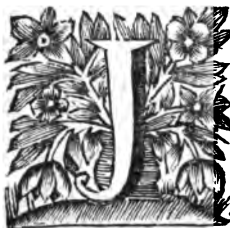
Tout bon Chrêtien doit souhaiter trois choses pour le bien de son culte: une paix universelle; une Religion uniforme; & plutôt la Réformation des moeurs que celle de la Doctrine.

Cherchez vous une Epouse? C'est comme si vous aviez devant vous un sac rempli de serpens, parmi les quels est une anguille: vous fouillez dans le sac? Il n'est pas absolument impossible que vous attrapiez l'anguille: mais vous la manquerez cent fois; mille fois & toûjours vous retirerez la main avec une nouvelle morsure.

Le bon *Morus*, s'il parloit serieux, en vouloit terriblement au beau sexe. Je veux croire pour son honneur qu'il badinoit: mais pouvoit il emploïer une comparaison plus fausse, ni plus outrée? Je m'en raporte à vôtre bon sens.

PREFACE
DE
L'AUTEUR.

THOMAS MORUS
souhaite le bon jour à
PIERRE GILLE.



J'ai presque honte, Cher Ami, de ne vous envoïer qu'au bout d'environ un an, ce petit Livre de la République Utopienne. *Vous pensiez, j'en suis sûr, que cet Ouvrage-là ne demandoit pas plus de six semaines.*

Il y avoit fondement pour croire cela. Vous saviez que n'aïant besoin ni de plan ni de stile, le travail ne pouvoit pas être pénible, & qu'il ne demandoit pas des grans efforts. Il ne s'agit point ici d'eloquence. Pourvu que je raporte fidèlement les conversations que nous avons eu vous & moi sur cette matié-

tiére avec nôtre Raphaël, c'en sera assez : cet illustre Raphael, qui, outre son Latin & son Grec, a un talent si heureux pour s'énoncer sans préparation! Puis-je mieux faire que de m'en tenir à ses expressions finement négligées? Plus j'imiterai cette belle simplicité; plus j'aprocherai de mon but qui est uniquement de ne point mentir.

J'avouë, Monsieur, que cette grande avance, m'a, non seulement beaucoup abregé le chemin, mais que même elle m'a presque aplani toute la dificulté. Sans cela, le projet & l'exécution d'un tel dessein auroient demandé du tems & de l'art, même à un bel esprit & à un Savant. Si on vouloit m'obliger à traiter ce Sujet-là avec autant de bien dire que de verité, je n'aurois pu fournir ni le loisir, ni la meditation. Mais, puisque, déchargé d'une peine infinie, je n'ai qu'a écrire nos conférences Philosophiques, ce n'est pas une grande afaire.

Avec tout cela, Monsieur, vous devez pourtant me tenir quelque compte de ce que je vous adresse. Il est vrai que l'Ouvrage est peu de choses; mais d'un autre côté mes occupations ne me permettoient guére de l'entreprendre. L'Administration de la Justice me dissipe extremément, & m'ôte presque tout entier à moi même. Il faut ci-

ter les Parties, entendre leurs raisons, les accommoder, les juger, cela, comme vous pouvez croire, fait couler bien des heures. D'ailleurs, il y a les visites de devoir ou d'afaires. Enfin, quand j'ai donné presque tout le jour aux autres, quand je l'ai passé hors de chez moi; me livrant le soir à ma famille, il ne me reste ancun loisir pour l'Etude.

Car est on revenu chez soi? Il faut faire compagnie à une Epouse, parler à des Enfans, s'entretenir avec des Domestiques: Pour moi je mets tout cela entre les afaires quand on ne sauroit s'en dispenser. Or la chose est indispensable, à moins que vous ne vouliez être étranger dans vôtre Maison. Ma Morale est que nous ne pouvons nous apliquer trop à nous rendre tres agreables à ceux avec qui la Nature, le hasard, ou nôtre propre chois nous fait vivre: à condition, neamoins, de ne pas les gâter par le trop de douceur, & de ne point nous assujettir à nos Domestiques par un excès d'indulgence.

Dans ce que je viens de vous marquer, Monsieur, nôtre courte Durée s'écoule: les Jours, les Mois, les Années, tout s'envole. Où trouver donc du tems pour le métier d'Ecrivain? Je ne vous ai encore rien dit du som-

sommeil ni de la table: le sommeil consume presque la moitié de la Vie; & beaucoup de Mortels, soi croïant animez par une Intelligence, mettent autant de tems à la pâture qu'au dormir.

C'est sur ces deux besoins de l'Animal Humain, que je dérobe, que je gagne quelque loisir. Comme cette aquisition là est fort petite, je ne saurois avancer qu'en tortuë: mais à la fin, je ne laisse pas d'atraper le but.

J'ai donc fini nôtre Utopie; & en vous l'envoïant, Monsieur, je la soûmets à vôtre examen. Lisez-là, je vous prie, avec attention; & en cas qu'il nous soit échapé quelque chose, vous aurez la bonté de m'en avertir. Je ne me defie pas ici tout à fait de mes forces. Ah s'il avoit plu au Ciel me donner autant de génie & d'érudition que de memoire. Je ne présume pourtant pas assez de ma faculté rétentive pour croire que je n'ai rien oublié. Mon Jean Clement, qui, comme vous savez, Monsieur, écoutoit nôtre Conversation; &, par parenthese, je serois fâché de ne point apeller ce garçon-là à toute conférence fructuëuse, tant j'espere de son esprit depuis ses progrez dans les langues savantes. Ce Jean Clement, donc, m'a causé un grand scru-

ſcrupule de Savoir. Autant qu'il m'en ſouvient, Hythlodée *prétend que ce Pont* Amaurotique *qui eſt caché*, *&* *comme ſubmergé dans la Riviere* d'Anidre *à cinq cens pas de long: Monſieur le Docteur Jean fait d'un ſeul coup à ce pauvre Pont une* rognure *de deux cens pas*, *alléguant pour raiſon*, *que*, *dans cet endroit-là*, *le Fleuve n'a que trois cens pas de largeur.*

Obligez moi, *Monſieur*, *de fouiller un peu dans vôtre mémoire ſur ce ſujet-là. Si l'opinion geographique de mon Clement vous paroit la meilleure*, *je baiſſerai la lance*, *&* *je me confeſſerai vaincu. Si vous ne pouvez vous ſouvenir de la choſe*, *je m'en tiendrai à mon premier ſentiment par ce que je ne croi pas m'abuſer. Je ferai de mon mieux afin que la Verité ſeule entre dans le livre: mais quand il ſe rencontrera quelque choſe de douteux*, *je haſarderai plutôt une fauſſeté que de mentir*, *préferant alors l'honnête homme à la prudence.*

Ce mal-ci n'eſt pourtant pas incurable; *il eſt même facile d'y remedier. Ce ſeroit d'en parler ou d'en ecrire à nôtre ami Raphael. Encore une raiſon vous y engage*; *c'eſt qu'il ſe preſente une autre dificulté*; *je ne ſai à qui de nous trois je dois m'en prendre. Ni vous ni moi ne penſames à de-*

man-

mander en quel endroit de ce Nouveau Monde l'Utopie *est située; & Raphaël ne s'avisa point non plus de nous aprendre cette particularité qui, neamoins, est essentielle. Je souhaiterois, aux dépens de ma bourse, qu'on n'eût point oublié cette circonstance-là.*

Il m'est honteux de ne conoitre pas la Mer où est placée une Ile de laquelle j'ai tant de choses à conter. D'ailleurs, quelques uns de nos Gens ont envie d'entreprendre ce voïage de long cours. *Entre autres, il y a un saint homme de Dieu, & Theologien de métier, dont le coeur & les entrailles sont tout en feu pour aller en* Utopie. *N'allez pas vous imaginer, Monsieur, que ce soit la curiosité de voir les nouvelles découvertes qui le posséde & qui l'enflamme. Rien moins: ce n'est que le zèle du* SANCTUAIRE. *Aïant apris qu'on a planté heureusement nôtre Religion dans cette Contrée aveugle, il voudroit y être déja pour cultiver, pour augmenter ce nouveau Champ du Seigneur. Pour pouvoir faire cette bonne Oeuvre avec Vocation requise, nôtre Apôtre brigue à Rome le titre de Missionnaire, & l'Evêché d'*Utopie: *Il ne se fait point un scrupule d'emploïer les prieres & les suplications pour obtenir cette Prélature tou-*

te neuve : il regarde comme une ambition sainte & méritoire d'aspirer à l'Episcopat, non par les motifs ordinaires qui sont Honneur & Profit ; mais pour la gloire du Tres-Haut, & pour le Salut des Ames.

Je vous prie donc, Monsieur, mon cher Ami, de vous adresser à Hythlodée ; soit de vive voix, si la commodité le permet, ou par lettres. Tâchez qu'il n'y ait rien de faux dans mon Ouvrage, & que le Lecteur y trouve tout le Vrai qu'il est en droit d'y chercher. Mais je ne sai s'il ne vaudroit point mieux faire voir le livre à Hythlodée ; *car personne n'est plus capable que lui de le corriger, & il ne peut le corriger qu'en le lisant. De plus, vous pourrez conoitre par ce moïen là : si l'Ouvrage ne lui cause point quelque chagrin : car s'il est dans le dessein de faire imprimer sur la même matiere, peut-être se fâcheroit il de ce que je l'ai prévenu ; & effectivement, en publiant la République d'*Utopie, *je ne voudrois pas enlever à* Hythlodée *la fleur & l'agrément de la nouveauté touchant l'Histoire qui doit sortir de sa plume.*

A vous parler franchement, Monsieur, je ne sai pas trop encore si je me résoudrai à abandonner cette Production à la Presse. Ce n'est pas une petite afaire de parler au

Pu-

Public. Le goût de Messieurs les Hommes est si bigarré: la bisarerie & l'absurdité y prévalent; l'ingratitude s'y trouve communément; enfin, on est beaucoup plus heureux de n'avoir afaire qu'aux Esprits gais, agréables, & qui ne demandent qu'à rire, qu'avec ces graves & importans Parnassiens *qui mettent leur Cervelle à la torture, pour instruire, ou pour divertir un Lecteur ingrat & dédaigneux.*

Pour continuer la Peinture de nôtre belle & digne Espèce, la plûpart des Hommes sont plongez dans une ignorance crasse; & quantité méprisent le Savoir. Le Grossier rejette comme une grossiereté tout ce qui n'est point grossier. Les Pédans, Nations sourcilleuse & insuportable, regardent comme trivial tout ce qui n'est point exprimé en termes vieux & inusitez. Les uns n'aiment que les Antiquailles, *les autres ne sont charmez que de leurs idées. Celui-là est si bouru qu'il ne sauroit soufrir aucun* badinage: *Celui-ci est si sot, si fade que le sel Attique lui fait mal au coeur. Quelques uns sont si enfoncez dans la matiere qu'ils craignent autant la finesse du discernement, qu'un homme, mordu d'un chien enragé, craint de faire le plongeon. Il y en a d'autres si changeants, que passants tout d'un*

coup,

coup, du blanc au noir, ils blâment debout ce qu'ils louoient assis. Que dirons nous de ces Censeurs Bachiques *qui, le verre à la main dans un cabaret, tiennent tribunal ouvert contre les Auteurs. Vous entendez ces Coureurs de bonne bouteille, d'un ton décisif, & comme avec une autorité de Magistrature, vous les entendez faire le procès aux Ecrivains du Tems: pas un qui ne reçoive sa condamnation suivant la phantaisie de ces Juges en* buvette. *Boureaux aussi bien que Juges, il n'est point de livre qu'ils ne pèlent poil à poil. Quant à eux, leurs têtes chauves font leur sûreté; ils n'ont pas ce qui s'apelle un cheveu de* l'Honnête Homme. *Il se trouve, outre cela, des* liseurs *dont l'ame est si mauvaise, que quoique ils aïent pris un extrème plaisir à l'Ouvrage, ils n'en ont pas plus de consideration pour la personne de l'Auteur: savez vous à qui je compare ces Ingrats? A ces Gloutons qui, après avoir été régalez à* bouche que veux tu? *dès qu'ils se sentent l'estomac plein, se retirent au plus vîte sans remercier leur Hôte. Allez à present: invitez, sur vos frais, à un grand repas des hommes dont le palais est si peu uniforme, & qui reconoissent si mal le bien qu'on leur fait.*

Cependant, Monsieur: faite s'il vous plait

plait ma commission auprès d'Hythlodée*: je croi que ce sera le plus sûr, de le consulter plus d'une fois. S'il ne s'opose point à l'Ouvrage, à present que me voila quite de la composition, & que je suis à la fin devenu sage; touchant ce qui concerne la Presse je suivrai les conseils de mes amis, & principalement le vôtre. Adieu, mon aimable Monsieur, je saluë Madame vôtre digne Epouse: continuez moi vôtre amitié; car je vous aime plus que jamais.*

DIDIER ERASME, Roterodamois, Saluë JEAN FROBEIN, son tres cher Compére.

Tout ce qui a paru de mon illustre *Morus* a été de mon goût plus que je ne puis l'exprimer. Je me défiois, néanmoins, toûjours de mon jugement; & j'avois peur que le noeu d'amitié intime qui nous unit ne me causât quelque nuage de prévention. Mais quand je voi que généralement tous les Doctes pensent de même; qu'ils elèvent même beaucoup plus haut le génie de cet homme incomparable, non qu'ils l'aiment autant que je le chéris, mais parce qu'ils ont

ont plus de lumiere que moi, Oh ! je déclare que je suis bien content de mon sentiment, & que, dans la suite, je le soûtiendrai à découvert.

Que n'auroit point pu produire cet Esprit admirablement heureux, si l'Italie lui avoit donné l'éducation ? Que n'auroit-on point du esperer de lui s'il s'étoit consacré tout a fait au Culte des Muses ; s'il avoit meuri jusque à la saison des fruits & jusqu'à son automne ? A peine sortoit il de l'Enfance qu'il fit des Epigrammes & presque tout ce que nous avons de lui. Il n'a jamais passé la Mer que deux fois ; & c'étoit pour aller en Flandre de la part du Roi son Maître, & avec *le Caractere Representatif*. Un Homme qui a une Femme qu'il aime, remarquez bien : un Homme qui a un gros Domestique ; un Seigneur posté au premier Rang de la Jurisprudence, & abîmé dans les plus hautes afaires du Roïaume, que ce Magistrat puisse trouver une heure de méditation *litteraire*, en vérité cela n'est il pas surprenant ?

C'est ce qui m'oblige, Mon cher Compére, à vous envoier le Manuscrit de *l'Utopie* : voïez si, par vôtre Presse, vous

vous voulez faire present au Monde de cet excellent fruit de Plume, & le rendre durable dans les siècles futurs. Vous êtes Libraire d'une réputation fameuse; & c'est assez qu'un livre soit conu *Frobénien* pour être recherché avec empressement de tous les Conoisseurs. Adieu, Mon cher Compére; portez vous bien : mes amitîez au bon beau pere, à l'aimable epouse, & aux agreables enfans. Je vous recommande sur tout le petit Erasme, ce fils qui nous est commun; & puis qu'il est né parmi les Muses, tâchez d'en faire un habile homme. A Louvain, 23 d'Août, 1517.

GUILLAUME BUDÉE Saluë THOMAS LUPSET, Anglois.

Je vous suis extremément redevable, Monsieur, vous que je ne crains point de nommer l'Honneur de la Jeunesse *pour l'Erudition, Oui, je vous dois plus que je ne saurois dire du present que vous m'avez fait de* l'Utopie *de* Thomas Morus : *vous avez*

avez par-là détourné mon attention vers une lecture des plus agreables, & qui produira son fruit.

Il y a long tems que vous me priates de lire Thomas Linacre, & je ne demandois pas-mieux. Vous voiez bien que je veux dire les six Livres que ce Medecin habile, & qui possède parfaitement les deux langues, a traduit en Latin du Grec de Galien sur l'Art de conserver la santé. Cette Traduction est si bonne, que si tous les Ouvrages de Galien, dans les quels, par parenthèse, je fais consister presque toute la Medecine, étoient aussi bien Latinisez, *l'Ecole d'Esculape n'auroit pas grand sujet de se soucier du Grec.*

J'ai, donc, parcouru ce livre dans les Papiers de Linacre, que vous m'avez fait le plaisir de me confier pour un peu de tems, ce dont je vous tiens un grand compte. Cette lecture m'a été fort utile: mais j'espere que celle de l'Impression que vous avec soin de procurer dans les boutiques de cette Ville, me sera encore plus fructuëuse.

Quand je pensois, Monsieur, vous avoir assez d'obligation au sujet de Linacre, voici que, comme par accessoire, ou pour la bonne mesure de vôtre bien fait, vous m'avez donné cette Utopie *de* Morus: *c'est un*

Gé-

Génie elevé, pénétrant, agreable; on peut dire que cet homme là est consommé dans la Science, & qu'il sait mettre à juste prix toutes les choses humaines.

Je tenois ce petit livre, lors que, étant à la Campagne, allant ça & là, prenant garde à tout, donnant des ordres aux ouvriers, car il n'est pas que vous ne sachiez que depuis deux ans, je suis plongé dans les afaires de Métairie, j'avois, donc, ce livre à la main, je le lisois; & il fit un si grand effet sur moi, que, voïant & examinant les moëurs & les coutumes des Utopiens, *peu s'en falut que je n'interrompisse les soins du* Ménage; *&, même, que je n'y renonçasse tout à fait.*
*Comme si mes yeux s'étoient ouverts, il me parut alors que tout ce mouvement, que toute cette peine qu'on se donne pour epargner, & pour amasser, n'étoit que sotise. Cette sotise, pourtant, est le grand mobile du Genre Humain: c'est comme un taon, comme une espèce de grosse mouche que l'Homme porte dans le coeur, & qui le pique, qui le tourmente. On ne sauroit disconvenir que l'envie insatiable d'*Avoir *ne soit le but des Arts légitimes & civils, enfin de tout ce qui se fait dans les Societez Humaines. Pour peu qu'on sache réflécbir: qu'est ce*

que c'eſt que le Monde? un amas de Machines parlantes, qui avec une adreſſe pleine d'envie & d'activité ne s'apliquent qu'a faire quelque capture ſur le Compatriote, & quelquefois, même, ſur le Parent. Qui pourroit nombrer les plis & les replis, les tours & les détours dont les Mortels ſe ſervent pour s'entre-atraper, pour s'entre-dépouiller; & cela en partie par la connivence, en partie par l'autorité des Lois.

C'eſt ce qui ſe pratique le plus chez les Nations où le Droit Civil *& le* Droit Canonique, *comme on les apelle, forment deux ſortes de Juriſprudence, & ont plus de force dans les lieux de l'un & l'autre genre où on adminiſtre la Juſtice. Il eſt viſible que ſuivant les Moeurs & les Uſages de ces Païs-là l'opinion dominante eſt celle que voici. On s'imagine chez ces Peuples qu'on doit avoir des qualitez etranges pour entretenir le bon Ordre parmi les Citoïens. Les plus fins, ou, pour mieux dire, les meilleurs trompeurs; ceux qui ſont les plus ruſez à ſurprendre les ſimples; les plus habiles à compoſer des Plaïdoïez, à dreſſer une Requête, à nouër un Procès; enfin, Ceux qui excellent dans la Diſpute & dans la Chicane, ce ſont Ceux là qu'on juge être ſeuls dignes de manier la Juſtice, & à qui on*

on remet la décision de l'Equité. Bien plus: ces Juges, revêtus de l'Autorité Publique, fixent à chaque Membre du Corps Civil sa portion, jusqu'où il peut l'étendre; combien de tems il lui est permis de la garder; de quoi le Bon sens ne s'accommode guére. Comme la plûpart des hommes ont les yeux collez de chassie, il n'y en a presque point qui ne croie sa cause evidente, & fondée sur toute la solidité du Droit.

Si nous voulons mesurer la Justice par la Règle de la Verité, & par la pure & simple Morale de l'Evangile; il n'est point d'esprit si stupide qui ne comprenne, il n'est point d'opiniâtre qui n'avouë que la Juridiction des Prêtres & celle des Lois Civiles & des Princes diférent à present, & déja depuis long tems, comme la Doctrine de JESUS CHRIST, Créateur de Tout, & les manieres de ses Disciples sont opasées au faux & méprisable sentiment de ceux qui font consister dans ce Passage-ci, le Souverain Bien, & le comble de la Felicité dans le trésors de Crésus & de Midas.

Donnez moi, après cela, la Définition de la Justice: les Anciens la nommoient une Dispensatrice exacte, & qui distribuë à chacun ce qui apartient à chacun. Or si vous faites attention tant sur les moeurs de Ceux

qui

qui occupent aujourd'hui les Poſtes du Gouvernement, que ſur les diſpoſitions reciproques des Citoïens & des Compatriotes entre eux, où trouverez vous cette Juſtice dans le Public? Vous n'y trouverez plus ſi j'oſe m'exprimer ainſi, qu'une Officiere de Cuiſine. *Ne ſoûtiendroient ils point que c'eſt cette vraie Juſtice, cette Equité auſſi étenduë que le monde, & la-quelle on nomme* Droit Naturel, *que c'eſt elle, dis-je qui a produit* la Raiſon du plus Fort? *Voici leur prétenſion: plus on a de pouvoir, plus on eſt riche: or plus on a de bien, plus on doit être au deſſus de ſes* Cohabitans.

D'un tel principe ſuit une conſéquence joliment, honnêtement *abſurde; c'eſt que la plus grande injuſtice du Monde eſt fondée ſur le Droit des Nations. Des Gens ne ſont rien moins que capables de rendre quelque ſervice à leur Patrie; ils n'ont ni art, ni induſtrie pour ſe rendre utiles à leurs Compatriotes, & pour les ſecourir. Tout le merite de ces Meſſieurs conſiſte à poſſeder dans les formes ordinaires: ſignatures, con-*
..., ventes, Obligations; enfin, tout ...irail de liens & de noeux auſquels les ...es ont attaché la joüiſſance des Biens. ...pulace n'entend rien à tout ce gali-
ma-

matias : *Ceux qui, se donnant à l'étude des Belles lettres, vivent en retraite, soit pour suivre leur panchant, soit pour s'apliquer à la recherche de la Verité, Ceux la dis-je, regardent ces formalitez comme un embaras, comme une espéce de Charlatanerie, bien loin de les juger fort estimables. Cependant, ces* Fortunez inutiles *possédent le bien de mille Citoïens ; & souvent celui de plusieurs Villes. Aussi ne parle-t-on d'eux qu'avec respect :* il est riche, *dit-on*, c'est un bon menager ; grand Acquereur tout a fait.

Dans les siècles, chez les Peuples *& les Nations de telles moeurs & de telles coutumes qu'il s'y est établi, comme un Droit, que Chacun a du crédit & du pouvoir à proportion qu'il s'est enrichi, les Heritiers entrent dans le même privilége, & succèdent au même honneur. Cela va toujours en augmentant à proportion que les Descendans se multiplient, & qu'ils grossissent les Revenus qu'ils ont herité successivement de leurs Ancêtres, c'est à dire, en même tems, à mesure que leur Sang se disperse, que leur Race se dissipe ; enfin, qu'ils eloignent, qu'ils écartent, qu'ils perdent de vuë leurs anciens Parens.*

Mais Jesus Christ, Auteur & Moderateur des possessions, aïant laissé, pour héri-

tage, à ses Disciples une communauté, une charité semblable à celle des Pythagoriciens, *punit de mort subite Ananias pour avoir violé cette Loi. Ne m'avoûrez vous pas que, en ordonnant ainsi que les biens & les coeurs soient communs, le Sauveur a annulé parmi les Siens, tous ces gros Volumes si herissez de dispute & de chicane, qui composent les Corps du Droit* Civil *& du* Droit Canon, *beaucoup plus nouveau que le* Civil? *C'est, neanmoins, cette Justice, double & à deux faces, qui domine aujourd'hui sur la Prudence, & qui dirige nos Destinées.*

Il n'en va pas de même dans l'Utopie, *ou* Udepotie, *car j'aprens qu'on donne indiferemment les deux noms à cette bienheureuse Ile. S'il faut croire ce qu'on en raporte, ces Insulaires ont trouvé, pour le Public & pour le particulier, la pratique de la Morale Chrêtienne, ils ont découvert la vraïe Sagesse; & ils possédent encore aujourd'hui l'un & l'autre dans toute leur pureté. Leurs usages, leurs coutumes sont fondées sur trois Lois Divines: un partage absolument égal des biens & des maux entre les Citoïens; un amour ferme, constant, invariable pour la Paix; le mépris de l'or & de l'argent. Les* Utopiens, *d'un commun accord, d'un*

con-

consentement general, observent ces trois preceptes: preceptes qui deracinent la fraude, l'imposture, la tromperie, la mauvaise finesse; enfin, toute sorte d'iniquitez.

Ah, s'il plaisoit à Dieu d'imprimer profondément dans le Coeur Humain ces trois chefs de la Loi Utopienne! *On verroit aussitôt tomber & languir l'orgueuil, la cupidité, les disputes folles & extravagantes; enfin, tous ces traits empoisonnez que le Diáble lance contre les Hommes: vous verriez ce prodigieux nombre de livres* de Droit, *qui occupent jusqu'au tombeau tant de Génies élevez & solides, vous les verriez, ces Volumes, comme ne signifiant plus rien, abandonnez aux vers; ou, tout au plus, servir aux envelopes dans les Magasins des Libraires.*

Dieu immortel! Quelle devoit être l'innocence, la sainteté de ces Utopiens, *pour leur faire meriter d'enhaut un bonheur si rare & si singulier? Quoi! Il n'y a que dans leur Païs où, depuis tant de Siècles, l'Avarice & la Convoitise n'ont osé ni faire irruption, ni se fourrer? Ces deux monstrueuses passions avec toute leur insolence, avec toute leur impudence, n'ont jamais pu chasser de cette Ile fortunée la Iustice & l'Humanité? Oh, si Nôtre Seigneur avoit*

jugé à propos d'en agir aussi favorablement avec les autres Païs qui de son Nom sacré se surnomment Chrêtiens, *&* *qui professent son Culte, sans doute, cette* Avarice *qui gâte tant de beaux Esprits, qui perd tant de bonnes Ames, disparoitroit une bonne fois; & le Siecle d'Or, le siècle de Saturne reviendroit sur la Terre.*

Quel-cun ne manquera pas ici de s'imaginer qu'il est à craindre que Aratus *& les anciens Poëtes ne se soient trompez quand ils ont placé dans le Zodiaque la Justice après son départ de la Terre; car si nous croïons* Hythlodée, *il faut necessairement que la Justice soit restée en* Utopie, *& que elle n'ait point encore fait le voïage du Ciel.*

Mais à force de m'informer, j'ai découvert que l'Utopie *est située au delà des bornes du Monde conu: c'est une* Ile Fortunée *qui n'est peut-être pas loin des* Champs Elisiens; *car* Hythlodée *n'a point encore fixé la Situation de ce Païs là, &* Morus, *lui même, n'en disconvient pas. Il est vrai que l'Ile est partagée en plusieurs Villes: mais toutes n'en font qu'une, nommée* Hagnopolis. *Ces Peuples ne formant qu'un Corps dont les Membres sont parfaitement unis en coutumes & en biens, ils vivent*

dans

dans une heureuse innocence » *& on peut dire, dans un sens, que leur vie est celeste. Si, donc,* l'Utopie *est placée au dessous du Ciel; du moins, elle est au dessus du Monde conu, de ce Monde, dis-je, dont les Habitans, qui s'agitent, qui se tourmentent avec autant de violence que d'inutilité, produisent un mélange, une Confusion qui les entraine rapidement & ardemment dans le précipice.*

C'est, donc, à Thomas Morus *que nous devons la conoissance de* l'Utopie : *c'est lui qui dans nôtre Siècle a publié le Modèle d'une vie heureuse, & la Maniere de passer agreablement ses jours.* Morus *attribuë l'Ouvrage à* Hythlodée, *& lui en fait tout l'honneur. Je veux bien que le dernier soit l'Auteur de l'Invention; que ce soit lui qui a bâti un Etat aux* Utopiens, *qui leur a donné des usages & des coutumes, c'est à dire, qui a emprunté, & aporté de là pour nôtre instruction les moïens de faire tranquilement le passage d'ici-bas. Mais toûjours est il incontestable que* Morus *y a beaucoup mis du sien. Il a embelli, par son tour d'esprit, & par son stile, l'idée de cet aimable Païs* d'Utopie, *& les saintes maximes qu'on y pratique; il a mis dans la règle & selon la raison, il a*

perfectionné cette Ville de Hagnopolis ; *enfin, il y a ajouté tout ce qui peut faire estimer un Ouvrage , & le mettre en grande réputation.*

Morus , *en travaillant sur ce Sujet si curieux ne s'est regardé que comme* Arangeur : *il s'est fait un grand scrupule de s'arroger la meilleure partie du livre : il craignoit que si* Hythlodée *étoit résolu d'écrire lui même ses travaux , il n'eût raison de se plaindre qu'on lui avoit diminué , & comme desloré sa gloire.*

Outre que Morus, *est une Personne grave & de grande autorité , j'ai encore un autre motif pour ne douter nullement de ce qu'il nous dit : c'est le témoignage de Pierre Gilles , Citoïen d'Anvers : je ne l'ai jamais vu ; mais sans m'arrêter à dire qu'il se distingue par son erudition & par ses bonnes moeurs , je l'aime parce qu'il y a une liaison etroite entre lui & Erasme , cet homme illustre , & qui , pour le Sacré , pour le Profane ; enfin , en tout genre de Savoir , a tant merité de la République des lettres : je suis aussi avec lui en correspondance d'amitié.*

Adieu , Mon cher Lupset. Je vous demande une grace : c'est de bien saluer de ma part l'illustre Linacre , soit par une visite , soit

ſoit en lui ecrivant exprès & au plûtôt. Je le regarde comme l'apui, comme le ſoûtien du Nom Anglois pour les belles lettres; & j'eſpere qu'il ne ſera pas plus à vous qu'à nous. Linacre eſt entre peu de Gens le ſeul dont je voudrois pouvoir meriter l'eſtime; étant ici, il s'eſt aquis toute la mienne auſſi bien que celle de Ruellius mon ami & mon compagnon d'étude: ſur tout, j'admire ſon rare Savoir, & ſa diligence infatigable; je tâche de l'imiter en l'un & en l'autre.

Je vous recommande auſſi de faire de bouche ou par une lettre, mes ſinceres complimens à Morus: *il eſt digne d'être enregiſtré dans le plus ſacré tableau des Muſes, c'eſt ce que j'ai penſé & dit il y a long tems: mais je le cheris & je l'honore ſouverainement à cauſe de cette Ile* d'Utopie *dans un Monde nouveau; car nôtre Siècle & les ſuivans auront dans ſon Hiſtoire une ſource de belles & utiles Maximes où puiſant des moeurs empruntées, ils pourront les aporter, chacun dans ſon Païs, & les accommoder à ſa Ville. Adieu, encore une fois. A Paris, le dernier de Juillet.*

LETTRE DE JEROME BUSLIDIUS A THOMAS MORUS.

Ce n'a pas été aſſez pour vous, Mon Illuſtre Monſieur, de vous être conſacré autrefois au bien & à l'utilité des Particuliers ; d'y avoir donné tous vos ſoins, toute vôtre peine, toute vôtre aplication : vous avez encore voulu vous donner au Public, ce qui marque la bonté, la nobleſſe de vôtre ame. Vous avez jugé que ce bienfait, quel qu'il fût, meriteroit d'autant plus de faveur, de reconoiſſance, & de gloire, que la propagation & le débit le rendroient profitable à plus de Gens.

Vous avez toujours fait vos efforts pour executer cette Louable intention : mais on peut dire, Monſieur, que vous avez reüſſi, merveilleuſement en ecrivant cette Converſation d'apres midi, & en mettant au jour la République des *Utopiens*, République ſi bien, ſi ſagement Ordonnée! & que tous les hommes dévroient ſouhaiter. Dans l'heureuſe Deſcription de ce bel Etabliſſement la Science la plus profonde & une vaſte conoiſſance des

Cho-

Choses Humaines, marchent d'un pas egal: toutes deux y brillent si egalement, que, sans se donner aucun secours, elles disputent avec les mêmes forces & le même succes. Vôtre Savoir embrasse tant de Matieres diferentes; & vous avez d'ailleurs une si grande, une si certaine experience des choses, que vous n'afirmez rien que vous n'aïez vu, & que vous ecrivez tres savamment ce que vous avez dessein d'afirmer.

Admirable, assurément, & rare bonheur! d'autant plus rare que se cachant à la Multitude, il ne se communique qu'aux hommes extraordinaires. Ce sont principalement ces Mortels, nez sous une heureuse Etoile, qui ont de l'erudition, de la droiture de coeur, de la bonnefoi; & assez d'autorité pour pouvoir proposer avec humanité, habilement, & avec prévoïance, ce qui est le plus convenable pour le Public.

C'est ce que vous faites fort bien, Monsieur: sachant que vous n'êtes pas né pour vous seul, mais pour le Genre Humain, dont vous êtes un des plus dignes Membres, vous avez cru ne pouvoir mieux emploïer vôtre peine, ni vôtre précieux loisir qu'en obligeant toute la

Terre de vous être redevable du service que vous lui rendez, en lui faisant part de vôtre mérite superieur.

Dans cette disposition là, vous ne pouviez faire un meilleur chois que d'avoir pour but de donner aux hommes pour vus d'une Raison, cette idée de République, cette Régle de Moeurs, cette Image parfaite de la maniere dont ils devroient vivre ensemble. Il ne s'est jamais vu Plan de Politique, ni si salutaire, ni plus achevé, ni plus souhaitable. Ce Dessein-là l'emporte infiniment au dessus de ces anciennes Républiques qu'on a tant vanté; une Lacedemone, une Athéne, une Rome, ce Dessein, dis-je, les laisse bien loin derriere soi.

Si ces Républiques avoient commencé sous les mèmes auspices que la vôtre: si elles c'étoient gouvernées par les mêmes Lois, par les mêmes coutumes, par les mêmes maximes, par les mêmes moeurs, on ne les verroit point encore renversées, rasées, mortes, couchées par terre; et, ce qui est le plus pitoïable, sans aucune esperance de *résurréction*. Au contraire, ces fameux Etats seroient encore sur pié: encore entiers, encore heureux, encore florissans; et, depuis le tems de leur chute,

te,

te, combien n'euſſent ils pas étendu leur puiſſance ſur Terre & ſur Mer?

Vous avez aparemment fait la même reflexion, Monſieur: la triſte deſtinée de ces pauvres & defuntes Républiques vous a touché; & depeur que celles qui regnent à preſent ne ſubiſſent le même ſort, vous avez conſtruit un Gouvernement auquel il ne manque rien, & qui ne conſiſte pas tant à faire des Lois, qu'à travailler principalement à former des Magiſtrats, même, tout a fait heureux. Ce n'eſt pas ſans raiſon; car, ſi on en croit Platon, ſans les Magiſtrats toutes les Lois, même les meilleures, paſſeroient pour mortes. L'idée eſt fort juſte: ſi les Magiſtrats ne ſont en exemple de probité, de Juſtice, & de bonnes Moeurs, tout l'Etat n'eſt plus rien; & l'enchainure d'une République la plus parfaite qu'on pourroit bâtir, n'eſt plus qu'un phantome. Le tableau d'une bonne République? le voici. C'eſt que les Grans aïent la ſageſſe; les ſoldats, la valeur; les particuliers, la Temperance; & que l'equité régne par tout.

Il eſt évident, Monſieur, que vous avez établi vôtre République ſur ces fondemens ſolides & inebranlables; &

c'eſt ce qui la rend ſi celèbre. Que de Gens auroient à craindre cette forme de Gouvernement! Ils n'y trouveroient pas leur compte: mais elle n'en doit pas être moins vénérable à toutes les Nations; & elle n'en ſera pas moins renommée dans tous les Siècles.

La divine République! Quoi de plus aimable? Toute Proprieté cesseroit: *Tien* & *Mien*, ces deux Maitreſſes Cauſes du Malheur, *Tien* & *Mien* ſeroient exterminez, oh la felicité! Dans vôtre Etat tout generalement eſt en commun. Si bien que toute démarche, quelque legere qu'elle puiſſe être, ne tendra point à la couvoitiſe inſatiable de pluſieurs, à la paſſion dereglée de quelques uns; mais ſe raportera uniquement à ſoûtenir la Juſtice, l'Egalité, la Communauté; ce qui détruit neceſſairement la matiere, le flambeau, l'alumette de l'ambition: du luxe, de l'envie, & de toute ſorte d'injuſtices.

N'eſt ce pas la poſſeſſion en propre, la ſoif brulante d'avoir; & ſur tout, cette ambition qui, quoique tres fort exaltée, eſt dans le fond, la plus malfaiſante & la plus deteſtable choſe qu'il y ait chez les Hommes, n'eſt ce pas tout cela qui entraine les Mortels, même malgré eux,

eux, dans l'abîme d'un malheur inexprimable? Ces Passions odieuses & ruineuses produisent elles d'autre fruit en Public, que de diviser les Esprits, que de faire courir aux Armes, que d'exciter des Guerres Sanglantes, & plus que Civiles? Par-là, non seulement l'Etat des plus florissantes Républiques tombe en décadence: mais, même, leurs Victoires, leurs Triomphes, leurs Trophées, tant de glorieux avantages que Elles ont remporté sur leurs Ennemis, tout cela est enséveli dans les tenèbres épaisses du Passé.

Si je ne me rens point ici aussi croïable, aussi persuasif que je le souhaiterois, je vous renvoïe, Monsieur, à des témoins surs & irréprochables. Ce sont ces grandes & superbes Villes autrefois ravagées; ces Citez en masures, ces Républiques en poudre, tant d'Habitations metamorphosées en cendre. Que sont ils devenus ces Ouvrages des Hommes? Hélas! à peine en voit on quelques materiaux, quelques vestiges: disons plus: l'Histoire la plus ancienne ne sauroit en vérifier, en certifier les Noms.

Il ne tiendroit qu'à nos Républiques, si on peut donner ce beau titre-là à aucun Etat, non, il ne tiendroit qu'à elles

de prévenir ces pertes, ces déſolations, ces ruines, & toutes les horreurs de la Guerre : elles n'ont qu'à embraſſer le Gouvernement des Utopiens, & qu'à s'y attacher avec autant d'exactitude que de conſtance. Si nos *Contemporains* étoient capables de prendre ce parti-là, ils éprouveroient combien ils vous ont d'obligation, puiſque vous leur ouvrez un moïen infaillible pour conſerver leur République, ſaine, entiere, & triomphante. Ils vous ſeront auſſi redevables qu'on pourroit l'être à un Liberateur qui furvient dans la neceſſité la plus preſſante ; & qui ſauve, non un ſeul Citoïen, mais toute la République.

Continuez, Illuſtre & trop dig[illegible]
dividu de l'Eſpece Humaine, [illegible]
à méditer heureuſement, à [illegible]
travailler pour *l'Utilité* [illegible]
vives lumieres les F[illegible]
& vous jouirez [illegible]
mortalité de [illegible]
ſans vous [illegible]
l'Angle[illegible]
chez [illegible]

[illegible] r-

LETTRE DE PIERRE GILLES A JEROME BUSLIDIUS,

Prevôt d'Aire, & Conseiller de l'Empereur Charles V.

Ce Thomas Morus *que vous conoissez si bien, & que vous avoüez, vous même, Mon illustre Monsieur, être l'Ornement du Siècle, il m'a envoïé depuis peu son* Utopie. *Cette bienheureuse Île est encore etrangére à la plûpart des Mortels : mais elle merite que tout le Monde la recherche avec beaucoup plus d'empressement que la République de Platon. Elle est écrite avec tant de grace & de politesse, cette* Utopie; *elle est dépeinte si naïvement; on la voit si à dècouvert! En verité, toutes les fois que je la lis, il me semble entendre encore plus que je n'entendois lors que* Morus *& moi nous écoutions de toutes nos oreilles, narrer & raisonner* Raphael Hythlodée; *car j'y étois, oui, dans cette Conversation-là.*

Ce Raphaël, *neanmoins, n'est pas homme d'une éloquence commune: il s'énonçoit on ne peut pas mieux. Rien n'étoit plus facile que de s'apercevoir qu'il ne parloit nullement par* oui dire; *qu'il avoit vu de près*

tout

tout ce qu'il raportoit, & qu'il l'avoit bien & dûment examiné. Autant que je m'y conois, cet homme là a une vaste conoissance; & conoissance experimentale, qui plus est, des Païs, des Hommes, & des Choses: l'errant, le vagabond, le fameux Ulisse n'en aprochoit point. Je ne croi pas que, depuis huit cens ans, l'instrument génératif *ait formé un tel homme. Vespucius étoit un aveugle en comparaison d'*Hythlodée. *Outre qu'on parle bien plus surement de ce qu'on a vu que de ce qu'on a oui, nôtre homme étoit singulierement habile à raporter les choses, & à les circonstancier.*

Avec tout cela, autant de fois que je regarde cette belle Peinture, sortie du Pinceau de Morus, *je ne me lasse point de l'admirer; & la vuë de ce Tableau me fait tant d'impression, que je m'imagine alors être en* Utopie. *Effectivement: je croi que Raphaël, lui même, n'a pas tant vu de choses dans cette Ile-là pendant les cinq ans qu'il y a passé, qu'on en peut voir dans la Description de* Morus. *Il s'y presente tant de merveilles, tant de prodiges que je ne sai sur quoi fixer mon admiration. Sera-ce sur cette Memoire infiniment heureuse qui a pu rendre fidelement, & presque mot pour mot, tant de sujets diférens qui ont fait la matie-*

re d'une Converſation ? Sera-ce une penetrante & profonde Sageſſe qui découvre ces ſources que le Vulgaire conoit ſi peu, ces ſources, dis-je, d'où coule tout le malheur des Républiques, & celles d'où tout le bonheur pourroit couler ? Sera-ce ſur cette facilité ſucculente & nerveuſe d'ecrire purement en Latin, & de traiter un Sujet ſi diverſifié, lui, ſur tout, à que les afaires generales, & les ſoins domeſtiques doivent cauſer tant de diſtraction ?

Mais tout cela, Mon ſavant & docte Monſieur, doit vous paroitre moins ſurprenant qu'à moi. Vous conoiſſez à fond, & par un commerce familier ce rare Genie qu'on peut dire être au deſſus de l'Eſprit Humain, & aprocher de l'Intelligence Divine. *Je ne ſache donc rien que je puiſſe ajouter à ſes Ecrits. J'ai eu ſeulement ſoin de mettre quelque choſe qui eſt compoſé en langue* Utopienne, *& que* Hythlodée *me fit voir par occaſion après le départ de* Morus. *J'ai auſſi placé à la tête l'Alphabet de cette heureuſe Nation; & j'ai auſſi noirci les marges de quelques petites Notes.*

*Car, quant à l'inquietude de Morus touchant la ſituation de l'Ile d'*Utopie, *Raphaël ne s'eſt pas tû entierement là deſſus : mais il en a parlé ſuperficiellement, & com-*

me

me en poste: on eût dit qu'il gardoit cet article-là pour un autre endroit. La fortune, je ne sai comment, nous traversa dans cette conjoncture importante. Dans le tems, même que Raphaël nous contoit de si belles choses, survient un des Valets de Morus, *qui disoit je ne sai quoi à l'oreille de son Maître. Pour moi, je n'en fis que redoubler mon attention: mais malheureusement, quel-cun de la Compagnie, qui, à ce que je croi, s'étoit enrhumé sur l'eau, toussa d'une si grande force, que cela me fit perdre quelques unes des precieuses paroles* d'Hythlodée.

Mais je ne me donnerai point de repos jusqu'à ce que je me sois parfaitement eclairci de ce point-là. Pourvû que Nôtre Raphaël soit en bonne santé, je veux vous aprendre, oui, je veux vous aprendre, dans la derniere exactitude, non seulement la situation de l'Utopie, *mais, même, son* Elevation de Pôle. *Je mets pour clause, & en suposition la vie & la santé* d'Hythlodée; *car on parle, diféremment de sa destinée: les uns disent qu'il est peri en chemin; les autres prétendent qu'il est encore retourné dans son Païs: mais qu'en partie degoûté des Moeurs de ses Compatriotes; & en partie aussi aïant toujours* l'Utopie *bien*

avant

avant dans le coeur, il étoit reparti pour y faire un nouveau voïage.

Si le nom de cette Ile fortunée ne se trouve point chez les Cosmographes, c'est une dificulté que Raphaël dénoüe, & dont il se débarasse fort bien. N'a-t-il, donc, pas pu arriver, dit il, que, par le cours du Tems, ce Païs-là ait perdu son premier Nom? Il n'est pas non plus impossible que les Anciens aient ignoré cette Ile-là. Combien decouvre-t-on tous les jours de nouvelles terres que les Geographes de l'Antiquité n'ont pas conu?

Après tout: à quoi bon se fonder ici en raisonnement pour prouver l'existence de l'Utopie, *puisque c'est* Morus, *lui même, qui en est l'Auteur. Au reste, je louë ses scrupules pour l'Impression, & je reconois en cela la modestie de nôtre Homme. Mais il m'a semblé que l'Ouvrage, bien loin de devoir demeurer long tems dans les ténèbres ne peut être publié trop tôt. Ce sera vous, Monsieur, qui contribuëra le plus à mettre ce petit livre en réputation. Vous conoissez le mérite eminent de nôtre* Morus. *D'ailleurs, Personne n'est plus propre que vous à soûtenir par de Sages conseils une République, vous qui, depuis plusieurs années, y vivez, digne de tous les éloges qu'on doit*

doit donner à une prudence eclairée, & à une vraïe probité.

Adieu le Protecteur, le Mecène des Etudes, & la Fleur de Nôtre Siécle: Je vous souhaite, Monsieur, une longue suite de saines années. A Anvers, ce 1er. de Novembre, 1516.

LETTRE DE
PALUDAN
A
PIERRE GILLES.

J'ai lu, Monsieur, l'*Utopie* de vôtre *Morus* & les Epigrammes: j'aurois de la peine à vous dire si ç'a été avec plus de plaisir que d'admiration. Heureuse Angleterre! Tu fleuris en Génies qui pourroient, même, disputer le prix contre l'Antiquité! Il faut que nous soïons bien stupides & plus que grossiers, si, pour avoir nôtre part de cette gloire-là, nous ne pouvons pas nous éveiller par des exemples si voisins. Rougissons, rougissons mille fois, de ne nous adonner qu'au Lucre, & qu'à la Volupté, lors que par la faveur, & par la generosité des Princes, le savoir prend un si bel acroissement chez *les Grans Bretons*, eux qui sont à un des bouts du Monde.

Quoi-

Quoi que la Grèce & l'Italie se soient autrefois emparé de cette gloire-là ; quoi que ces fameuses Nations se la soient approprié, les Grecs & les Romains n'en ont pourtant pas eu tout l'Honneur. l'Erudition a brillé aussi chez d'autres Nations. l'Espagne a d'anciens & celèbres Noms dont elle se vante. La Scitie, toute barbare qu'elle étoit, à ses Anacharsis ; le Danemarc, à son Saxon ; & la France, son Budée. l'Alemagne nourit tant de Personnes qui l'illustrent par le bruit de leur merite ! l'Angleterre est si remplie de grans hommes ! Mais, qu'est il besoin de parler des autres ? tenons nous en à Nôtre *Morus* ; c'est lui qui excelle au suprème degré. Il a passé de la Jeunesse aux emplois publics & a l'entretien d'un Domestique nombreux : il est dans une distraction continuelle ; enfin, il n'y a rien dont il ne fasse plûtôt profession que de Science.

Pour nous autres Gens de la Foule, nous nous imaginons avoir bien rempli nos jours, nous nous croïons assez heureux en faisant bonne chere, & en mettant un peu de monnoïe dans le Coffre fort. Mais quand nous avons le courage de secouër cet assoupissament, cette le-

lethargie, nous nous trouvons alerte pour cette ſorte de combat où la défaite n'eſt point honteuſe, & où la Victoire produit des lauriers éclatans.

Tant d'exemples, qui ſe voïent de de toutes parts, dévroient bien nous encourager à cette guerre *atramentaire* & de Plume. Charles, nôtre bon Prince, nous y excite auſſi; il n'y a rien que ce Monarque récompenſe plus liberalement qu'une Vertu jointe à l'Erudition. Enfin, le grand Promoteur des lettres eſt *Jean Silvage*, Chancellier de Bourgogne; c'eſt lui qui eſt l'unique Mecène de toutes les bonnes Productions d'Eſprit.

Je vous prie donc, Mon *Savantiſſime* Monſieur, ou, pour mieux dire, je vous conjure de faire publier *l'Utopie* tout le plûtôt que vous pourrez: on y verra comme dans une glace fine tout ce qui ſeroit neceſſaire pour fonder une Republique parfaitement ordonnée. Daignât vouloir le Ciel que comme les *Utopiens* ont commencé d'embraſſer nôtre Religion, Nous puſſions, par échange, emprunter d'eux la forme d'un bon & heureux Gouvernement! Peut-être ne ſeroit il pas ſi dificile d'accomplir mon ſouhait. Quelques Theologiens de la haute volée

volée & des mieux ferrez, n'auroient, par un accès de zèle Evangélique, qu'à faire une héureuse Mission en ce Païs-là. Ils y feroient multiplier le Christianisme; &: après une Oeuvre, si charitable, ils aporteroient dans nos climats les Moeurs, & les Coutumes de cette rare & singuliére Nation.

Certainement, *l'Utopie* a beaucoup d'Obligation à *Hythlodée:* Il a fait la découverte de cette Ile-là; & elle méritoit d'être conuë de toute la Terre. Nous sommes encore plus redevables au *doctissime Morus* qui nous donne une si belle Peinture de ce Païs-là. Vous aurez aussi, Monsieur, vôtre bonne part de cette reconoissance générale. C'est vous qui êtes chargé du soin de mettre au jour le raport *d'Hythlodée*, & la Description de *Morus*; cettte *Description*, dis-je, qui fera tant de plaisir à tous les Conoisseurs; & qui produira encore plus de fruit, si on en pèse à la juste balance toutes les particularitez.

L'Utopie m'a tellement réchauffé la tête, qu'après une longue trève de Cabinet, je me suis remis à escarmoucher avec les Muses. Si j'y reüssis, c'est de quoi je me raporte à vôtre bon sens.

Adieu; une des meilleures Ames que je conoisse: adieu le Partisan des bonnes Etudes, l'Initié aux Mistéres les plus sacrez du Parnasse. De chez Moi, à Louvain, le premier de Décembre.

Vers du même JEAN PALUDAN, Professeur en Rhétorique à Louvain, sur la nouvelle Ile D'UTOPIE.

Ces Etats si fameux dont les Noms éternels
Ne vivent plus que dans l'Histoire,
Possedoient chacun une gloire
Qui les distingua tous au milieu des Mortels.
On vit exceller Rome en Coeur, en force d'Ame,
Cette celèbre Grèce enfantoit l'Eloquent
L'incomparable Sparte abonde en Tempérant;
Et ces Lieux, d'un beau feu lançoient la pure flâme.
Marseille donnoit de vrais Hommes:
L'Alemagne, un Peuple constant:
Gais & rieurs comme nous sommes,

Cette

Cette Attique salée en fournissoit autant.
La France en Pieté s'est beaucoup illustrée;
Et l'Afrique autrefois a produit Gens bien fins:
Jadis, par des bien faits, bien faits presque divins,
L'Ile de la Bretagne aux Humains s'est montrée.
Ces exemples font poids chez toutes Nations:
Si cela vous importune;
Hé bien! laissez en paix & chacun & chacune:
Mais du moins parcourez toutes les Régions.
Vous y verrez la balance:
Il manque à cet Etat ce qu'un autre a de plus
C'est par tout la récompense
Du mal que fait chez nous le flus & le reflus
Cependant, la seule Utopie
Des Habitans du Monde arrête le malheur.
Mortels, quitez vôtre folie!
On vous amène une Ile où se prend le Bonheur.

GERARD NIVERNOIS, SUR L'UTOPIE.

Aimez vous, Conoisseur, la Lecture agréable?
Il ne se peut rien de plus doux.
Tout vous divertira, tout sera déléctable:
Jamais de vos momens ne fûtes si jaloux.

VERS DE G. NIVERNOIS.

Si vous cherchez à vous instruire,
Vous aurez plein contentement:
Donnez à ce livret tout vôtre entende-
ment;
La Sagesse par tout s'y voit briller & luire.
Visez vous, à la fois, à ce qui réjouit,
A ce qu'on doit se rendre utile?
Cet aimable Païs vous fournit tous les
deux:
Lisez, Lecteur, lisez cet agréable stile;
Et pour vous rendre tout heureux,
Profitez d'un bonheur dont pas un ne
jouït.
Cette Ile abonde en beauté de langage;
Encore plus fertile en bons enseignemens
Là se trouvent par tout les dignes instru-
mens
Qui servent à l'Humain pour devenir tres
Sage.
Ce Morus inimitable,
Le premier Ornement de sa grande Cité,
De Nôtre Espèce indomtable
Il découvre *le Bon* & la *Perversité*.

COR-

CORNEILLE GRAPHEE AU LECTEUR.

D'un Monde tout nouveau veux tu voir les merveilles?
Veux tu vivre autrement que vivent les Humains?
Savoir de la Vertu les sources non pareilles;
La cause de tout mal chez Gaulois & Romains.
Veux tu conoitre à fond le rien de toute chose;
Des Mortels inquiets la sotte vanite?
Lis ce que Morus te propose;
Il est l'Honneur de sa Cité.

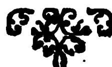
Sixain, ou six Vers d'Anemole, Poëte couronné de Laurier, & fils de la Soeur d'HYTHLODEE, sur l'Ile d'UTOPIE.

A cause de ma Solitude
Les Anciens m'ont donné mon nom.
Je combats à present les Villes de Platon;
Peut-être je vaincrai, j'aurai la certitude.
Ce que, divin Platon, tu t'es imaginé
Je le donne en realité.

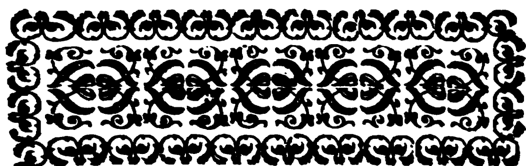
TABLE
DE LA DIVISION DE CET OUVRAGE.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.



L'UTO-



L'UTOPIE DE THOMAS MORUS.

LIVRE PREMIER.

La Converſation que Raphaël Hythlodée, *homme d'un merite ſublime, eut touchant la meilleure Conſtitution d'une République.*

IL n'y a pas long tems que Nôtre Roi *Henri huit* Monarque digne de la ſublimité de ſon Rang, eut quelques demêlez de conſéquence avec l'Empereur *Charles* V. Prince de *Caſtille*. Sa Majeſté me fit l'honneur

de m'envoïer, avec Caractere, en *Flandre* pour apaiser ces diferens, & pour négocier un accommodement.

J'avois pour Compagnon & pour Collègue l'incomparable *Cuthbert Tunstall*, celui là même à qui le Roi vient de confier les Seaux, ce qui a été universellement aplaudi. Je ne ferai point ici l'éloge de ce grand Magistrat: Ce n'est pas que je craigne qu'on ne m'accuse de flaterie à cause de nôtre Amitié. Mais je suis contraint par deux raisons de me taire sur les louänges de *Tunstall*. Prémierement, son Mérite & son Erudition surpassent la portée de ma Plume; & ensuite, ce rare Homme a une reputation si etenduë, il s'est tant illustré dans le Monde, qu'il est superflu de vanter ce qu'il vaut: Ce seroit, comme dit le Proverbe, *montrer le soleil avec un flambeau.*

La Conference étoit fixée à *Bruges*, & les Députez du Prince d'*Espagne* s'y trouverent avant Nous. Tous Gens bien choisis, & d'une grande distinction. Le Gouverneur de *Bruges*, Personnage honorable & magnifique, étoit à la tête de la Députation: mais *George Temsicius* Prevôt de *Mont Cassel* en étoit la Bouche & le Coeur. Ce *Temsicius* possède parfaitement

ment l'Art de la Négociation. Il ne doit point toute ſon éloquence à l'Etude, étant né bon Orateur. D'ailleurs, tres verſé dans la Juriſprudence: enfin, cet Homme là, tant par le génie, que pour ſon grand uſage dans les afaires, excelle en matiere d'Etat.

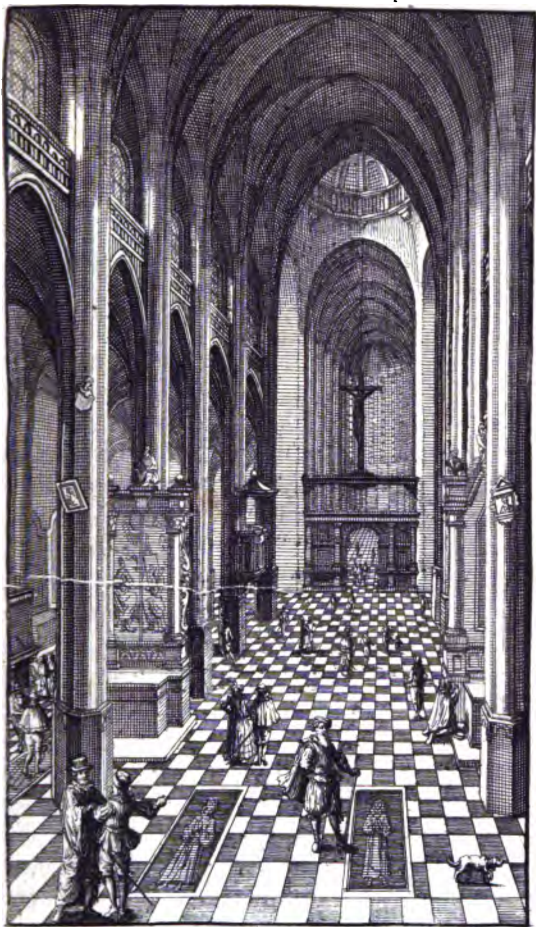
Comme dans les deux premieres Séances du Congrès, on ne pouvoit convenir ſur certains articles, ces Meſſieurs Nous diſant adieu, pour quelques jours, allérent à *Bruxelles*, conſulter les intentions du *Prince*. Pour moi, me trouvant deſoeuvré pour quelque tems, je profitai de ce petit intervalle; & je partis pour *Anvers*.

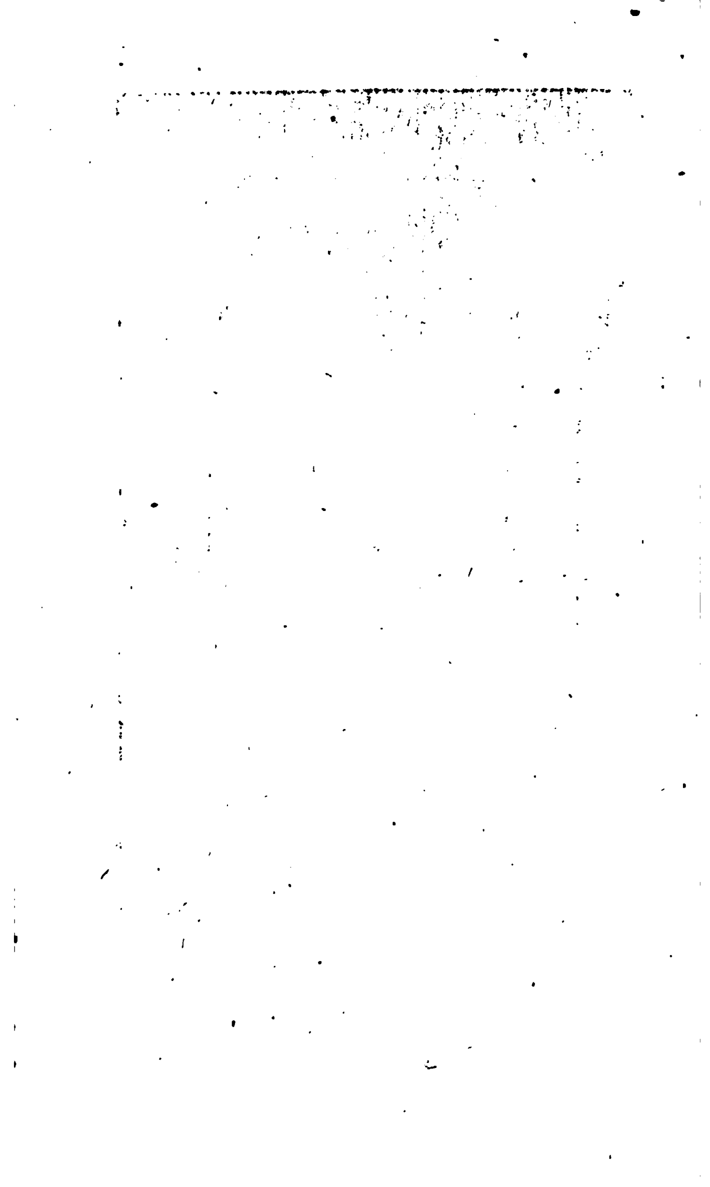
Pendant le ſéjour que je fis dans cette grande & belle Ville, je reçus pluſieurs viſites: mais nulles ne me firent tant de plaiſir que celles de *Pierre Gilles*. C'eſt un jeune homme d'*Anvers*, qui a beaucoup de probité; d'une famille honnête; mais lequel meriteroit un des premiers poſtes parmi ſes Concitoïens. Je ne ſai qui du ſavoir ou des bonnes moeurs l'emporte chez lui; car ſon erudition eſt auſſi vaſte que ſon naturel eſt excellent. Ce *Pierre Gilles* a l'ame ouverte, avec tout le Monde; point de fard, point de de-

guiſement, nulle diſſimulation. C'eſt le plus ſincere, le plus chaud, le plus ardent ami que je conoiſſe: il a un ſi grand panchant à faire plaiſir, & à ſe ſacrifier pour ceux qui ont eu le bonheur de gagner ſa tendre eſtime! Qu'on cherche chez tous les Hommes, on n'en trouvera peut-être pas deux qui lui réſſemblent en amitié parfaite. Il eſt d'une modeſtie extraordinaire: Perſonne ne haït plus que lui à ſe maſquer: mais Perſonne auſſi n'eſt d'une ingénuité plus ſage & plus prudente. Au reſte, mon *Pierre Gilles* eſt de la plus agréable humeur qu'on puiſſe voir: il badine, il dit le bon mot, & toûjours fort innocemment.

Jugez de l'homme par ce que je vais vous dire. Il y avoit déja plus de quatre Mois que j'étois abſent de chez moi: l'envie de revoir ma Maiſon, mon Epouſe, & mes chers Enfans, cette envie là me tourmentoit. Croiriez vous ce qui me ſoulageoit le plus dans cette ſituation violente? En verité, c'étoit la Converſation douce & enjouée de *Pierre Gilles*.

Un jour, j'étois allé à l'Egliſe de *Nôtre Dame*: C'eſt un Temple dont l'Architecture eſt ſuperbe, & pour lequel le Peuple





ple a une extrème veneration. J'y avois assisté au Service Divin; & la Messe finie, je ne pensois plus qu'à retourner à mon auberge.

J'aperçus tout d'un coup *Pierre Gilles* qui causoit avéc quel-cun. Ce *quel-cun* me parut un Etranger: il avoit le visage brulé, la barbe longue, sa Casaque pendoit negligemment à demi; enfin, il avoit tout l'air du *Caron* de *Virgile*, & je ne balançai point à le prendre pour un Maitre de Barque ou de Vaisseau.

Dès que *Pierre Gilles* m'eût vu, il m'aborde, il me salue; & faisant un peu retirer ce bon homme qui étoit sur le point de lui répondre, & avec qui je l'avois trouvé parlant, Voïez vous, me demanda mon ami, cette figure humaine ainsi bâtie, j'allois de ce pas l'amener chez vous. En vôtre consideration, repondis-je, il eût été le très bien venu. Vous diriez en la sienne, si vous conoissiez l'homme, repliqua *Gilles*. Personne au Monde ne peut mieux vous dire des nouvelles des Hommes & des Païs inconus, matiere, dont je sai que vôtre curiosité est tres affamée. Ma conjecture n'a donc pas été mauvaise, repartis-je: à le voir je n'ai point douté qu'il ne fut un Docteur en navigation. Or, c'est en cela meme, répondit

mon ami, que, avec vôtre permiſſion, vous donnez beaucoup à gauche. Cet homme là a couru la Terre, rien de plus vrai: mais comment, s'il vous plait, a-t-il voïagé? Ce n'a pas été comme un *Palinure*; c'a été Comme un *Uliſſe*, *voire* comme un *Platon*.

Cet homme là s'apelle *Raphaël*, c'eſt ſon nom de famille, autrement *Hythlodée*: il n'eſt pas aprentif en Latin; & il poſſède le Grec en perfection. La raiſon pourquoi il s'eſt plus attaché à la langue des *Athéniens* qu'à celle des *Romains*, c'eſt parce qu'il s'étoit donné tout entier à la Philoſophie: Cela fait que ſur toute matiere tant ſoit peu importante il ne ſait que quelques paſſages Latins de *Senèque* & de *Ciceron*.

Ce *Raphaël* eſt Portugais de nation: par une ardeur de conoitre la Terre & le Genre Humain, il abandonna ſon patrimoine à ſes freres, & partit avec *Americus Veſpucius*. Il l'a toujours accompagné dans les trois derniers de ces quatre voïages maritimes dont on a par tout les Relations, excepté qu'il n'eſt point revenu avec lui dans la quatrième navigation. Car il demanda, & il l'obtint d'*Americus* comme par force, d'être un des vingt quatre

qu'on laissoit dans la nouvelle *Castille* pour chercher les bornes du Païs qu'on avoit découvert en dernier lieu. On le laissa donc là pour le contenter: Nôtre homme aime mieux les voïages que la sepulture.

Il dit plaisamment que, qui n'est point enterré, à le Ciel pour chapeau, & qu'il n'y a point d'endroit d'où on ne puisse aller à Dieu. Cette inclination là lui auroit couté cher, si le Tout-puissant ne l'avoit aidé. *Vespucius* étant parti, ce Curieux Voïageur aïant cinq *Castillans* pour Camarades, parcourut quantité de Païs. Enfin, comme par une espèce de miracle, il débarqua à *Taprobane*, d'où étant venu jusques à *Calicut*, il y trouva heureusement des vaisseaux Portugais: il profita de l'occasion; & lors qu'il s'y étoit le moins attendu, il revint en sa Patrie.

Après ce long & curieux Recit je remerciai mon Ami du plaisir qu'il m'avoit fait: je vous suis tres obligé, lui di-je, de me faire conoitre un homme si peu du commun: vous aviez raison de croire que sa conversation me seroit bien agréable, & vous ne pouviez penser plus juste qu'en voulant me la procurer.

En ſuite, je me tourne vers *Raphaël*: nous nous ſaluons reciproquement; nous nous fimes tous les Complimens que deux Inconus ont coutume de ſe faire en s'abordant. La Civilité finie nous nous en allons chez moi: quand on y fut nous entrâmes dans le Jardin; & nous y étant aſſis ſur un banc de gaſon, on commença à s'entretenir.

Raphaël nous conta donc, comment après le départ de *Veſpucius*, lui *Raphaël* & ſes Compagnons avoient commencé, par complaiſance & par careſſes, à s'inſinuer peu à peu chez les Nations de cette partie de Nôtre Boule. Non ſeulément ces Voïageurs ſe rendoient aimables par leur innocence: mais on les traitoit même en amis, & avec beaucoup de familiarité. Un certain Prince, dont j'ai oublié le nom & le Païs, les trouvant fort à ſon gré, leur témoignoit beaucoup d'affection. *Raphaël* ne pouvoit mieux tomber: Ce Roi, naturellement liberal, ordonna qu'on fournit en abondance à nos voïageurs de quoi faire le chemin avec tout l'agrément poſſible. Ils alloient, tantôt en Barque, tantôt en Chariot; & toûjours ſous la conduite d'un Guide expert & fidèle, qui les menoit chez les au-

tres



A 6

tres Princes auſquels ils étoient recommandez ſoigneuſement

Après pluſieurs jours de marche, ſuivant le raport d'*Hythlodée*, ils découvrirent des Bourgs, des Villes, des Républiques où les Sujets étoient nombreux, & dont les Lois n'étoient point des plus mauvaiſes.

Sous la ligne de l'Equateur, ajoutoit il, à droit, à gauche, & preſque dans tout l'eſpace qui répond à la rondeur du Soleil, ce ne ſont par tout que des deſerts auſſi vaſtes que brulans. De toutes parts, ce n'eſt que ſaleté, ce n'eſt qu'ordure: un aſpect auſſi triſte qu'on en puiſſe voir: tout fait horreur dans ce Païs en friche: il n'eſt habité que de bêtes feroces, que de ſerpens; & les hommes y ſont auſſi farouches, auſſi mechans que les animaux.

Avez vous fait plus de chemin dans vôtre voiture? alors vous decouvrez inſenſiblement une Contrée charmante: on s'aperçoit que tout s'adoucit: L'air plus temperé; la Terre, d'une verdure riante; les Bêtes aprivoiſables. Enfin, à meſure qu'on avance, on trouve des Peuples, des Villes, des Bourgs; & ces Nations, jouiſſant chez elles d'une douce

tranquilité, commercent par Mer & par Terre, non ſeulemeut avec leurs voiſins, mais même avec des Païs fort éloignez.

Ces découvertes ne faiſoient qu'enflammer la curioſité naturelle de *Raphaël*: l'envie lui redoubla de voir ça & là de nouvelles Terres: ce qui lui étoit le plus commode, c'eſt qu'il ne partoit point de vaiſſeau, pour quelque voïage que ce fût, où on ne reçût tres volontiers lui & ſes Compagnons.

Raphaël diſoit que les premiers Vaiſſeaux qu'il vit en ces Païs là, étoient plats; les Voiles couſuës de papier ou entrelacées d'oſier; & autre part faites de cuir. Après cela ils trouverent des Navires à pointe; les voiles faites de chanvre; enfin des Vaiſſeaux tout ſemblables aux Nôtres. Les Pilotes entendoient aſſez bien la Navigation; ils conoiſſoient paſſablement le Ciel & la Mer. Mais ces bonnes Gens furent ravis quand nôtre *Hythlodée* leur aprit l'uſage de la *Bouſſole*; ils ne pouvoient en éxprimer leurs remercîmens. Car ils ignoroient abſolument l'*Aiguille Aimantée*: c'eſt pourquoi, ils regardoient la Navigation comme un grand riſque, & ils ne s'embarquoient ſur la Mer qu'en été. A preſent ils ſe

fient

fient ſi fort à cette *Aiguille d'Aiman*, que l'hiver ne leur eſt plus rien : on pourroit dire qu'il y a dans leur Imagination plus de ſecurité que de confiance.

Mais *gare* que cette belle Invention qu'on ne leur a communiqué que par le motif de leur procurer un grand bien ; encore une fois *gare* que cette utilité là ne leur devienne fatale, & ne leur cauſe de terribles malheurs.

Je ne finirois point ſi je raportois en détail tout ce que *Raphaël* nous dit avoir vû en chaque Endroit. Ce n'eſt pas là non plus le but de mon Ouvrage: peut être en parlerai-je ailleurs. Je ne demande pas mieux que de donner aux hommes tout ce qui peut leur être profitable. Je ſouhaiterois principalement faire conoitre à nos Gens ces Nations policées, civiliſées, & qui ſe conduiſent à la luëur de la Prudence & de la Sageſſe.

Comme *Pierre Gilles* & moi trouvions la matiere extremement intereſſante, nous etions fort empreſſez à queſtionner *Raphaël* ; & lui ſe faiſoit un plaiſir de nous eclaircir de tout. Cependant, nôtre curioſité n'alloit point juſqu'à nous informer des Monſtres qui ne ſont rien moins que rares. Car on trouve preſque par tout des Scylles & des Celénes vora-

ces

ces, des Leſtrigons mangeurs de Peuple, & ſemblables Harpies auſſi cruelles qu'inſatiables. Mais on ne trouve pas par tout des Républiques dont les Citoïens vivent enſemble ſelon les Règles de la vraïe Sageſſe.

Il eſt vrai que *Hythlodée* a remarqué chez ces nouveaux Peuples pluſieurs Lois mal établies: mais auſſi nous en a-t-il raporté un grand nombre dont on peut tirer des exemples propres, à éclairer nos Villes, nos Nations, nos Républiques, nos Roïaumes, nos Etats. C'eſt de quoi j'ai deja dit que je parlerois dans un autre endroit.

Preſentement, mon but eſt de ne raporter que les Recits de nôtre Voïageur touchant les Mœurs & les Coutumes des *Utopiens*.

Je mettrai, neanmoins, à la tête, & insererai auparavant la Converſation par laquelle, comme chemin faiſant, on tomba ſur le chapitre de l'*Utopie*.

Nôtre *Raphaël* parloit ſi judicieuſement, ſi à fond de tous les Etats, qu'on voïoit bien qu'il poſſèdoit la Science univerſelle des Gouvernemens: il en articuloit les defauts & les endroits louables, il en ſpecifioit le bon & le mauvais; enfin,

fin, on auroit dit qu'il avoit été par tout & qu'il n'y avoit point de Païs ſur là Terre où il n'eût paſſé toute ſa vie.

Pierre ne pouvant aſſez admirer le perſonnage, en verité, lui dit-il, je méton-ne, Mon cher *Raphaël*, comment vous ne vous attachez point à quelque Prince. Il n'y en a pas un, j'en ſuis ſur, à qui vous ne pluſſiez infiniment. Vous avez toute la capacité imaginable pour être auprès d'un Monarque: non ſeulement vous pourriez le divertir par cette vaſte Conoiſſance des choſes, par cette habileté ſur le ſujet des Hommes & des *Lieux*: mais même vous l'inſtruiriez en lui citant une foule d'exemples, & il ne tiendroit qu'à lui de profiter de vos conſeils. D'ailleurs par cette voïe là vous feriez une haute fortune, & vous pourriez être d'un grand ſecours à tous ceux qui vous apartiennent.

A cela *Hythlodée* répond, pour ce qui regarde mes proches, c'eſt un motif qui ne me touche guére: je croi avoir fait à leur égard une aſſez bonne partie de mon devoir. Les autres ne donnent leur bien que quand ils entendent ſonner leur derniere heure, que quand la Vieilleſſe & la Maladie les met ſur le

bord

bord du Tombeau: encore ne se defont ils alors de ce qu'ils possèdent qu'avec une répugnance amere & qui leur cause des tranchées de cœur bien douloureuses: ils donnent alors ce qui leur echape, ce qu'ils ne sauroient plus garder. J'en ai agi tout autrement. Etant en pleine santé, vigoureux & jeune, j'ai distribué mon bien à mes Parens & à mes Amis: ils doivent être contens de ma liberalité; & je ne les croi pas en droit de prétendre que, pour l'amour d'eux, je me jette dans l'Esclavage de Cour.

Doucement! repliqua *Pierre*; mon intention n'est pas que vous deveniez esclave, mais utile. C'est bien, à peu peu pres, la même chose auprès des Princes, repartit *Raphaël*; & chez eux, entre ces deux verbes Latins *inservire* & *servire*, il n'y a qu'une sillabe de diference.

Donnez à la chose tel nom qu'il vous plaira, repondit *Pierre*: mais vous ne me dissuaderez point qu'en prenant le chemin que je vous ouvre, vous pourriez rendre de grans services au General, & aux Particuliers; & en même tems vous faire une condition plus heureuse. Comment plus heureuse? dit *Raphaël*: est ce donc que le bonheur consiste dans

ce

ce qu'on deteste ? Je jouis d'une liberté parfaite; &, à ce que je m'imagine, tres peu de Grans ont cet avantage là. Mais deplus assez de Gens visent à la fortune de Cour, & à la faveur : ce ne sera donc pas un grand malheur pour les Princes quand ils ne m'auront point, ni peut-être un ou deux autres hommes qui sont de ma tournure & de mes sentimens.

Alors, je prens la parole, & je dis : on voit bien, Nôtre cher *Raphaël*, que vous méprisez les Richesses, le crédit, & le pouvoir. Je vous assure que je ne vénére, ni n'admire pas moins un homme de vôtre Philosophie, que qui que ce soit de Ceux qui occupent les premiers Postes d'un Etat.

Il me semble, neanmoins, que vous feriez une chose tout à fait digne de vous, digne d'une ame si élevée, & qui excelle tant dans les lumieres Philosophiques, si, au risque de vous faire quelque violence, vous vouliez bien emploïer vôtre esprit & vôtre dexterité au manîment des afaires publiques. Or, c'est ce que vous ne sauriez faire plus fructüeusement qu'en entrant dans le Conseil de quelque grand Prince, à qui, j'en suis sur, vous n'inspireriez jamais rien que de juste & que d'équitable.

ble. Car le Prince est comme une source perpetuelle d'où tous les biens & tous les maux coulent rapidement sur le Peuple. Pour vous, vôtre conoissance est si étenduë, que, quand vous auriez moins d'usage; par vôtre seule habileté, vous donneriez à tous les Rois un excellent Conseiller, fût il ignorant.

Vous vous trompez doublement, Mon cher *Morus*, dit *Raphaël*; & vôtre erreur tombe egalement sur ma personne, & sur la chose: car je ne suis pas si habile que vous dites; & quand je le serois cent fois encore plus; le Sacrifice que je ferois de mon repos, n'aporteroit aucune utilité à la République. Premierement: la plûpart des Princes s'occupent plus volontiers de la Guerre, qui est pour moi un Art inconu, & que je n'ai nulle envie d'aprendre, qu'ils ne s'apliquent à faire fructifier la Paix: ils s'atachent beaucoup plus à conquerir, justement ou injustement, de nouveaux Roïaumes, qu'à les Gouverner avec équité.

En second lieu: de tous Ceux qui sont dans les Conseils des Princes, les uns n'ont point assez de tête pour remplir dignement un si grand Poste; ou, s'ils s'en croïent capables, ils manquent de courage

& de sincerité. Les autres sont toûjours de l'avis du plus puissant ; & quand celui-ci proposeroit les choses du monde les plus absurdes, ils font semblant d'y aquiescer; & cela dans la vuë de se procurer, par cette basse flaterie, la protection du Favori.

D'ailleurs ; naturellement Chacun aime sa production. Le corbeau trouve charmante sa Couvée eclose ; & le Singe est fort content de son petit. Si donc, dans le Conseil d'un Monarque, Conseil dont l'envie & l'interêt personel sont les mobiles principaux ; si, dis-je, un Conseiller d'Etat cite des exemples de ce-qu'il a lu dans l'histoire ancienne, ou de ce qu'il a vu dans les Païs etrangers ; alors, ceux qui écoutent s'alarment, & leur cervelle se met en mouvement comme si toute leur réputation de Sagesse étoit en danger : ils s'imaginent qu'ils passeroient pour des ignorans, pour des sots, s'ils ne proposoient rien qui pût détruire le sentiment contraire au leur.

Manquent ils de bonnes raisons ? Voici leur dernier retranchement. Nos Ancêtres, disent ils, ont jugé que ce parti là étoit le meilleur ; & plût au Ciel que nous les égalassions en prudence ! Après cela, comme s'ils avoient plaidé admirablement une bonne Cause, ils se remettent tout glorieux en leur place. Ces

Ces gens là ont une plaiſante prévention; ils croïent qu'il y auroit du peril à être plus ſage que les Ancêtres; & parce que ils ont établi de bonnes Lois, nous nous imaginons qu'ils ont été infaillibles. Mais ſi on a pu en agir avec plus de prudence ſur quelque ſujet, nous ſaiſiſſons avidement l'occaſion, & nous, nous ne voulons point en demordre.

Je vous dirai bien plus au ſujet de ces Jugemens fiers, abſurdes, & bizares: je m'y ſuis trouvé en pluſieurs endroits; & même une fois en *Angleterre*. Quoi, m'ecriai-je, vous avez été dans nôtre Païs? Oui, répond *Hythlodée*; & même j'y ai paſſé quelques Mois. Ce ne fut pas long tems après que la Guerre Civile des *Anglois* Occidentaux contre le Roi, fut terminée par un horrible carnage des ſoulevez.

Pendant mon Séjour, j'eus de grandes Obligations au *Reverendiſſime* Pere *Jean Morton*, Archevêque de *Cantorberi*, Cardinal; & de plus, Chancellier d'*Angleterre*. C'eſt un homme, Mon cher *Pierre*; je m'adreſſe à vous; car *Morus* ſait ce que je vais dire, c'étoit un homme qui n'étoit pas moins reſpectable par ſa prudence & par ſa vertu, que par ſon au-

autorité. D'une taille mediocre, & qui ne se courboit point sous le poids des années: son visage, bien loin de dégouter, imprimoit la véneration. Il n'étoit pas d'un abord dificile : mais pourtant il tenoit son serieux & sa gravité. Son plaisir étoit d'éprouver, par des apostrophes un peu trop aigres, ceux qui lui demandoient quelque grace, mais sans pourtant aller jusqu'à l'offense. Il conoissoit par là le genie, & la presence d'esprit d'un chacun; & quand il trouvoit un mérite semblable au sien, pourvu que l'impudence n'en fût pas, il en avoit de la joie, & il emploïoit ces Gens là suivant leur Capacité.

Ce grand Prélat parloit poliment, & avec force: il possedoit à fond la Jurisprudence: d'un discernement incomparable, & la memoire prodigieuse. c'étoit jusqu'où, avec un naturel tres heureux, il s'étoit elevé par l'etude & par la pratique. Il paroissoit quand j'étois-là, que le Roi déferoit beaucoup à ses avis, & que ses conseils étoient un des meilleurs soûtiens de la République. Il ne faut pas s'en etonner: ce Cardinal, presque dès sa premiere jeunesse, ne fut pas plutôt sorti du College, qu'il fut admis

à

à la Cour : il a passé toute sa vie dans les afaires les plus importantes ; la Fortune l'avoit plusieurs fois batu de ses flots, il avoit essuïé differentes tempêtes sur cette Mer orageuse. Ainsi, il avoit apris au milieu du peril une prudence profonde ; & cette prudence ne se perd pas si tôt quand elle est aquise de cette maniere là.

Me trouvant un jour, par hazard, à la table du Cardinal, il y avoit là un certain Laïque, Savant dans vos Lois. Celui-ci, je ne sai à quel propos, commence à exalter cette Justice rigoureuse qu'on exerçoit alors en ce Païs là contre les Voleurs, nous disant que, quelque fois, on en pendoit, pèle mèle, jusqu'à vingt à une même potence. C'est ce qui fait, ajoutoit il, que je ne puis assez m'etonner comment, & par quel mauvais destin, puisque si peu de ces Scelerats echapent le Suplice, il y en ait tant d'autres par tout qui commettent le même crime.

Alors je prens la parole, Car j'osai bien parler librement chez le Cardinal ; n'en soïez point surpris, lui dis-je ; cette punition des voleurs n'est ni équitable, ni utile au Public : elle est trop cruelle pour

châtier le vol, & trop foible pour l'empêcher. Le larcin n'est pas un crime assez enorme pour meriter la mort; & d'un autre côté, il n'y a point de peine Capitale, quelque grande qu'elle soit, qui puisse arrêter les mains de ceux qui n'ont pas d'autre moïen pour vivre que de prendre le bien des autres.

Il me semble, donc, qu'en cela, non seulement vos Tribunaux, mais même une bonne partie du Monde imitent ces mauvais Precepteurs qui sont plus disposez à fraper leurs disciples qu'à les enseigner. On ordonne de grans & d'horribles suplices contre un Voleur: On dévroit bien plûtôt pourvoir à la subsistance de ces Malheureux, afin qu'ils ne fussent point dans la necessité de voler & de perir. C'est à quoi on a pourvu suffisamment, repondit le *Légiste*. N'y a-t-il pas les Arts mechaniques? N'y a-t-il pas l'Agriculture? Que n'embrassent ils ces vacations-là? Mais la vraie raison, c'est qu'ils ont du penchant à ne rien valoir.

Ce ne sera pas par là que vous me prendrez, lui repliquai-je; car premierement ne parlons point de ceux qui souvent retournent chez eux des Guerres e-

trangeres ou civiles avec quelques membres de moins. Vous avez vu dernierement dans vôtre Patrie, qu'après le combat de *Cornouaille*; & peu auparavant après celui de *France*, quantité de Soldats estropiez pour le service de la Republique, ou pour celui du Roi: leur foiblesse ne permettoit pas qu'ils reprissent leur ancien metier ni leur âge d'en aprendre un nouveau. Encore une fois laissons-là ce genre de Voleurs, puis qu'aussi bien c'est une espece de necessité que les Guerres se rallument de tems en tems.

Considerons ce qui arrive tous les jours. Il y a un si grand nombre de Nobles, qui comme les Quêpes, vivent dans la fainéantise, & sans produire une goute de miel, profitant ainsi du travail des autres. Font ils valoir leurs terres? ils raclent tout, ils rasent jusqu'au vif pour grossir leur revenu. Car c'est là la seule frugalité de ces Messieurs; Gens d'ailleurs, qui, quand il y va de leurs plaisirs, sont prodigues jusqu'à se mettre dans la mendicité: On les voit environnez, ou trainer à leur suite un nombreux cortége de domestiques, tous oisifs, & qui n'ont jamais apris aucune profession pour gagner leur vie.

Dès

Dès que le Maitre est mort, où dès que cès valets sont malades, on les congedie aussi tôt ; car les Nobles nourissent plus volontiers des faineans que des infirmes. Souvent aussi l'heritier du Mourant n'est pas d'abord en etat d'entretenir les domestiques de son pere. Cependant ces valets congediez tombent dans la necessité ; & ils periroient de faim s'ils n'avoient pas recours au vol. Quelle autre ressource pourroient ils avoir ? A force de roder pour chercher Maitre, ils usent leurs habits, ils altérent leur santé. Ensuite, devenus crasseux de maladie, & n'étant plus couverts que de haillons, les Nobles en ont une espèce d'horreur & sont bien éloignez de les prendre à leur service. Les Païsans n'oseroient pas non plus les prendre chez eux. Ils savent qu'un homme élevé mollement dans l'oisiveté & dans les plaisirs, accoutumé à porter le cimeterre & le bouclier ; à regarder de haut en bas, & d'un air de determiné, tout le voisinage ; enfin, à mépriser tout le monde excepté soi : les Païsans, dis-je, n'ignorent pas qu'un tel homme n'est nullement propre à manier la bêche & le hoïau ; à se contenter d'un petit salaire, & d'une petite nouriture ; à servir un

Maitre* qui est lui même dans le genre des pauvres.

Ce sont justement ces gens là, repond mon homme, que nous devons entretenir le plus soigneusement. Comme ils ont plus de cœur, plus de courage que les Artisans & les Laboureurs, ce sont en tems de Guerre les meilleurs soldats d'une Armée. J'aimerois autant, repliquai-je, vous entendre dire que vous devez entretenir les Voleurs; car assurément vous n'en manquerez jamais tant que vous aurez de ces vagabonds. De plus: ni les Voleurs ne sont pas de mauvais Soldats, ni les Soldats ne sont pas les plus lâches des Voleurs, tant il y a de raport entre ces deux métiers.

Mais quoique ce défaut là soit fort ordinaire chez vous, il ne vous est pourtantp as singulier; on le voit chez presque toutes les Nations. La *France*, outre ce mal-là, a une autre peste bien plus contagieuse. Tout ce grand Roïaume, même en tems de Paix, si on peut donner le beau nom de *Paix* à une courte cessation d'Armes, tout ce Roïaume est rempli, & comme assiegé de Soldats à paie. Cela se fait par le même préjugé qui vous a fait croire que pour le bien public vous

de-

deviez nourir des hommes Oisifs. Cette fausse persuasion est que le salut de l'Etat consiste à avoir toujours sur pié de bonnes & vaillantes Troupes ; & sur tout, qui soient composées de Soldats aguerris ; car on ne se fie nullement à ceux qui n'ont point d'experience. Ainsi on cherche la Guerre par deux motifs : l'un de peur d'avoir de mauvais Soldats : l'autre pour empêcher que, comme dit agréablement *Saluste*, la main ou le cœur de ceux qui se distinguent dans l'Art d'égorger les Hommes, ne s'engourdisse point.

La *France* a apris, pour son malheur, combien il est pernicieux de nourir de telles bêtes. Les *Romains*, les *Carthaginois*, tant d'autres Nations en ont fourni des exemples. Les Armées que ces Etats entretenoient, n'ont elles pas detruit en diverses occasions, non seulement leur Empire, mais aussi leurs terres, & même leurs Villes? Qu'il ne soit pas fort necessaire d'avoir des Troupes en tems de Paix, c'est ce qui paroit par l'exemple que voici. Vos Soldats, quoique nouvellement levez, manquent ils de bravoure? Les *François*, même, eux qui ordinairement sont élevez dans les

Armes, lors qu'ils ont combatu contre vos Gens, n'ont pas, le plus souvent sujet de se vanter d'avoir eu le dessus. Je n'en dis pas d'avantage; je crains qu'on ne me soupçonne ici de flaterie.

D'ailleurs: on ne voit pas que, ni vos Artisans dans les villes, ni vos grossiers & rustiques laboureurs les Valets des Nobles: il n'y a que ceux qui, par foiblesse de corps, manquent de force & de hardiesse ou à qui la grande dizette abbat le courage; il n'y a que ceux-là qui en aïent peur. Il n'y a donc point de danger pour les robustes & les vigoureux. Les Nobles dédaignent tout ce qui n'est pas hors de la foule: ils passent la vie dans une molle & languissante Oisiveté; ou leurs occupations different peu de celles des Femmes. Mais pour des gens qui savent vivre par de bons métiers, & qui se sont endurcis par des travaux proportionnez à la force humaine, ceux là ne deviendront jamais effeminez.

Quoi qu'il en soit, on ne me persuadera jamais qu'il soit avantageux à vôtre République pour le succès de la Guerre, vous qui ne prenez les Armes que quand vous voulez, d'entretenir ce nombre presque innombrable de Fainéants qui gâtent la

Paix; & cependant la Paix eſt auſſi Salutaire que la Guerre eſt ruineuſe.

Je ne prétens pas, neanmoins, que ce que je viens de dire ſoit la ſeule cauſe qui mette vos Inſulaires dans la neceſſité de voler. Il y en a une autre, & qui, à ce je croi, vous eſt particuliére. Quelle eſt elle? dit le Cardinal. Vos Brebis repondis-je. Elles étoient autrefois ſi douces! elles ſe contentoient de ſi peu! A preſent? Ce ſont des inſatiables, des indomtables, au moins à ce qu'on dit. Qui pourroit le croire? Ces Brebis dévorent les hommes; elles pillent, elles ravagent les campagnes, les maiſons, & les villes.

Dans tous les endroits du Roïaume, il naît une laine plus fine, & par conſéquent plus précieuſe qu'auparavant. En ces lieux-là, les Nobles & les Gens de bonne famille, ſans oublier quelques ſaints Abbez, n'étant pas contens des revenus & des fruits annuels que leurs Ancêtres tiroient des heritages; & comme s'il ne leur ſuffiſoit point en vivant ſomptueuſement & ſans rien faire, d'être inutiles au Public, s'ils ne lui étoient encore nuiſibles, ils ne laiſſent point de terres à enſemencer: ils enferment tout en paturages; ils abbatent les Maiſons; ils

ruinent les bourgs; enfin, il ne reste que le Temple; & c'est pour servir d'étable aux brebis. Et comme si les forets, les parcs, toutes les demeures des bêtes sauvages perdoient peu de terrain chez vous, ces bonnes Personnes changent en dèserts les lieux les plus habitez, & les mieux cultivez.

Ainsi, afin qu'un affamé de bien, un avare insatiable, une cruelle peste de sa Patrie, puisse enfermer dans un même enclos quelques milliers d'arpens de terres contiguës, on chasse les laboureurs; on les dépouille de leur fond par fourberie, ou par opression: la plus grande grace qu'on leur fait, c'est de les fatiguer si fort par des injustices qu'ils sont contraints de vendre leur possession.

De quelque maniere que la chose s'éxecute, il faut toûjours que ces malheureux déguerpissent: hommes, femmes, maris, épouses, orphelins, veuves, peres & meres avec de petits enfans & une famille plus nombreuse que riche; je dis *nombreuse*, parce que l'agriculture a besoin de plusieurs mains. Ils sortent, donc, de leur maison, de leur païs, enfin du lieu qu'ils conoissoient, & où ils etoient accoutumez. Ne trouvant point où

où se réfugier, ils vendent à tres petit prix tout ce qu'ils emportent, & qui ne vaut pas déja beaucoup. Encore bienheureux! car l'acheteur auroit pu se saisir de ces effets-là sur le prétexte que les proprietaires étoient chassez.

Quand ces pauvres Gens ont dépensé leur butin, ce qui se fait en très-peu de tems, quelles peuvent être leurs dernieres ressources? Il faut bien qu'ils volent, &, par consequent, qu'ils risquent à finir leurs jours par la corde, comme de raison: ou, ils sont obligez de courir ça & là, demandant l'aumône. Et même, ce dernier moïen de vivre n'est pas sur pour eux: ils y perdent au moins la liberté: on les enferme comme des Vagabonds: on leur fait un crime de ce qu'ils errent dans l'oisiveté: mais en quoi consiste-t-il ce crime? à ne trouver personne qui veuille accepter Leur Service, quoi qu'ils l'offrent avec le dernier empressement.

Pour ce qui est de l'Agriculture, à la quelle ils sont accoutumez, il n'y a rien à faire, où il n'y a rien à semer. Car c'est assez d'un berger, ou d'un vacher pour faire paître des bêtes dans cette même terre qui auparavant demandoit plu-

ſieurs mains pour être cultivée. & enſemencée. Qu'arrive t-il encore de là ? C'eſt que les vivres en ſont beaucoup plus chers en pluſieurs endroits.

Il reſulte encore un autre inconvenient. Même le prix des laines eſt monté ſi haut, que les petites gens, eux qui avoient coutume de faire vos draps, ne peuvent plus en acheter; &, par cette raiſon là, pluſieurs tombent du travail dans l'oiſiveté. Ce qui cauſe la cherté des laines, c'eſt qu'une maladie conſumante s'étant jettée ſur les moutons, elle en a fait perir une infinité depuis qu'on a multiplié les paturages. Il ſemble que Dieu a voulu par là punir la cupidité de ces Avares: le Ciel a envoïé une contagion mortelle ſur les troupeaux : n'y eût il point eu plus de juſtice, à la faire tomber ſur ces têtes inſatiables d'argent?

Quand même le nombre des Bêtes augmenteroit le plus, le prix ne diminueroit point; par ce que ſi cette marchandiſe là n'eſt pas en monopole puiſque pluſieurs en vendent, du moins, elle n'a pas un franc & libre cours. Car preſque tous les moutons apartiennent en propre à peu de Perſonnes. Ces Gens-là étant

ri-

riches, rien ne les presse de vendre: ils vendent quand bon leur semble, & l'envie leur vient de vendre quand ils y trouvent leur compte.

Les autres bestiaux ne sont pas moins chers que les moutons: c'est par la même raison, & qui est encore plus forte: on a detruit les métairies: l'Art champêtre est comme tombé; si bien qu'il ne reste que tres peu de Païsans pour avoir soin de la propagation de ces animaux. Ne croïez pas que ces Riches s'apliquent autant, à procurer la multiplication du gros bêtail que celle des moutons: ils achettent d'un autre endroit, & à bon marché, des bêtes maigres; puis, quand elles se sont engraissées au paturage, ils les revendent bien cher.

C'est ce qui me fait dire que, du moins, à ce qu'il me semble, on ne sent point encore tout l'inconvenient de cette afaire-là. Jusques à present, ces *Engraisseurs* de bêtes ne causent la cherté que dans les lieux où ils vendent. Mais quand ils auront, pendant quelque tems, enlevé de l'endroit où ils achettent, enlevé dis-je, ces mêmes bestiaux sans leur donner le tems de multiplier, le nombre des animaux diminuant insensiblement, il

faudra bien à la fin, que le Païs tombe dans une grande dizette. Ainsi, une chose qui paroissoit devoir être avantageux à Vôtre Ile, & contribuër beaucoup à son bonheur, cette chose là tourne à la ruine des Habitans par la passion desordonnée que quelques uns ont pour le bien.

Cette cherté des vivres oblige un chacun à diminuër son Domestique le plus qu'il peut; mais, les Congediez, où vont ils, je vous prie? Mendier: ou, ce qui se persuade plus aisément aux hommes de bonne famille, ils vont se faire aprentis brigands. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que cette malheureuse pauvreté, cette grande dizette est jointe avec un luxe qui est tout à fait hors de saison. Chez les Serviteurs des Nobles; chez les Ouvriers; dans les Villages même, ou peu s'en faut; enfin, dans tous les Ordres du Roïaume, on voit en habits une magnificence qui n'avoit point encore paru; & en dépense de bonne chere, un excès tout nouveau.

D'ailleurs, dites moi s'il vous plait; les maisons de prostitution, les endroits infames, les puantes Cavernes de Vénus, franchissons le mot, les bordels: de plus,

les Cabarets à vin & à biere, qui souvent sont d'autres lieux de débauche *Vénerienne* : enfin, tant de mauvais jeux! Le dez, la carte, le cornet, la bale, la boule, le palet : tous ces beaux exercices, après qu'on s'y est ruiné, n'envoïent ils pas leurs zèlez dévots chercher quelque part à se réparer par le métier de voleur?

Croïez moi: chassez ces pestes pernicieuses: ordonnez que ces destructeurs de metairies, que ces *renverseurs* de Bourgs Champêtres, remettent tout, comme il étoit; ou du moins qu'ils cedent les fonds à ceux qui s'offrent à guerir le mal, & à faire rebâtir tout ce qu'on a mis en ruine. Refrénez cette sorte d'achats que les Riches font, & leur licence à en joüir comme d'une monopole. Entretenez moins de Gens dans la faineantise; remettez l'Agriculture en bon état; renouvellez la Manufacture de laine, afin qu'il y ait dans le Roïaume une honnête vacation à laquelle puisse s'occuper utilement cette foule d'Oisifs, qui, jusques ici, sont devenus voleurs par la force de l'indigence. Vous empêcherez aussi par là que les vagabonds, & les valets desoeuvrez ne se jettent dans le brigandage,

ce qui ne ſauroit guere manquer ni aux uns, ni aux autres.

Certainement ſi vous ne remediez aux maux que je vous indique, c'eſt en vain que vous faites ſonner ſi haut vôtre Juſtice contre le vol: cette Juſtice eſt plus ſpecieuſe qu'elle n'eſt equitable, ni utile. Car enfin, quand vous ſouffrez que ces Puniſſables aïent une mauvaiſe education, & qu'on leur corrompe les moeurs dès la plus tendre enfance, en ſorte que étant parvenus à l'âge d'homme, ils font voir les crimes honteux dont ils avoient donné un préſage continuel depuis leur premiere jeuneſſe, que faites vous alors ſinon des voleurs? C'eſt vous mêmes, cependant, qui les puniſſez.

Pendant que je plaidois ainſi la Cauſe des Voleurs, le Docteur en Droit s'étoit preparé à la Défenſive. Il avoit réſolu en ſoi même d'emploïer les armes ordinaires des Diſputeurs qui ſont plus prompts à répéter qu'à bien repondre, faiſant conſiſter une bonne partie de l'honneur à montrer qu'ils ont la memoire heureuſe. En verité, me dit il, vous avez bien parlé! Vous, ſur tout, qui étant etranger, ne pouvez conoitre ces matieres là que par

oui-

oui-dire, ne les aïant point examiné par vous même. Mais je veux tâcher de vous éclaircir là dessus en peu de mots.

Voici l'ordre que je garderai dans ma réponse. Premierement je raporterai de point en point ce que vous avez dit. En suite, je vous ferai voir en quoi vous vous trompez par le peu de conoissance que vous avez de nos affaires. Enfin, je réfuterai tous vos argumens, je les mettrai en poudre. Pour commencer donc, par le premier article que j'ai promis, il m'a paru que vous avez attaqué quatre .... je vous arrête tout court, dit le Cardinal; car de la maniere dont vous vous y prenéz, il n'y a point d'aparence que vous répondiez en peu de mots. C'est pourquoi, nous vous epargnerons aujourd'hui la peine que cette réponse vous donneroit. Cependant vous n'en êtes pas quite. Nous vous garderons cette charge de repondre jusqu'à la premiere fois que vous vous rencontrerez ici tous deux; & je souhaiterois que ce fût dès demain, si vous & *Raphaël* vôtre partie, n'avez rien qui vous en empêche.

Mais en attendant: vous me feriez grand plaisir de me dire, Mon cher *Raphaël*, pourquoi vous ne croïez point que les

les Voleurs ſoient pendables ; quel autre genre de châtiment vous etabliriez contre eux ; qui fût plus utile au Public ; car vous ne pretendez pas qu'on doive tolerer le vol. Si, à preſent, quoi qu'on pende les Voleurs, il ne laiſſe pas de s'en trouver une quantité prodigieuſe ; en cas qu'ils n'euſſent plus à craindre la peine de mort, quelle force, quelle crainte pourroit épouvanter les Scelerats ? Ils ne manqueroient pas d'interpreter cet adouciſſement de ſuplice comme ſi on leur offroit une récompenſe pour les encourager au crime.

Oui, grand Prélat, répondis-je, je croi fermement que c'eſt une injuſtice formelle de faire mourir un homme pour avoir volé. Ma raiſon eſt que dans la vie Humaine, & par raport aux biens de la Fortune, il eſt impoſſible que tout ſoit également partagé. Si on m'objecte qu'on ne châtie point le vol à cauſe de l'argent dérobé ; mais pour vanger la Juſtice offenſée ; mais pour punir le violement des Lois : qu'eſt ce que cela ſignifie ſinon *qu'un excès de Droit eſt un excès d'Injuſtice*, *ſummum jus ſumma injuria*.

L'autorité des Lois n'eſt pas ſi abſoluë, que, pour une legere infraction, il faille fra-

fraper du *Glaive* : les Ordonnan ces ne ſont pas ſi rigides qu'on doive donner la même meſure à toute ſorte de fautes. On agit tout comme ſi c'étoit la même choſe de tuer un homme, ou de lui prendre une pièce de monnoïe : cependant, ſi l'Equité n'eſt pas une chimere, il n'y a point de comparaiſon entre ces deux crimes. Dieu a defendû l'homicide ; & nous en commettons un ſi facilement pour un peu d'argent qu'on a ôté à quelcun ?

Répondra-t-on que ce Commandement ne concerne que les Particuliers ; & que Dieu n'a point etendu ſa défenſe ſur les Lois humaines qui permettent au Magiſtrat d'ordonner la Mort quand il le juge à propos ? Pour quoi, donc, les hommes ne règlent ils point entre eux à quel point on doit admettre la fornication, l'adultere, & le parjure ?

Dieu a ôté aux Hommes le droit, non ſeulement de s'entre-tuer, mais de ſe tuer eux mêmes. Les Lois Humaines auront elles, donc, aſſez de force pour legitimer l'accord que les Hommes ont fait de s'ôter réciproquement la vie en vertu de quelques Sentences Juridiques ? Ces Arrets de mort rompent ils les liens du Commandement

mandement pour les Exécuteurs, qui, ſans en avoir aucun exemple Divin, tuënt tous ceux que le Magiſtrat abandonne à leur bras? N'eſt il pas vrai que, de cette maniere là, la défenſe de Dieu ne vaudra qu'autant que les Lois Humaines le permettront? Sur le même fondement il arrivera de-là, que generalement en Tout, c'eſt aux Hommes à fixer les exceptions qu'on doit faire dans l'obſervation des Commandemens de Dieu?

Enfin la Loi *Moſaïque*, ſi dure, ſi auſtére, ſi conforme aux Eſclaves & aux Opiniâtres pour qui on l'avoit fait; cette Loi, pourtant, n'ordonnoit point la peine de mort contre les Voleurs. Pourrions nous donc croire que par la Loi de Grace où Dieu commande en pere, il nous ſoit plus permis de nous entretuer? C'eſt ſur cela que je me fonde pour ſoûtenir que tout meurtre eſt défendu!

Mais qu'il ſoit abſurde, qu'il ſoit, même, pernicieux à la République, d'infliger une peine egale au Voleur & à l'Homicide? je ne croi pas que Perſonne l'ignore. La raiſon de cette abſurdité ſaute aux yeux. Un Scelerat voit qu'il ne court pas moins de riſque en commettant ſim-

ſimplemement un vol, que s'il y joignoit le meurtre : cette ſeule penſée le pouſſe à egorger celui que, ſans cela, il n'auroit fait que depouiller. D'ailleurs, outre que le Voleur, s'il eſt pris, n'eſt pas moins en danger de la vie que s'il avoit auſſi aſſaſſiné, il y a plus de ſureté pour lui en tuant; car par cette voïe abrégée, il ſe defait du principal Denonciateur de ſon crime & conſequement il eſpere pouvoir mieux le cacher. Si bien que, nôtre ſoin d'épouvanter les Voleurs par la crainte d'une peine trop rigoureuſe, eſt juſtement ce qui les incite à poignarder les honnêtes Gens.

Si vous me demandez, à preſent, quelle ſeroit la punition la plus utile au Public, il eſt, ce me ſemble, un peu plus aiſé de la trouver que la plus mauvaiſe. Car pourquoi douterions nous que le moïen de châtier utilement les crimes, eſt celui qui plaiſoit tant aux anciens *Romains*, à ces *Romains*, dis-je, qui, entendoient ſi bien l'Adminiſtration d'une République? Ces habiles Politiques condamnoient à un eſclavage perpetuel dans les Carieres & dans les Mines de metal ceux qui étoient convaincus de forfaits.

A vous dire pourtant, naturellement ma penſée ſur cette matiere là, l'uſage que j'aprouve le plus, c'eſt celui que j'ai remarqué dans mes voïages chez une certaine Nation dependante de la *Perſe*, & qu'on nomme ordinairement les *Polylerites*. C'eſt un aſſez grand Peuple : ſes Coutumes ſont bâties ſur la Prudence ; & à l'exception du tribut qu'ils païent tous les ans au Roi de *Perſe*, la Nation eſt libre & vit ſous ſes propres Lois. Le Païs eſt loin de la Mer, & preſque entouré de Montagnes : Les Habitans ſe contentent de ce qu'il produit, & ne ſouhaitent rien de plus : cela fait qu'ils vont rarement chez les autres ; & que les autres ne viennent point chez eux.

Suivant l'ancienne coutume de la Nation, ils ne cherchent point à étendre leurs frontieres ; quant à leur Contrée ; ils en jouiſſent ſurement, paiſiblement à l'abri de leurs Montagnes, & par la protection du Monarque à qui une force majeure les contraint de faire un païement annuel. Ainſi, ſans jamais avoir de Guerre etrangere, ni civile, ils vivent ſplendidement, commodément ; ſans ſe ſoucier de Nobleſſe, ni de ſe rendre fameux : enfin, ils raportent, tout à leur bonheur.

Je





Je ne croi pas même, qu'ils soient assez conus dans le Monde, si ce n'est à leurs proches Voisins.

Ceux, donc, qui sont convaincus de Larcin chez cette Nation là, on les oblige à restituer au Proprietaire, & non pas au Prince, comme il se pratique ordinairement ailleurs : les *Polylerites* alleguent pour raison que celui, à qui on a derobé une Chose, conserve autant de droit sur elle que le Voleur qui la possede. Si la Chose volée est perduë : alors, on vend le bien des Voleurs pour en dedommager le Proprietaire ; & quand il a reçu la valeur de sa perte, on laisse tout le reste du bien aux femmes & aux enfans des coupables. Pour eux on les condamne à travailler ; mais, à moins que le vol ne soit enorme, on ne les met ni en prison ; ni aux fers : sans chaine, sans attache, ils sont occupez aux Ouvrages Publics. Quand ils refusent de travailler ; ou quand ils travaillent lâchement, on ne les lie guere ; on les bat pour les exciter. Ceux qui font bien leur devoir ne sont mal traitez ni de parole, ni d'effet. Le soir après qu'on les a fait passer en revuë, en les apellant tous nom par nom, on les enferme dans des Chambres où ils passent la nuit.

Hors

Hors un travail assidu, ces Voleurs ne soufrent aucune incommodité de la vie. Comme Gens qui travaillent pour l'utilité publique, ils sont nouris honnêtement aux dépens du Public. Autre part c'est un autre usage. Il y a des endroits où la dépense qu'on fait pour ces Ouvriers forcez se tire des aumônes ; & quoique une telle voie soit incertaine & casuelle, cependant, comme ces Peuples sont fort humains, c'est cette ressource-là qui fournit le plus. En d'autres endroits on assigne des revenus publics pour l'entretien de ces Travailleurs. Il y en a, où par une espèce de Capitation, chaque Particulier est taxé pour ces usages-là.

Il y a même quelques endroits où ces mal-faiteurs ne sont point emploiez au service du Commun: mais quand les Habitans ont besoin d'Ouvriers, ils prennent de ces gens là ; ils les louënt sur la Place à un certain prix ; & ils en ont un peu meilleur marché que si c'étoient des Personnes libres. Outre cela, il est permis aux Maitres de fouëter ces Mercenaires lors qu'ils ne travaillent pas de leur mieux. Il arrive par là qu'ils ne manquent jamais d'ouvrage ; qu'ils gagnent leur vie ; & même chacun d'eux est obligé de porter

tous

tous les jours quelque chose au Trésor Public.

Ils sont tous vêtus d'une certaine couleur : etant les seuls qui n'aïent point la tête rasée : mais on les tond un peu au dessus des oreilles, de l'une des quelles on leur coupe un petit morceau. Il est permis à ceux qui veulent leur faire du bien, de leur donner à manger, à boire, & un habit : mais defense de les assister en argent ; il y va egalement de la vie, & pour celui qui le donne, & pour celui qui le reçoit. Il n'est pas moins dangereux à un libre, pour quelque raison que ce soit, de recevoir d'un Condamné aucune pièce de monnoïe ; ni aux esclaves, car c'est ainsi qu'ils apellent les Condamnez, de toucher des Armes. Chaque Contrée distingue ses mal-faiteurs par une marque particuliere : il leur est defendu sous peine de mort de l'ôter ; aussi bien que d'avoir aperçu hors de la frontiere, & d'avoir parlé, tant soit peu, à quelque esclave d'une autre Region. La volonté de fait n'est pas moins punie que la suite même. Ils sont si rigides, si inexorables sur ce point-là, qu'un esclave, qu'on sauroit avoir été complice d'un tel dessein, perdroit la

vie; & un Libre, sa liberté. Au contraire, il y a des recompenses ordonnées pour le Denonciateur: on donne de l'argent au libre; l'esclave recouvre sa liberté; & on pardonne à l'un & à l'autre leur complicité; cela se faisant, afin qu'il ne soit pas plus sur de perseverer dans un mauvais dessein que de s'en repentir.

Telle est donc l'Ordre & la loi de ces Peuples sur ces matieres-là: on y peut remarquer aisément & beaucoup d'humanité, & une grande utilité. Cette Justice est de telle nature que elle detruit les crimes, & conserve les hommes: on traite les criminels avec tant de douceur qu'on les force, en quelque maniere, à devenir honnêtes gens: ils reparent, le reste de leur vie, tout le mal qu'ils ont fait auparavant.

Au reste, il est si peu à craindre que ces Mal-faiteurs retournent à leur premiere Sceleratesse, que quand les libres ont à voïager ils ne croient pas pouvoir prendre de guides plus surs que ces esclaves qui de tems en tems ont été echangez pour chaque Contrée. Car ces esclaves n'ont rien qui puisse faciliter leur panchant au brigandage: ils ne portent au-

aucun inſtrument avec lequel ils puiſſent attaquer; l'argent eſt pour eux la preuve d'un crime capital; ſi on les prend ſur le fait, le ſuplice eſt tout prêt; &, ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'ils n'ont nulle eſperance de pouvoir fuir dans aucun endroit. Comment pourroit déguiſer & cacher ſa fuite un homme vêtu tout autrement que la Nation? Il faudroit donc qu'il allât tout nud? Et même, en ce cas-là, ſon oreille à demi coupée le découvriroit.

Que ces Eſclaves puſſent machiner de concert quelque entrepriſe contre la Republique, c'eſt ce qui n'eſt pas non plus à aprehender. Il n'eſt pas humainement poſſible qu'aucun Voiſinage conçoive l'eſperance de pouvoir reüſſir dans une rebellion, avant d'avoir tenté & ſollicité les eſclaves de pluſieurs Regions. Or la choſe n'eſt rien moins que faiſable. Par où s'y prendroient pour conſpirer contre l'Etat, des Gens à qui il n'eſt permis ni de ſe viſiter, ni de ſe parler, ni même de s'entre-ſaluër? Comment oſeront ils s'ouvrir à leurs Camarades de ſervitude d'un deſſein qu'il eſt dangereux de ne point révéler, & de la découverte du quel ſecret ils ſavent devoir tirer une fort grande utilité. Au lieu qu'au contraire,

ils ont tous ſujet de ſe promettre que par la ſoumiſſion, par la patience, & en faiſant eſperer qu'à l'avenir ils ne retourneroient pas à leurs crimes, par cette bonne conduite, ils ſont toûjours bien fondez à ne point deſeſperer de leur délivrance. Car il ne ſe paſſe point d'année où on n'en retabliſſe quelques uns, & ce ſont ceux qui ont ſoûtenu le plus patiemment la rigueur de leur condition.

Je finis-là mon Récit: J'ajoutai ſeulement que je ne voïois pas pour quoi on ne pourroit pas introduire une telle loi même en Angleterre; & cela avec beaucoup plus de fruit que cette Juſtice dont mon *Legiſte* avoit fait des éloges ſi magnifiques. Jamais, répondit Monſieur le Docteur, on ne pourroit etablir en Angleterre cette coutume-là, ſans jetter le Roïaume dans le dernier peril; &, après avoir prononcé cette belle ſentence, il ſecoua la tête, il ſe tordit les levres; & puis il ſe tut. Toute la Compagnie aplaudit à ſa déciſion.

Le Cardinal rompit le ſilence, & dit, il n'eſt pas aiſé de prédire ſi la choſe tourneroit bien ou mal, puis qu'on n'en a jamais fait l'épreuve. Mais il y auroit un moïen pour faire valoir l'exemple des

Po-

Polylérites. Après la ſentence prononcée, Arrêt de mort, s'entend : le Prince ordonneroit qu'on en differât l'éxécution ; & par-là il pourroit eſſaïer la coutume de ces Peuples, ſur tout en aboliſſant les priviléges de l'Aſile. Si on trouvoit par le ſuccès que la choſe fût utile au Public, alors il faudroit l'etablir. Mais ſi l'experience fait voir que cet uſage-là eſt le plus mauvais & qu'il produit de trop grans inconveniens ; on doit en revenir à l'ancienne loi : on recommenceroit à ſuplicier les Condamnez. Cela ne ſeroit alors, ni moins avantageux à la République, ni plus injuſte que ſi on le faiſoit à preſent ; & d'ailleurs, il ne pourroit en reſulter de ſuites facheuſes. Il me ſemble, même qu'on pourroit faire auſſi cette tentative-là à l'égard des Vagabonds, contre qui, nonobſtant toutes nos lois, nous n'avons pu juſqu'ici encore rien avancer.

Quand le Prélat eut ceſſé de parler, ce que les Auditeurs n'avoient ecouté qu'avec mépris pendant que je haranguois, fut applaudi de toute la Compagnie : c'étoit à qui donneroit le plus de louange au Cardinal, qui, neanmoins, avoit montré que dans le fond ſon ſenti-

ment étoit le mien. On l'encenſa, ſur tout, touchant l'article des Vagabonds, à cauſe que cela étoit de ſon invention. Je ne ſai s'il vaudroit mieux ſuprimer le reſte de la Converſation : il s'y dit des choſes ridicules : je les raporterai pourtant, par ce que elles ne ſont pas mauvaiſes ; & que d'ailleurs, elles avoient quelque liaiſon avec nôtre ſujet.

Il ſe trouvoit là, par haſard, un certain Ecornifleur qui ſembloit vouloir contre faire le foû : mais il joüoit ſon perſonnage d'une maniere à perſuader que ſon rôle aprochoit plus du Naturel que du badinage. Il étoit d'une plaiſanterie ſi froide ſi inſipide, que quand il faiſoit rire, on rioit plus de ſa perſonne que de ſes bons mots. Cependant il ne laiſſoit pas de lui echaper quelquefois, des paroles fort ſenſées : il verifioit le proverbe ; *à force de dire des ſotiſes, on dit de tems en tems quelque choſe de bon.*

Venons donc à nôtre homme. Un des Convives dit que j'avois propoſé un bon expedient pour punir utilement les Voleurs ; & le Cardinal, pour empêcher les Vagabonds : mais qu'il y avoit outre cela, deux ſortes de Gens auſquels il faloit pourvoir pour le bien public :

les

les Vieillards, & les Malades; Gens dans l'impuissance de gagner leur vie par le travail. Le faux Plaisant interrompit cet honnête homme-là: n'allez pas plus loin, lui dit il: moi, moi qui vous parle, j'aurai soin qu'on remédie à ce grand mal de la République, & qu'on l'arrête par de bonnes lois.

A vous parler naturellement, je meurs d'envie d'ôter de devant mes yeux ce genre d'Infortunez & de les reléguer tous en quelque endroit. Ils m'ont souvent tourmenté, en me demandant l'aumône, par des plaintes & des cris arrosez de larmes: mais ils avoient beau faire retentir à mes oreilles cette musique *pleureuse*, ils n'ont jamais pu, obtenir de moi le moindre morceau de monnoïe. C'est toûjours de deux choses l'une: ou je n'ai pas la volonté de faire du bien, ou je n'en ai pas le pouvoir, faute d'argent. Ainsi, à present, ils ont commencé à devenir sages, pour ne pas perdre leur éloquence lugubre; quand ils me voïent passer, ils ne disent rien; & je vous assure qu'ils ne s'attendent pas plus à mon secours que si j'étois un Prêtre.

Pour en venir à mon expedient, j'ordonne & je veux que, par une loi qu'on fera tout exprès, tous ces Mendians se-

 ront

ront diſtribuez, diviſez, partagez dans les Monaſteres Benédictins, & qu'ils s'y feront *freres lais* comme on les apelle. Quand aux pauvres femmes, je commande que elles ſoient toutes religieuſes, tel eſt mon plaiſir. Le Cardinal ne put s'empêcher de rire, & trouva la ſaillie plaiſante: les autres l'aprouverent auſſi, & même ſerieuſement.

Au reſte: un certain Frere Theologien prit texte là deſſus pour ſe divertir aux dépens des Prêtres & des Moines; & quoiqu'il fût grave jusqu'à avoir ordinairement un air ſombre & menaçant, il ne laiſſa pas de bien égaïer la matiere. Mais ſuivant vos deux Ordonnances Monarchiques, dit il au Boufon, vous ne vous débaraſſerez jamais des Pauvres, ſi, en même tems, vous ne pourvoïez à la ſubſiſtance de nous autres Freres Mendians. On a déja eu ſoin de cela, repondit le Paraſite. Quand Monſeigneur l'Illuſtriſſime Cardinal a dit qu'on dévroit enfermer les Vagabonds & les faire travailler, il ne pouvoit pas mieux parler pour vos interets; n'êtes nous pas les plus grans Vagabonds du Monde? A ce trait ſatirique, toute la Compagnie regarda le prelat; & comme on remarqua aiſément

qu'il

qu'il ne s'étoit point formalisé, tous se firent plaisir de relever le bon mot. Le seul Reverend Frere demeura comme une statuë ; & cela n'étoit pas surprenant : mais, quand par la force du vinaigre qu'on venoit de lui jetter au visage, il fut revenu à soi, il entra dans une si furieuse colere que sa venerable *face* en étoit tout en feu : se possédant trop peu pour ne pas se répandre en injures, il apella ce Rieur, fripon, médisant, babillard, fils de *perdition* ; il ne manqua pas aussi de lui citer des menaces foudroïantes de l'Ecriture sainte.

Alors le Boufon boufonna serieusement ; & il étoit dans son fort. Doucement, dit il, Frere en Dieu, ne vous fâchez point : il est écrit, *dans vôtre patience vous posséderez vos ames.* A cela le bon Frere, car je veux raporter ses propres termes, je ne me fache point, dit il, Maraut ; ou du moins je ne pèche pas ; car le Psalmiste dit *mettez vous en colere*, *mais prenez garde d'offenser Dieu.* Le Cardinal exhortant charitablement ce Religieux à se moderer, non, Monseigneur s'ecria-t-il ; je ne m'emporte que par un bon zèle, & en cela je fais mon devoir : les saints hommes ont brulé de

ce feu divin. Auſſi eſt il dit, *le zèle de ta Maiſon me ronge*; & on chante dans les Egliſes, que ceux qui ſe moquerent d'*Eliſée*, lors qu'il montoit à la Maiſon de Dieu, en reçurent le châtiment. Ce moqueur, ce boufon, ce profane aura peut-être le meme ſort.

Il ſe peut bien que vôtre intention eſt bonne, repliqua le Cardinal: mais il me ſemble que vous agiriez ſi non plus ſaintement, au moins plus ſagement de ne pas vous commettre avec un foû dans une diſpute ridicule. Non; non, Monſeigneur, reprend le Frere, je n'agirois pas.plus ſagement: car Salomon, qui étoit lui même très ſage dit, *repondez au fou ſelon ſa folie*. C'eſt juſtement ce que je fais; & je môntre à mon pendart la foſſe où il tombera infailliblement s'il ne prend bien garde à ſoi. Car ſi les Moqueurs d'*Eliſée*, qui faiſoient une troupe, furent punis de leur moquerie pour avoir inſulté un Prophète ſur ce qu'il etoit chauve, Dieu a-t-il aſſez de foudres pour ecraſer un homme qui, quoique ſeul, a l'impudence de railler un grand nombre de Freres, des quels il y en a quantité de chauves. De plus, nous avons une Bulle de Nôtre Saint Pere le Pape de *Rome*;

&

& en vertu de ces Patentes, qui valent autant que si on les avoit scellé dans le Ciel, tous ceux qui ont l'impieté de se moquer de Nous, sont livrez sans misericorde à Satan. Le Cardinal voïant que cela ne finiroit point, fit signe à l'Ecornifleur de se retirer, & changea prudemment le sujet de la Conversation. Peu de tems après, s'étant levé de table pour donner audience à ses Vassaux, il nous congédia.

J'ai enfin achevé, Mon cher *Morus*, cette longue Narration : je me repentirois de vous avoir fatigué, je serois honteux de vous avoir retenu si long tems : mais je n'ai fait que repondre à vôtre empressement de curiosité; & d'ailleurs, en voïant vôtre air attentif, il m'a paru que je vous aurois chagriné si j'avois rien omis de cette Conference *Cardinaline*.

J'aurois bien pu serrer, abreger un peu cette Conversation de table : mais une autre raison m'a obligé à ne rien retrancher. Je voulois que vous connussiez le plaisant caractere d'esprit de ces Messieurs qui composoient la Compagnie. Je vous l'ai déja dit : ces Convives ne firent point de cas de ce que j'avois raporté : mais dès qu'ils virent que le Cardinal

ne le desaprouvoit pas, ils passérent tout d'un coup du blanc au noir; & non contens de ne plus blamer ma Narration, ils lui donnerent des louänges: leur complaisance pour le Monseigneur alloit si loin, que lui voïant prendre plaisir par divertissement aux saillies de son Parasite; ils les trouvoient rejoüissantes; & peu s'en faloit qu'ils n'y trouvassent aussi du Solide & du Judicieux. Jugez de là, Monsieur, quelle estime les Courtisans auroient pour ma personne, & pour mes conseils.

En verité, Mon cher *Raphaël*, lui dis-je, vous m'avez fait un sensible plaisir: vous avez narré avec autant de sagesse que d'agrément. De plus, je m'imaginois, en vous écoutant, non seulement être dans ma Patrie: mais même, je me croïois en quelque sorte rajeuni; il m'a été bien doux de me souvenir de ce Cardinal à la Cour du quel j'ai été élevé dès mon enfanee. Quand je vous entens donner de si grans eloges à la Memoire de ce Prélat, vous ne sauriez croire, Mon cher *Raphaël*, combien je vous en aime d'avantage, quoi que vous me soïez déja extrémement cher.

Avec

Avec tout cela, je ne puis encore changer de ſentiment à vôtre egard: je croi toûjours que ſi vous pouviez vaincre cette averſion que vous avez pour les Cours des Princes, vous pouriez, par vos ſages avis, contribuer beaucoup à l'Utilité Publique. Or vous ne ſauriez vous diſpenſer de travailler à ſurmonter vôtre répugnance; & comme honnête homme, comme bon Membre de la Societé Civile, vous devez regarder ce combat interieur comme vôtre Principal devoir. Car ſi, ſuivant la belle Sentence de vôtre *Platon*, les Hommes ſeront enfin heureux quand les Philoſophes régneront, ou quand les Rois Gouverneront *Philoſophiquement*, que la Felicité eſt encore eloignée, ſi les Philoſophes ne daignent pas ſeulement communiquer leurs lumieres aux Maîtres du Monde?

Les Philoſophes, répond *Raphaël*, ne ſont pas ſi durs, qu'ils ne fiſſent celà très volontiers: pluſieurs d'entre eux ſe ſont même aquité de cette obligation là en publiant des Livres ſur cette matiere importante: mais malheureuſement la plûpart des Princes ſont fort peu diſpoſez à ſuivre les bons Conſeils. *Platon* prevoïoit bien ſans doute, cet obſtacle inſurmon-

 table.

table. C'eſt ce qui lui a fait penſer, qu'à moins que les Rois ne ſoient Philoſophes, ces Têtes ſublimes, aïant été, dès leur plus tendre jeuneſſe, imbuës & infectées de mauvais préjugez, ne gouteront jamais les Maximes equitables de la Philoſophie. *Platon* n'en fit il pas lui même l'experience auprès de *Denis*?

Dites moi, je vous prie: étant Conſeiller de quelque Prince, ſi je lui propoſois de Gouverner ſelon la Raiſon, & l'Humanité; ſi je tâchois de lui arracher la pernicieuſe ſemence de tant de maux aux quels les Societez Humaines ſont ſujettes, croïez vous que ce Prince ne me chaſſeroit pas auſſitôt; ou du moins, qu'il ne feroit pas de moi le jouët de ſa Cour? Ca; faiſons une ſupoſition. Me voila chez le Roi de *France*, & j'ai place dans ſon Conſeil: au fond d'un Cabinet & comme dans le Sanctuaire de la Politique, ce Monarque preſide au milieu d'un Cercle composé des plus ſages du Roïaume. Là on délibere avec une grande activité, par quelles fineſſes, par quelles machines le Roi pourra garder le *Milanez*, & recouvrer le Roïaume de *Naples*: comment, après cela il faudra s'y prendrepour détruire les *Vénitiens*; pour ſubjuguer toute l'*Italie*;

pour

pour assujettir la *Flandre* & le *Brabant*; pour reünir toute la *Bourgogne* au Roïaume; enfin, pour conquerir les autres Nations que ce Prince convoite depuis long tems.

Dans cette auguste Assemblée, le Roi entend des avis diferens. Un des Conseillers dit qu'on doit faire avec les *Vénitiens* une Alliance qui dure jusqu'à ce qu'on soit en état de les attaquer; qu'il seroit bon de leur confier le secret des autres desseins du Roi; & même de leur mettre en dépôt quelque portion du Butin, laquelle on reprendroit aisément après la reüssite du Projet. Les autres Conseillers, opinant tour à tour, & chacun selon son sentiment, disent qu'il faut prendre les *Alemans* à louage; caresser les *Suisses* avec de l'Argent; apaiser la Divinité Imperiale en lui sacrifiant de l'Or; s'accommoder avec le Roi d'*Arragon*, & pour sureté de la Paix, lui abandonner le Roiaume de *Navarre* qui ne lui apartient point; amuser le Prince de *Castille* par quelque leurre d'Alliance, & acheter par des pensions une intelligence secrette avec quelques Grans de sa Cour. On tombe, à la fin sur le sujet le plus épineux; Comment faut il en agir avec l'*Angleterre?* quelles mesures doit on prendre avec cette

cette Puiſſance Maritime? C'eſt-là *le noeu Gordien.* On ne laiſſe pas d'entreprendre de le dénoüer. Il faut negocier la Paix, & tâcher de ſerrer, avec les liens les plus fermes, une amitié qui eſt toujours fort fragile entre les deux Nations. Au dehors nous apèllerons les *Anglois* nos bons & fidèles Alliez; & dans le fond nous les regarderons comme nos plus mortels Ennemis. Il faut donc tenir les *Ecoſſois* en haleine, les avoir comme en ſentinelle, & attentifs à toute occaſion; afin que ſi l'*Angleterre* s'aviſe de remuër, nous lui mettions d'abord ſes Voiſins ſur les bras. Outre cela, il faut entretenir ſourdement quel-cun de ces Grans qui ſont exilez, je dis *ſourdement*; car les Traitez ne permettent pas que cela ſe faſſe à découvert: Ce Seigneur ſoûtiendra qu'on a uſurpé ſur lui la Couronne d'*Angleterre*; & par là nous empecherons les mouvemens du Prince qui nous eſt ſuſpect.

Je reviens à ma ſupoſition. Après que le Conſeil ſe feroit tant agité ſur les moïens de faire réüſſir les vaſtes deſſeins du Monarque; après que tant d'Illuſtres auroient fait des éfforts d'eſprit pour conſeiller, à qui mieux mieux, la Guerre, & l'execution du Projet, moi, homme

me de rien me levant, j'ordonnerois qu'on tournât les Voiles. Il faut dirois-je, laiſſer l'*Italie* en repos, & nous contenter de ce que nous avons. Le ſeul Roïaume de *France* eſt trop grand pour pouvoir être bien adminiſtré par un homme ; ainſi le Roi ne doit point penſer à s'agrandir. De plus je propoſerois à ce Miniſtere les Ordonnances des *Achoriens*, je veux vous les faire conoitre. C'eſt une Nation, ſituée ſur le Fleuve *Euronoton*, vis-à-vis l'Ile d'*Utopie*. Ces Peuples avoient fait autrefois la Guerre. C'étoit pour conquerir un certain Roïaume dont leur Roi prétendoit la Succeſſion par le droit d'une ancienne affinité. Ils firent enfin cette Conquête : mais ils s'aperçurent bien tôt qu'ils n'avoient pas moins de peine à conſerver cette Aquiſition qu'ils en avoient eu à la faire : ils voïoient multiplier continuellement les cauſes, ou de la Révolte chez eux, ou des irruptions qu'il faloit faire dans le Roïaume conquis. Si bien qu'étant neceſſaire de combatre toujours pour ou contre ces nouveaux ſujets, les *Achoriens* étoient obligez de ne point deſarmer, ils ne trouvoient jamais aſſez de calme pour reſpirer. D'ailleurs, on les pilloit, on emportoit leur argent de hors;

hors; & ils répandoient leur ſang pour procurer un peu de gloire à un autre. Dans les intervalles de Guerre, la Paix n'étoit pas meilleure pour eux: les mœurs de la Nation s'étoient corrompuës par la licence des Armes; on avoit contracté pendant ce tems tumultüeux une paſſion pour le Brigandage & pour le Vol; à force de tuer les Ennemis, on s'étoit enhardi à égorger les Compatriotes; on mépriſoit les lois; & tout cela pourquoi? Parce que le Prince partageant ſon ſoin entre deux Roïaumes, ne pouvoit s'apliquer, ſelon ſon devoir, au Gouvernement de l'un ni de l'autre.

Ces Peuples, donc, prevoïant bien que tant de maux ne finiroient jamais, ſi on n'en coupoit la racine, réſolurent enfin, de tenir Conſeil là deſſus. Comme le Roi étoit préſent à cette Aſſemblée Generale, ils lui offrirent fort civilement le Choix entre les deux Roïaumes; & que abſolument il lui faloit renoncer à l'une ou l'autre de ces Couronnes. Ils allegueren pour cauſe, que la Nation étant ſi nombreuſe, ne pouvoit pas être bien adminiſtrée par une moitié de Roi; & cela d'autant plus que Perſonne n'admettroit ſans répugnance, chez ſoi, un Mule-

Muletier qui eût un autre Maître. Ce bon Prince fut donc contraint de prendre son parti: Ce fut d'abandonner le nouveau Roïaume à un de ses amis qui en fut bientôt chassé; & pour le Prince, il s'en tint à son ancienne Possession.

De plus; si je faisois voir dans le Conseil du Roi de *France*, que tous ces efforts de Guerre qui a cause de lui seul, jettent tant de Nations dans le trouble & dans le tumulte, n'avoient fait qu'epuiser ses Finances, que détruire ses sujets, je tirerois d'abord ma conséquence; & m'adressant au Roi même, je prendrois la liberté de lui dire, Sire, puisque la bonne fortune, qui peut-être ne durera guere, vous a donné la Paix, profitez de l'heureuse Conjoncture; cultivez le Roïaume de vos Ancêtres; donnez lui tous les ornemens que vous pourrez; faites en le plus florissant des Etats. Aimez vos sujets & tâchez qu'ils vous aiment; vivez avec eux; Gouvernez humainement; & laissez là les autres Roïaumes, puisque celui qui vous est échu est assez grand, & que même son Administration surpasse vos forces.

A vôtre avis, Mon Cher *Morus*, comment cette exhortation là seroit elle reçue? pas fort bien, repondis-je. Con-

tinuons,

tinuons, donc, dit *Raphaël:* Un Prince tient séance de Conseil: la matiere qui roule sur le Tapis, c'est de trouver des expediens *bursaux* pour augmenter le Trésor Roïal, c'est d'inventer des tromperies pour amasser beaucoup d'argent au Souverain. Si le Prince est obligé d'aquiter des emprunts, un Conseiller est d'avis qu'il faut hausser le prix de la Monnoïe. Si le Maître n'a en vuë que de grossir son Epargne, le même Conseiller dira qu'on doit baisser la valeur des Espèces. De ces deux moïens-là il arrive que le Roi peut païer beaucoup de dettes à peu de frais; & que pour peu de chose, il fait une bonne recolte de finance.

L'autre conseille qu'on fasse semblant d'entreprendre une Guerre: Sur ce pretexte specieux on fait grandes levées de deniers: puis quand il s'en trouve en suffisante abondance, tout d'un coup le Prince fait la Paix; il la jure sur les saints Evangiles; il la fait celebrer dans les Temples; & pour eblouir le Peuple, il se débite que le Roi est humain, que le malheur des hommes le touche, & qu'il veut epargner leur sang.

Un autre, aïant déterré certaines lois, vieil-

vieilles, toutes rongées des vers, & si décrépites par leur âge, que personne ne se souvenant de leur existence, tous les sujets les ont transgressé: ce Ministre conseille donc au Prince d'exiger les peines pécuniaires portées par ces mêmes lois: Vôtre Majesté, dit il, ne sauroit s'ouvrir une ressource plus feconde: elle n'en trouvera point aussi de plus honorable: car cette exaction-là se fera sous le masque de la Justice.

Un autre lui donne pour conseil, de défendre quantité de chôses sous de grosses amendes, & principalement tout ce qui est contre le bien du Peuple; après quoi il dispensera, moïennant une bonne Somme, ceux à qui, parmi les Interessez, les Défenses seront le plus prejudiciables. Il en résultera au Prince deux grans avantages. L'un, c'est que le Peuple lui donnera mille bénédictions: l'autre est qu'il trouvera à la fois deux moïens abregez pour avoir de l'argent: premiérement ceux que l'avidité a poussé dans la Nasse paieront l'amende, en voila un; & ensuite, c'est qu'on vendroit les priviléges aux autres. Le meilleur de l'afaire est que plus on mettroit à haut prix la vente de ces permissions, plus le Mo-

Monarque seroit réputé bon prince. On divulgueroit que Sa Majesté fait violence à son bon naturel lors que elle favorise les particuliers aux dépens du Peuple ; & que c'est par cette raison là que Elle leur fait acheter les Priviléges si cherement.

Celui-là persuadera au Souverain d'engager à son service, & de mettre entierement dans ses interêts des Juges qui, en toute occasion, soûtiennent le Droit Roïal. Il ajoute qu'on doit les apeller à la Cour, les y inviter, afin qu'ils traitent les afaires du Roi en sa presence. De cette maniere-là, le Prince n'aura point de cause si ouvertement mauvaise en laquelle quel-cun de ces Juges, soit envie de contredire, soit honte de repeter les mêmes choses, soit pour s'attirer la faveur, ne trouve quelque ouverture, pour donner une belle couleur à la fausseté. D'ailleurs, lors que, par la diversité des sentimens dans les Juges, on dispute d'une afaire evidente, & on met la verité même en question, c'est pour le Prince une occasion favorable d'interpreter sa cause à son avantage. Quand le Monarque a plaidé en sa faveur, les autres Juges, ou par honte, ou par crainte, reviennent, ou font semblant de revenir de leur premie-

re opinion ; après quoi on prononce la Sentence dans toutes les formes, & sans rien craindre. Le Juge qui donne gain de cause au Prince ne sauroit manquer de pretexte. Car si la Justice n'est pas du côté du Souverain, il a pour lui les termes de la loi, le sens forcé qu'on donne à ce qui en est ecrit ; & enfin, ce qui est au dessus de toutes les loix, il a sa *Prerogative Roïale* que les Juges consciencieux ne lui disputent point.

Quels sont les Principes generaux, & uniformes dans ce Conseil du Maitre ? sur quel plan est ce qu'on y bâtit ? le voici. Le Roi ne sauroit être assez riche parce qu'il est obligé d'entretenir des Armées : le Roi ne peut agir injustement, quand même il en auroit la plus grande envie du Monde : tous les hommes & tous les biens de son Etat lui apartiennent en propre, & chaque Particulier n'a droit sur ce qu'il posséde, qu'autant que le Roi a eu la bonté de ne le lui pas ôter. Il importe beaucoup au Prince que ses Peuples languissent dans l'épuisement ; la pauvreté des sujets est le Rempart du Monarque : la Révolte est toûjours à craindre chez une Nation où les Richesses & la liberté dominent ; les hommes, qui

qui jouïssent de ces deux choses, suportant, avec impatience, les rudes & injustes Commandemens. Au contraire : l'indigence, la dizette abâtardit les coeurs; elle accoutume à souffrir; elle réprime le courage necessaire pour la Rebellion.

Si me relevant pour donner mon avis sur cette Politique barbare, je faisois cette longue Harangue. Tous vos Conseils sont infames, pernicieux, & tendent au deshonneur du Roi. Non seulement la gloire de Nôtre Maitre, mais même sa sureté consistent plus dans les Richesses de son Peuple que dans les siennes. C'a été pour eux que les Hommes ont choisi des Princes, ce n'étoit pas pour les Princes mêmes. Les Peuples se sont fait un Maître pour vivre commodément, agréablement par sa peine & par ses soins; pour se garantir de toute violence & de toute insulte. Le Prince doit donc plus s'apliquer à rendre les sujets heureux qu'à procurer sa propre felicité : son office ressemble à celui du Berger, qui entant que Berger, doit, par devoir, mener ses moutons dans les meilleurs Pâturages.

Quand ils prétendent que la pauvreté du

du Peuple fait l'assurance de la Paix, l'experience montre la grossiereté de leur abus. Où voit on plus de querelles que parmi les Mendians? Qui souhaite plus ardemment une révolution, que celui qui est le plus mecontent de son Etat? Enfin, quel homme est plus propre à mettre par tout le feu de la Division, dans l'esperance d'en tirer quelque profit, que celui qui n'a rien à perdre? Si un Monarque étoit si meprisé, si haï dans son Etat, qu'il ne pût contenir ses sujets dans le devoir qu'en les outrageant, qu'en les pillant, qu'en confisquant leurs biens; enfin, qu'en les reduisant à la Mendicité, ce Prince feroit mieux de renoncer au Trône que de s'y maintenir par une voïe, la quelle, il est vrai, conserve le Pouvoir suprème, mais qui anéantit absolument la Majesté. D'ailleurs, il n'est pas de la Dignité d'un Prince de regner sur des Gueux; sa gloire veut qu'il exerce son Empire sur des Opulens, & sur des Fortunez. *Fabrice*, cet homme qui avoit le coeur si bien placé, l'ame si grande, *Fabrice*, dis-je, etoit de ce sentiment-là; il répondit une fois qu'il aimoit mieux commander aux Riches, que d'être riche

lui même. Et certainement, qu'un ſeul homme regorge de délices & de plaiſirs, pendant que de toutes parts, les autres pouſſent des plaintes & des gemiſſemens, ce n'eſt pas-là garder un Roïaume; c'eſt être Jolier de priſon.

Enfin, comme un *Eſculapien* qui ne pourroit guerir ſon Malade qu'en lui donnant une autre maladie, dévroit paſſer pour *ignorantiſſime* dans ſon Art; de même, celui qui ne conoit point d'autre remede pour corriger la vie des Citoïens qu'en leur ôtant les commoditez de la Vie, il doit avouër ingenûment qu'il ne ſait ce que c'eſt de commander à des Hommes libres. Qu'il quite plûtôt ſa pareſſe ou ſa fierté; car, ordinairement c'eſt par ces deux vices qu'il tombe dans le mépris & dans la haine de ſes Sujets. Que ce Prince vive equitablement de ſon Domaine; qu'il proportionne ſa dépenſe à ſon Revenu; qu'il arrête le torrent du Crime; & qu'en mettant ſa Maiſon ſur le pié de bon exemple, il prévienne, plûtôt que de le laiſſer croître, un mal que dans la ſuite, il ſera obligé de punir. Qu'il ne retabliſſe point temerairement les Lois abolies par l'Uſage; ſur tout, celles qui, étant mortes depuis long

long tems, n'ont jamais fait souhaiter leur Resurrection. Qu'il n'accepte jamais sous le nom de faute rien de tout ce qu'un simple Juge ne souffriroit pas qu'un Particulier acceptât à cause de l'Injustice & de la Fraude.

Que seroit-ce si je proposois dans le Conseil l'exemple des *Macariens*, Nation qui n'est pas fort eloignée de l'*Utopie*.

Ces Peuples ont une Loi bien extraordinaire, & pourtant fort sage. Le premier jour que leur Prince commence à Regner on fait de grans Sacrifices : en suite le nouveau Roi s'oblige & s'engage par serment de n'avoir jamais dans son Epargne plus de mille livres d'or, ou autant d'argent qu'il en faut pour egaler cette somme-là. Ils disent que cette Loi si prudente fut etablie par un bon Prince, qui plus occupé du bonheur de ses Sujets, que de s'enrichir, regardoit la crainte d'apauvrir le Peuple, comme un obstacle insurmontable à un Roi pour amasser de grans Tresors.

Ce Monarque, donc, fixa l'Epargne à mille livres d'or : il jugea que cette somme étoit suffisante, soit au Prince, s'il survenoit une Guerre Civile; soit à tout le Roïaume, contre les courses & les irrup-

tions des Ennemis. Mais il jugeoit aussi que ce trésor étoit trop petit pour mettre le Prince en état de s'emparer des biens de ses Sujets; & ce fut le principal motif qui le porta à faire une telle Loi. Une autre raison; c'est qu'il crut avoir pourvû par-là que l'argent necessaire au Commerce journalier des Citoïens, ne manquât point; & que, quand il faudroit païer les Droits du Prince, tout ce qu'il auroit de surplus dans son Trésor, tout ce qui en passeroit la mesure legitime, le Roi ne l'emploïroit pas à chercher les occasions des injustices. Un tel Monarque imprimera de la crainte aux Méchans, & il régnera sur les Coeurs des Bons.

Si, donc, Mon cher *Morus*, j'allois etaler ces Maximes-là, & d'autres de la même nature devant des Gens qui, par inclination, & par interêt, suivent des principes contraires, & sont dans des sentimens tout oposez, ne seroit-ce pas conter une fable à des Sourds? Dites à des *Sourdissimes*, répondis-je, rien n'est plus certain; &, assurément, je n'en suis point surpris. A vous dire ce que je pense, il me paroit qu'il ne faut jamais tenir de tels discours, ni donner de tels

con-

confeils, dès qu'on eft fûr que cela ne fervira de rien. Cette Politique humaine eft toute neuve pour ces Meffieurs-là; ils ont la tête pleine de préjugez qui les tiennent dans une perfuafion entierement diferente. Comment donc pourroit on leur faire entrer dans l'efprit ce qu'ils font incapables de comprendre; & à quoi bon leur en parler? Dans une converfation familiere entre des amis, cette Philofophie Scholaftique n'eft pas desagreable: mais dans les Confeils des Princes où les grandes afaires ne fe traitent que par raport à l'Autorité Souveraine? il eft fort inutile d'y répandre cette forte de lumieres.

C'eft précifement ce que je difois, répliqua *Raphaël*; la Philofophie n'a nul accès auprès des Princes. Cela eft vrai repartis-je, de cette Philofophie qui, à la maniere de celle d'Ecole, croit que tout eft convenable par tout. Mais il eft une autre Philofophie plus Civile: elle conoit fa Scène; & fachant s'y accommoder, elle foûtient poliment & décemment fon rôle dans la Pièce qu'on reprefente. C'eft de cette Philofophie là dont vous devez vous fervir. Lors qu'on joue quelque Comedie de *Plaute*, & que les

esclaves sont de belle humeur ; si tout d'un coup, vous paroissiez sur le Théatre en habit de Philosophe, & que vous recitassiez cet endroit de l'*Octavie* où *Senèque* dispute contre *Neron*, n'auroit il pas mieux valu faire un Personnage muet, que, en déclamant des vers étrangers à la Pièce, faire une telle Tragi-Comedie? Car vous auriez gâté, vous auriez corrompu le spectacle present en y mêlant des choses qui n'y auroient aucun raport, quoique vôtre Citation seroit meilleure que toute la Pièce. Dans quelque Comedie que vous soïez Acteur, faites vôtre rôle le mieux que vous pouvez : ne troublez point toute la Scene, par la raison qu'il vous vient dans l'esprit quelque chose qui vous paroit plus beau.

Il en va de même dans la République, il en va de même dans les Déliberations des Princes. S'il est impossible de deraciner les Maximes pernicieuses ; si vous ne pouvez point remedier comme vous voudriez, aux défauts reçus par l'Usage, ce n'est pas-là une raison pour abandonner la Societé Civile. Il ne faut pas quitter le Vaisseau pendant la tempête, à cause qu'on ne sauroit arrêter le vent. Mais d'un autre côté, vous ne devez

point

point vouloir enſeigner une Morale extraördinaire & inuſitée à des Gens à qui vous ſavez fort bien que ces choſes-là ne feront pas la moindre impreſſion, parce qu'ils ſont perſuadez du contraire: du moins, il ne faut pas les attaquer de front & à découvert. Mais la ſage Precaution veut qu'adroitement, & par une voïe indirècte, vous tâchiez, vous efforciez de traiter ces matiéres-là bien à propos; en ſorte que, ce qu'il ne vous ſera pas poſſible de tourner en bien, vous faſſiez voir, au moins, qu'il n'eſt nullement mauvais. Afin que tout aille bien chez le Genre Humain, il faut neceſſairement que tous les Hommes deviennent raiſonnables & bons: or je croi qu'il s'écoulera encore quelques années avant qu'un tel bonheur arrive à Nôtre Eſpêce.

Hé! que gagnerois-je, me dit *Raphaël*, par la route que vous m'indiquez? C'eſt qu'en voulant guerir la phrénéſie des autres, je deviendrai moi même phrénetique. Si je veux dire la verité, je dois parler dans le Conſeil d'un Prince, comme je viens de vous parler. Savoir s'il èſt permis à un Philoſophe de mentir, je m'en raporte à la ſaine Morale; mais je ſuis bien ſûr que ce n'eſt

pas la mienne. Après tout : je veux que ma *Politique Humaine* seroit desagreable & facheuse au Ministere de nos Princes, je ne voi, pourtant, pas que, par cette raison là, on ait droit de prendre sa nouveauté pour une sotise.

Si je raportois les imaginations républiquaines de *Platon*, ou l'effective, la réelle maniere de vivre des *Utopiens*, quoique ces choses-là fussent meilleures, comme surement elles le sont ; cependant on pourroit m'accuser de ne pas comparer juste, en ce que dans l'Ile d'*Utopie* tous les particuliers, & que chacun y possède en propre ; au lieu que tout est commun dans la République de *Platon*. Mais pour ma Morale ? J'avouë que elle ne peut pas être du goût de ceux qui auroient resolu de se précipiter par des chemins diferens, puisque le but en est de môntrer & de detourner les perils : à cela près, que contient elle qu'il ne soit à propos, qu'il ne soit même necessaire de publier par tout ?

Quoi, on nommera nouveauté, absurdité, impertinence, tout ce qui peut se dire des abus, des déréglemens que le travers & la méchancété de l'Homme à produit dans le Monde ; & on sera obligé de gar-

garder là dessus un silence respectueux. Il faut donc, que nous dissimulions aussi chez les *Chrêtiens* la plus part des choses que leur divin Legislateur a enseigné. Cependant, ce n'a pas été là l'intention du Sauveur: bien loin d'avoir défendu la *divulgation* de sa Morale, il a même commandé de publier sur les toits ce qu'il ne disoit à ses Disciples qu'à l'oreille. Presque tous les Preceptes, & tous les conseils de JESUS CHRIST sont plus éloignez des Moeurs d'à present que tout ce que j'ai pu dire. On ne peut donner à cela qu'une réponse specieuse: c'est que les *Prècheurs* Gens fins & rusez, ont pratiqué le conseil que vous me donnez; ne pouvant faire autrement, ils ont consenti, à regret, que les Hommes accommodassent la Doctrine Evangélique à leurs Passions; afin que, de quelque maniere que cela se fît, il y eût quelque liaison, quelque raport entre les Usages Humains, & la Loi du Rédempteur, la quelle, pourtant, les *Précheurs* soûtiennent être une Règle dont on ne doit pas tant soit peu s'écarter.

Quel progrès ont ils fait par cette voïe là? Autant que je m'y conois, ils ont ouvert aux Hommes un chemin pour courir

plus surement à l'Iniquité. Je n'aurois pas une meilleure reüssite dans les Conseils des Princes. De deux choses l'une: ou mes sentimens seroient oposez à ceux des autres Conseillers; & en tel cas, ce seroit comme si je ne proposois rien: ou je me conformerois à leurs avis; & alors, comme dit le *Mition* de *Terence*, je prêterois la main à leur folie. Quant à cette voïe oblique & indirècte que vous me conseillez, j'avouë que je ne la conçois point. Il faut tâcher, dites vous, de traiter les choses bien à propos; il faut faire en sorte que, si on ne sauroit les rendre tout à fait bonnes, du moins elles deviennent les moins mauvaises qu'il sera possible.

Mais dans ces occasions-là, il n'ést point permis à un Philosophe d'user ni de Dissimulation, ni de Connivence. Il faut aprouver ouvertement des Conseils pernicieux; il faut souscrire en aveugle, aux Ordonnances les plus pestilentielles. Ce seroit agir en espion, en traitre, de loüer, par malignité, des Arrets detestables. Il n'y a donc pas moïen dans ces endroits-là de pouvoir être utile à la République. On s'y trouve avec des Collègues plus disposez à corrompre un très

hon-

honnête homme, qu'à profiter de ses bonnes instructions. En fréquentant ces Gens séduits par un abominable préjugé, en vivant avec eux, ou vous perdrez vôtre droiture & vôtre innocence; ou si dans un Poste si contagieux, vous avez le bonheur de conserver vôtre bonté d'ame, vous servirez de Couverture, de pretexte à la méchanceté & à la folie des autres. Tant il est vrai que vôtre methode detournée & biaisante est une pure illusion, & que jamais on ne changera par là le mal en bien.

Le divin *Platon* déclare dans sa République que les Sages doivent s'éloigner du Timon des affaires generales; & il le montre par une fort belle comparaison. Quand ces Sages, dit il, voïent d'une fenêtre la Populace répanduë dans la ville pendant une forte & longue pluïe, ils ne demanderoient pas mieux que de sortir pour exhorter ce peuple à se mettre à couvert, & à se retirer, chacun chez soi: mais sachant bien qu'ils perdroient leur peine, & qu'ils ne gagneroient à cela que de se mouiller eux mêmes; ils restent au logis; & voïant qu'ils ne peuvent guerir la folie des autres, ils se tranquilisent dans la Maison, con-

tens de pourvoir à leur propre sureté.

Après tout, Mon Cher *Morus*, je veux vous ouvrir mon ame. Dans tous les Etats où la possession particuliere & en propre est établie; dans tous les Gouvernemens où ce Dieu si bien servi, si bien adoré, qu'on nomme ARGENT, est le Mobile seul & universel, il est presque impossible d'agir ni equitablement, ni heureusement avec la République. Comment introduire l'Equité sous des Administrations où les plus scelerats jouïssent de ce qu'il y a de meilleur? Comment procurer la Felicité Commune à un Assemblage de Mortels où tout est partagé entre le plus petit nombre des Habitans, encore croïent ils n'en avoir point assez; & cela, pendant que toute la basse Multitude languit dans la Misere & dans la Pauvreté.

C'est ce qui redouble mon estime pour les très sages & les très saintes coutumes des *Utopiens*: chez eux, avec fort peu de Lois tout est réglé si utilement, que le mérite y réçoit toûjours récompense; & que les biens étant partagez egalement entre les Citoïens, il n'y en a pas un qui ne soit dans une pleine abondance. Au con-

contraire: quand j'examine tant d'autres Peuples; Grand Dieu, quelle opoſition! On y fait force Lois; mais pas une aſſez bien réglée pour procurer le bonheur commun. Chacun pretend que ce qui lui eſt échu lui apartient perſonnellement. Cette foule de Réglemens & d'Ordonnances qu'on fait, ont ils une autenticité ſuffiſante, pour faire gagner, défendre, diſtinguer d'avec le bien d'autrui, ce que chaque Particulier nomme réciproquement, mutuellement ſon *Propre*? Pour en juger, il ne faut que jetter les yeux ſur cette infinité de Procès qui ſurviennent tous les jours; & dont quantité naiſſent pour ne jamais finir.

Quand je réfléchis ſur tout cela, j'en rends plus de juſtice à *Platon*: je m'en étonne moins que ce Grand Homme ait dédaigné de donner aucune Loi aux Societez Humaines qui refuſoient de ſéparer, en portions ſemblables, entre tous les Membres, les Commoditez de la Vie. Ce très Sage, cet excellent Legiſlateur prevoïoit que le ſeul & unique moïen pour rendre un Etat heureux, c'eſt d'aprendre efficacement aux Citoïens à mettre tout à l'Egalité; or je ne crois pas qu'on puiſſe pratiquer cela, tant que cha-

que particulier s'apropriera son bien. Chacun, par certains droits prétendus, tâchant d'attirer à soi tout le plus qu'il peut, & s'en rendant le maître absolu, il ne manquera jamais d'arriver que les biens d'un Etat, quelque grans, quelque innombrables qu'ils puissent être, tomberont en la possession d'une petite quantité de Gens: Pour les autres? On leur laisse la pauvreté pour leur part. Cependant, ordinairement, ces pauvres meritent incomparablement mieux le sort des Riches que les Riches mêmes. Ces Hommes à haute & grosse fortune sont souvent des ravisseurs, des scelerats, & des inutiles; au lieu que les Hommes de la Foule sont communément modestes, simples, & qui contribuent plus au bonheur de la République qu'ils ne se font de bien à eux mêmes.

Je suis donc, entierement persuadé que pour mettre *les Choses Humaines* dans un juste équilibre, dans une bonne proportion, il faudroit necessairement abolir le Droit de proprieté. Tant que ce malheureux Droit subsistera, le plus grand nombre des Humains, quoi le plus grand nombre? Parlant de Nôtre Espece par raport aux Individus qui sont leur

Passa-

Paſſage dans l'éclat de la Fortune, & dans les delices de la Volupté, je dirois volontiers, preſque tous les Hommes ſeront contraints de ſuporter le chagrinant & inevitable fardeau de la dizette & des afflictions.

Diſons, pourtant, la choſe comme elle eſt : il eſt vrai qu'en ſuprimant la Proprieté, on ſoulageroit un peu la République : mais à parler franchement, il s'en faudroit bien qu'on ôtât tout à fait le mal. Deſcendons ici dans un petit détail. On régleroit la meſure de terre qu'il ſeroit permis à Chacun de poſſeder, & la diſtribution d'argent que les particuliers pourroient avoir légitimement.

On ſe précautionneroit, par certaines Lois, contre la puiſſance exceſſive du Prince, & contre la mutinerie toûjours inſolente du Peuple. Il ſeroit de plus, ordonné qu'on ne brigueroit point la Magiſtrature, qu'on ne vendroit aucune Charge, aucun Emploi public, & qu'on ne ſeroit nullement obligé à faire de la dépenſe pour ſoûtenir ſon Rang, & pour faire honneur à ſon poſte. Sans de telles Lois, on donneroit occaſion de reparer ſon bien par la fraude, par la rapine; & ce

ſeroit

seroit une espèce de necessité de donner aux Riches les Offices, qui, neanmoins, ne devroient être exercez que par les plus Sages.

Comme on a coutume de soûtenir un Malade desesperé, de reculer un peu sa mort par des adoucissemens, & par des lénitifs; de même pourroit on par ces Lois adoucir & temperer les maux d'une Republique; mais esperer la guérir entierement, & la rétablir dans sa situation naturelle pendant que la *Proprieté* sera tolerée, c'est s'abuser grossierement. Il y a dans les Societez Humaines une enchainure si bizare, que, quand vous voulez guérir une des parties qui sont infirmes, le mal de l'autre partie s'aigrit, s'irrite; enfin, il empire; la guérison de l'un cause la maladie de l'autre; & pourquoi? C'est qu'on ne sauroit accroître tant soit peu l'*Avoir* d'un particulier, que quelcun n'en soufre; & n'y perde quelque chose.

Nonobstant cette belle speculation: je le redis encore, repondis-je, non je ne croi pas qu'on pût vivre agreablement dans un Etat où tous les Biens seroient en commun. Par quel Canal l'Abondance y couleroit elle? puis-que, selon tou-

te

te aparence, les Habitans fuiroient le travail. Aucun n'étant *eguillonné*, n'étant poussé par le motif du Gain, tous, se reposant sur l'industrie, & sur la diligence d'autrui, tous s'endormiroient au charme de la Paresse. Quand même, la crainte de la pauvreté les exciteroit au travail, comme il seroit défendu par les Lois, à chaque particulier de regarder le profit de son industrie & de sa peine comme etant personnellement à soi, qu'y auroit il de plus frequent dans cette République, que le meurtre & la sedition? Ces malheurs seroient d'autant plus communs & d'autant plus inevitables, que dans une telle Societé les Magistrats ne seroient ni craints, ni respectez; toutes les Charges de Judicature consisteroient dans un nom vuide & creux, dans un titre sans autorité. Car enfin; que des Republiquains qui n'admettroient entre eux ni diference, ni distinction, puissent avoir des Juges & des Superieurs? C'est ce que je ne saurois me mettre dans l'esprit.

Je ne m'en etonne point, repliqua *Raphaël*, vous ne pouvez pas penser autrement: vous n'avez point d'idée d'une telle Republique! ou, si vous vous en fai-

tes

tes une image, vous la faites fausse, & rien moins que ressemblante à l'Original. Mais que n'avez vous été avec moi en *Utopie!* Que n'avez vous conu, par vous même, les Moeurs & les Coutumes de ce Païs-là! Je répute à grand bonheur d'y avoir penetré; c'est le plus excellent fruit de mes voïages; c'est la plus heureuse découverte que je pouvois faire. J'ai demeuré plus de cinq ans dans cette Ile fortunée; & je n'en serois jamais sorti, si préférant l'Utilité Publique à ma propre satisfaction, je n'avois cru rendre un grand service à nos Gens, en leur faisant part de ma découverte, & en publiant les merveilles de ce nouveau Monde.[4] Oui, Mon Cher *Morus*; si vous aviez etudié les *Utopiens* en temoin oculaire, vous tomberiez d'accord que jamais vous n'avez trouvé que là, ce qui s'apelle une République bien constituée.

Je vous assure, dit alors Pierre *Gille* à *Raphaël*, que vous auriez bien de la peine à me persuader là dessus. Je ne saurois m'imaginer que dans vôtre nouveau Monde il se puisse rencontrer une Nation mieux reglée, mieux ordonnée qu'aucune qu'il y ait dans le Monde qui nous est connu. Est ce

ce donc qu'il y a dans le Nôtre des esprits d'une plus mauvaise trempe? D'ailleurs, je suis dans le sentiment qu'il y a parmi nous des Républiques plus anciennes que l'*Utopie*, & dans les quelles on a inventé par un long usage plusieurs moïens pour vivre commodément. J'ajoute qu'il s'est fait, par hasard, dans Nôtre Monde certaines decouvertes ausquelles le Genie le plus sublime, & le plus pénétrant n'auroit point été capable de penser.

Pour ce qui concerne l'antiquité des Etats, répond *Raphaël*, vous parleriez bien autrement si vous aviez lu les Histoires de ce Monde-là: si elles sont fidèles, ces heureuses Nations avoient des Villes, avant qu'il y eût des hommes sur Nôtre Globe. Quant à ce que, ou l'Esprit Humain a inventé, ou le Hasard a produit, cela a pu fort bien être dans les deux Mondes. J'accorderai même que nous avons plus de génie que ces Peuples là: mais je soutiens qu'en affection & en industrie, ils nous surpassent de beaucoup, ils nous laissent fort loin derriere eux. On voit par leurs Annales, qu'avant nôtre arrivée en ce Païs-là, ils n'avoient nulle conoissance des afaires des

Ultré-

Ultréquinoxiaux, c'eſt le nom qu'ils nous donnent. Ils n'avoient jamais oui parler de nous. Je me trompe. Il y a plus de douze cens ans qu'un Vaiſſeau, emporté par la tempête, fit naufrage devant l'Ile d'*Utopie*. Quelques *Romains*, quelques *Egiptiens* furent jettez ſur le rivage ; & ces *Réchapez* trouvant fort à leur gré le Païs & le Gouvernement, ils s'y établirent, & ne le quiterent qu'avec la Vie.

Or conſiderez, je vous prie, combien les *Utopiens*, par leur habileté naturelle, profiterent de cette heureuſe occaſion. Il n'y avoit dans l'Empire *Romain* aucun Art de quelque utilité que la Nation n'aprît de ces Hôtes que les Vents & la Mer lui avoient envoïé ; & aïant reçu une fois la methode de chercher les inventions utiles, ils trouverent toutes les autres de leur propre fond : tant il leur fut avantageux qu'un petit nombre d'hommes avoit été transporté de ce Monde-ci dans le leur. Si, avant ce Naufrage-là, le même Sort avoit déja pouſſé quelques-uns des Nôtres en *Utopie*, c'eſt ce dont on a perdu tout à fait le ſouvenir. Il pourra bien arriver auſſi que la Poſterité perdra entierement la memoire de

mon



mon Voïage dans ce nouveau Monde.

Continuons le Parallèle : quelle opposition entre ces Peuples & les Nôtres ! Dès que les *Utopiens* tinrent chez eux cette petite troupe à qui la Mer avoit fait grace, ils saisirent avidement l'occasion ; &, devenus les disciples, les aprentis de ces Etrangers, ils convertirent au bien commun de leur République tout ce que nous avons inventé de bon, d'utile pour la commodité de la Vie. Mais je croi qu'il se passera bien des Siecles avant que nous prenions d'eux, touchant les Lois, les coutumes, & les usages, rien de ce qu'ils ont établi plus sagement que Nous. C'est à mon sens, la seule raison pourquoi Nous, qui ne cedons aux *Utopiens*, ni en esprit, ni en richesses, ne pouvons, neanmoins, empêcher que leur Republique ne soit administrée avec plus de prudence, & ne florisse plus heureusement que les Nôtres.

Cela étant, m'ecriai-je, je vous prie, Mon cher *Raphaël*, je vous conjure ; faites nous la Description de cette Île incomparable. Ne cherchez point à abreger vôtre matiere. Dites nous par ordre & dans un détail exact, les Campagnes,

les

les Fleuves, les Villes, les Habitans, les Moeurs, les Coutumes, les Loix; enfin, tout ce que vous croirez que nous serons bien aises d'aprendre. Or vous jugez bien que nôtre curiosité est affamée de tout ce que nous ignorons.

Il n'est rien, repartit nôtre Philosophe, que je fasse plus volontiers: je possède assez le sujet: mais la chose demande un peu de relache; laissez moi, s'il vous plaît respirer. Cela est trop juste, répondis-je; allons donc trouver le dîné qui nous attend: nous prendrons ensuite le tems qui nous sera le plus commode. J'y consens, dit *Raphaël*. Nous entrons; nous dinons; puis étant retournez au Jardin, nous reprimes nos places sur le gason. Les Domestiques aïant ordre de ne laisser entrer aucun facheux. Alors, mon ami & moi prions *Raphaël* de tenir parole. Lui, nous voïant des Gens qui préparoient toute leur attention, & qui avoient grande envie d'écouter, après un peu de silence & de méditation, il débuta de cette maniere-ci.

DISCOURS
du rare & excellent Homme, RAPHAËL HYTHLODÉE, ſur la meilleure Conſtitution des Etats, Raporté par le Célèbre THOMAS MORUS,

LIVRE SECOND.

L'Iſle des *Utopiens*, à la prendre dans ſa partie du milieu, car c'eſt-là que elle a le plus de largeur, s'étend deux cens mille pas : elle n'eſt guere plus étroite dans un grand eſpace de ſon Terrain ; mais tirant vers les frontieres, elle ſe retrecit peu à peu de l'un & de l'autre côté. Cette Nation, dans le terrain que elle occupe, a un circuit de cinq cens mille, & qui donne à toute l'Ile la forme d'un Croiſſant. La Mer, qui paſſe entre les cornes de cette Lune renaiſſante, les eloigne par une etenduë d'onze mille pas, plus ou moins. Ce Détroit eſt

ſpacieux, il remplit un fort grand vuide; & comme la terre, qui l'environne de toutes parts, le garantit des vents, cette eau-là eſt plûtôt un vaſte étang qu'une mer orageuſe; tout le Païs n'eſt preſque qu'un Port; &, au grand profit des Habitans, les Vaiſſeaux vont & viennent de tous côtez. Les Gorges du Détroit ſont dangereuſes; à droit, à cauſe des bancs de ſable; à gauche, à cauſe des ecueuils.

Preſque au milieu de ce grand intervalle, s'élève un Rocher: loin d'être nuiſible, on a conſtruit une tour ſur le haut; & on y entretient une Garniſon. Les autres écueuils étant ſous l'eau, ſont comme autant de piéges. Il n'y a que ces Peuples qui conoiſſent leurs routes, leurs ſentiers maritimes. Cela eſt ſi vrai, que ce n'eſt point par haſard qu'aucun Etranger ne peut entrer dans le Golfe, à moins qu'il n'ait un *Utopien* pour Pilote. A peine, même, les Habitans du Païs pourroient pénétrer juſques à leur Mer, ſans quelques indices qui leur en marquent le chemin. Si ces Gens-la étoient tranſportez en divers lieux, il leur ſeroit aiſé de faire perir une Flote ennemie, quelque nombreuſe qu'elle fût.

De



De l'autre côté il y a plusieurs Ports. Mais, soit par la situation naturelle du Païs, soit par les productions de l'Art, il est si dificile de débarquer en quelque endroit que ce soit, qu'avec une très petite defensive, on peut repousser les Armées Navales les plus nombreuses. Au reste, à ce qu'on dit, & comme l'aspect du Païs le fait assez bien conoitre, cette Terre-là n'étoit pas anciennement environnée de Mer. On l'apelloit autrefois *Abraxa* : *Utopus*, l'aïant conquise, lui donna son nom. Ce Fondateur étoit allé dans ce Païs avec des hommes rudes & grossiers; & ce fut avec le secours de telles Gens, que nôtre Capitaine commença l'entreprise de cette culture, de cette Humanité, dans les quelles, à present, les *Utopiens* l'emportent sur presque tous les autres Mortels. Les *Utopiens* aïant, donc, remporté une Victoire complette sur les *Abraxiens* & s'étant emparé du Païs, fit couper un espace de quinze mille pas, qui joignoit *l'Abraxie* avec le Continent; & par-là, il en fit une belle & grande Ile. Il força les Habitans de travailler à ce pénible Ouvrage; & afin qu'ils n'eussent pas lieu de s'en plaindre comme d'un afront, ou comme d'une injustice, il

emploïa aussi tous ses Soldats à l'execution de son dessein. Ce travail ainsi partagé entre un si grand nombre d'Ouvriers, se fit avec une vîtesse incroïable. Au commencement les Voisins traitoient la chose de folie ; ils s'en moquoient ; cela les faisoit rire : mais quand ils virent que *Utopus* etoit venu si promptement à bout de son Projet, ils ne se lassoient point d'admirer ; & en même tems, ils furent saisis de terreur.

L'Ile d'*Utopie* contient cinquante quatre Villes toutes grandes & superbes : la langue, les Moeurs, les Coutumes, les Lois sont par tout entierement les mêmes ; &, autant que la Situation du Pais peut le permettre, on trouve toûjours sur ce beau Theatre une même décoration. Entre les villes les moins éloignées la distance est de 8 heures. Mais pour celles qui ne sont pas tant peuplées, il n'y en a point de si deserte d'où on ne puisse aller à pié, en un jour, à une autre Ville.

Trois Citoïens de chaque Ville, personnages venerables pour leur vieillesse & pour leur experience, s'assemblent tous les ans à *Amaurote*, pour y traiter des afaires communes à toute l'Ile. *Amaurote*

rote eſt une Ville, laquelle, étant placée preciſément au Centre du Païs, eſt conſequemment la plus commode aux autres villes pour envoïer leurs Députez. D'ailleurs, *Amaurote* eſt cenſée la premiere, & comme la Capitale de l'Ile: les terres labourables ſont diſtribuées avec tant de juſteſſe & de proportion, que dans toute l'*Utopie*, pas une Ville n'a moins de vingt mille pas en Territoire: quelques unes en ont d'avantage; c'eſt dans la partie de l'Ile où les Villes ſont plus éloignées les unes des autres. Aucune Ville ne penſe à agrandir ſon terrain, etendre ſes bornes; & la raiſon en eſt que ces Peuples ſe regardent plutôt comme les laboureurs, comme les fermiers, que comme les maîtres de leurs Campagnes.

Ils ont aux champs des maiſons, bâties commodément, & bien garnies de tous les inſtrumens d'Agriculture. Ces maiſons ſont habitées par les Citoïens mêmes, qui y vont en traverſant les Ruës, les Villages, & les Bourgs. Chaque famille champêtre eſt compoſée, pour le moins, de quarante perſonnes, tant hommes, que femmes, & de deux eſclaves qui aſpirent au droit de Bourgeoiſie: on éta-

tablit ſur ces Travailleurs un pere & une mere de famille, qui ſont graves & d'un jugement meur. Outre cela, chaque trentaine de famille obeit à ſon Directeur.

Tous les ans, vingt de chaque famille retournent à la Ville; & ce ſont ceux qui ont fini leurs deux années de travail. La Ville en envoïe vingt autres à la place. Ces nouveaux venus ſont formez par ceux qui aïant déja travaillé un an, ſont plus experimentez dans le metier de l'Agriculture. L'année ſuivante les derniers Inſtruits enſeigent les derniers Arrivez: & on fait cela, de peur que, ſi tous étoient neufs dans l'Art du Labourage & des autres travaux champêtres, leur ignorance, ou leur peu d'habileté ne cauſât de l'augmentation dans le prix des Vivres. Quoique cet uſage de rénouveller ainſi, chaque année, les laboureurs, ait pour but d'empêcher qu'aucun habitant ne ſoit obligé de continuer plus long tems malgré ſoi une vie rude & fatigante, il s'en trouve, neanmoins, beaucoup qui prenant naturellement plaiſir à la culture de la terre, & aux exercices de la Campagne, demandent permiſſion d'y paſſer pluſieurs années, ce qu'ils obtiennent facilement.

Les



Les laboureurs cultivent les champs, nouriſſent les bêtes, aſſemblent le bois; & à leur commodité, ils le voiturent à la Ville par terre & par mer. Ils elèvent une quantité infinie de poulets; & cela par une induſtrie admirable. Car en ce Païs-là les poules ne couvent point: mais on ſe ſert d'une chaleur artificielle, ſi bien temperée & dans un degré ſi juſte, que les œufs s'animent, que les pouſſins eclorent, & qu'on n'a plus la peine que de les nourir. Dès que ces petits animaux ſont ſortis de la coque, les hommes leur tiennent lieu de poule & de mere; ils les accompagnent & ſavent les reconoitre entre les autres. Ils nouriſſent très peu de chevaux; encore veulent ils qu'ils ſoient rétifs & ſujets à ſe cabrer, ne les élevant que pour exercer la Jeuneſſe dans l'uſage qu'on peut faire du Cheval.

Ce ſont les beufs qui portent tout le travail, ſoit pour labourer, ſoit pour la charge. Les *Utopiens* avouënt que ces bêtes ſont moins vives & moins impetuëuſes que les chevaux: mais d'un autre côté, ils alléguent que le Beuf eſt plus patient; qu'il eſt moins ſujet aux maladies; que ſa nouriture ne coute pas tant de peine, ni de dépenſe; & qu'enfin,

après que le Beuf a vieilli dans le service, il est encore bon pour la table.

Ces Peuples ensemencent uniquement la terre pour recueillir des grains propres à faire du pain. Ils boivent les sucs de raisin, de pomme, de poire; quelquefois de l'eau, tantôt pure, & souvent bouillie avec du miel & de la réglisse qui abonde en ce Païs-là. Quoi que ils sachent précisément, car ils excellent en ce genre de Supputation, la quantité de vivres qui se consume dans la Ville & à la Campagne; ils ne laissent pourtant pas de semer des grains, & de nourir des bêtes beaucoup au delà de leur besoin. Devineriez vous bien la raison? c'est pour en faire part à leurs Voisins.

Quant aux utenciles de ménage, aux meubles, & à toutes les choses necessaires qu'on ne peut pas tirer de la Campagne, nos Insulaires le prennent dans la Ville: ils n'ont qu'à s'adresser aux Magistrats; & sans qu'on exige rien en échange, ils obtiennent d'abord ce qu'ils demandent. La plûpart s'assemblent tous les Mois pour célébrer un Jour de fête. Quand le tems de la Récolte aproche, les Directeurs du labourage font savoir aux Magistrats de la Ville combien

de

de monde il feroit à propos de leur envoïer. Ce nombre de Moiſſonneurs étant venu exactement au tems indiqué, pourvu que le Ciel ſoit ſerain, toute la Récolte peut ſe faire en un jour.

*Des Villes d'*Utopie, & *Principalement de la Ville d'*Amaurote.

QUI en conoit une, les conoit toutes, tant elles ſont parfaitement uniformes, à moins que la differente ſituation n'y mette quelque *diſſemblance*. Je ne m'attacherai donc qu'à une de ces Villes: il importe fort peu la quelle. Mais pourrois-je mieux choiſir que la Ville *d'Amaurote?* Il n'y en a point de plus noble ni de plus illuſtre: toutes les autres Villes lui cèdent par reſpect pour le Sénat. D'ailleurs, c'eſt la ville que je conois le mieux, y aïant paſſé cinq bonnes années ſans en ſortir.

Amaurote eſt donc ſituée ſur la pente d'une douce Colline, étant d'une forme preſque quarrée. Sa largeur, qui commence un peu au deſſous du haut de ce Coteau, s'etend deux mille pas ſur le Fleuve *Anidre*, devenant un peu plus lon-

longue à mesure que vous cotoiez les bords de la Riviére. L'*Anidre* commence à quatre vingt mille au dessus d'*Amaurote*: sa source n'est qu'un petit courant d'eau vive; mais, augmenté, grossi par la rencontre des autres fleuves, & principalement de deux, qui sont d'une mediocre grandeur, il devient lui même une grande Riviere. L'*Anidre* a cinq cens pas de largeur devant la Ville d'*Amaurote*, d'où, en croissant toujours, & roulant ses eaux soixante mille dans un lit penchant, il se jette enfin dans l'Océan.

Dans tout ce vaste espace, qui est entre la Ville & la Mer, par le moïen de ce Fleuve rapide, le Flus & le Reflus se succedent alternativement, & durent six heures entieres. Quand la Mer vient, elle couvre pendant trente mille de longueur tout le canal de l'*Anidre*, & fait reculer la Riviere. Un peu plus loin, la Mer gâte par son sel l'eau de l'*Anidre*: mais ce Fleuve, s'adoucissant peu à peu, porte à la Ville son eau toute pure, & conserve cette douceur jusqu'auprès de de son embouchure. La Ville, située sur l'autre rivage du Fleuve, joint par un pont de pierre, merveilleusement bien travaillé en arcades, du côté le plus éloigné

gné de la Mer, en ſorte que les Vaiſſeaux peuvent paſſer, ſans rien craindre, vers toute cette partie de la Ville.

Il y a encore une autre Riviere, qui, à la verité, n'eſt pas large; mais en recompenſe, elle eſt calme & fort agréable. Ce Fleuve prend ſa ſource de la même montagne où *Amaurote* eſt placée; & traverſant la Ville, par le milieu, & toujours en decendant, il ſe mêle avec l'*Anidre*. Les *Amaurotains*, aïant environné & fortifié d'un Rempart, la tête & la ſource de ce Fleuve qui prend ſa naiſſance un peu hors de la Ville, l'ont joint à la Ville même. Le but de cette précaution eſt, qu'en cas d'irruption, les ennemis ne puiſſent, ni arréter, ni détourner, ni empoiſonner l'eau. De cette ſource l'eau coule par des canaux faits de terre, en divers endroits de la baſſe Ville; & où la ſituation du lieu ne permet point la même commodité, ils ſe dedommagent par de grandes & creuſes citernes que la pluïe remplit, & qui leur ſont auſſi utiles que les Canaux.

Des murailles hautes, larges, & revêtuës d'un grand nombre de Forts, entourent la Ville, L'aproche de ces murail-

railles eſt defenduë par un Foſſé, où il eſt vrai qu'il n'y a point d'eau, mais qui eſt profond; qui eſt large; & qui par la quantité des épines qui le couvrent, eſt difficile, & dangereux à paſſer. Ce Retranchement environne les Murailles de trois Côtez; & la Riviére tient lieu de Foſſé au quatrième. Les Ruës ſont diſpoſées commodément, ſoit pour le tranſport, ſoit pour mettre les Citoïens à l'abri des vents: les Edifices ne ſont rien moins que mal propres; & de l'autre côté des Maiſons on en découvre une longue ſuite qui s'étend dans toute la Ruë, & entre les quelles, il n'y a pas le moindre intervalle. Un eſpace, large de vingt pas, ſépare les deux rangs d'Edifice, & forment le milieu de la Ruë. Derriere les Maiſons, & autant que la Ruë peut s'étendre, eſt un Jardin ſpacieux, & fermé de tous côtez par une Haïe. Chaque Maiſon a deux portes: l'une, pour ſortir dans la Ruë; l'autre, pour entrer dans le Jardin. Par ces portes, qui toutes deux peuvent s'ouvrir d'un petit coup de main & qui ſe ferment d'elles mêmes, par ces portes, dis-je, il eſt permis à qui que ce ſoit de venir chez eux, par la raiſon qu'ils ne poſſèdent rien qu'en *Com-*

mun

mun. Les *Utopiens* ont une coutume à la quelle je suis sûr que vous ne vous attendriez jamais. Le croiroit on? Tous les dix ans, ils changent de Maison; & c'est le sort qui en decide.

Ils estiment, ils aiment beaucoup leurs Jardins: ils y ont des vignes, des fruits, des herbes, des fleurs; & le tout d'une si belle & bonne Culture, que je n'ai jamais rien vû de plus utile, ni de plus agréable. Ce n'est pas seulement le plaisir qui leur inspire l'amour du *Jardinage*: c'est aussi une certaine emulation qui règne chez les Habitans, & qui fait que ceux de chaque Ruë s'efforcent à l'envi à qui cultivera le mieux le Jardin qui leur est échu. Et certainement, vous ne pourriez trouver dans toute la Ville rien de plus commode, soit pour l'usage des Citoïens, soit pour leur agrément. Aussi presume-t-on aisément que le Fondateur de la Ville n'a rien tant recommandé que cette utile & divertissante occupation.

Les *Utopiens* prétendent que ce fut leur *Utopus* qui traça le Plan de toute la Ville d'*Amaraute*: mais voïant bien que la durée d'une Generation ne suffiroit pas pour l'embellir, pour la policer, pour

la

la bien cultiver, il laiſſa ce ſoin là à ſes Deſcendans. Leurs Annales, qui ſont ecrites avec autant d'exactitude que de ſcrupule touchant la Verité, comptent, depuis la metamorphoſe d'*Abraxa* en *Utopie*, dix ſept cens ſoixante ans. Suivant cette groſſe & longue Hiſtoire, les Maiſons étoient baſſes au commencement: ce n'étoit proprement que des cabanes, que des hutes, que des chaumieres: toutes étant conſtruites du premier bois qui ſe trouvoit; & le toit qu'ils bâtiſſoient en pointe, n'étant couvert que de paille.

A preſent, toutes les Maiſons ſont de trois étages: les murailles ſont bâties en dehors, ou de caillou, ou de moëllon, ou de ciment, ou de brique; & en dedans force mortier. Le toit eſt plat; on le couvre d'une certaine matiere broïée, qui ne coute rien, qui n'eſt nullement *brulable*, mais d'ailleurs ſi bien compoſée, que non ſeulement le feu n'a ni droit ni pouvoir ſur elle; mais même elle vaut mieux que le plomb pour garantir du vent & des orages. Leurs fenêtres ſont vitrées, car le verre eſt fort en uſage en ce Païs-là; & c'eſt par le moïen de cette matiere fragile qu'ils repouſſent le vent.

Quel-

Quelquefois aussi, au lieu de verre, ils se servent d'une toile fine, & imbibée d'une huile fort luisante, ou d'ambre fondu: cela produit deux bons effets; car la clarté en est plus grande, & on en sent moins de vent.

Des Magistrats de l' Utopie.

Chaque trentaine de Familles élit tous les ans son Magistrat. On le nommoit anciennement *Syphogrante*: mais dans la langue moderne, ils lui donnent le titre de *Phylarque*. On etablit sur chaque dizaine de *Syphograntes* un Directeur qu'on apelloit autrefois *Tranibore*, & qui se nomme aujourd'hui *Protophilarque*. Enfin, tous les *Syphograntes*, c'est à dire un Corps de deux cens Magistrats, après avoir juré qu'ils choisiroient le Citoïen le plus digne, & le plus utile à la Patrie, donnent secretement leur suffrages, & proclament pour Prince, un des quatre que le Peuple propose. Car la Ville etant divisée en quatre parties, chaque quartier elit son Homme, & le recommande au Senat.

La Principauté est à vie; à moins que Celui qui en a l'Administration, ne donne

ne de grans soupçons qu'il vise au Despotisme. Les *Utopiens* élisent tous les ans leurs *Protophilarques*, autrement *Tranibores:* mais ils n'en créent pas souvent de nouveaux. Tous les autres Magistrats n'exercent leur charge que pendant une année. De trois en trois jours, quelquefois plus souvent, selon que le cas le requert, les *Protophilarques* tiennent conseil avec le Prince. On y délibére sur les affaires generales de la République. Quand il survient des differens entre les Particuliers, ce qui arrive très rarement, on apaise cela au plus vîte. La Loi est que deux *Syphograntes* soient presens dans le Sénat pendant toute la Séance: chaque jour c'en sont deux differens: mais ces Séances se tiennent avec une telle sagesse, que la matiere est trois jours sur le Tapis avant qu'on régle, & qu'on ordonne rien; j'entens la matiere d'Etat. Hors le Sénat & les Comices, ou Assemblées du Peuple, defense sous peine de mort, à tous les Citoïens de s'entre-consulter sur *les Affaires Communes*. Les *Utopiens* disent qu'on a fait cette Loi-là pour empêcher que le Prince, de concert avec les *Protophilarques*, ne pensent à opprimer la Nation, & à changer

ger la forme de la République. C'eſt pour cela que toutes les fois qu'il s'agit d'une affaire de haute importance, on la renvoïe au Tribunal des *Syphograntes*; & ces Magiſtrats, après avoir communiqué la choſe aux Familles de leur Diſtrict, ils déliberent entre eux, & portent au Sénat la concluſion de leur Conſulte.

Quelquefois, on veut avoir le ſentiment & l'avis de tous les Inſulaires; le Sénat a même une coutume fondée ſur la Prudence: c'eſt de ne diſcuter jamais une afaire le même jour que elle a été propoſée: on la remet toûjours à l'Aſſemblée du lendemain. Ils ont etabli ſagement cette pratique-là pour empêcher un inconvénient qui pourroit préjudicier à l'Etat. Le voici, & par là vous pouvez aſſez voir juſqu'où ces Peuples pouſſent la précaution. Lors qu'on opine ſur le Champ, diſent ils, on s'expoſe à un grand mal. Le Senateur qui aura dit ſur l'afaire en queſtion tout ce qui lui ſera venu dans l'eſprit, penſera plus, en ſuite, à ſoûtenir ſon ſentiment, qu'à procurer l'Interêt Commun. Ce Juge fera plus de cas de ſon opinion; & ſon avis hors de ſaiſon l'empêche de ſe retracter: il craint qu'on ne l'accuſe d'imprudence; il a peur de paſ-

ſer

ſer pour un Etourdi, pour un homme qui n'eſt point maitre de ſa Langue; & qui, pourvû qu'il parle, ſe ſoucie peu de la reflexion. Voila ce qui oblige les *Utopiens* à donner aux Magiſtrats le tems neceſſaire pour ſe préparer à la délibera-tion.

*Des Arts de l'*Utopie.

Ces Peuples ont une Profeſſion commune à tous les Habitans des deux ſexes; & Perſonne n'en eſt exemt; c'eſt l'Agriculture. On les y elève tous dès l'Enfance, ſoit en leur en donnant les régles & les preceptes dans l'Ecole, ſoit en les envoïant dans les Campagnes les plus proches de la Ville. Cette Jeuneſſe aprend cet Art-là, comme en jouant : on ne ſe contente pas de leur en donner la Speculation : mais pour leur dénouër, pour leur fortifier les nerfs par l'exercice corporel, on les met auſſi à la pratique.

Outre l'Agriculture, qui, comme je viens de dire, eſt commune à toute la Nation, chacun aprend un autre métier, & le regarde comme ſi c'étoit le ſien. Ces Arts-là conſiſtent preſque tous ou en laine, ou en toile, ou en maſſonnerie, ou

ou en fer, ou en charpenterie. Il n'y a point en ce Païs-là d'autre manufacture, d'autre travail d'Artisan qui merite qu'on l'articule, & qu'on en fasse mention. Nos *Utopiens* sont tous vêtus de la même maniere, excepté celle qui distingue les Hommes d'avec les Femmes, & les Mariez d'avec ceux ou celles qui vivent dans le Célibat. Hors cela, dis-je, les vêtemens sont uniformes dans toute l'Ile : la Coutume en est inviolable ; & ce grand Tiran, nommé Mode, qui cause tant de bigarure, tant de ridicule chez certaines Nations, n'a nul pouvoir en *Utopie*. Les habits de ces Insulaires sont assez propres, & l'oeuil s'y accommode aisément ; bien taillez pour la souplesse, pour l'agilité des Membres ; & de bonne défense contre le chaud & le froid. Chaque Famille fait ses habits.

Quant à tous ces autres Arts que j'ai specifié, il n'y a personne qui n'en aprenne quelqu'un, hommes & femmes. Mais les femmes, comme étant plus foibles, sont occupées aux Ouvrages les plus faciles : elles ne travaillent guere qu'à la laine & qu'au lin. Pour les hommes ? Ils se chargent de tous les metiers pénibles. Ordinairement chaque particulier embrasse la Vacation

cation de ses Parens ; & presque tous sont portez naturellement à faire un tel chois. Si quel-cun a de l'inclination pour un autre Art, on le fait passer par adoption, dans une des Familles où on exerce le travail qui lui plait ; & en ce cas-là non seulement son pere, mais aussi les Magistrats ont soin que l'Aprenti entre au service d'un honnête & respectable Pere de famille. Si un jeune homme, aïant apris un Metier, veut en savoir encore un autre, on le lui permet à la même condition. Quand l'Ouvrier possède deux Arts, il lui est libre d'exercer celui qu'il aime le mieux, à moins qu'il n'y en ait un qui soit plus necessaire à la Ville.

La principale, & presque la seule fonction des *Syphograntes*, c'est de veiller contre la Paresse ; c'est de prendre soigneusement garde que pas un Citoïen ne soit oisif ; mais que tous soient attentivement appliquez, chacun à son Ouvrage. Cependant, leur travail est moderé : ils sont bien eloignez de s'y mettre dès le plus grand matin, & de continuër tout le jour jusqu'à bien avant dans la nuit. Ils ne se regardent pas comme des bêtes destinées à trainer, & à porter sous les

coups,

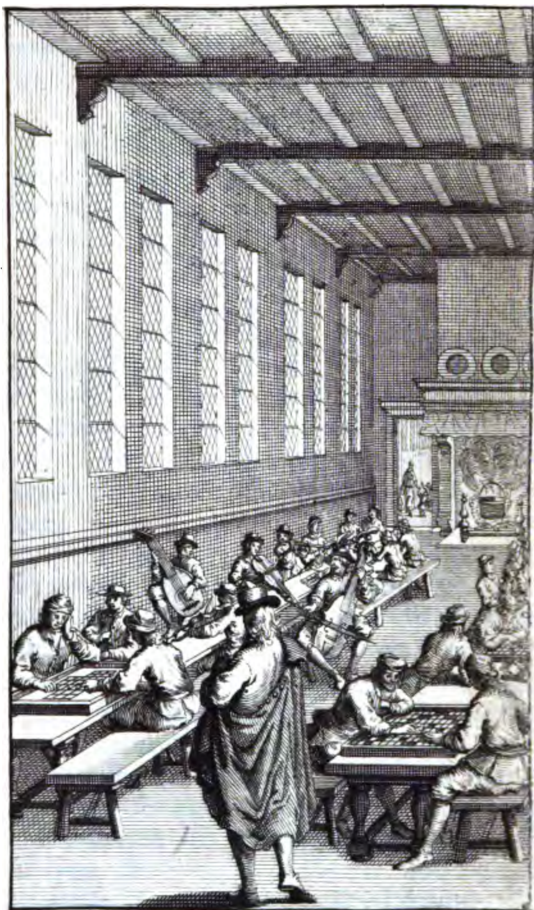
coups; ils ne se fatiguent pas comme on lasse les chevaux. Effectivement, il n'est point de destinée plus malheureuse, plus affligeante, plus accablante, que d'être reduit par le sort à passer les jours dans un travail perpetuël; c'est vivre dans la condition d'un pauvre esclave qui païe de son repos & de sa liberté, le petit & court plaisir de respirer en se conoissant miserable. Disons le par un sentiment d'humanité : helas ! c'est neanmoins presque par tout le destin des Ouvriers. Ce n'est pas celui des *Utopiens*.

Comme chez nous, la durée de vingt quatre heures bien égales fait chez eux la mesure d'un jour & d'une nuit. De ces vingt quatre heures, ils n'en emploïent que six au travail. Ils sont à l'Ouvrage trois heures avant midi. Cette premiere tâche finie, ils dinent, après quoi ils se reposent deux heures. Ensuite, ils retournent au métier pour les trois autres heures; & cela les menant jusque au soir, ils soupent & finissent ainsi la journée. Comme nôtre douzième heure est la premiere pour eux, ils se couchent vers les huit heures, & ils ont le même espàce de tems pour demeurer au lit. Tous les intervalles qui sont un vuide entre le

travail, le repas, & le ſommeil, il leur eſt permis de les remplir comme ils veulent; &, pourvu qu'ils n'abuſent point de ce relâche là dans le Luxe & dans la Pareſſe, on conſent que, pour ſe repoſer de leur Ouvrage, ils s'occupent honnêtement à ce qui peut les amuſer & les divertir le mieux. Dans cet Armiſtice, dans cette ſuſpenſion de travail, la plûpart s'occupent à l'etude des belles Lettres. Car voici un de leurs uſages les plus celèbres: tous les jours, avant l'aurore & le lever du Soleil, on tient des Collégès publics, où il n'y a que ceux qu'on a choiſi pour les Sciences, qui ſoient obligez de venir y prendre leçon.

Au reſte: de tout Ordre, Mâles & Femelles, j'entens Hommes & Femmes, vont en foule à ces Colleges: l'affluence eſt incroïable; & Chacun, ou Chacune court à la Matiere qui eſt le plus de ſon goût. Si pourtant, quel-cun aime mieux emploïer ce loiſir à l'exercice de ſon Art, ce qui arrive ſouvent, ſur tout à ceux qui ne ſe ſoucient point des Speculations abſtraites; à lui permis; & même, on le louë de ce qu'il prefere à une vaine curioſité l'avantage de la République.

F 2



Après soupé, les *Utopiens* se récréent pendant une heure : en été, au jardin ; en hiver, dans ces sales communes où ils mangent. Là ils se divertissent à la Musique, ou à parler ensemble de choses réjouissantes. Pour ce qui est des Dez, des Cartes, & de tous ces autres sots & pernicieux passe-tems, nommez Jeux de Hazard, c'est de quoi ils n'ont pas la moindre conoissance. Mais, ils ont en usage deux sortes de jeux qui ressemblent assez à nos Echecs. L'un est une espèce de bataille Aritmetique entre les Unitez, où le Nombre pille le Nombre. Le second jeu, c'est de faire combatre en forme, & comme en ordre de guerre, les vices contre les vertus. Dans ce dernier Jeu, on voit parfaitement bien, & avec une morale très fine les opositions formelles qui sont entre les Vices & leur Ligue Universelle, leur Alliance generale contre les Vertus. On y voit quels Vices & quelles Vertus sont directement contraires ; avec quelles forces les Vices ataquent ouvertement ces Vertus-là ; par quelles machines ils les combatent indirectement & obliquement ; par quel secours la Vertu défait le Vice, & triomphe de tous ses efforts : enfin, on voit

dans ce jeu utile & instructif par quels moïens l'une des deux Parties sort victorieuse du Combat.

Mais afin que vous ne preniez point ici à gauche, & de peur que vous ne vous trompiez, il faut examiner plus attentivement un certain point. Quand je vous ai dit que mes Insulaires ne travailloient que six heures, peut-être vous imaginez vous que, conséquemment, ils doivent être dans la dizette de plusieurs choses necessaires à la Vie. Rien moins que cela. Bien loin qu'il soit vrai que leur travail est trop Court pour attirer chez eux tout ce qu'il y a de souhaitable tant pour l'entretien que pour l'agrement de la Vie, qu'au contraire, ce travail raporte beaucoup au de là des besoins.

C'est ce que vous n'aurez pas de peine à concevoir, pour peu que vous reflechissiez sur le grand nombre de Gens inutiles qui sont chez les autres Nations. Premierement les Femmes, qui, tout au moins, font la moitié du Peuple, les Femmes, dis-je, ne travaillent point: si, en quelques endroits, c'est le beau Sexe qui fait les afaires, les Hommes en profitent, & vivent dans la paresse & dans le sommeil. De plus: les Mini-

stres

ſtres du Culte, Cardinaux, Archevêques, Abbez, Prelats, Prêtres, Moines, ou Religieux, comme il vous plaira: raſſemblez en idée tous ces Membres Séquéſtrez, & ſeparez *du Train Commun:* Bon Dieu, quelle prodigieuſe quantité de Mortels oiſifs, & dont le plus grand Nombre ne penſe qu'aux Délices, & qu'au plaiſir *des cinq ſens de Nature.*

Ajoutez, à preſent, à *ces Légions d'Anges blans ou noirs*, ajoutez y tous les Riches; principalement, ces Proprietaires de Terres & de Châteaux, Gens que le Vulgaire ſurnomme des Nobles & des Seigneurs. Joignez à ce dernier Genre d'Habitans leur Domeſtique nombreux, & toute cette Canaille de Valets armez, qui, le plus ſouvent, ſont *des maitres jurez fripons.* Enfin, ajoutez à tous ces Inutiles, à tous ces Oiſifs, cette ſorte de Mendians, qui, quoique ſains & vigoureux, cachent leur faineantiſe ſous quelque *eſtropiment* feint, ſous une fauſſe maladie. Après un tel examen, vous ouvrirez les yeux; vous reconoitrez, j'en ſuis ſur, que beaucoup moins de Gens que vous ne penſiez, travaillent aux choſes qui ſont à l'uſage des Societez Humaines.

Calculez maintenant en vous même, combien, parmi ce petit nombre de Travailleurs, peu sont occupez aux Ouvrages necessaires. Il ne faut pas aller bien loin pour en trouver la raison. Comme chez nous l'Argent est le Mobile, & la Mesure de Tout, il s'ensuit de là necessairement qu'on exerce plusieurs Arts, vains, superflus; & qui ne servent qu'au Luxe, & qu'au Déréglement. Car, si on séparoit la Multitude des Ouvriers en aussi peu de Metiers que la Nature en demande pour vivre Commodement, dans l'abondance des choses, aussi grande que elle dévroit être, alors tout seroit à si bas prix, tout se vendroit à si bon marché que les Artisans ne pourroient pas gagner leur vie.

Mais si tous ces Hommes qui s'occupent à des Arts de nulle utilité: Si de plus cette Multitude d'Habitans qui languissent dans la faineantise, dans la mollesse; & dont chacun consume plus lui seul des fruits du travail des autres, que deux Ouvriers de ce même travail; si dis-je, on apliquoit tous ces Gens là à l'exercice des Arts utiles, vous concevez sans peine, en combien peu de tems on fourniroit tout ce que la necessité, & la

com-

commodité peuvent exiger. Il y auroit encore assez, & même, plus qu'il n'en faudroit pour remplir abondamment la Volupté; pour vû que elle fut honnête, reglée, & conforme aux impressions de la Nature.

C'est ce que l'exemple & la conduite des *Utopiens* démontrent évidemment. Chez ces Peuples vraïment heureux, dans toute la Ville, & dans le Voisinage le plus proche, à peine est il permis à cinq cens Citoïens, des deux sexes, de vaquer, à la fois, aux Ouvrages communs; & on choisit toujours, parmi les hommes & les femmes, Ceux & Celles qui ont assez de jeunesse & de force pour suporter la fatigue du travail. Dans cette République inimitable les *Syphograntes*, quoique les Lois aïent exemté de l'exercice des métiers cette Venerable Magistrature, les *Syphograntes*, pourtant, ne se dispensent point de l'Ouvrage; & ils s'y mettent comme les autres pour encourager, par leur exemple, les particuliers à bien travailler.

Il y a encore un autre Ordre de Citoïens qui ont le même privilége d'être dispensez de la Méchanique. Ce sont ceux qui, à la recommandation des Prêtres &

par les suffrages secrets des *Syphograntes*, obtiennent du Peuple permission de vaquer toute leur vie à l'étude des Sciences. Si quel-cun de ces *Parnassiens*, *de ces Initiez aux Misteres des Muses*, ne répond point à ce qu'on attendoit de lui, on vous le *relance* au plus vîte chez les Artisans. Au contraire : il arrive assez souvent qu'un Ouvrier, emploïant ses heures de relâche à la lecture & à la Méditation, fait, par son soin, par sa diligence, des progrès si considerables dans la République des lettres, qu'on le tire du Métier pour l'enroler dans la Milice savante, dans la Classe des Doctes. C'est de cet Ordre eclairé qu'on tire les Ambassadeurs, les Prêtres, les *Tranibores*; & enfin, c'est dans cette Troupe de *Lettrez* qu'on choisit le Prince. Les *Utopiens* nommoient, en leur ancienne langue, cet Administrateur suprême, *Barzane*; & dans la langue moderne, on l'apelle *Ademe*.

Comme presque tous les autres Habitans de l'Ile ne sont ni desoeuvrez, ni occupez à des Ouvrages inútiles, il est aisé de s'imaginer combien quelques heures de travail peuvent fructifier en bonnes productions. Outre ce que j'ai raporté

porté sur l'Article des Arts, ces Peuples ont encore cela de commode, que les Ouvrages leur coutent moins de peine qu'aux autres Nations. Par tout ailleurs, Pourquoi, soit pour bâtir un Edifice, soit pour le reparer, faut il tant d'Ouvriers, tant de sortes d'Artisans; & tous occupez assiduëment? la raison en saute aux yeux. Ordinairement ce qu'un Pere a fait bâtir, le Fils qui lui succède, homme peu économe, & de folles dépenses, laisse l'Edifice tomber peu à peu en ruine. Ainsi; ce que l'Heritier auroit pu conserver à peu de frais, il est obligé, pour relever le Bâtiment, de faire une copieuse évacuation du *Coffre Fort*, ce grand Autel du Genre Humain. Il arrive même fort souvent qu'une Maison, qui aura couté une Somme immense au *Bâtisseur*, celui à qui elle est echuë, par succession, ou autrement, ne trouvant point cette Maison-là à sa fantaisie, & aïant une délicatesse outrée sur les Régles & les proportions de l'Architecture, néglige son Palais, ou son Hôtel: l'Edifice se transformant en Masure n'est presque plus qu'un tas de materiaux; & le Seigneur Proprietaire fait bâtir sur un autre fond, une Maison qui ne

lui coute pas moins, que la Défunte avoit couté à ſon Prédéceſſeur.

Mais chez les *Utopiens*? A cauſe de ce bel Ordre qui ſe répand ſur tout, & par la tres ſage conſtitution de leur République, on choiſit bien rarement une nouvelle place pour bâtir. Ils remédient ſur le champ à tout ce qui pourroit endommager leurs Maiſons ; & ils vont même là deſſus au devant du mal. A vôtre avis, Meſſieurs, quel eſt le bon effet d'une telle vigilance? C'eſt que les Edifices durent plus que vous ne ſauriez croire. Quelquefois, même les Architectes, les Maſſons, & les autres Ouvriers de ce genre-là n'auroient rien à faire, ſi on ne leur commandoit de travailler chez eux à raboter les planches, à tailler & quarrer la Pierre; enfin, à tenir les matériaux tout prets, afin que, s'il ſe preſente quelque Ouvrage, on le finiſſe plus promptement.

Etes vous curieux d'aprendre encore une circonſtance touchant l'Habit *Utopien?* Voïez je vous prie, le peu de dépenſe que ces bons Inſulaires font pour ſe couvrir le corps. Au travail? Ils ſont vêtus de cuir, ou de peau. Quand ils vont dans la Ruë, ils mettent une caſa-

que



que, ou, si vous l'aimez mieux, ils mettent un *Sur-tout*; & cela, pour cacher l'habillement grossier: ce *Sur-tout* est dans toute l'Ile, d'une même & naturelle couleur. Par-là, non seulement, il ne leur faut pas, à beaucoup près, tant de Drap qu'il s'en débite dans les autres Païs: mais, même, ils font en cette étoffe-là beaucoup moins de dépense, qu'on n'en fait chez nos Nations. Quant à la Toile? il y a moins de travail; & c'est pour cela même que elle est plus en usage. Ils n'ont égard pour la toile qu'à la blancheur; & pour le drap, rien qu'à la propreté, rien qu'à la netteté, ne se souciant nullement de la finesse, ni de la délicatesse du Filage. Qu'arrive t-il de-là? Dans nos Etats, chaque Riche veut avoir quatre ou cinq habits d'une laine qui a passé par des teintures toutes differentes: il lui faut autant d'habits de Soïe; & même les grands amateurs de la magnificence & du luxe, n'ont dans leur Garde-robe guére moins qu'une disaine de ces vêtemens precieux: au lieu qu'en *Utopie*, on se contente d'un seul habit; encore, dure-t-il ordinairement deux ans.

Les *Utopiens* raisonnent juste, & en

bons

bons Philoſophes contre la pluralité des habits. Quand nous en aurions deux, diſent ils, en ſerons nous mieux munis contre le froid? Non. Nos habits etant uniformes, en paroitrons nous plus propres, plus magnifiques, plus leſtes d'un fil, d'un poil, d'une couture? Non. *Ergo*, unité de vêtement. Je poſe en fait que, ni nos Dames à tant de ſortes de parure, ni nos beaux Meſſieurs, brodez, galonnez &c. ne comprennent point du tout cette Philoſophie *Utopienne*. Il y a ſur la Terre bien d'autres belles, bonnes, & utiles Veritez, dont nous autres *fourmis humaines* ne ſommes nullement capables. Et pourquoi? C'eſt que *Monſeigneur PREJUGE*, ce Souverain Despotique de Nôtre Eſpèce à deux pieds & à tête élevée, a une force ſi douce! Ce Maitre de preſque toutes les Cervelles du Premier Pere, occupe ſi agréablement.

Pour revenir à Nos *Utopiens*, comme ils exercent tous des metiers utiles; & que même leur travail dure beaucoup moins que celui de Nos Artiſans, il arrive de là que quand l'abondance univerſelle regorge dans l'Ile, on occupe une foule d'Habitans à réparer les grans chemins

mins, s'il y en a de rompus. Souvent aussi lors qu'il ne se presente aucun travail extraordinaire, ils retranchent quelques heures de l'Exercice commun; & on annonce publiquement la diminution de peine & de travail.

Car vous saurez que la Régence n'ordonne jamais aux Citoïens de s'occuper, de gré ou de force à quoique ce soit d'inutile. La raison en est fondée sur le Bon Sens & sur l'Humanité. Vous devez conoitre le plan, la baze, le pivot de la Republique *Utopienne*. Quel est, à vôtre avis, le premier but, le motif principal, la fin dominante de ce Gouvernement *singulierement* admirable, & si heureusement inventé? le voici: ecoutez bien je vous en prie; car je parle à deux Personnes d'un discernement exquis, d'un Génie au dessus du *Superieur*.

Ce que la Magistrature *Utopienne* a sur tout en vuë, c'est que quand tous les besoins publics sont remplis, chaque Citoïen consume le moins de tems qu'il se puisse à l'exercice corporel; & qu'il emploïe tout le reste du Loisir à cultiver son esprit par les belles conoissances, & à jouir de Soi par la liberté du Coeur. Ces Insulaires, à Jugement *Solidissime*, sont

font consister dans ces deux points là le Souverain bien de la Vie, thèse extrèmément problématique, & qui a causé autrefois une grosse controverse chez la Gent Philosophe. Oh, s'il plaisoit au Ciel de vouloir bien *Utopier* toute l'Espece Humaine sur cet Article-là, & sur bien d'autres que je n'oserois nommer!

Du Commerce des Utopiens *entre eux.*

IL faut, à present, vous aprendre comment nos Insulaires agissent les uns avec les autres; la nature du Commerce qu'ils font ensemble; & la maniere de s'entre-distribuer les choses necessaires à la Vie.

Comme chaque Ville n'est composée que d'un certain nombre de Familles, elles sont presque toutes unies par le lien du Sang & de la Parenté. Quand une fille est en âge de travailler à la Propagation Phisique; quand elle est mûre pour le lit Conjugal, on se hâte de lui donner un Epoux; & elle va demeurer avec sa Moitié Masculine que elle aime, & dont elle est aimée jusqu'à la mort,

notez bien, s'il vous plait, ces deux grans points.

Mais les Mâles, soit fils, soit petits fils, soit neveux, cousins germains, *Oncles à la mode de Bretagne*, &c. tout cela reste dans la Famille : le plus vieux en est le Superieur : on lui obéit respectuëusement ; & si les années lui ont usé la Cervelle, on met en sa place celui de la Maison qui aproche le plus de son âge.

Mais de peur que la Ville, ne se dépeuple, ou que elle ne se peuple trop, on a soin que chaque Maison n'ait pas moins de dix jeunes gens, & que elle n'en ait pas plus de Seize. Chaque Ville ne doit contenir que six mille Familles, sans y comprendre pourtant la Magistrature. Quant à ceux & celles qui n'ont point encore atteint l'âge de puberté, on ne peut pas en fixer le nombre. Cette Coutume-là s'observe fort aisément en faisant passer dans les Familles dont le nombre n'est point complet, la propagation surnumeraire des autres Familles. Quand il se trouve trop d'Habitans dans une Ville, on en fournit à celles qui n'en ont pas assez.

Si le Païs est surchargé ; si on voit plus

plus de Vivans que toute l'Ile n'en peut, ou n'en doit contenir; en ce cas-là on tire de chaque Ville un certain nombre de Citoïens : on les envoïe dans le plus proche Continent où les Naturels ont terres pour pouvoir les cultiver. Ces Colonies se répandent par tout où elles trouvent liberté d'Agriculture : elles y vivent suivant les Loix *Utopiennes* ; & si les Naturels veulent s'associer avec ces nouveaux Venus, ils participent au fruit du travail.

Quand les *Utopiens* de Colonie tombent avec une Nation qui veut bien s'unir avec eux ; alors les uns & les autres, ne faisant plus qu'un Corps Civil, qu'une Societé Humaine, qu'un seul Etat, observent en commun les Lois, les Coutumes, les Usages de l'*Utopie*. Cette union est egalement profitable aux deux Peuples : car vivant ainsi à l'*Utopienne*, ils cultivent & font fructifier des terres que les Naturels croïoient ingrates, & qu'ils regardoient comme un fond de mauvais raport.

Si les anciens Habitans refusent de vivre à la maniere de la Colonie, on les chasse de l'étenduë de Païs ou les Nouveaux Venus se sont bornez ; & quand ils

ils s'opiniatrent à rester, on emploïe la force des Armes pour les contraindre à se retirer. Nos *Utopiens* ont pour principe, que la cause la plus juste, la plus legitime de la Guerre, c'est contre un Peuple, qui, bien loin de cultiver son Païs, laisse les Terres en friche, & n'en retire aucune utilité, ne voulant pas neanmoins en ceder la possession à ceux qui, suivant l'ordre de la Nature, cherchent à vivre de leur travail.

S'il survient quelque accident qui diminuë tellement le nombre des Insulaires, que on ne puisse pas y remedier en gardant la forme, & constitution des villes dans la Republique, ce qu'ils disent n'être jamais arrivé que deux fois, & ce fut par le ravage de la Peste, alors les Citoïens revenant dans l'Ile, la repeuplent. Car ils aiment mieux détruire les Colonies, que de soufrir qu'il y ait la moindre diminution dans aucune des Villes de l'Ile.

Mais je viens à la maniere dont les Citoïens vivent ensemble. Le plus âgé, comme j'ai dit, preside à la famille. Les femmes servent les maris; les enfans sont sous le commandement des parens; & enfin

fin les plus jeunes ſe ſoumettent à la direction des plus vieux. Toute la Ville eſt partagée en quatre quartiers egaux. Au milieu de chaque quartier eſt le Marché pour toutes les choſes neceſſaires à la vie humaine. Là ſe portent dans certaines maiſons les ouvrages de chaque famille, & ſont diſtribuez dans ſes magazins, chaque ouvrage ſelon ſon eſpêce: tous les Peres de famille vont demander dans ces maiſons Publiques tout ce qu'il faut, pour eux & pour leur dépendance, & ils l'emportent ſans donner d'argent, & ſans marquer aucune reconnoiſſance. Comment refuſeroit-on quelque choſe à ces Peres de famille, à ces dignes Superieurs d'humanité? L'Abondance eſt generale en *Utopie*; il y a de toutes choſes autant qu'il en faut; & d'ailleurs on ne craint nullement qu'aucun Citoïen demande au dela de ſon beſoin. Par quel motif pourroit il courir au ſuperflu, lui qui eſt tres aſſuré de ne manquer de rien? Ce qui produit l'avidité & l'inſatiabilité d'avoir chez toutes les Eſpêces des êtres Mortels, ce n'eſt que la crainte de ne point joüir ſuffiſamment. Pour Meſſieurs les Humains? ce ſont l'ambition & la ſuperbe qui les rendent ſi horriblement affamez

mez de bien : leur envie demesurée de figurer plus que les autres, par une vaine & meprisable ostentation les tient toujours alerte pour le non necessaire. Les *Utopiens*, Dieu merci & le bon sens, sont exempts de ce malheur-là.

A ces Marchez, dont j'ai parlé, en sont joints d'autres pour la nouriture : on y aporte, non seulement des herbes & des legumes, des fruits, & du pain; mais aussi du poisson, des bêtes à quatre piez, de la volaille, & enfin tout ce qu'il y a de mangeable. Il y a hors la Ville des endroits propres à faire couler le sang des animaux, & les ordures par de l'eau courante. C'est de ces endroits ecartez qu'on aporte les bêtes tuées & bien nettoïées par les valets : car les Magistrats en *Utopie* ne permettent point aux Citoïens d'exercer le mêtier de tuërie : ils croïent que l'art sanguinaire & cruel de massacrer les bêtes accoutume les hommes à perdre insensiblement l'impression naturelle de Clemence & de Douceur, c'est à dire le plus riche present que la Nature puisse nous faire. Ils ne veulent pas non plus qu'on aporte dans la Ville aucune saleté, ni pouriture ; & cela par une sage precaution, craignant

que l'air corrompu par ces mauvaiſes exhalaiſons ne cauſât des maladies.

Outre cela, il y a dans chaque ruë de grandes Sales eloignées les unes des autres à diſtance égale, les quelles ont chacune leur nom diferent. C'eſt là ou les *Syphograntes* demeurent. A chaque Sale on aſſigne trente familles, quinze de chaque côté, pour y prendre le repas. Les pourvoïeurs de Sales s'aſſemblent à une certaine heure ſur le Marché, & aïant compté le nombre des bouches à nourir, ils demandent des vivres. Mais on penſe premierement aux malades; & ceux-ci ſont ſoignez dans des Hôtelleries publiques. Car vous ſaurez une humaine & charitable particularité. Hors l'enceinte de la Ville, un peu loin des Murailles, ils ont quatre de ces Hôtelleries, toutes ſi ſpacieuſes qu'on les prendroit pour autant de petites Villes ou de Bourgs: ils font cela pour deux raiſons: la premiere, afin que les malades, en quelque quantité qu'ils ſoient, ne ſoufrent, par une demeure trop etroite, quelque incommodité qui recule leur gueriſon. L'autre motif eſt afin que ſi le mal eſt contagieux, les malades n'aïent point de communication avec les ſains.

Ces

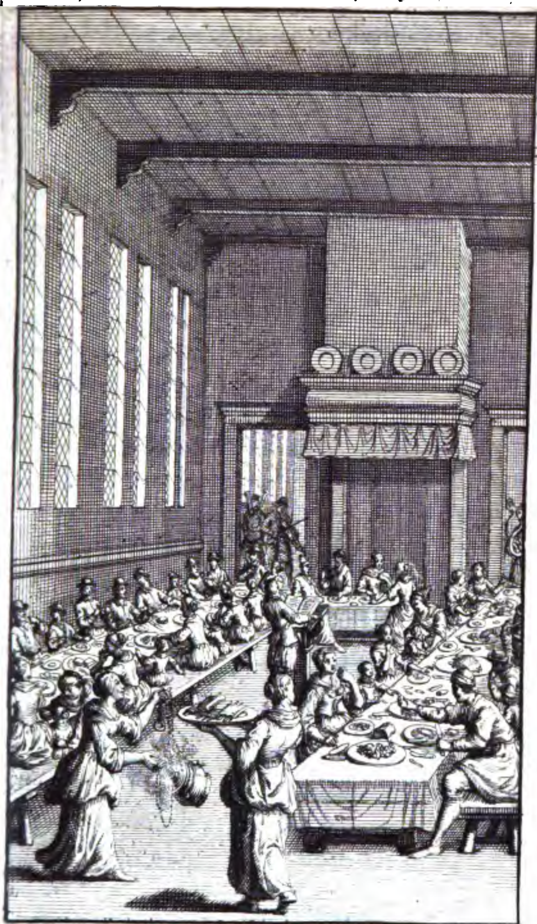
Ces especes d'Hôpitaux sont bien meublez, bien fournis de tout ce qui peut contribuer au recouvrement de la santé: on y traite les infirmes avec tout le soin, & toute la delicatesse imaginable: les plus habiles Medecins y exercent leur profession avec une grande assiduité: enfin il y a tant de plaisir à être malade en *Utopie*, que, quoi qu'on ne contraigne personne d'aller à l'Hôpital, il n'y a pas un Citoïen qui, étant incommodé, ne prefere ce sejour d'*Esculape* à son propre domicile, & qui, nonobstant le plaisir du chez-soi, n'aime mieux être avec les malades, que de coucher dans son lit.

Quand le pourvoïeur des Hôpitaux a reçu les vivres, ce qui se fait par Ordonnance des Medecins, on distribuë ce qu'il y a de meilleur également à toutes les Sales proportionnement au nombre des mangeurs. On a pourtant egard au Prince, au Pontife, *aux Tranibores*, aux Ambassadeurs, & à tous les Etrangers, s'il y en a; mais il s'y en trouve rarement, & toûjours fort peu. Aux heures fixées pour le diné & pour le soupé, toute la *Syphograncie* s'assemble, étant avertie au son d'une Trompette d'airain, excepté

ceux qui ſont dans les Hôpitaux, ou dans leurs Maiſons. Après que on a rempli tout le neceſſaire pour les Sales, il n'eſt defendu à perſonne d'aller au Marché pour avoir de quoi manger en particulier. Les Magiſtrats ſavent bien que, par une telle permiſſion, la Communauté de Vie ne court pas grand riſque. Car quoique chaque Citoïen ait la liberté de manger chez ſoi, neanmois peu le font volontiers. Cette ſingularité paſſe chez ces Inſulaires pour une malhonnéteté; & de plus ils regardent comme une folie de ſe donner la peine d'aprêter un mauvais repas, lors qu'ils peuvent en avoir un bon, un ſplendide, tout préparé dans une Sale de leur voiſinage.

Dans cette Sale, ce ſont les Valets qui exercent le Miniſtere de Cuiſine qui ſalit d'avantage, & qui donne le plus de peine. Mais pour preparer, pour cuire, pour aſſaiſonner les plats, cela ne regarde que les Femmes; & celles de chaque Famille le font tour à tour.

Suivant le nombre des Mangeurs, il y a trois Tables, quelques fois plus quelque fois moins. Les hommes ſont aſſis du Côté de la Muraille, les Femmes vis à vis; le but de cette métôde-là eſt afin que





que, ſi quelque mal prenoit aux Femmes, ce qui arrive ſouvent à celles qui ſont Groſſes, elles puiſſent ſortir, ſans troubler la Compagnie, & ſe retirer dans l'apartement des Nouriſſes. Les Nouriſſes ſont à part avec leurs Nouriſſons dans une Sale deſtinée à leurs repas: ce lieu là n'eſt jamais ſans feu, ſans berceaux, ni ſans de l'eau bien nette, en ſorte que elles peuvent coucher leurs enfans, ou deſemmailloter auprès du feu, & les faire jouër. Chaque mere donne la mamelle à ſon enfant, à moins que la mort ou la maladie ne mette un obſtacle inſurmontable à cette fonction maternelle, qui n'eſt guere pratiquée. Quand l'un de ces deux caslà arrive, les Femmes des *Syphograntes* cherchent au plus vîte une Nouriſſe: il ne leur eſt pas difficile d'en trouver: Car les Femmes qui ſont en état de rendre ce bon office s'y offrent d'elles mêmes; & il n'eſt rien que les *Utopiennes* acceptent plus volentiers: toutes ſont grand cas de cette fonction d'humanité; & d'ailleurs, l'enfant à qui on a la compaſſion de donner le lait, eſt reputé apartenir à ſa Nouriſſe, comme ſi elle l'avoit conçu, & mis au Monde.

Dans la Sale des Nouriſſes ſont aſſis

tous les enfans qui n'ont point encore cinq ans accomplis. Les autres Jeunes Gens, c'est à dire, les Garcons & les Filles qui sont assez murs, assez âgez pour entrer dans le lien du Mariage, font le service des Tables, ou s'ils ne sont pas encore assez forts pour soûtenir ce travail-là, ils sont obligez d'être debout devant la Table; & cela, en gardant un silence profond. Les uns & les autres mangent ce qui leur est presenté par ceux qui sont assis: & ils n'ont point d'autre tems séparé pour prendre leur repas.

Chez les *Utopiens* les tables sont disposées d'une maniere que d'un coup d'oeuil on découvre toute l'Assemblée. La premiere table a le haut de la Sale: au milieu de cette table, est assis le *Syphogrante*, comme devant occuper là l'endroit le plus honorable; & ce Magistrat a auprès de lui la Dame son Epouse. On met à leurs côtez deux Vieillards des plus âgez, & des plus vénérables; Car ils mangent séparément quatre à quatre. Mais s'il y a un Temple dans cette *Syphograntie*, le Prêtre & sa femme sont assis auprès du *Syphogrante*, pour présider.

Des deux côtez de la Sale, on place les Jeunes Gens: avec eux sont encore

des

des Vieillards. Par cette métôde là, il y a tout à la fois dans le lieu un assemblage, un mêlange d'egalité & de distinction. Ils disent que cet usage fut établi pour une bonne fin, & la voici : comme on ne peut ni rien faire, ni rien dire à ces tables qui ne soit vu & entendu de tous les voisins, le respect, la veneration qu'on a naturellement pour les têtes qui ont blanchi sous le nombre des années, retient les jeunes *Utopiens* dans le devoir: cela les empêche de s'émanciper, dans les gestes & dans les paroles, à rien qui puisse blesser la bien-séance, & la politesse.

On ne commence point par la premiere Place, à Servir les mets ; ce n'est pas de suite que les plats sont distribuez. Mais on porte prémierement ce qu'il y a de meilleur à tous les Vieillards dont les places sont remarquables. En suite, on sert les autres Citoïens sans diférence, sans distinction, sans la moindre inegalité. Mais, ces bons Vieillards n'aïant pas devant eux une bonne chere assez copieuse pour en faire part à toute la Maison, ils partagent, comme ils veulent, avec leurs plus proches voisins. Ainsi, chez nos *Utopiens*, on rend à la Vieillesse l'honneur qui lui apartient ; &, cependant,

un devoir si juste tourne à l'Utilité Commune ; tout le monde en profite, comme si chacun étoit un vieillard.

Ces Sages Insulaires commencent toûjours, soit diné, soit soupé, par une lecture : la matiere ne roule que sur les bonnes moeurs : mais, on ne lit pas long tems, de peur que les Auditeurs ne s'ennuïent & ne se dégoûtent. Dès qu'on a fermé le livre, les Vieillards entament une Conversation. Il ne s'y dit rien que d'honnête ; mais, pourtant, rien que de gai, rien que d'agréable. N'allez point, s'il vous plait, vous figurer qu'ils consument toute la durée du Repas à faire de longs contes, à ne dire que des Chansons. Ils écoutent aussi volontiers les Jeunes Gens : ils les excitent même à parler en leur faisant des questions ; & cela en vuë d'éprouver dans la chaleur & dans la liberté du repas, leur esprit, & leur naturel.

Le diné est court, & le soupé long. Cela ne se fait pas sans raison : c'est qu'après le diné il faut retourner au travail ; au lieu qu'après le soupé, il n'est plus question que de se coucher & dormir. Or, suivant la Médecine *Utopienne*, le lit & le sommeil sont ce qu'il y a de meilleur

pour

pour la bonne digestion. On ne soupe jamais sans musique dans cette Ile bienheureuse: on y a au dessert toute sorte de confitures & de friandises : le parfum, la cassolette, les eaux de senteur, rien de ce qui peut réjouir l'odorat n'est epargné. Enfin, ils emploient tous les moiens imaginables pour provoquer les Convives à la joie. On peut dire, même, qu'ils excèdent un peu dans ce genre-là ; car ils ont pour maxime ; que toute volupté, dont les suites ne sont pas fâcheuses, doit être permise.

Voilà, donc, une description vraïe, exacte, fidèle, de la maniere dont les *Utopiens* vivent en Ville. Pour la Campagne? ce n'est pas la même chose. Ceux qui y sont trop eloignez les uns des autres, pour pouvoir manger ensemble, prennent chez eux leurs repas. Toutes les Familles qui cultivent les Champs, ont abondamment de quoi se nourir ; He! que leur manqueroit il, puis que ce sont les *Meres Nourices* des Villes ; puisque ce sont elles qui fournissent aux Citoïens de quoi vivre si *grassement*, & si agréablement?

DES VOÏAGES DES UTOPIENS.

QUAND l'envie les prend de voïager, soit pour voir des amis qui demeurent dans les autres Villes, soit par la curiosité de conoitre les lieux, les *Syphograntes*, & les *Tranibores* y consentent volontiers, à moins qu'il n'y ait des raisons valables pour refuser la permission. Ils partent donc, un certain nombre ensemble, munis d'une Patente du Prince, qui certifie le congé, & qui fixe le jour du retour. On leur donne une Voiture, menée par un esclave public, qui pique les beufs & qui en a soin. Mais, à moins qu'il n'y ait des femmes dans la Compagnie, on renvoïe le chariot, comme ne faisant que charger, & qu'embarasser. Pendant tout le chemin, quoique ces Voïageurs ne se soient pourvûs de rien, quoiqu'ils n'aïent aucune provision, ils ne manquent pourtant de rien: ils portent, en quelque maniere, leur Maison; & se trouvent par tout comme s'ils étoient chez eux.

S'ils passent plus d'un jour en quelque endroit, chacun y travaille selon sa Vacation

tion, & les Ouvriers du même Art traitent leurs hôtes avec toute l'humanité possible. Quand quelcun, de son propre mouvement, se donne la liberté de passer les bornes prescrites; en cas qu'on le trouve sans une Lettre du Prince, il est outragé, ramené comme fugitif, châtié rudement; & s'il retombe dans la même faute, il perd sa liberté; on le fait esclave.

Si quelque Citoïen conçoit le desir d'aller roder dans les Campagnes qui dependent de sa Ville, on ne l'en empêche point, à condition que son pere, & sa femme y consentent. Mais sur quelque Terre que le Voïageur s'arrête, il faut qu'il achette, & qu'il païe ses repas, en achevant les mêmes tâches, en travaillant aussi long tems qu'on fait en cet endroit-là avant le diné & avant le Soupé. A ce prix là Nôtre Citoïen peut aller librement dans tous les lieux qui sont du ressort, & du district de sa Ville. Car on supose qu'il ne sera pas moins utile au dehors que s'il étoit en dedans; & qu'il ne rendra pas moins de service à la Ville, que s'il n'en étoit point sorti.

Conoissez vous à present l'innocence de

ces aimables Mortels? Chez eux? Nulle licence pour l'oiſiveté; nul pretexte pour pareſſe; point de cabaret ni a vin ni à biere; point de maiſon infame & de proſtitution: les bonnes moeurs ſont en ſureté; on eſt dans une heureuſe impoſſibilité de ſe corrompre: jamais rien de caché; jamais d'aſſemblée ſecrète & furtive: enfin, ces Inſulaires agiſſant toûjours enſemble, & ne ſe perdant point de vuë; c'eſt commme une neceſſité qu'ils paſſent la Vie, ſelon les Lois, entre le travail ordinaire, & un honnète repos.

Vous jugez bien, Meſſieurs, qu'avec de ſi bonnes moeurs, ces Peuples doivent jouïr d'une abondance generale; & comme cette abondance influë également ſur tous les Individus de la Nation, il s'enſuit neceſſairement que la Pauvreté, & la Mendicité ſont des Monſtres inconnus en ce Païs-là: ainſi en fût il, comme cela devroit être, dans toutes les Societez Humaines.

Il eſt bon de vous donner une idée encore plus claire de la Communauté *Utopienne*. Tous les ans, comme je croi vous l'avoir dit, trois Députez de chaque Ville viennent au Sénat *d'Amaurote*. Là, on examine ſoigneuſement le bon & le mau-

mauvais raport de tous les endroits de l'Ile. Ainsi on conoit le *beaucoup* & le *Trop peu*. Dès le même moment on compense les choses. Ordonné à Ceux qui abondent, de suppléer à l'indigence des autres; & la Ville qui a eu bonne année fournit à celle qui a eu du malheur. Tout cela se fait gratuitement & par un pur motif de liberalité; les Villes qui donnent n'exigent rien de celle à qui on fait du bien. Mais d'un autre côté, s'il manque quelque chose à ceux qui ont fourni genereusement aux besoins des Compatriotes, ils le prennent où il est; & on le leur donne au même prix, c'est à dire, sans interêt & sans obligation. Quand sera ce que *le Bon Plaisir* de Dieu fera de toute la Terre une ronde & vaste *Utopie!* Je crains fort que ce grand Ouvrage ne soit pas encore fini *au Jour du Jugement*.

Ainsi, on peut dire que toute l'Ile n'est qu'une Famille. Mais quand ils ont rempli les Magasins de vivres; quand ils ont amassé leurs provisions, ce qui se fait toûjours pour deux ans, crainte que l'année suivante ne soit pas bonne, alors ils transportent en d'autres Païs tout ce qu'ils croïent être de trop. Ce superflu

consiste presque toûjours en une grande quantité de froment; de miel; de laine; de lin; de bois; de matieres pour teindre en écarlate & en pourpre; de toisons; de cire; de suif; de cuir; & même, d'animaux. De toutes ces denrées, ils en donnent, charitablement, la septième partie aux Pauvres du Païs où ils les ont aporté; pour le reste? Ils le vendent à un prix fort mediocre. Cependant, par ce Commerce-là, ils reportent chez eux, non seulement la marchandise dont ils ont besoin, & qui n'est presque que du fer: mais ils remportent aussi beaucoup de ce *DIEU METAL* qui est si bien servi, si religieusement adoré chez ces Hommes qui se disent *RAISONNABLES*, j'entens *L'OR & L'ARGENT*:

Depuis le long tems que nos *Utopiens* font ce trafic-là, vous ne sauriez croire combien ils sont riches. C'est pourquoi, à present, ils se soucient fort peu de vendre argent comptant, ou à crédit: ils s'embarassent fort peu si le Negoce produit la Monnoïe sur le champ, ou s'il faut attendre. Neanmoins dans leurs dettes actives & passives; dans leurs livres de Compte, sans avoir jamais le moin-

moindre egard pour les Particuliers, ils s'attachent fermement à la Foi Publique, aux Lois & aux Ordonnances de la Ville.

Quand le jour du païement est échu, la Ville demande à chaque Particulier, l'argent du credit qu'on lui a fait : on met cet argent-là dans le Tresor Public ; & on s'en sert gratuitement jusqu'à ce que les Citoïens creanciers le redemandent. Ceux-ci ne redemandent jamais la plus grosse partie : car, disent ils, moi n'aïant nul besoin de cet argent-là, & l'ôter à Ceux qui en font usage, cela seroit-il equitable ? Oh si nos Gens *de par deça*, pouvoient goûter la justesse, la solidité de ce Raisonnement. Il n'y a rien sur quoi les Hommes soient plus indociles.

Au reste, si nos Insulaires ont fondement pour prêter une partie de cet argent-là à un autre Peuple ; alors, ils demandent le total de la somme. Ce n'est que pour la Guerre qu'ils gardent tout le Trésor qu'ils ont chez eux : ils s'en font comme un Rempart de metal contre les dangers pressans, ou imprevus. En tems de rupture, ils emploïent Principalement leurs richesses à entretenir des

Trou-

Troupes etrangeres. Aimant mieux exposer des Inconnus au peril que leurs Citoïens, ils attirent des Voisins à leur service, en leur donnant une Solde copieuse: Sachant bien que, presque toujours, l'Or, ce puissant Mobile, a la vertu de gagner les Ennemis mêmes; soit par trahison, soit en combatant ouvertement les uns contre les autres.

C'est pour ce sujet-là qu'ils conservent toûjours une prodigieuse quantité d'espèces, un Trésor inestimable. Mais comment pensez vous qu'ils le regardent, ce Tresor? En verité, j'ai peur & honte de le dire; je crains que vous ne me preniez pour un menteur: j'ai d'autant plus sujet de le craindre, que, si je n'avois pas été temoin oculaire de la chose, & que quel-cun me la racontât, je croirois entendre une fausseté. Plus les coutumes, les usages qu'on raporte, sont eloignez des moeurs & des manieres de Ceux qui écoutent; plus les *Ecoutans* ont de peine à croire; cela ne se peut pas autrement. Cependant, comme les *Utopiens* vivent tout autrement que nous, quiconque discerne juste sera beaucoup moins surpris de ce que ces Insulaires emploïent la Monnoie à un usage different du Nôtre.

Ne

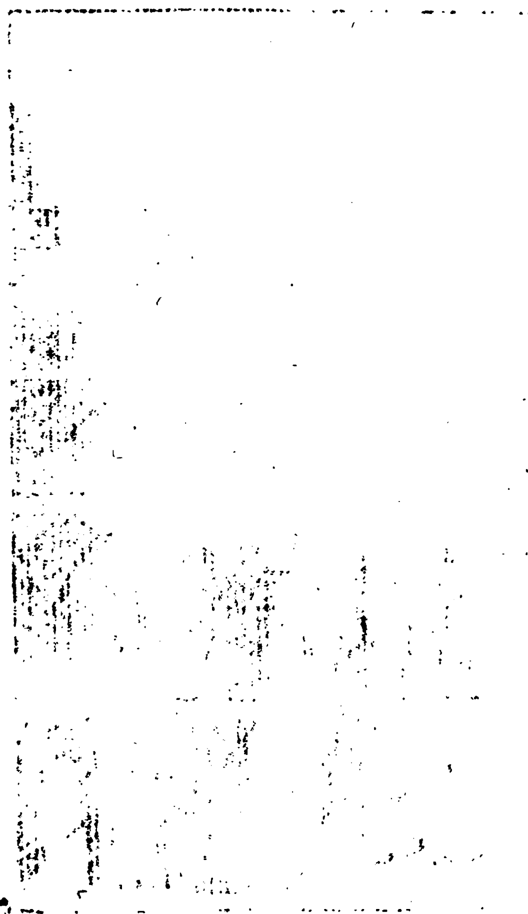
Ne se servant, donc, point d'argent pour leurs usages particuliers, ils le gardent pour des evenemens qui peuvent arriver, mais qui peut-être n'arriveront jamais. Avec une telle Police, aucun *Utopien* ne distingue des autres matieres Minerales l'or & l'argent, dont la Monnoie se fabrique; & il n'en fait cas qu'autant que la nature des choses mêmes le mérite. Vous jugez bien, par-là, qu'ils estiment beaucoup plus le fer que l'or & l'argent. On peut avancer en toute assurance, que les Hommes ne peuvent non plus se passer de fer, que de feu & d'eau. Il n'en est pas de même de l'or, & de l'argent: la Nature ne donne à ces deux métaux, recherchez, courus avec tant d'empressement, aucun usage necessaire, & dont il ne fût aisé de s'abstenir, si *la Folie Humaine* n'avoit pas mis le prix à la rareté de ces matieres. Et même, ne voïons nous pas que la Nature, comme une bonne Mere, a placé à decouvert tout ce qu'il y a de meilleur; par exemple, l'Air, l'Eau, & la Terre; & que cette Ouvriere admirable a ecarté bien loin, a caché profondement ses productions vaines, & qui ne sont de nulle utilité.

Si,

Si, donc, c'étoit l'usage en *Utopie*, d'enfermer l'or & l'argent dans une tour, comme le Vulgaire est sottement ingenieux pour juger des choses, on pourroit soupçonner que le Prince, & le Senat trompant, fourbant le Peuple, ne profitassent du Trésor public. De plus: si nos Insulaires emploïoient ces metaux à fabriquer des vases & toute sorte d'ouvrages artistement travaillez, dès qu'on seroit obligé de les refondre pour païer des Troupes, ce seroit un embaras & un chagrin; car quand on a pris plaisir au Luxe, on n'y renonce qu'avec beaucoup de peine.

Pour obvier à cet inconvenient-là, les *Utopiens* ont inventé une maniere, aussi conforme à toutes leurs autres Lois & Coutumes, que elle est oposée à nôtre Usage. Chez nos Gens on adore l'Argent; on y vole; on en amasse en toute diligence. Ainsi, les seuls Philosophes sont capables de croire ce que je vais vous dire.

Les *Utopiens* ne se servent à table que de la Vaisselle de terre, ou de verre: il est vrai que ces utenciles & ces vaisseaux sont très propres, mais cela ne coute presque rien. Quant à l'or & à l'argent, devine-





devineriez vous jamais ce qu'ils en font? des pots de Chambre, des urinaux, des baſſins à chaiſe percée; enfin tout ce qui peut ſervir aux uſages les plus bas & les plus ſordides. On voit ça & là de ces pièces de ménage, non ſeulement dans les Sales communes, mais auſſi dans les maiſons particulieres. Les Chaines & les fers qu'on met aux eſclaves pour s'en aſſurer, ou pour les châtier, ſont de ces riches métaux. Enfin, tous ceux qui, pour cauſe de crime, ont encouru la peine d'infamie, ſont condamnez à porter des anneaux d'or aux oreilles, à en avoir les doigts envelopez; un collier de la même matiere; & la tête liée d'un ruban, ou d'une chaine d'or.

C'eſt ainſi que ces Peuples font tout leur poſſible pour mettre chez eux l'Or & l'Argent en mépris, & même en ignominie. Il arrive de-là que ces mêmes métaux dont on ſouffre la perte chez les autres Nations, preſque avec autant de douleur que ſi on déchiroit les entrailles, ne touchent point du tout les *Utopiens*; & quand il arriveroit qu'on enlevât toutes leurs Richeſſes, pas un habitant ne s'en croiroit plus pauvre d'un ſoû.

De plus, ils ramaſſent auſſi des perles

ſur les rivages ; ils trouvent, même, ſur quelques rochers des *Pyropes*, ce ſont certains morceaux melez d'or & d'airain : ce n'eſt pas qu'ils ſe donnent la peine de chercher ces curioſitez de la Nature ; mais quand le hazard les leur preſente, ils s'amuſent à les façonner, & à les bien polir. Ils en parent, ils en ornent les petits enfans : ceux-ci ſont fiers & glorieux de s'en voir couverts : mais quand ils ſont ſortis de la premiere enfance, quand ils ont atteint un âge un peu plus avancé, voïant que ces bagatelles, ces colifichets ne conviennent qu'aux enfans, ſans que les parens leur y faſſent faire reflexion, ils quitent de leur propre mouvement, & par un principe de honte, tous ces affiquets, à peu près, comme nos enfans, lorsqu'ils grandiſſent, ſe défont peu à peu des petits jeux dont ils s'occupoient fort ſerieuſement.

Rien n'eſt, donc, plus certain, que des moeurs & des manieres de vivre ſi differentes de celles des autres Nations, produiſent d'autres idées, & d'autres ſentimens. C'eſt ce que je n'ai jamais mieux conu que dans les Ambaſſadeurs des *Anemoliens*. Ces Miniſtres vinrent à *Amaurote* pendant que j'y étois ; & par ce que cette

cette Negociation devoit rouler ſur des afaires de haute importance, ces trois Deputez de chaque Ville des quels je vous ai parlé, arriverent dans la Capitale avant les Ambaſſadeurs.

Tous les autres Envoïez Extraordinaires des Peuples les plus voiſins de l'*Utopie*, qui étoient venus auparavant dans l'Ile, & qui ſavoient les Moeurs, les Lois, les Coutumes, les Uſages, enfin l'inclination dominante des Habitans, s'y étoient conformez, bien inſtruits que nos Inſulaires ne rendoient aucun honneur à la magnificence des habits, qu'ils mepriſoient les étoffes de Soïe, & que l'Or, même, étoit parmi eux une marque d'infamie; informez, dis-je, de tout cela, ils avoient coutume de venir le plus modeſtement, le plus ſimplement qu'il leur étoit poſſible.

Les *Anemoliens* firent tout le contraire. Etant beaucoup plus eloignez de l'Ile, ils avoient eu moins de Commerce en ce Païs-là. Comme ils avoient apris que les Habitans étoient tous vêtus de la même maniere, & que leur habit étoit groſſier, ils attribuerent à la diſette cette Uniformité de vêtement, s'imaginant que nos Inſulaires n'en uſoient ainſi, que

par néceſſité, & qu'à cauſe que, manquant presque de tout, ils ne pouvoient faire autrement. Sur cette fauſſe perſuaſion, les *Anemoliens* reſolurent, avec plus de fierté que de Sageſſe, de paroître en Dieux par la magnificence de leur apareil, & d'avoir des ornemens eclatans pour eblouir les pauvres & miſerables *Utopiens*.

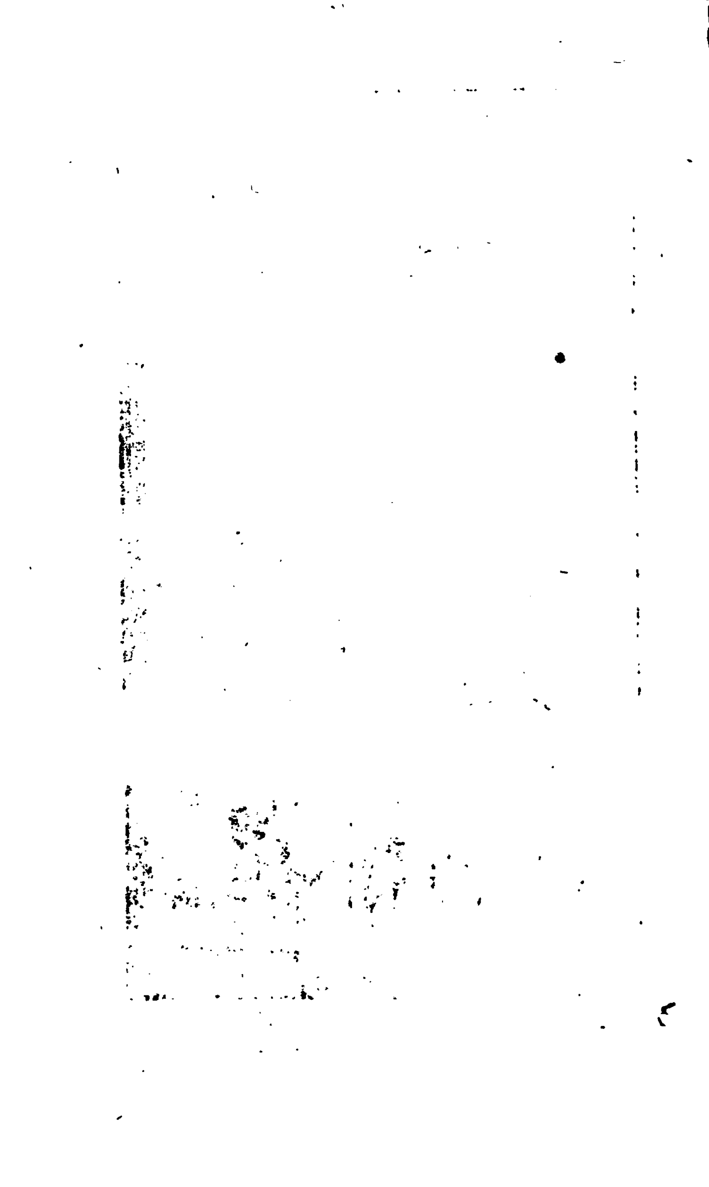
Ces Ambaſſadeurs firent donc leur Entrée : ils étoient trois, avec une ſuite de cent perſonnes; tous habillez de couleur diferente; & la plûpart d'un drap de Soïe. Pour les trois Miniſtres, qui étoient grans Seigneurs en leur Païs, voici leur equipage de corps : l'habit d'une étoffe d'or; de groſſes chaines d'or autour du Coû : des boucles d'oreilles d'or; des anneaux d'or aux mains; & au Chapeau des colliers ſuſpendus, tout brillans de perles & de pierreries. Ainſi, ces Ambaſſadeurs étoient parez de ce qui ſert en *Utopie* au châtiment des eſclaves, à la honte des infames, & à l'amuſement des enfans.

C'étoit un plaiſir de voir comment ces *Anemoliens levoient le Crête*, combien leur contenance étoit orgueilleuſe, quand ils comparoient la richeſſe, la ſomptuoſité

de



H



de leurs habits & de leurs ornemens, avec la maniere ſimple & negligée dont ils voïoient les *Utopiens* habillez. D'un autre côté, il n'étoit pas moins divertiſſant de voir combien ces Etrangers s'étoient trompez dans leur calcul: Fruſtrez de leur eſperance & de leur attente ils étoient fort eloignez de trouver chez ce Peuple, qui étoit en foule dans les rues, l'eſtime, l'admiration, & les honneurs qu'ils s'étoient promis.

A l'exception d'un très petit nombre de Citoïens qui, pour de bonnes raiſons, avoient voïagé chez les autres Peuples, tous les autres jugeoient de ce ſuperbe & magnifique apareil comme d'un ſpectacle honteux: ils prenoient pour les Maîtres les derniers de cette Troupe pompeuſe; & les ſaluoient reſpectueuſement: mais voïant les Ambaſſadeurs chargez de chaines d'or, ils les croïoient des Eſclaves; ils les laiſſoient paſſer ſans leur faire aucun honneur. Il y avoit même des petits garçons, qui aïant renoncé aux perles & aux diamans, voïant qu'il y en avoit d'attachez aux chapeaux des Ambaſſadeurs, diſoient à leurs Meres en les pouſſant; regardez, ma Mere, regardez, je vous prie: voïez vous ce grand ſot qui

porte encore des colifichets, comme s'il étoit un petit enfant: Taisez vous mon fils, repondoit la mere, très serieusement & de bonne foi, taisez vous; C'est peut-être un des fous de l'Ambassade. D'autres censuroient ces chaines d'or. De quelle utilité peuvent elles être? Ces chaines sont si menuës que les Esclaves peuvent les rompre aisément; elles sont si larges, que ceux qui les portent n'ont nul effort à faire pour les secouër & pour s'enfuir, étant libres & deliez, par tout où il leur plaira.

Les *Anemoliens* guérirent bien tôt de leur fausse prévention. Après deux ou trois jours, ils conurent *la Carte du Païs*. Ils virent que l'Or abondoit dans l'Ile, mais que les Habitans y font peu de cas de ce Metal, ou pour mieux dire, qu'ils le meprisent autant qu'il est veneré & recherché en *Anemolie*. Ces Ambassadeurs remarquerent aussi qu'on emploïoit plus d'or & d'argent pour les chaines & les fers d'un seul esclave fugitif qu'il n'en avoit couté pour l'apareil tout entier de leur Entrée. Alors, les ailes leur tomberent; & honteux d'avoir elevé si haut, si arrogamment, le faste & le luxe, ils mirent à part, ils serrerent leurs richesses & leurs ornemens. Ce qui por-

ta le plus les Ambaſſadeurs à cette louable reſolution, c'eſt qu'à force de parler plus familierement avec nos Inſulaires, ils aprirent d'eux leurs moeurs & leurs opinions.

Les *Utopiens* ne ſe laſſent point d'admirer le travers des Hommes. Eſt il poſſible, s'ecrient ils, qu'un Mortel puiſſe prendre quelque plaiſir à voir la lueur incertaine, d'une de ces petites pierres qu'il nomme precieuſes, lui à qui il eſt permis de regarder quelque etoile, & même le Soleil? ſe peut il que quel-cun ſoit aſſez foû, de ſe croire plus élevé, à cauſe qu'il eſt couvert d'un tiſſu de laine fine? Car enfin, cette laine, quelque menuë, quelque qu'elle ſoit, une brebis l'a portée, & neanmoins la bête n'étoit qu'une brebis. Autre ſujet d'étonnement chez nos Inſulaires: l'Or, diſent ils, eſt de lui même & de ſa nature, tout à fait inutile. Si ce Metal a du prix, il en eſt redevable à l'Homme; & l'Homme ne l'a fait valoir que pour s'en ſervir dans ſes beſoins: cependant l'Or eſt à preſent ſi eſtimé chez toutes les Nations, qu'on en fait beaucoup plus de cas que de l'Homme même. En voulez vous une preuve? C'eſt toûjours l'*Utopien* qui parle: Un lourdant, un Stupide, un hom-

me qui n'a pas plus d'eſprit qu'une Souche; d'ailleurs non moins grand Scelerat que maitre foû, cet homme-là tient pourtant en ſervitude pluſieurs perſonnes ſages & habiles, pluſieurs honnêtes Gens. A quel titre cela? par quel droit? C'eſt qu'il lui eſt echu par haſard un gros monceau de piſtoles. Mais ſi quelque mauvaiſe avanture, ou quelque fineſſe des Lois, laquelle ne confond pas moins le haut & le bas que la Fortune même, fait paſſer ce bien-là de cet indigne poſſeſſeur, au plus vil, au plus mepriſable fripon de ſon Domeſtique, qu'arrive-t-il? c'eſt que peu après le maitre ruiné tombe à ſon tour ſous l'eſclavage de ſon valet: il ſe réfugie chez ce nouveau Riche, la fortune duquel il regarde encore comme une dependance de la ſienne.

Mais il eſt une autre eſpèce de folie que nos *Utopiens* admirent & deteſtent le plus. Vous voïez, diſent ils, des Gens qui font une groſſe figure, & qui paſſent pour avoir *le Coffre Fort*, profond & toûjours bien rempli: vous ne devez rien à ces *Creſus*, vous ne leur avez point d'autre obligation que celle que vous vous faites de ce qu'ils ſont riches: cependant vous ne les abordez qu'en pliant le corps,

& qu'en aprochant la tête des genoux : vous ne leur parlez que le chapeau à la main, que l'encens ſur la langue ; enfin, vous leur rendez des honneurs preſque divins ; Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que vous faites cela dans une ferme perſuaſion que ces *Fortunez* ſont des ames de bouë, des avares ; & que tant qu'ils vivront vous n'aurez pas un ſoû de leur treſor. Se peut il rien de plus extravagant ?

Nos Inſulaires ont pris de tels & autres ſemblables ſentimens ; partie de l'éducation, comme étant élevez dans une République, dont les Lois & les Coutumes ſont infiniment éloignées de ces genres de folie ; partie, du Savoir, & de l'étude des belles Lettres ; car ces Peuples-là ſont fort eclairez. Il eſt vrai que dans chaque Ville il n'y a pas un grand nombre de Citoïens qui, exempts des autres travaux, ſont deſtinez à la culture de l'eſprit ; & ce ſont ceux qui dès l'enfance ont fait voir un beau naturel, un diſcernement exquis, & beaucoup de penchant pour l'Erudition : mais on fait étudier toute la Jeuneſſe ; & une bonne partie du Peuple, tant hommes que femmes, emploïent, pendant toute leur vie,

à la lecture ces intervalles libres dont je vous ai parlé.

Ils aprennent les Sciences en leur langue naturelle ; car elle n'est ni pauvre, ni desagreable à entendre ; & il n'en est point qui interprète plus fidèlement les pensées. Cette langue est répanduë dans une grande Contrée de ce Monde là ; mais elle y est plus ou moins corrompuë par tout. De tous les Philosophes dont les noms sont célebres dans ce Monde-ci qui nous est conu, les *Utopiens* n'en avoient pas même oui parler avant nôtre arrivée : cependant, sur la Musique, sur la Dialectique, sur l'Aritmetique, & sur la Geometrie ils ont fait presque les mêmes découvertes que nos Anciens. Mais, s'ils égalent presque en tout ces mêmes Anciens, ils sont, au contraire, fort inferieurs aux Dialecticiens modernes pour l'invention. Nos Insulaires n'ont pas trouvé une seule de ces règles qu'on a très subtilement inventé pour la Restriction, pour l'Amplification, pour la Supposition ; & lesquelles règles on enseigne ici de tous côtez, aux Jeunes Gens dans les Ecoles de la petite Logique. Au reste, ils ne sont nullement propres à la recherche des secondes Idées ou

Abstra-

Abſtractions: ils n'ont pas même pu voir l'Homme, pris en general, en *Univerſel*, comme on parle dans le *jargon* de la Metaphiſique : cependant, *comme bien ſavez*, c'eſt un Coloſſe que cet Homme metaphiſicien; il n'y a point de Geant, qui aproche de ſa grandeur; & cependant, nous avons démôntré l'exiſtence de ce phantôme.

Mais, en récompenſe, les *Utopiens* ſont de la plus grande habileté ſur la courſe & ſur le mouvement des Globes Céleſtes. Ils ont, même, inventé avec beaucoup d'induſtrie, certaines machines pour voir, le plus près qu'il ſe puiſſe, & pour comprendre les mouvemens & la ſituation du Soleil, de la Lune, & de tous les autres Aſtres qui paroiſſent ſur leur Horiſon. Quant à ces rencontres, à ces eloignemens, à ces amitiez & haines prétendues ſur quoi l'impoſture de la Divination, & de l'Aſtrologie Judiciaire eſt fondée, c'eſt ce qui ne leur entre jamais dans l'eſprit, non pas même en rèvant. Ils prévoient, par l'experience, & à de certains ſignes, conus depuis long tems, ils prevoient, dis-je, les pluïes, les vents, & toutes les revolutions des Saiſons. Pour ce qui eſt des cauſes

de tout cela, aussi bien que du flus & du reflus de la Mer, de sa salure; enfin, de l'origine & de la nature du Ciel & du Monde, ils pensent là dessus à peu près comme nos anciens Philosophes: ils ont, comme eux, des opinions diferentes: ils s'en eloignent lors qu'ils imaginent de nouvelles raisons: mais ils ne sont pourtant pas tout à fait d'accord entre eux.

Touchant cette partie de la Philosophie dont les Mœurs sont l'Objet, ils font les mêmes disputes que Nous: ils cherchent en quoi consistent les biens de l'ame, du corps, & de tout ce qui est hors de l'Homme: ils demandent si le nom de *Bien* convient à toutes ces choses-là, ou s'il n'apartient qu'aux seules bonnes qualitez de l'Ame. Ils philosophent sur la vertu & sur la Volupté: mais leur premiere & principale controverse est pour conoitre le vrai bonheur de l'Homme; savoir si une seule chose suffit pour le faire, ou s'il en faut plusieurs. Sur cette question là, ces Insulaires panchent un peu trop pour les Partisans du Plaisir, pour les Moralistes qui soûtiennent parmi eux, que la Volupté fait uniquement, ou du moins principalement la Felicité Humaine. Ce qui vous étonnera le plus, c'est qu'ils

qu'ils apuïent une these si douce, si naturelle, sur la Religion, quelque grave, quelque austere, quelque triste, quelque rigide que elle soit: Ils ne disputent jamais du contentement parfait, qu'ils ne joignent des principes de Religion avec ceux de la Philosophie, quoi que la derniere ne bâtisse que sur la Raison : ils croient que, sans ces deux secours, on ne peut, que foiblement, qu'imparfaitement, s'apliquer à la recherche du Bonheur de la Vie.

Voici le *Catéchisme* de nos *Utopiens*. L'Ame est immortelle, & Dieu a eu la bonté de la créer pour la rendre heureuse. Nous devons esperer que, après cette vie-ci, nos vertus & nos bonnes actions seront récompensées: mais il y a dans l'autre Monde des suplices destinez à la punition du Crime. Quoique ces dogmes soient du ressort de la Foi, quoique ces principes soient les fondemens de la Religion, les Docteurs d'*Utopie* prétendent que la Raison est necessaire pour les croire, & pour y aquiescer. Dès qu'on ôte les articles de la Croïance religieuse, ils ne balancent point à prononcer qu'il n'y a personne, quelque stupide qu'il soit, qui ne suivît l'inclination naturelle de

chercher le Plaisir, sans se mettre en peine s'il est juste, ou injuste, s'il est innocent, ou criminel. Cet homme-là prendroit seulement garde que la volupté moins sensible ne nuisît à la plus piquante, ou qu'il n'en cherchât une dont les suites seroient aussi douloureuses que la volupté auroit eu de douceur. Ecoutez, je vous prie, moraliser & raisonner ces Insulaires: pratiquer, disent ils, une vertu rude & difficile; non seulement renoncer aux agrémens de la Vie, mais même souffrir volontairement la douleur, sans esperance d'en être récompensé après la Mort; enfin, faire, desagréablement, miserablement, son passage sur la Terre, & n'attendre rien chez les Morts, n'est ce pas la plus risible de toutes les folies?

N'allez pas vous imaginer que nos *Utopiens* fassent consister le bonheur en toute sorte de voluptez; ce n'est que dans les plaisirs bons & honnêtes. Ils disent que la Vertu entraine nôtre Nature à la Volupté, comme à son Souverain Bien; & les Defenseurs du Plaisir n'ont pas chez eux d'autre fondement. Quelle définition pensez vous que ces Avocats du *Plaisir* donnent de la *Vertu?* C'est, disent

ils,

ils, vivre selon la Nature; car Dieu ne nous a créé qu'à cette fin-là. Or qu'est ce que c'est que de suivre l'impression de la Nature? Obéir à la raison en tout ce qu'on doit souhaiter, & en tout ce qu'il faut fuir. Or la Raison Humaine produit deux grans effets : premierement, elle nous excite à craindre, & à aimer la Majesté Divine comme étant l'Auteur de nôtre être, & comme nous aïant formé pour pouvoir participer au *Bonheur*. En second lieu, cette *Raison* nous avertit d'une chose; elle nous pousse à mener une vie la moins chagrine, & la plus gaïe qu'il est possible; & à aider les autres hommes, qui sont nos freres & nos associez en Nature, à joüir du même avantage.

Car vous ne sauriez trouver un Individu de Nôtre Espèce, quelque rigide, quelque triste zelateur de la vertu qu'il soit, & quelque haine qu'il ait pour la Volupté; non, vous n'en sauriez trouver qui vous découvre ses veilles, ses peines, & sa crasse, que cet homme-là ne vous fasse une espèce de commandement de soulager selon vôtre pouvoir, l'indigence & les incommoditez des autres. Cet homme-là croit, au nom de l'Humanité, qui devroit être nôtre premiere & natu-

relle vertu, que rien n'eſt plus loüable que quand l'Homme conſole, & ſauve l'Homme; qu'il adoucit la peine & l'ennui des autres; & que les délivrant de la triſteſſe, il les rend à la douceur de la Vie, c'eſt à dire, à la Volupté. Pourquoi la Nature n'exciteroit elle pas un Chacun à ſe faire le même bien?

De deux choſes l'une: la vie agreable, & conſéquemment voluptueuſe, eſt mauvaiſe, ou elle eſt bonne: ſi elle eſt mauvaiſe, non ſeulement vous ne devez ſecourir perſonne pour la lui procurer; mais même vous devez faire vôtre poſſible, pour l'ôter aux Hommes, comme étant criminelle & dangereuſe. Si, au contraire, la Vie honnêtement voluptüeuſe eſt bonne, non ſeulement il vous eſt permis d'aider les autres à y parvenir; mais même vous y êtes obligé par les lois de la Nature. Pourquoi, donc, n'auriez vous point prémierement cet egard-là pour vous même? Vous devez vous moins de ſoin, moins de faveur, moins de bonté qu'aux autres? Cette même Mere Nature, qui vous ordonne d'avoir compaſſion de vos ſemblables, vous commande t-elle d'être dur & cruel envers vous même? Les *Utopiens* veulent, donc, que la Nature exige

exige de nous une vie douce, & c'eſt ce qu'ils apellent volupté : ils ſoûtiennent que le plaiſir eſt la fin naturelle de toutes les *Actions Humaines*; & c'eſt ce qui leur fait definir la Vertu, *Vivre ſuivant l'ordre & le commandement de la Nature*.

La grande Ouvriere de l'Univers provoque donc generalement tous les Hommes, par une belle voix, mais très peu écoutée, à s'entre ſecourir pour paſſer la Vie agreablement. Cette impreſſion-là eſt juſte, & fort digne de la Sage Intelligence qui gouverne tout. En effet: aucun Individu n'eſt tellement au deſſus du ſort de Nôtre Eſpèce, que la Nature n'ait ſoin que de lui: comme elle nous produit tous de la même figure, elle nous entretient auſſi ſans diſtinction, & ſans partialité. Or, ce que cette même Nature vous ordonne le plus expreſſément, c'eſt de ne pas tant vous apliquer à vôtre bonheur, que vous procuriez le malheur des autres.

Sur ce fondement-là, nos Inſulaires ſont perſuadez qu'on doit obſerver exactement toutes les Conventions raiſonnables. Ils ne l'entendent pas ſeulement pour les Contracts & pour les Marchez entre les particuliers; ils vont juſqu'au

General. Il faut, disent ils, pratiquer scrupuleusement, religieusement, les Lois publiques, soit qu'un Prince bon & juste les ait établi; soit qu'un Peuple, ni opprimé par la Tirannie, ni trompé par l'artifice, les ait ordonné: par exemple, ajoutent ils, la Loi que nos Ancêtres ont fait, d'un consentement unanime, que nous partagerions également les commoditez de la Vie, afin que la Volupté soit commune à toute la Nation.

Puis que cette Philosophie *Utopienne* me paroit être de vôtre goût, je continuerai. Chercher, disent ils, vôtre commodité sans offenser les Lois, c'est prudence: en suite avoir soin du bonheur public, c'est humanité: mais vouloir faire les autres malheureux pour vous rendre heureux, c'est une injustice criante: au contraire; vous priver de quelque chose pour accommoder les autres, c'est-là le comble & la perfection d'une belle ame: au reste; par ce bon office, vous ne sauriez jamais tant vous ôter qu'il ne vous raporte d'avantage. Vôtre service est recompensé par le retour, par la vicissitude ordinaire des obligations réciproques; le plaisir interieur que vous sentez d'avoir fait une bonne oeuvre; enfin, le

le souvenir, la reconoissance, l'estime, l'amitié de ceux à qui vous avez fait du bien, envers qui vous avez exercé la compassion; l'idée de tout cela vous cause plus de plaisir dans le Coeur que n'auroit pu faire cette bagatelle de bien que vous avez arraché à vôtre Corps. D'ailleurs, quiconque se soûmet volontiers à la Religion, doit être dans une ferme, dans une inebranlable persuasion, que Dieu recompense la perte d'une legere & courte volupté par une joïe inexprimable, & qui ne finira jamais. C'est donc ainsi qu'après avoir bien examiné, pesé mûrement toutes choses, Nos Insulaires croïent que toutes nos actions, sans, même, excepter les vertus, tendent à la Felicité, comme à leur fin naturelle & unique.

Ils definissent la Volupté, tout mouvement, toute situation du Corps & de l'Ame, où on se contente sous la conduite de la Nature. Ce n'est pas sans raison qu'ils font entrer dans cette Definition là le Panchant Naturel. En quoi consiste, demandent ils, le plaisir complet? N'est-ce pas à ne vouloir point se contenter injustement; à ne pas perdre un plaisir plus agreable que celui dont on jouit;

jouit; à n'avoir point lieu de craindre que la peine ſuccède à la jouiſſance; enfin, à ne pas ſeulement écouter la voix des ſens, mais encore plus celle de la droite & ſaine Raiſon? Que penſez vous qu'ils concluent de-là? Donc, diſent ils, nous ſommes fondez ſolidement pour tirer cette conſequence. Tous les plaiſirs qui vont plus loin que la Nature, tels que ſont ceux que les Mortels ſe forgent, comme s'ils s'accordoient tous, mais fort inutilement, à perſecuter leur bonne Mere; & comme s'il dependoit deux de changer les choſes avec la même liberté qu'ils changent les mots; oui nous le ſoûtenons, tous ces plaiſirs non naturels, ne ſervent de rien pour la vraie Felicité: tant s'en faut; ils y nuiſent beaucoup. Preuve de cela; c'eſt que ces faux plaiſirs, pour empêcher ceux qui les aiment, de goûter aucun divertiſſement tranquile, s'emparent de leur eſprit, en le rempliſſant des images d'une Volupté Chimerique.

Il y a quantité de choſes qui, de ſoi, n'ont pas la moindre douceur; & même une bonne partie de ces choſes-là, loin d'être agreables, cauſe beaucoup d'amertume & de chagrin: cependant, par

l'apas

l'apas, par l'atrait des passions dereglées, non seulement on regarde ces choses-là comme les plus grandes voluptez, mais même on les compte entre les principales causes de la Vie. Nos *Utopiens* placent dans ce genre de volupté batarde ceux qui, comme je vous ai dit, jugent de leur merite par ce qu'il ont sur le corps, & qui sottement se croient respectables à cause qu'ils portent sur eux beaucoup de broderie & de dorure. Ces gens enflez sont doublement fats: premierement, ils estiment plus leur parure que leur personne; car enfin, en ne regardant les habits que par l'endroit de l'usage, dites moi, je vous prie, en quoi un drap fin est il plus estimable qu'un gros drap? Cependant, ces Seigneurs, ces Messieurs les *Fortunez*, comme si c'étoit par Nature & non point par la sotise, qu'ils sont distinguez de la Foule, lèvent fierement, superbement, la tête comme des Coqs; ils s'imaginent, ce qui est fort plaisant, qu'en faveur du magnifique étalage, on est obligé de mettre la Personne à haut prix; ils exigent, comme de droit, des respects, des honneurs aux quels ils n'auroient jamais osé prétendre avec des vêtemens plus simples, & moins chers; & ils

ils pouſſent l'orgueuil ſi loin, que ſi vous les laiſſez paſſer ſans faire une profonde révérence, ils ſe fâchent, ils froncent le ſourcil.

En ſecond lieu: n'eſt ce pas à ces *Riches* une folie auſſi grande que la precedente, de ſouhaiter des *hommages* vains, & qui ne feront bons à rien? Quel vrai, quel ſolide plaiſir peut on avoïr en voiant dans ſon paſſage, ôter le chapeau, ou plier le jarret? Avec vôtre permiſſion, Monſieur *Richard*, ce reſpect que les Sots vous rendent vous guérit il de la goute? Soulage-t-il la phreneſie & le delire de vôtre tête mal timbrée?

C'eſt encore une choſe admirable de réfléchir ſur cette eſpêce d'Hommes, car vous voïez bien que Nos Inſulaires continuënt toujours ſur le même ton touchant l'image de la Volupté fardée; ces hommes dont je veux parler, ſont ceux qui, pour une Chimere de Nobleſſe, ſe ſavent bon gré d'eux mêmes, ſe flatent, & s'aplaudiſſent: quel eſt le ſujet de leur contentement & de leur fierté? C'eſt que le ſort a voulu qu'ils decendiſſent d'Ancêtres, dont une longue ſuite a poſſédé du bien, & principalement des terres; car c'eſt là tout ce qui fait la Nobleſſe

dans nôtre tems. Mais quand leurs Aïeux ne leur auroient rien laiſſé; ou quand eux mêmes auroient depenſé, diſſipé toute leur ſucceſſion, ils ne s'en croiroient pas moins nobles d'un poil.

Après ces *Entêtez* de Nobleſſe, viennent ſur les rangs les grans Amateurs des pierreries. Les Gens qui ſont poſſedez de ce goût-là ſont transportez de joïe, ils ſe croïent de petits Dieux quand ils ont découvert une pierre extraordinairement précieuſe; ſur tout, ſi ce petit morceau de matiére eſt du genre des Joïaux les plus eſtimez dans le tems où ils vivent, & que leurs Compatriotes en faſſent grand cas; car les mêmes eſpêces de *Jouaillerie* ne ſont pas également priſées ni de tout le Monde, ni en tout tems. Lors que ces Curieux achettent une telle Pierre, ils la veulent ſans or, toute nuë, & ſans être enchaſſée. Ils ne la prennent, même, en cet état-là, qu'après avoir fait jurer le Vendeur, qu'après lui avoir demandé Caution, que ce diamant, ce rubis, cette emeraude, cette topaſe, tout ce qui vous plaira, eſt une pierre vraïe & fine; tant ces Archeteurs craignent qu'on ne les trompe, & qu'on n'en impoſe à leurs yeux par un faux brillant!

Or

Or faiſons ici une réfléxion. Pourquoi trouvez vous moins de plaiſir à voir la pierre artificielle, qu'à voir celle que vous cherchez? N'eſt il pas vrai que vous ne pouvez diſcerner l'une d'avec l'autre? Vôtre crainte & vos précautions prouvent cela demonſtrativement. Avoüez, donc, avoüez ingenûment, que le plaiſir que vôtre curioſité vous inſpire n'eſt fondé que ſur l'imagination; & que la difference des deux pierres eſt pour vous la même choſe que pour un Aveugle.

Que dirons nous des Avares, ces malheureux hidropiques qui brulent pour l'Argent, & dont la ſoif ardente ne s'éteint jamais? Ils entaſſent eſpêce ſur eſpêce, monnoïe ſur monnoïe: eſt ce pour s'en ſervir? Rien moins que cela. Le Metal leur étant plus cher qu'eux mêmes, ils ſeroient fort fachez de l'emploïer à leurs propres uſages. De quelle utilité leur eſt donc cet amas de pièces? à les contempler, & à les compter. De bonne foi peut on dire que ces Gens-là jouiſſent d'une vraïe volupté? Diſons plûtôt qu'ils ſont les victimes, les eſclaves d'une Imagination ſeduite par le faux Plaiſir. Quelle idée aurons nous de ces *Harpagons*, qui, par une autre ſorte de

vice,

vice, cachent ſoigneuſement un Or dont ils ne profiteront jamais, & qu'ils ne verront peut-être de leurs jours? la crainte qu'on ne leur arrache, qu'on ne leur enlève leur Treſor, les tient dans une inquietude continuelle; ſi bien que ſouvent ils perdent par la peur qu'ils ont eu de perdre. En effet: n'eſt ce pas une perte réelle, effective, quand, privant de vôtre argent vous, & peut-être tous les Mortels, vous l'enfouiſſez, vous l'enterrez? Cependant, après que vous avez caché bien avant vôtre treſor, comme ſi vous l'aviez mis en lieu de ſûreté, & qu'il fût abſolument hors de portée aux Voleurs, vous ſautez de joïe. Mais ſupoſons que quel-cun, découvrant, par hazard, ce dépôt confié à la Terre, ſe l'aproprie & l'emporte: vous ſurvivez dix ans à ce vol, & vous l'ignorez; dites moi, s'il vous plait, pendant ces dix dernieres années que vous aurez vécu depuis le vol de vôtre argent, que vous importoit il qu'on l'eût laiſſé en ſa place? Aſſurément cela vous etoit egal: & puiſque vôtre poſſeſſion imaginaire ne vous auroit été utile en rien, pendant tout ce tems-là, il étoit fort indifferent à vôtre égard, qu'on prît, ou qu'on ne prît pas le tréſor enterré.

Nos

Nos *Utopiens* font aussi entrer dans ces voluptez si sottes & si superficielles, le plaisir des jeux de Hasard; plaisir qu'ils ne conoissent que pour en avoir oui parler, & nullement par experience; & le divertissement de la Chasse, soit pour la Venaison, soit pour l'Oiseau. Quel goût, disent ils, pouvez vous sentir à jetter des Dez sur un Tablier? D'ailleurs vous l'avez fait tant de fois, que quand il y auroit à cela quelque volupté, l'exercice trop fréquent dévroit vous en avoir rebuté. Quelle douceur peut-on sentir, à entendre japper, aboïer, hurler des chiens? N'est-ce pas plutôt une occupation degoûtante? est ce un spectacle plus rejouissant de voir un chien poursuivre un lievre, que de le voir pour suivre un autre chien? On y accourt en diligence, si c'est la course qui vous divertit. Si ce qui vous retient, est l'esperance, l'atente de voir etrangler, de voir déchirer à vos yeux la bête chassée: hé! cela dévroit plutôt vous faire compassion. Comment, avec un peu de bon naturel, regarder de sang froid, un massacre si injuste & si criant? Ce pauvre animal, dont le malheur & la mort vous font tant de plaisir, est foible, il fuit de toute sa force, il est la timi-

timidité même, il eſt innocent; & l'ennemi qui le met en piéces, eſt fort, il eſt feroce, il eſt cruel.

C'eſt pourquoi, Nos Inſulaires, trouvant que tout cet exercice eſt indigne des Hommes Libres, ils l'ont renvoïé aux bouchers, qui, comme je vous ai dit, ſont tous des eſclaves. Ils ont établi chez eux que la Chaſſe feroit regardée comme la plus baſſe, la plus vile; enfin, comme la derniere partie de l'Art de tuër, & d'accommoder les bêtes: ils pretendent que les autres parties de cet Art-là ſont & plus utiles, & plus honnêtes: leur raport, diſent ils, eſt incomparablement plus profitable; & de plus, on n'y tuë les animaux que pour la ſeule neceſſité: au contraire; le Chaſſeur n'a pour but que ſon plaiſir lors qu'il fait étrangler, & déchirer une miſerable petite bête. Une autre raiſon de leur haine pour la Chaſſe, la voici. Ils ſont perſuadez que ce plaiſir de voir ôter la vie par violence, même aux bêtes, vient d'une ame naturellement dure; ou qui, du moins, à force de s'accoutumer, par l'uſage, à une volupté ſi barbare, contractera, à la fin, des ſentimens de barbarie & de cruauté.

C'eſt, donc, ainſi que ces Peuples ſoûtiennent que la Nature ſeule peut donner le vrai & ſolide plaiſir. Le Commun des Hommes met au nombre des voluptez tout ce que je viens d'articuler, & autres choſes ſemblables, car il y en a une infinité; mais un Philoſophe *Utopien* vous répondroit froidement; il eſt vrai: preſque tous les Mortels admettent ces fauſſes voluptez, & ils en uſent: mais preſque tous les Mortels ſont dans l'erreur. Rien ne mérite le nom de plaiſir que les actions & les mouvemens ſur quoi la Nature a répandu ſa douceur. Vous aurez beau objecter à ce Moraliſte: ces plaiſirs que vous nommez faux, imaginaires, fardez, bâtards, donnez leur telle epitête que vous jugerez à propos, ces Plaiſirs, dis-je, ne flatent ils pas, ne chatouillent ils pas ordinairement les ſens? Ne croïez pas, qu'avec vôtre argument vous le faſſiez demordre de ſon opinion. J'avouë, repliquera-t-il, que cet agrément, dont vous parlez, ſemble être l'ouvrage de la Volupté: mais, cette douceur ſenſuelle ne vient point de la nature même de la choſe: ce ſont les Hommes qui l'ont produite par la mauvaiſe coutume, & par le déré-

déréglement de l'Imagination. Auſſi la Corruption Humaine eſt elle cauſe que les Mortels prennent ſouvent l'amer pour le doux: à peu près comme les femmes groſſes, qui, par un goût depravé, trouvent plus de ſaveur dans la poix, & dans le ſuif, que dans le miel le plus delicieux. Cependant, quelque gâté que ſoit le Jugement, ſoit par maladie, ſoit par habitude, comme il ne peut pas changer la nature des choſes, il ne ſauroit, non plus, alterer celle de la Volupté.

Nos *Utopiens* diviſent le vrai Plaiſir en deux Eſpêces differentes: l'une apartient à l'Ame; l'autre concerne le Corps. Suivant leur Philoſophie, la Volupté de l'Ame conſiſte dans l'entendement, & dans cette douceur qui accompagne toûjours la contemplation & la conoiſſance de la Verité: ils ajoutent à cela le ſouvenir agreable d'avoir rempli ſes devoirs, d'avoir bien vecu ſelon les Loïs Divines & Humaines; & d'être fermement perſuadé d'une vie future, & eternellement bienheureuſe.

Ils diviſent en deux parties la Volupté du Corps. La premiere partie eſt celle qui cauſe dans les ſens une douceur clai-

re, evidente & manifeſte. Cela ſe fait de deux manieres diférentes: l'une par le rétabliſſement des parties que la chaleur qui eſt au dedans de nous a épuiſé, ce qui ſe fait en mangeant & bûvant; enfin, par la vertu de la nouriture & des alimens. L'autre maniere? C'eſt en ſe déchargeant de ce que le Corps a de trop, & du ſuperflu qui l'incommode. Les moïens que la Nature nous fournit pour ce ſoulagement, c'eſt de purger les inteſtins, de donner un cours libre à la veſſie quand elle eſt pleine; de ſe froter & de ſe grater dans les endroits qui demangent. Il ſurvient auſſi, de tems en tems, une autre eſpèce de volupté: celle-là ne remedie point à la neceſſité de nos Membres, ne les ſoulage point dans leurs maux: mais elle ne laiſſe pas de nous émouvoir, de nous attirer à ſoi; & cela, par une je ne ſai quelle force ſecrète, elle ne laiſſe pas de nous chatouiller par un mouvement éclatant: tel eſt, par exemple, le plaiſir que nous prenons à la Muſique.

L'autre genre de plaiſir corporel conſiſte chez les *Utopiens*, dans une telle ſituation des Membres que tout le Corps ſoit tranquile, qu'il n'y ait pas la moindre diviſion entre les parties, qui le compo-

posent ; enfin, qu'il jouisse d'une santé qu'aucun mal ne vienne interrompre. Car quand la Santé n'est nullement traversée par la douleur, elle réjoüit par elle même; & quoi que l'Ame ne soit point touchée, émuë, agitée par les plaisirs exterieurs, l'Ame n'en est pas moins contente. Il est vrai que cette bonne & paisible assiète du Corps, ne remuë pas tant les Organes, ne cause pas des plaisirs si sensibles, que la Volupté fondée sur les objets du dehors en produit. Les passions de bonne chere, d'amour, des richesses, des honneurs &c. ces passions excitent, piquent l'Ame bien autrement que ne fait la saine disposition du Corps. Cependant plusieurs Philosophes mettent le souverain plaisir dans une Santé parfaite; Presque tous les *Utopiens* avouënt que cette santé entiere, complette, est une grande volupté, que elle est comme le fondement & la baze de tous les plaisirs: elle seule, disent ils, peut rendre tranquile, calme, & souhaitable la condition de la Vie Humaine: sans la santé, tout est rude, tout est dur, tout est difficile en ce Monde-ci ; la Maladie répand une amertune generale sur tous les plaisirs, & nous empêche d'en goûter aucun qui soit pur. Ne sentir aucune douleur,

ajoutent ils, c'est insensibilité, c'est engourdissement, quand la Santé n'y est pas.

Il y a eu autrefois une vive dispute chez ces Insulaires sur cette matiere-là. Quelques uns de leurs Docteurs Moralistes soûtenoient que le nom de Plaisir ne convenoit point à une Santé stable & tranquile. Ils alleguoient pour preuve & pour raison, que le mot *Volupté* signifiant une impression actuelle & presente sur les sens, on ne pouvoit la sentir que par quelque mouvement exterieur : mais ils ont enfin trouvé ce Dogme-là ridicule, & il y a long tems qu'il n'a plus de cours, ni de partisans. Au contraire : tous les *Utopiens*, à quelques uns près, sont dans le sentiment, dans l'opinion, que le *Plaisir* consiste principalement dans la Santé ; voici comment ils raisonnent. Il n'est point de maladie sans soufrance & sans douleur : la Douleur est l'ennemie mortelle & implacable de la *Volupté*, de même que la *Douleur* est réciproquement l'ennemie mortelle & implacable de la *Santé* : pourquoi, donc, ne seroit ce pas aussi un grand plaisir de se porter bien, de posseder une santé fixe, & exemte de toute incommodité ? selon

eux

eux il importe fort peu que la *Maladie* ſoit la *Douleur*, ou que la *Douleur* ſoit dans la *Maladie*: cela leur paroit le même; & il trouvent que, nonobſtant cette diſtinction, les effets ſont entierement ſemblables.

Que la *Santé* ſoit elle même un plaiſir; ou, que elle engendre le *plaiſir*, comme le Feu engendre la Chaleur; il faut, neceſſairement que la balance ſoit egale; & comme ceux qui ſe chauffent ne peuvent pas ne point recevoir la chaleur; auſſi, il eſt impoſſible que Ceux qui jouiſſent d'une ſanté ferme & conſtante puiſſent être ſans volupté. De plus: qu'eſt ce que c'eſt proprement que l'Action de manger? la *Santé*, qui commençoit à s'altérer, combat contre la faim, avec le ſecours de l'aliment qui eſt ſon Compagnon de Guerre: celui-ci avance peu à peu contre l'Ennemie; il fait de petits progrès; puis aïant recouvré ſa vigueur ordinaire, il inſpire cette joïe que nous ſentons en mangeant de bon appetit. La *Santé*, donc, cette même *Santé* qui prend plaiſir au Combat, ne ſe rejoüira-t-elle point après avoir remporté la Victoire? Elle ne demandoit, pendant toute la durée du Choc, qu'à recouvrer ſa premie-

re vigueur : elle a eu le bonheur d'accomplir ſon ſouhait : quoi, tomberoit elle auſſi-tôt dans l'étonnement, dans la ſtupidité ? Elle ne conoitra point ſa bonne fortune, elle ne s'en félicitera point ?

Sur ce qu'on pourroit opoſer que la Santé n'a point de ſentiment, nos Inſulaires prétendent, que cette opinion-là eſt fort eloignée de la Verité. Quel homme, diſent ils, à moins qu'il ne ſoit encore dans le néant, ou parmi les Morts, ne ſent pas, en veillant, qu'il ne ſouffre rien, qu'il eſt en pleine ſanté ? Qui peut être aſſez hebeté, aſſez aſoupi, pour diſconvenir que c'eſt pour lui une grande douceur, un grand agrément de n'être point malade ? Or, la Douceur, l'*Agrément*, *le Plaiſir*, ne ſont ce pas des termes ſinonimes, & qui ſignifient la même choſe que la Volupté ?

Les *Utopiens* s'attachent, donc, ſur tout, aux plaiſirs de l'Eſprit. Ils les eſtiment les premieres, les principales voluptez de la Vie ; & ne trouvant rien de ſi agréable, rien qui en aproche, c'eſt de quoi ils font le plus de cas. Ils conviennent que la meilleure partie des plaiſirs de l'Ame, conſiſte à pratiquer la Vertu, & à

n'avoir

n'avoir rien à ſe reprocher pour la Conſcience. Pour ce qui eſt du plaiſir des ſens, & de la volupté corporelle, la Santé marche à la tête; ils lui donnent la palme & le premier rang: n'en ſoïez point ſurpris: c'eſt, diſent ils qu'on ne doit ſuivre le panchant naturel, ſoit à la bonne chere, ſoit à l'amour; ſoit, enfin, à ce qui s'apelle communément *les Plaiſirs de la Vie*; non, il ne faut ſuivre ce panchant que par raport à la *Santé*.

Ces objets flateurs & attirans n'ont point de vertu qui leur ſoit propre; ces actions ſenſuelles ne ſont point agréables par elles mêmes: ce n'eſt qu'autant qu'elles ſont ſalutaires au Corps, & que elles réſiſtent à la maladie qui ſe gliſſe ſecrettement au dedans de la Machine Humaine, & qui peu à peu en déroute les reſſorts. Comme donc, le Sage penſe & raiſonne judicieuſement, lors qu'il aime mieux detourner les maladies que de ſouhaiter la Medecine; de chaſſer la ſouffrance & les douleurs, s'il le peut, que d'apeller à ſon ſoulagement & à ſa conſolation; de même, il vaut mieux que ce genre de plaiſirs ne lui manque pas, que d'être obligé de ſe faire guerir.

Si un homme fait consister son bonheur dans cette espêce de voluptez, c'est une suite nécessaire qu'il tombe d'accord qu'il ne sera enfin monté au plus haut degré de la felicité, que lors qu'aïant toûjours soif, toûjours quelque demangeaison, il passera toute sa vie à manger, à boire, à se grater, & à se froter. Or qui ne voit qu'une telle vie seroit non seulement honteuse, mais même, tout à fait miserable? Il est sur que ces plaisirs sont les moindres & les plus bas de tous, parce qu'ils sont les moins purs, & qu'ordinairement ils portent avec eux la peine & le chagrin. Si vous y faites bien reflexion: ces voluptez ne viennent jamais qu'elles ne soient jointes avec les douleurs qui leur sont oposées. Tenons nous en à un seul exemple: la faim n'est elle pas unie avec le plaisir de manger? la partie n'est pas, même, egale. A proportion la douleur est beaucoup la plus longue: la faim naît avant le plaisir, & ne meurt que quand le plaisir meurt avec elle. La Philosophie *Utopienne* dogmatise, donc, & enseigne que, hors le cas de necessité, on ne doit pas se laisser beaucoup entrainer à ces voluptez etrangéres. Ils ne laissent pas pourtant d'y pren-

prendre plaiſir: ils ont une reconoiſſance profonde pour la bonté de *Mere Nature*: voïez, s'entre-diſent ils, comment elle en uſe *maternellement* avec ſes productions, avec ſes Enfans: comme la neceſſité les oblige de recommencer ſouvent les mêmes fonctions naturelles; la Nature les y pouſſe par un charme engageant & flateur.

Combien nôtre vie ſeroit elle triſte, ennuieuſe, déplorable, s'il nous falloit chaſſer par des poiſons, & par des medecines ameres, les maladies de la faim & de la ſoif, comme nous chaſſons les autres maladies qui nous arrivent plus rarement? Mais Nos Inſulaires entretiennent, cultivent volontiers la beauté, les forces, l'agilité, regardant ces qualitez-là comme les propres & agreables preſens de la Nature. Il y a encore d'autres plaiſirs dont ils ſont amateurs: ce ſont ceux qui ſe prennent par les yeux, par le nez & par les oreilles. Ces voluptez, diſent ils, ſont ſingulieres à l'Homme; lui ſeul eſt capable d'en jouir. Aucun autre Genre d'Animaux ne contemple la forme, l'étenduë, l'arrangement, l'ordre; enfin, la beauté du Monde. Aucune bête ne ſent les fleurs, les parfums, les matieres

& les compositions odoriferantes; elles n'en conoissent point l'agrément; & leur odorat est borné uniquement à distinguer leur mangeaille. Les Bêtes ne conoissent point les differentes inflexions de la voix; les distances & les raports entre les sons; la consonance & la dissonance; ce qui touche, ce qui emeut dans la Musique, les bêtes n'y sont ni sensibles, ni conoisseuses; c'est un des priviléges de l'Espèce Humaine. Aussi Nos *Utopiens* s'attachent ils à ces plaisirs-là comme à d'agreables assaisonnemens de la Vie. Mais quelque plaisir qu'ils se donnent, ils prennent bien garde que la moindre volupté ne nuise à la plus grande; que le plaisir n'ait des suites facheuses, & qu'il ne produise la douleur, ce qu'ils croient arriver necessairement dès que la volupté n'est pas honnête.

Nos *Utopiens* exigent beaucoup de reconoissance pour la Nature; vous l'allez voir par l'induction suivante: ils disent: Mépriser la beauté du visage; afoiblir ses forces; tourner son agilité en paresse, epuiser son corps par le jeûne & par l'abstinence; faire violence à sa Santé; enfin, rejetter les autres faveurs de la Nature, c'est être ingrat envers Nôtre

tre

tre Mere Commune. Quand on néglige ses propres commoditez pour procurer le bonheur des autres, & pour contribuër au Bien Public, dans l'esperance que Dieu tiendra compte de ce sacrifice, & qu'il récompensera cette peine-là par une plus grande volupté? A la bonne heure. Mais se faire du mal pour une ombre, pour un phantôme de Vertu sans que cela soit utile à personne; mais seulement pour s'accoutumer d'avance à la mauvaise fortune, à une adversité qui n'arrivera peut-être jamais? C'est-là, disent ils, la plus grande des folies: pour prendre de tels sentimens, il faut être né dur, cruel à soi même; il faut être d'une lâche méconoissance envers la Nature. Ne diroit on pas que ces Philosophes austeres, comme s'ils dédaignoient d'avoir obligation à l'Auteur de leur Etre, renoncent à tous ses bienfaits?

Voila donc, les principes & les sentimens de ces Peuples fortunez, touchant la Vertu, & la Volupté. Ils croient qu'à moins d'une Révélation Divine; qu'à moins qu'une Religion envoïée du Ciel, n'inspire à l'Homme quelque chose de plus élévé, de plus saint; enfin, quelque chose de Surnaturel, l'Homme ne

sauroit decouvrir, ni chercher à la seule lumiere de sa Raison, une Félicité plus vraïe, ni plus solide. Nous ne devons point nous arrêter ici à discuter, à aprofondir leur Opinion sur ce grand & important sujet. Le tems ne le permet pas; & d'ailleurs, la chose n'est pas necessaire. J'ai entrepris de vous raporter fidélement les Moeurs, les Coutumes, les Usages, les Spéculations des *Utopiens*: Mais mon but n'a pas été de défendre ces Insulaires, ni d'être leur Avocat en tout cela. Je me contenterai de vous déclarer naïvement ce point-ci: quoi qu'il en puisse être de leurs Dogmes & de leurs Maximes, je suis fermement persuadé, qu'il n'y a point eu sur la Terre de Societé Humaine si bien réglée, point de Peuple si rare, point de Republique si heureuse.

Les *Utopiens* sont d'une Corpulence legere, agile, & vigoureuse: ils ont plus de force que leur taille, qui n'est ni grande ni petite, mais mediocre, n'en promet. Leur terroir n'est pas toûjours fertile, & ils ne respirent pas un air tout à fait sain: mais ils oposent à ces inconvenients deux moïens efficaces: l'un est la sobrieté, la frugalité, la temperance de bouche & de table: l'autre, l'adresse, l'industrie,

& le travail assidu dans l'Agriculture. Par le bon regime de vivre ils se preservent des mauvais effets que les exhalaisons & les influences de l'Air pourroient causer pour la Santé ; & par leur industrie, ils previennent la sterilité de la terre & le peu de raport dans les Campagnes. Enfin, il n'y a point de Païs au Monde si fructifiant, si fécond en bestiaux ; il n'y a point d'hommes moins sujets à être malades, ni qui vivent plus long tems. Non seulement, donc, vous verriez en *Utopie* une prompte & active diligence à réparer par art & par artifice un fond naturellement ingrat, ce que font aussi nos Laboureurs : mais vous y trouveriez encore ; ici, une forêt abatue, les arbres arrachez & déracinez ; là, un autre bois planté ; & le tout par les mains du Peuple. Ce dernier travail ne concerne point la fécondité ni l'abondance ; on n'y a égard qu'à la commodité des Voitures : ils s'apliquent à mettre le bois le plus près qu'ils peuvent de la Mer, des Rivieres, & des Villes ; car, disent ils, on a bien moins de peine à transporter de loin par terre, les fruits de la Moisson & les Vivres, qu'une matiere aussi pesante, & d'un transport aussi dificile que l'est le bois. Nos

Nos Insulaires sont une Nation aizée, plaisante, ingenieuse; elle aime la douceur du repos: mais quand, pour l'utilité commune, il faut essuïer la fatigue des travaux du Corps, ces Peuples souffrent cela avec assez de courage & de patience. Hors la raison de necessité, ils n'ont nul panchant pour les exercices grossiers & pour la Mechanique. Mais quant à l'étude, à la meditation, au travail de l'esprit? ils y sont infatigables. Nous ne débutames point par leur faire conoître les Auteurs *Latins*, prevoïant bien qu'il n'y auroit que les Histoires & les Poësies qui seroient de leur goût: mais quand nous leur eûmes parlé du Savoir des belles Lettres, & de la Philosophie des *Grecs*, ç'étoit une chose admirable de voir avec quelles instances, avec quel empressement, ils demandoient nôtre secours, & nôtre interprétation pour être instruits de cette matiere-là. Voulant bien aquescer à leur priere, nous nous mîmes à lire. A parler franchement, nous le fîmes plutôt, de peur qu'ils ne s'imaginassent que nous ne voulions pas prendre cette peine-là, que dans l'esperance d'en tirer aucun fruit, ni de les mettre dans le goût de cette Lecture &

de cette Etude. Mais quand nous eumes continué un peu de tems, ils marquerent tant de diligence, tant d'activité, tant d'aplication, que nous conçûmes aizément que nous femions en bonne terre, & que nous ne perdrions point le fruit de nôtre travail. Quand ils conurent la langue *Greque*; aussi tôt, ils imiterent facilement la forme des lettres & des caracteres; ils prononçoient les mots sans hesiter; ils se les mettoient sans la moindre dificulté dans la memoire; ils récitoient tout avec tant d'exactitude & de fidelité, que nous regardions cela comme une espèce de prodige & de miracle. Il est vrai que la plûpart d'entre eux, non seulement se portoient avec ardeur à cette étude-là par inclination, mais que le Sénat les y avoit obligé par un Arrêt Juridique: tous étoient les Génies les plus distinguez de l'Ecole; tous d'un âge mûr, & le plus propre à la fine justesse du Discernement.

Ainsi, en moins de trois ans, les *Utopiens* attraperent, & possederent le *Grec* dans toute la perfection. Ils lisoient couramment tous les bons Auteurs, & les entendoient, à moins que les fautes d'ecriture, de Copiste, ou d'impression ne les arrêtassent. Autant que je puis le conjectu-

jecturer, ils firent ces rapides progrès dans la langue *Grèque*, parce que elle ne leur étoit pas tout à fait etrangere. J'ai dans l'esprit que cette Nation, trois & quatre fois heureuse, tire son origine de la *Grece*. J'avouë que sa Langue est presque toute *Persienne*: neanmoins, dans les noms des Villes & des Magistrats, on y aperçoit encore quelques traces, quelques vestiges de la Langue *Grèque*.

A ma quatrième Navigation, j'avois embarqué, au lieu de marchandises, un assez joli bálot de livres; car j'avois plus envie de ne revenir jamais que de hâter mon retour; & même j'avois résolu de ne revoir jamais un Monde aussi gâté, aussi corrompu, aussi pervers que celui-ci. Aïant eu le malheur de ne pas tenir assez ferme dans un si bon dessein, je laissai, en partant, à nos Insulaires ma petite bibliothèque ambulante: vous plait il en ouir le Catalogue? Presque tous les Ouvrages de *Platon*: plusieurs Oeuvres d'*Aristote*: *Theophraste* sur les plantes, mais déchiré en beaucoup d'endroits, à quoi je ne puis penser sans douleur. Etant sur Mer, j'avois malheureusement oublié de serrer mon *Theophraste*: un Singe à queuë, trouva ce volume sous sa patte; & ne pou-





pouvant en faire uſage des yeux, encore moins de la tête, il ſe fit un jeu d'aracher, de côté & d'autre, les feuillets, & de les mettre en fragmens.

De ceux qui ont écrit ſur la Grammaire, ils n'ont que le ſeul *Laſcaris*; car je n'avois point porté *Theodore* avec moi; & je n'avois pour Dictionnaires que *Heſychius* & *Dioſcoride*. Les *Utopiens* priſent extrémement le grave & judicieux *Plutarque*: mais ils ſont épris de l'enjoûment & des graces de *Lucien*. Les Poëtes *Grecs* que j'ai laiſſé à nos Inſulaires, ſont *Ariſtophane*, *Homere*, *Euripide*, & *Sophocle* avec les petits caracteres d'*Aldus*. Pour Hiſtoriens, *Thucidide*, *Herodote*, & *Herodian*. Ils ne ſont pas même privez des livres de Medecine. *Tricius Apinas*, mon Compagnon de voïage, avoit aporté avec lui quelques petits Ouvrages d'*Hipocrate*, & la *Microtechne* de *Galien*: ces livres ſont chez eux en grande eſtime. Quoi que il n'y ait pas de Païs où l'Art de guerir le Corps Humain ſoit moins neceſſaire qu'en *Utopie*, il n'y a pourtant point, de Nation qui le reſpécte, qui l'honore d'avantage. Ces Inſulaires comptent la connoiſſance de cet Art-là, quoique fondé uniquement ſur la conjecture,

sur des principes équivoques, ils la comptent entre les plus belles & les plus utiles parties de la Science naturelle. Or, quand, par le secours, & à la lueür de la Philosophie, ils fouillent dans l'interieur de la Nature, ils tâchent de découvrir ses Secrets, il leur semble que non seulement ils tirent un plaisir inconcevable d'une telle contemplation; mais même que l'Etre Souverain, que Celui qui, par la seule vertu de sa parole, a tourné le Néant en Réalité; enfin que la premiere cause prend plaisir à leur contemplation, & les en récompensera dans cette Vie-ci ou dans l'autre. Jugeant de Dieu, comme des autres Artisans, ils croïent que l'Auteur de l'Univers, a formé cette vaste & immense Machine, pour la donner en spectacle à l'Homme, seule Créature qu'il ait fait capable de réfléchir sur ce grand & bel Ouvrage. Donc, concluënt ils, Dieu aime, chérit, récompense les Hommes bien attentifs à regarder, à considerer, à admirer ce qu'il a produit par sa Toute-puissance, & qu'il dirige par sa Sagesse & par sa bonté. Au contraire, Dieu traite en bête sans entendement & sans réflexion, un homme, qui, se mettant peu en peine

de

de l'ordre, de la beauté, de l'arrangement, des causes, des effets de la Nature, fait en stupide & en souche son voïage mortel sur la surface de nôtre Globe.

Les *Utopiens*, donc, s'exerçant continuellement à l'étude, vous ne sauriez vous imaginer combien ils ont aquis de facilité pour l'invention des Arts qui abrègent la peine, & qui contribuënt à rendre la Vie commode & agréable. Ils nous ont obligation de deux belles découvertes, la fabrique du Papier, & l'Imprimerie. Ce n'est pourtant, pas à Nous seuls qu'ils en sont redevables; ils ont aussi contribué d'une bonne Partie à se procurer ces Utilitez-là. Nous leur môntrames dans ces livres que je viens de nommer, le Papier & les caractères imprimez par nôtre *Alde*: nous leur aprîmes de quelle matiere se fait le Papier, & comment on avoit découvert le bel Art de l'Impression. Nous ne pouvions pas leur expliquer clairement ces deux Inventions; aucun de nôtre troupe n'étoit instruit à fond ni de l'une ni de l'autre. Cependant les *Utopiens* tout en nous écoutant, pénétrerent finement les deux Arts; & au lieu qu'auparavant, ils n'écri-

crivoient que ſur des peaux, que ſur des écorces, & principalement, ſur celle d'un arbriſſeau nommé *papyrus*, ils eſſaïerent la façon du Papier, & l'Art de l'Impreſſion. Dabord, ils eurent un peu de peine; le ſuccès ne répondoit point aſſez au courage & à la bonne volonté : mais à force de recommencer la tentative, ils atraperent en peu de tems les deux Arts; & ils y reüſſirent ſi bien, qu'il ne leur manque que les Manuſcrits, que les Exemplaires des Auteurs *Grecs* pour avoir en abondance des livres imprimez. Ils n'ont point à preſent d'autres livres que ceux que je leur ai laiſſé : mais ces Ouvrages ont été tant de fois rimprimez en *Utopie*; on en a fait tant & tant d'Editions, que mes livres s'y ſont multipliez en pluſieurs milliers d'Exemplaires.

Tous ceux qui voïagent dans cette Ile-là par un motif de curioſité, & pour conoitre le Païs & les Habitans, pourvû qu'ils ſe ſoient rendus eſtimables par de longs voïages, & par la conoiſſance de pluſieurs Contrées, on les reçoit tres-bien; & ce fut par cet endroit-là que ces Inſulaires nous firent un bon accueil; car ils ſe font un grand plaiſir d'entendre ce qui ſe paſſe chez les autres Nations.

Au

Au reste, on vient rarement chez eux pour le Commerce & pour y trafiquer. Que pourroit on y aporter? du fer: pour l'or & l'argent, comme les *Utopiens* en font moins de cas que de la terre, on seroit contraint de remporter ces precieux Métaux. De plus: touchant les marchandises, qu'on pourroit tirer de leur Ile, ils trouvent plus à propos de les transporter eux mêmes chez les Etrangers, que de les laisser venir dans le Païs pour acheter ce qu'il y a de trop. Ils ont deux raisons là dessus: l'une, que par une telle coutume, ils ont occasion de mieux conoitre les Peuples eloignez: l'autre, qu'ils entretiennent par là, qu'ils perfectionnent même leur habileté dans l'Art admirable de la Navigation.

DES ESCLAVES D'UTOPIE.

Nos Insulaires ne traitent point en Esclaves ceux qu'on a pris à la Guerre, à moins qu'ils ne l'aïent faite eux mêmes: les enfans des Esclaves n'heritent point, des chaines & des fers de leurs peres: tous les Esclaves dont on pourroit se saisir chez les autres Nations deviennent libres. Sur qui donc

tombe la servitude? sur le Crime, sur la Scelerateſſe, sur le Forfait puniſſable du dernier ſuplice. Il importe fort peu que le Criminel ait commis la mauvaiſe action dans l'Ile, ou en quelque Ville etrangere: Les *Utopiens* châtient les Scélérats dès qu'ils ſont en leur pouvoir; & même les Etrangers qu'ils puniſſent par l'eſclavage font le plus grand nombre. On va les chercher; & après les avoir achetez, quelquefois à fort bas prix; le plus ſouvent, même, les obtenant pour rien, ils les transportent chez eux.

Non ſeulement on attache à un travail continuel ces divers genres d'eſclaves; mais on les tient auſſi à la chaîne. On traite beaucoup plus rigoureuſement les Compatriotes; & les *Utopiens* allèguent ſur ce ſujet-là, pour juſtifier leur conduite partiale, une raiſon de morale très ſenſée & très edifiante. Quoi, s'écrient ils, des hommes qui ont eu une ſi belle education, & à qui on n'a rien epargné pour leur inſpirer, pour leur faire ſucer avec le lait, l'amour de la Vertu, ces hommes-là ont pris un mauvais coeur; ils n'ont pu ſe defendre contre les noirs attraits de la Scelerateſſe; enfin, aïant bû toute honte, aïant ſecoüé la crainte de

de Dieu, ils ont agi en déterminez, en desesperez? On ne peut, concluent ils, on ne peut user de trop de rigueur envers ces miserables-là; on ne sauroit assez les faire servir d'exemple.

Ils ont encore une autre espèce d'Esclaves: ce sont des valets qui, étant emploïez chez les autres Peuples aux usages les plus bas & les plus pénibles d'une Maison; d'ailleurs, laborieux, & pourtant pauvres, viennent, de leur bon gré, en *Utopie*, pour y offrir leurs services. Ces étrangers sont les bien-venus; on les traite avec douceur, avec honnêteté; il est vrai qu'on les fait travailler un peu plus que les autres, parce qu'ils sont endurcis à la fatigue. A cela près ils n'ont pas beaucoup moins de part à l'Humanité Nationale & Commune que les Citoïens: on ne les retient point par force, on ne les renvoïe jamais à vuide.

Les *Utopiens*, comme je croi vous l'avoir dit, soignent les malades avec beaucoup de zèle, d'affection & de charité; ils n'ômettent rien pour leur procurer la convalescence, & un parfait retour de santé, soit par le secours de la Medecine, soit par l'observation d'un bon régime. Pour ceux qui sont ataquez d'un

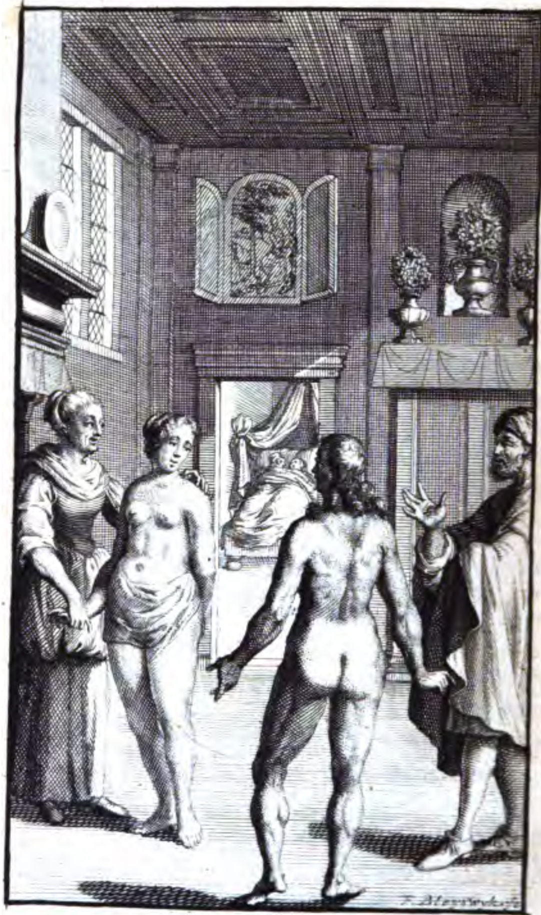
mal incurable ? Ces rares & ſinguliers Humains leur donnent toute la conſolation imaginable : ils ſe mettent auprès d'eux ; ils cauſent avec eux ; ils les encouragent ; enfin, ils leur donnent tout ce qui peut les Soulager. Si la maladie eſt non ſeulement irremediable, mais auſſi violente, cauſant, preſque continuellement, des ſoufrances aiguës, des douleurs dechirantes : alors les prêtres & les Magiſtrats font au Malade cette exhortation : Nôtre Ami ; Nôtre Frere : puis qu'il n'y a nulle eſperance, & que vous n'êtes plus propre aux fonctions de la Vie ; qu'au contraire, en reculant vôtre mort, vous êtes à charge à vous & aux autres : ſuivez nôtre conſeil : ne vous opiniatrez point à nourir chez Vous cette peſte, cette maladie contagieuſe ; & puis que la Vie n'eſt plus pour vous qu'une peine horrible, qu'un tourment ſans relâche, avancez, hâtez courageuſement vôtre dernier Jour. Apuïé d'une bonne eſperance, faites reflexion que vous paſſerez de ce Monde-ci chez les Morts, comme un homme delivré du cachot & de la torture. Si vous êtes aſſez foible pour ne pouvoir vaincre l'impreſſion de la Nature ; ſi vous répugnez trop à vous tirer

du

du nombre des Mortels, ſouffrez, au moins, que quelque autre vous rende ce bon office. Privé, generalement, & pour jamais, de toutes les douceurs de la Vie, c'eſt vous tirer d'un cruel ſuplice, que de vous donner la mort: pouvez vous trouver un meilleur ami? Vous lui aurez plus d'obligation qu'à ceux qui vous ont engendré. Vos parens, qui ne viſoient qu'à ſe contenter, vous ont expoſé, avant de vous conoitre, aux peines afreuſes que vous endurez: mais, celui qui, de vôtre conſentement, vous déchargera de la Vie, il vous affectionne, il vous cherit, il compatit à vôtre malheur; & il ne cherche qu'à vous faire entrer dans *le Repos Eternel.* Vous ne ſauriez, donc, agir plus ſagement qu'en donnant vous même ouverture & paſſage à vôtre ame, ou qu'en priant quelque bon Citoïen de ſupléer à vôtre peu de courage. D'ailleurs, ce ſont les Prêtres, ces Ambaſſadeurs, ces Miniſtres, ces ſacrez Interpretes de la Divinité, oui, ce ſont eux mêmes, qui vous excitent à procurer vûtre delivrance; la pieté, donc, la ſainteté, la Religion ne vous obligent elles pas à les croire, & à cèder à la force de leurs raiſonnemens? Les Malades,

qui ont le bonheur de ſe laiſſer perſuader, ſe font mourir par une abſtinence volontaire ; ou prenant un ſoporatif mortel, ils partent ſans aucun ſentiment. Mais, on ne contraint perſonne à ceſſer de vivre, on ne donne jamais la mort à ces Malades deſeſperez, & toûjours ſouffrans : tant s'en faut : on ne diminuë rien des ſoins qu'on a pris pour eux, on les aſſiſte juſqu'au dernier ſoupir ; ces Peuples étant perſuadez que, de cette maniere-là, le Malade meurt honorablement. Si quel-cun, ennuïé de la Vie, ou par deſeſpoir, ſe ſepare des Vivans & ſe tuë ; cenſé indigne de la terre, du feu, & des honneurs de la ſepulture, on le jette, comme un infame, dans quelque Marais.

Paſſons aux Mariages des *Utopiens*. Il n'eſt point permis d'entrer dans le lien de la Generation, autrement d'épouſer, qu'à dixhuit ans pour la Fille ; & qu'à vingt deux, pour le Garçon. Si les Accordez, par un tranſport de tendreſſe mutuelle, ont ſuccombé à l'impatience amoureuſe & ont prévenu l'*Action Conjugale*, on leur fait une rude cenſure : on leur défend, même, abſolument de ſe marier ; & ces pauvres Amans n'oſeroient



le faire; ils brulent à petit feu, chacun de leur côté, à moins que le Prince ne fasse grace, & ne dispense de la Loi. Mais le Pere & la Mere de famille chez qui le *délit*, la fornication, le larcin amoureux a été commis, ont à essüier une grande infamie, pour n'avoir pas veillé assez exactement sur l'honneur de la fille ou du garçon, & sur le leur propre. Pourquoi, à vôtre avis, punissent ils si sévérement une chose, un écart qui ne passe chez nous que pour une legére foiblesse, que pour une *peccadille*? Voici sur quoi ils se fondent. Le Mariage, disent ils, est un étrange & bizare engagement: il faut y passer ses jours avec une prétenduë Moitié qui, trop souvent, est un terrible antagoniste; il faut souffrir & partager ensemble tous les chagrins, toutes les traverses qui surviennent dans le *Ménage*. On ne sauroit, donc, prendre trop de précautions pour empêcher que l'Amour Nuptial se ralentisse, & ne s'éteigne; sur tout, ce flambeau brulant ordinairement d'une flamme de paille. Or quelle meilleure mesure, pour obvier à cet inconvenient-là, que d'éloigner, autant que cela se peut, les sourdes & secrètes pratiques de *Vénus*; que de defendre,

que d'interdire tout Commerce *géneratif*, excepté celui d'une *Conjonction* legitime?

Au reste, voïez un peu comment l'Opinion fait tout chez les Mortels: quand il est question d'épouser? les *Utopiens* ont une coutume qui passeroit chez nous pour déraisonnable, pour ridicule, pour malhonnête; & laquelle, néanmoins, ils observent avec beaucoup de serieux & de gravité. Nos Insulaires ne savent ce que c'est que de se marier au hazard quant au corps. Une *prude* & vénérable Matrone fait voir à l'Amant sa Maitresse, en pure nature, c'est à dire toute nuë; & réciproquement, un homme de bonnes moeurs, un homme de probité, môntre à la fille, où à la veuve *l'étalage viril*; il lui ôte la chemise, & le lui presente à contempler, à examiner depuis la tête jusqu'aux piés. Nous ne pouvions garder nôtre serieux en aprenant ce beau Spectacle *du Paradis terrestre* avant l'inconcevable chute *du Pere Adam*: nous ne pûmes, même, nous empêcher de leur dire que cet usage-là étoit sot & impertinent. Mais Dieu sait comment nous fumes relancez: les *Utopiens* ne pouvoient admirer assez la folie de toutes les autres Nations. Quoi, disoient ils, pour

pour acheter un bidet *de quatre vingt sôûs*, vous prenez de grandes précautions? Quoique cétte petite bête soit presque tout à decouvert, vous ne laissez point de vouloir la conoitre mieux. On fait desseller, debrider le cheval: on en examine soigneusement les piés, les jambes, la croupe, les yeux, la tête, l'encôlure; enfin, on le regarde par tout; tant on a peur d'être pris pour dupe, tant on craint que l'animal n'ait quelque ulcere, quelque défaut caché. A combien plus forte raison devez vous être attentif au choix que vous faites d'une femme? De cette alliance, de cet assemblage-là dépend le plaisir ou le dégoût pendant toute vôtre vie. Si vous vous joignez à un corps que la Nature ait formé en mauvaise humeur; un corps qui ait des difformitez secrettes, vous avez mal echu; vous voila malheureux le reste de vos jours. Cependant; parmi vous l'Homme & la Femme, le Mâle & la Fémelle s'unissent à l'avanture. On se prend l'un l'autre à tout risque: le corps couvert, bien & dûment caché par l'habit; enfin, on ne se voit que le visage; on ne se conoit que de la longueur d'u-

ne main ; hé, qu'eſt ce que c'eſt que cela, je vous prie pour la fonction conjugale ?

On ne ſe marie point pour s'en tenir au raport, à la conformité des humeurs: les Philoſophes, même, ne ſont pas fâchez que leurs Femmes aient, en corps & en beauté, quelque choſe de plus que les bonnes qualitez de l'Ame. Ne peut il pas arriver, n'arrive-t-il pas ſouvent que le mari trouvant ſur ſa nouvelle Epouſe des défauts que elle cachoit ſous un habit, peut-être eclatant & magnifique, s'en dégoûte pour jamais, & qu'il a horreur de l'aprocher *conjugalement* ? Cependant: point d'autre remède que la patience ; il n'eſt pas permis de ſe ſéparer. Si, après les nôces, cette facheuſe & mortifiante découverte ſurvient à l'une des Parties, toutes les deux n'ont point d'autre parti à prendre que de ſouffrir, & que de s'accommoder au Sort. N'eſt il, donc, pas juſte que les Lois ſe mêlent de cette afaire-là, & que elles fourniſſent un moïen infaillible pour n'être pas trompé ſur une choſe de cette importance ? On devoit pourvoir avec d'autant plus de ſoin à cet inconvenient-là, que la *poligamie* eſt ſévérement défenduë dans nôtre Ile : chacun y

a sa chacune; & à moins d'adultére ou de moeurs assez mauvaises pour ne pouvoir être suportées, le mariage ne se rompt ordinairement que par la mort; c'est presque toujours cette grande *Défaiseuse* qui dénouë le meilleur, ou le plus dur de tous les liens.

Quand les *Conjoints* sont dans le cas de pouvoir être légitimement séparez, le Senat le leur permet par un Acte Juridique. Les voila, donc, *desacouplez* & libres: mais à condition que la Partie coupable & condamnée passera le reste de ses jours dans l'infamie, & dans le célibat. Mais répudier une femme dont la conduite est irréprochable; la répudier, dis-je, par la seule raison qu'il lui est survenu quelque infirmité corporelle? C'est ce qui ne se permet jamais chez nos *Utopiens*. Ces Peuples croïent avec une raison, avec un bon sens qu'on ne sauroit trop priser, que c'est une vraïe & déteſtable barbarie d'abandonner quel-cun lors qu'il est dans la plus grande soufrance, lors qu'il a le plus besoin de consolation. La Vieillesse est la mére trop féconde des infirmitez; elle même est une maladie: hé quoi! cette vieillesse vous fera parjure? Vous repudîrez vôtre femme; vous quiterez vôtre mari, parce que la neige &

la glace de l'âge la met, ou le met dans une certaine impuissance? N'avez vous pas de honte? C'est alors, pour peu que vous aïez d'honneur, d'humanité, de tendresse conjugale, c'est alors que la foi promise devroit se rafermir.

Cependant il arrive quelquefois en *Utopie*, que les Maris & les Femmes, se trouvant d'une humeur absolument incompatible, cherchent, l'un & l'autre, quel-cun, ou quelcune, avec qui ils esperent vivre plus agreablement. En ce cas-là les Epoux se séparent d'un consentement mutuel, & convolent à de secondes Nôces. N'allez, pourtant, pas vous imaginer que cela se fasse sans autorité de Magistrature. Les Sénateurs s'informent exactement du Fait: ils emploïent même à la recherche leurs femmes, comme fines conoisseuses en cette matiere-là; & après avoir conu clairement que l'union des *Complaignans* est un enfer, & que le Mariage ne peut pas raisonnablement subsister, le Sénat prononce la sentence de Divorce. Ce n'est, pourtant, qu'à l'extremité, qu'on en vient-là: Nos Insulaires, Nation fort pénetrante, n'ignorent pas que c'est un mauvais moïen pour faire régner l'amour dans le Mariage, de faire esperer qu'on peut se démarier.

Les

Les corrupteurs, les violateurs du Mariage sont punis d'une servitude très dure; & celui, ou celle qui a reçû l'afront peut se remarier à qui bon lui semble. Si ni l'un ni l'autre ne vivoient dans la Continence, dans le célibat, la personne offensée, rompant avec sa partie adultére, est en droit de prendre celui, ou celle qui a fait le *Cocuage*, s'ils sont à son gré; ou de choisir un autre parti. Si le Mari, ou la Femme, pour qui on a perdu la Foi Conjugale, persiste à vouloir aimer son indigne, son infidèle Moitié, ils peuvent encore vivre ensemble sous la Loi du Mariage; à condition, neanmoins, que la Partie innocente se résoudra à suivre la Partie adultére, & condamnée aux travaux à cause de son crime: il arrive, même, quelquefois, que le Prince, touché de compassion par le repentir sincere & amer de la Moitié coupable; & par les soins officieux, assidus de la Moitié innocente, leur fait grace, leur rend la liberté, les remèt au nombre & dans la condition des autres Citoïens. Mais une rechute dans l'Adultere est punie de mort sans misericorde. Avouez moi, Messieurs mes deux Amis, que nôtre usage est bien différent, tant dans les cours des Monarques, que chez les Particuliers! Il

Il n'y a point de ſuplice reglé pour la punition des autres crimes. Le Sénat en ordonne ſelon qu'ils ſont plus ou moins grans, plus ou moins enormes. Les Maris ſont en droit de châtier leurs femmes; les péres & les méres, leurs enfans; à moins que l'action ne ſoit ſi noire, ſi criante, qu'il faille neceſſairement faire un exemple public. Mais preſque toûjours on punit en *Utopie* les forfaits même les plus horribles, on les punit, dis-je, par la peine de l'eſclavage. Ces Inſulaires croïent; & ſelon mon ſens, ils croïent fort juſte, que cette punition, par la ſervitude, n'eſt pas moins rigoureuſe aux ſcélerats que la mort, & que elle eſt plus utile à la République. Quel bien, quel profit aporte dans une Societé Humaine l'Art afreux des Boureaux? Ce ſont autant de Citoïens de moins, qui par repentir, ou par force, auroient pû rendre ſervice à leurs compatriotes. Car enfin; un homme bien vivant & bien travaillant, eſt beaucoup plus utile à Nôtre Eſpèce qu'un cadavre: ces miſerables eſclaves, étant expoſez tous les jours à la vûë des Paſſans, font bien une autre impreſſion de crainte & de terreur contre le crime, que quand la mort & le tems les ont fait diſparoître. Si ces eſcla-

esclaves, ainsi doucement & humainement traitez, se révoltent: s'ils se soulèvent contre le travail, alors on les tuë, on les massacre comme des bêtes feroces, & indomtables, soit par la prison, soit par les fers. Mais pour ceux qui, avec une patience courageuse, suportent tranquilement leur déplorable condition? Ils ont toûjours l'esperance d'être retablis. Lorsque ces Malheureux, succombant sous la fatigue de ces longs & pénibles Ouvrages, paroissent touchez d'un vrai repentir; quand ils font voir que le crime leur déplait beaucoup plus que le châtiment; quelquefois par la prérogative du Prince, quelquefois aussi par la voix du Peuple, on adoucit leur servitude; ou, on les remet en pleine Liberté.

Avoir sollicité femme ou fille à donner la derniere faveur, c'est comme si on avoit commis le viol, la fornication, ou l'adultére. Chez les *Utopiens*, en tout genre de crimes, la volonté déterminée au mal, & les efforts pour y reüssir, sont réputez pour le Fait. Est il juste, disent ils, que celui qui n'a point commis un crime à cause qu'il n'a pû venir à bout de son dessein, est il juste qu'on lui pardonne sa scelerattesse, parce que l'execution n'a pas été possible? Ces

Ces Peuples aiment beaucoup les fous & les boufons. C'eſt une grande honte de leur faire la moindre inſulte, tant les *Utopiens* ſont éloignez d'empêcher qu'on ne ſe faſſe de la Folie un ſujet de divertiſſement. Ils croïent que c'eſt être privé de raiſonnement & de reflexion. Quand ils voïent un Citoïen aſſez ſombre, aſſez grave, aſſez auſtére pour ne prendre aucun plaiſir aux actions, ni aux paroles d'un foû, ils ſe gardent bien de le lui confier, ni de le mettre ſous ſa protection: ils craindroient qu'un boufon, qui n'eſt propre qu'à ſervir d'amuſement, ne cauſant point de joïe à ce ſévére *Caton*, il ne le négligeât, qu'il n'en prît aucun ſoin.

Il n'eſt point du tout honnête en *Utopie* de railler la laideur, ni la mutilation. Les Citoïens, loin de rire des défauts corporéls de quelcun, ſe moquent du moqueur; &, en gens de bon ſens, ils ne ſauroient concevoir qu'on puiſſe plaiſanter ſur un travers de Nature, le quel étoit inévitable: une telle *turlupinade* paſſe chez eux pour folie. Comme ils croïent qu'il y à de la négligence & de la pareſſe à ne point cultiver la Beauté Naturelle, ils regardent, au contraire, comme une coû-

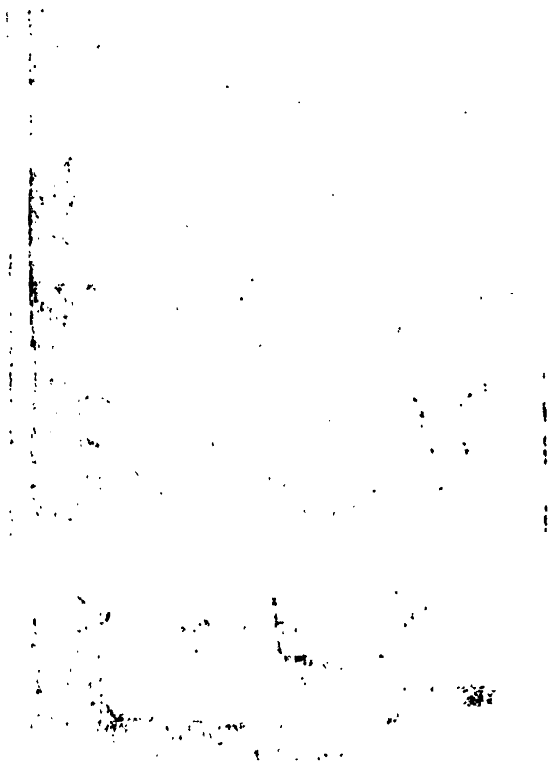
coûtume infame, de se faire le teint brillant, de se mettre le blanc & le rouge sur les jouës, de se farder enfin, & d'emploïer tous ces diferens artifices que Nos Dames savent si bien mettre en oeuvre pour paroître belles & bien faites. Nos *Utopiens* conoissent, par expérience, que ce qui serre le mieux le sacré Noeu du Mariage, ce n'est point la beauté de la Femme; c'est sa probité, c'est sa bonne conduite, & le respect que elle porte à son Mari. Quelques uns se laissant séduire à l'éclat de deux beaux yeux, n'épousent que la jeune, que l'aimable, que la toute charmante Personne: Mais que ces Messieurs les Epoux amoureux aïent eu, pour Lot, une femme, sans vertu, sans honneur, sans complaisance? Les parties souffrent comme deux ames damnées, ou la bonne Déesse, nommée *Divorce*, vient au secours.

Ce n'est pas, seulement, par *les Lois Pénales* que les *Utopiens* écartent le Vice & le Crime: ils invitent aussi à la Vertu par des récompenses honorables. C'est dans cette vuë là qu'ils font ériger sur la grande Place, des statuës à ceux qui ont rendu à la Patrie quelque service considerable. Cette glorieuse distinction pro-

duit

duit deux bons effets: elle conſerve, par un Monument durable le ſouvenir des belles actions, & elle excite, elle eguillonne les Decendans de Ceux à qui la République a obligation, à marcher ſur les traces de leurs Ancêtres. Celui qui eſt convaincu d'avoir brigué une Charge de Magiſtrat, ne peut plus eſperer d'entrer jamais dans le Gouvernement ni dans les Emplois Publics. Ces trop fortunez Inſulaires vivent enſemble d'une maniere agreable, douce, tendre, toute fraternelle: oh les heureux Mortels! Les Magiſtrats ne ſe renfrognent point; leur air n'eſt rien moins que menaçant, que terrible; ils ont la douceur, la bonté peinte ſur le Viſage; on leur donne l'aimable nom de Pere; & ils tâchent autant que cela peut s'accorder avec la Juſtice, ils tâchent de mériter ce plus aimable de tous les tîtres. Ces Magiſtrats reçoivent les honneurs dûs au Caractere & à la Fonction: mais ils n'exigent nullement cela de droit; & ils ne ſe formaliſent point quand on ne les faluë pas. Le Prince, même, ne ſe diſtingue ni par les habits Roïaux, ni par le Diadême, ou par la Couronne: on le reconoit, ſeulement, à une poignée de blé que ſa Majeſté





jesté *Utopienne* a coûtume de porter à la main ; & par lequel bouquet, incomparablement plus précieux que celui des fleurs les plus rares, les plus odoriférantes, ce Monarque, *si Monarque y a*, désigne *simboliquement* que son devoir essentiel est de nourir ses sujets & de les rendre heureux. Grand Dieu, qu'elle difference entre Prince & Prince ! La marque respectable, vénérable du Pontife, est un Cierge allumé qu'on porte devant sa figure *sacratissime*.

Les *Utopiens* ont fort peu de Lois ; & en effet, aïant eu le bonheur de se former en une si douce, en une si humaine République, qu'ont ils affaire de tant de réglemens & de Constitutions ? Ce qu'ils desaprouvent, même, le plus chez les autres Peuples, c'est que le nombre presque infini de Volumes touchant les Lois, & leurs Interprètes, ne suffisent point pour maintenir une Nation en repos. Or nos Insulaires soûtiennent, & ils n'ont pas tout le tort, qu'il n'y a pas au Monde d'injustice plus criante, que de lier, que d'enchaîner l'Homme par des Lois si nombreuses, que sa vie n'est pas assez longue pour les lire ; & d'ailleurs, des Lois si obscures qu'on ne comprend rien au meilleur Interprète. Les Avo-

cats ne feroient pas fortune en ce Païs-là; ſur tout, ceux qui entendant bien *le Pour eſt le Contre*, tordent finement, malicieuſement les Lois, & les expliquent en faveur de la Cauſe la plus *inique:* tous ces ſubtils & ruſez Plaideurs n'ont rien à eſperer en *Utopie*, on ne les y conoît point; & s'ils y paroiſſoient, on les regarderoit comme les ennemis, comme les peſtes de l'Equité. Nos Inſulaires croïent fort judicieuſement, qu'en fait de procez, il vaut mieux que chaçun diſe ſes raiſons, expoſe ſon droit au Juge, qu'à un Avocat. Le Juge écoute avec les oreilles de la Juſtice: le *Complaignant* ne ſe ſert point avec lui de détour ni de fourberie: n'aïant point d'Avocat qui lui aprenne à tromper, à en impoſer, il dit naturellement la choſe comme elle eſt: le Juge examine, pèſe, balance les raiſons; & il defend les moins fins & les plus ingenus contre la malice & la calomnie des Ruſez.

Vous m'avoûrez, Meſſieurs, qu'il eſt bien difficile d'obſerver une telle droiture, une telle equité dans les autres Païs, où tout eſt plein de coutumes embaraſſées, douteuſes, ambiguës; enfin, chez ces Nations où tout eſt heriſſé de Lois. Au reſte, chaque *Utopien* eſt Docteur en Droit.

Droit. Car, je vous ai dit qu'ils avoient très peu de Lois; & comme l'interpretation en est facile & naturelle, il n'y a point de Citoïen qui n'en penètre d'abord toute l'équité. Le but, la fin, le motif de toutes les Lois, disent ils; c'est que tous les Membres de la Societé Civile soient instruits des obligations communes & réciproques; c'est que chaque Particulier, qui a l'usage de raison, soit averti de son devoir: à quoi bon, donc, concluënt ils, à quoi bon tant rafiner par les Commentaires, par les Gloses, par les *Codes*, par les *Digestes* &c? Peu de Gens sont capables de comprendre ces subtilitez-là: au lieu qu'une Loi simple, claire, & dont le sens n'a rien d'équivoque, est à la portée de tout le Monde. Quant au Vulgaire, qui, dans un Etat fait le plus grand nombre, & qui a le plus besoin d'avertissement, qu'importe, à son égard, qu'on ne fasse aucunes Lois, ou qu'on les fasse si obscures, si embrouillées, qu'il faut avoir un génie supérieur, ou l'esprit tourné à la chicane, pour entendre les Interprètes & les Commentateurs de ces Lois? La Populace, dont les Lumieres sont très courtes, & qui dans son ignorance ne s'occupe qu'à ga-

L gner

gner la vie, cette Populace pourra-t-elle atteindre à *la Science Legiſlative, à la Metaphiſique du Bareau?*

Nos aimables Inſulaires ſont extremément utiles au Voiſinage. Il y a long tems que les *Utopiens* ont délivré de la Tirannie & de l'Opreſſion pluſieurs Peuples prochains. Ces Nations, charmées de la Morale, & du Gouvernement de l'*Utopie*, vont y chercher des Magiſtrats: Les uns en prennent pour douze Mois; les autres, pour cinq ans; cela dépend des *Demandeurs*. Quand ces Officiers de Judicature ont fait leur tems; on les remène avec tous les honneurs, avec tous les éloges dûs aux bons Magiſtrats; & on en reprend de nouveaux. Il eſt certain que ces Peuples qui confinent avec l'*Utopie*, ne ſauroient agir ni plus ſagement, ni plus utilement pour leurs Républiques. Le bonheur & le malheur d'une Societé Humaine dépendent des moeurs de Ceux qui en ont l'adminiſtration. Sur ce Principe-là, peut on agir plus prudemment? Ces Nations, dans le Monde dont je vous parle, choiſiſſent, pour ſuperieurs, des Gens, qui, n'aïant qu'une Charge paſſagére, & devant retourner bientôt dans leur Patrie, ne ſe laiſſeront

apa-

aparemmment point corrompre par l'amorce séduisante du Profit; & qui, étant inconus aux Citoïens, ne tomberont, ni par amitié, ni par haine, dans aucune partialité; toûjours prets à tenir dans l'équilibre la balance de *Thémis*; toûjours disposez à soûtenir le bon Droit. L'inclination & l'interêt; lorsque ces deux mauvais Panchans se trouvent dans les Tribunaux, c'en est fait de la Justice, Justice pourtant, qui est le lien, & le nerf de la République.

Les *Utopiens* donnent le nom d'*Alliez* à ces Peuples qui viennent leur demander des Magistrats; & pour les autres Nations aux quelles ils font sentir les effets de leur genérosité, ils les apellent *Amis*. Ces Traitez que les autres Etats font, rompent, & renouvellent si souvent les uns avec les autres, nos Insulaires ne conoissent point cela. A quoi sert un Traité? disent ils: la Nature aïant fait les Hommes pour s'entr-aimer, pensez vous que celui qui viole les impressions & les Lois de cette Mere Commune, se fasse un scrupule d'enfraindre les clauses d'un Traité?

Ce qui confirme, ce qui fortifie les *Utopiens* dans ce sentiment-là, c'est que,

dans leur Monde, ordinairement les Conventions, les Accords entre les Princes, ne sont pas observez de fort bonne foi. En *Europe*, & principalement dans les Païs de la Religion Chrêtienne, la majesté des Pacifications Signées, ratifiées, jurées solemnellement sur les Livres Sacrez, est Sainte & inviolable. Cela vient en partie de la droiture & du bon Naturel des Monarques; en partie aussi du respect, de la crainte que les Princes ont pour le Souverain Pontife. Comme le Vicaire du Chef invisible de l'Eglise, ce Lieutenant General de la Divinité, cet Homme du Ciel, ne s'engage à rien qu'il ne l'éxécute très religieusement, aussi veut il, & cela d'autorité divine, & consequemment absoluë, que les Rois & les Souverains tiennent exactement parole sur tout ce qu'ils ont promis. Les Princes qui biaisent, qui, pour ne point accomplir la Convention, cherchent des échapatoires & des subterfuges, le Saint Pere de Pape les châtie sévérement avec le fouët de la Censure Pastorale, ou par la foudre de l'Excommunication. Les Souverains Pontifes jugent avec beaucoup de bon sens & d'équité, qu'il est tout à fait honteux à des Gens, qui font leur

leur plus grande gloire du titre de *FIDELE*, de ne point garder la foi dans les Conventions & dans les Traitez.

Mais dans le nouveau Monde où l'*Utopie* est placée ; Monde, à peine moins séparé du nôtre par ce grand Cercle nommé l'*Equateur*, ou la Ligne, qui divise le Globe terrestre par la moitié, que par la diference des coûtumes & des moeurs; dans ce Monde là, dis-je, on ne compte point du tout sur les Conventions d'Etat & de Politique : les Traitez y sont aussi minces, aussi fragiles, que nous pouvons nous vanter de les avoir fixes, fermes & durables. Le fondement de cette défiance mutuëlle, prenez la peine d'écouter. En ce Monde-là, quand la plûpart des Princes, lassez, rebutez, epuisez d'hommes & de finance dans la Guerre, sont contraints de faire la Paix, ils conviennent d'un Lieu pour traiter. Ambassades superbes & magnifiques : Pompe & figure à l'envi : mais sur tout, table splendide, somptuëuse, & des divertissemens d'éclat. La Négociation du prétendu *Plenipotentiariat* dure des Mois & des Années. Tant que le Tapis est ouvert, c'est à qui agira le plus finement, c'est à qui se trompera le mieux. A la fin

on s'accorde. Tant de formalitéz; tant de cérémonies; tant de remercîmens au Ciel; tant de réjouiſſances épanchées! & la ſuite de la dévotion & de la joïe publique, quelle eſt elle? C'eſt ordinairement une prompte rupture: plus la Paix fait de fracas chez ces Peuples *Lointains*, moins on en doit eſperer la durée. Vive nôtre chére & tranquile *Europe* pour les fermes & ſtables Pacifications.

Savez vous la Source des Guerres qui ſont ſi fréquentes, qui cauſent tant d'embraſemens dans ce nouveau Monde que j'ai eu le bonheur de découvrir? C'eſt que les Traitez, les Alliances, les Confédérations; enfin, les accommodemens & les racommodemens des Princes, s'y font en des termes ſi ambigus, ſi équivoques, ſi captieux, que le Souverain n'y eſt jamais lié tout à fait: il trouve toûjours des ouvertures, & des moïens pour échaper à ſes engagemens. Cependant: ſi ces Seigneurs *Plénipotentiaires* trouvent dans quelque Contract d'un Particulier, la même ruſe, ou pour mieux dire, la même fraude, la même fourberie; prenant un air grave, une *face* majeſtueuſe, ils nomment ce piége & ce panneau, mau-

mauvaiſe foi, noirceur, ſceleratеſſe; & frонçant le ſourcil, comme feroit un Lieutenant Criminel, ils condamnent, de hauteur, à la mort ces Fauſſaires maſquez : mais pour avoir procédé *iniquement* dans la *Forge* de la Paix; pour avoir trompé dans une Négociation? Ils s'en font honneur; ils croïent avoir rendu un grand ſervice au Roi leur Maître. Après un tel contraſte, accordez l'Homme avec l'Homme; je vous en défie. Ne ſommes nous pas heureux d'être nez dans cette plus petite partie de la Terre, où les Princes & les Souverains marquent tant de Probité; ou les Mortels agiſſent ſi humainement?

Mais quelle conſéquence peut on tirer de la coûtume & de l'uſage de ces Etrangers qui ont ſi peu de bonne foi & d'humanité? La voici. Ces Peuples ont chez eux deux Juſtices d'une eſpèce tout opoſée. L'une influë ſur les ſujets, & principalement ſur le Vulgaire : Cette *Juſtice* là eſt humble juſqu'à la derniere baſſeſſe: elle va à pié; & infiniment au deſſous du faſte Roïal; elle rampe comme un ſerpent; elle eſt ſans équipage, ſans ſuite, ſans eſcorte; toûjours trainant ſes fers, & ne pouvant franchir un

pas tant soit peu difficile. L'autre *JUSTICE* est la vertu des Princes; & comme elle est incomparablement plus respectable, infiniment plus auguste que la Justice du Vulgaire, elle a aussi un privilége extraordinaire & sublime; son Droit est de n'avoir point d'autre Loi que la Volonté.

Voila, comme je vous ai dit, la raison de nos *Utopiens*: voïant dans leur Monde ces Monarques, qui, possédez du Démon de l'Ambition, tiennent si mal leurs promesses publiques, & qui violent, même, ce qu'ils ont juré solemnellement sur la Foi Divine, les *Utopiens*, dis-je, ne veulent avec leurs Voisins ni Preliminaires, ni *Protocole*, ni Articles; enfin, ils ne veulent aucune Convention écrite. Peut-être changeroient ils bien vîte de sentiment s'ils vivoient sous nôtre Soleil, & sous nos Climats. Ils ont encore là dessus un autre point de Philosophie; je vous l'ai déja insinué. Ils vous disent: les Alliances, les Conventions, les Traitez; enfin, tous les Accords entre les Etats, seront observez exactement: soit; à la bonne heure. Mais, n'est ce pas toûjours un grand mal d'avoir laissé vieillir la coûtume de faire des Trai-

Traitez & des Conventions? Que marque, s'il vous plait, un tel usage? Redoublez, je vous prie, vôtre attention. Deux Peuples sont separez par la petite distance d'une Colline, ou d'une Riviere: Comme si la Nature ne leur avoit point donné le raport, la liaison que elle met entre les Individus de toutes les autres Espêces vivantes, ils se regardent tout de même, que s'ils étoient nez pour se piller, pour se ravager, pour s'égorger l'un & l'autre; & c'est ce que ces Peuples pratiquent *barbarément*, tant qu'ils ne sont point Convenus par un Traité. La Convention est elle faite? Ne vous imaginez pas que pour cela, ces deux Nations soient en meilleure intelligence. Tant s'en faut: on s'entrevole, on s'entre-brule, on s'entretuë de plus belle; & pourquoi, ne vous en déplaise? Parce que Ceux qui ont dressé les Articles, étant des étourdis & des imprudens, ne se sont point expliqué assez formellement, assez nettement; si bien qu'en examinant de près, qu'en aprofondissant le Traité, on n'y trouve que des termes ambigus; & les deux Etats voisins recommencent à chercher leur destruction réciproque. Au contraire: la

ſaine & belle Morale des *Utopiens* eſt qu'on ne doit jamais apeller *Ennemi* que celui qui a fait tort; & qui s'eſt attiré la haine par quelque violence, par quelque injuſtice. Si les Hommes, ajoutent ils, ſuivoient la pente de la Nature dont ils ſont les Ouvrages, & que elle n'a formé que pour l'Innocence, quel beſoin auroient ils de Traitez & de Conventions? L'inclination individuëlle ne dévroit elle pas avoir plus de force que du papier noirci? Ce ne ſera jamais par les Contracts publics & particuliers que les Mortels s'entr-aimeront: les mots, les promeſſes, les engagemens Civils n'y font rien: le ſeul & ſolide Pivot du Genre Humain, c'eſt la bienveillance; c'eſt le Coeur.

DE LA GUERRE DES UTOPIENS.

CES Inſulaires ont les Armes en horreur & en abomination: au lieu, diſent ils, que ce ſeroit aux Bêtes féroces à s'entre-mordre & à s'entre-tuer, il n'eſt point d'Animal ſi déchainé, ſi furieux contre ſon Eſpèce que celui qui ſe vante d'avoir ſeul le beau privilége de la Raiſon.

Con-

Contre le ſentiment & l'uſage de preſque toutes les Nations, les *Utopiens* croïent que rien ne mérite moins le nom de *GLOIRE* que cette fumée, qui ſous les mots ſpecieux & impoſants de *Courage*, de *Bravoure*, de *Valeur*, ſort d'un feu barbare, qui chez les Hommes, cauſe de grans incendies, & en envoïe une nombreuſe quantité dans le vaſte Empire des Morts.

Nonobſtant l'horrible averſion que l'*Humanité* inſpire à nos *Utopiens* contre la Guerre; ils ne laiſſent pas de s'exercer dans la Diſcipline Militaire. Il y a des jours fixez pour cela; & les Femmes, même, ne ſont point diſpenſées de l'Aprentiſſage de *Tuërië Humaine*. Ils font régulierement cet exercice-là pour s'aguerrir: mais ils ne prennent les Armes qu'à la derniére extremité. Trois ſeuls motifs ſont aſſez puiſſans pour les faire entrer en Guerre. 1. quand on fait chez eux des irruptions & qu'ils ſont obligez de défendre leurs Frontiérés. 2. Dès qu'ils aprennent que leurs Amis, que leurs bons Voiſins ſont en danger, & qu'ils ont l'Ennemi ſur leurs Terres, ils arment au plus vîte, & courent à leur ſecours. 3. & enfin: s'ils ſavent, que quelque malheu-

reux Peuple gémit sous l'opression, sous la violence d'un Tiran ; touchez, alors, de cette aimable compassion que tout Mortel auroit en suivant les impressions de la vraïe Nature, ils prêtent gratuitement leurs Forces ; & ne les rapellent que quand la Nation opprimée est sortie du Joug & de l'Esclavage.

Les *Utopiens* fournissent, donc, de leur propre Finance, des Troupes auxiliaires à leurs Amis. Ils ne le font pas seulement pour aider les Voisins à repousser l'attaque, à se défendre contre les injustes Agresseurs ; ils les secourent aussi pour leur donner moïen d'exercer *la Loi du Talion*, & de se vanger du tort & des injustices qu'ils ont souffert. Mais nos Insulaires n'en viennent-là qu'après qu'on les a consulté avant la Déclaration de Guerre. Ils examinent attentivement la Cause ; & dès qu'ils croïent voir démonstrativement, géométriquement, qu'une Nation a ravagé sans droit, & ne veut point réparer le dommage, ils prononcent dès lors hautement que cet Etat-là, aïant causé le trouble, & l'effusion du Sang de l'Image Divine, mérite d'être poursuivie par le fer, par le feu, par le terrible Flambeau de Mars. Les *Utopiens* marquent leur

leur indignation contre L'INIQUITE POLITIQUE, toutes les fois que la RAISON DU PLUS FORT a été la meilleure; toutes les fois que, par la pure envie de BUTINER, un Peuple en a ravagé un autre: mais ce qu'ils ſuportent le plus impatiemment; c'eſt quand leurs Négocians, chez quelque Nation que ce ſoit, ſont, par le pretexte des Lois injuſtes, ou par la mauvaiſe interpretation des bons Réglemens, ſont, dis-je, fourbez ſous la couleur de l'Equité.

C'a été la ſource de la Guerre que, un peu avant nôtre Génération, ils firent, pour les *Nephélogètes*, contre les *Alaopolites*. Les *Néphélogètes* crurent avoir reçu des *Alaopolites*, par formalité de Juriſprudence, une grande injuſtice dans le Commerce. Que cette plainte fût bien ou mal fondée; toujours eſt il vrai que elle fut le ſujet d'une Guerre afreuſe. Ces deux Nations, ſur ce différent-là, armérent avec beaucoup d'animoſité, de haine, de fureur. Les Peuples d'alentour entrérent dans la querelle, & le feu devint général. Quelle fut la concluſion de ce furieux embraſement? De ces Républiques, qui, toutes, étoient très floriſſan-

tes les unes réçurent des secousses qui les mirent sur le penchant ; les autres furent desolées ; & comme un mal amène l'autre, les *Alaopolites* tombérent enfin dans la servitude & dans les chaines. Les *Utopiens*, qui ne faisoient la Guerre que pour leurs Alliez, ou plûtôt que pour le bon Droit, forcerent les *Alaopolites* d'obéir aux *Néphelogètes*, & de vivre sous leur dépendance. Vous saurez, pourtant, que quand les *Alaopolites* étoient en prosperité, les *Néphelogètes* n'étoient rien en comparaison de cette Nation-là.

C'est avec cette vigueur intrepide que nos Insulaires soutienent les interets & l'argent même de leurs Amis. Il s'en faut bien que ces incomparables, que ces inimitables Peuples soient aussi vifs pour leurs propres afaires : quand on les trompe en quelque lieu, & qu'on détourne leurs Deniers, la colere ne va point jusqu'à une rupture : ils prennent patience *Philosophiquement*, se contentans de ne plus faire aucun Commerce avec Ceux qui en ont mal agi, tant qu'ils ne donneront point de satisfaction. Ce n'est pas qu'ils aïent moins d'égard pour leurs Concitoïens que pour leurs Alliez : mais ils se tiennent plus offensez quand on

on prend le bien de leurs Amis, que si on prenoit le leur propre: la raison en est que chez les Alliez de l'*Utopie*, chaque Négociant perd pour son compte particulier; & conséquemment, on ne peút lui ôter son bien, sans l'exposer à une grande soufrance. Il n'en va pas de même chez nos Insulaires: comme tout est chez eux en Communauté, le dommage n'interesse pas beaucoup un Habitant; & pourvû qu'on n'attente point à sa personne; pourvû qu'on lui laisse la vie & la santé, il ne se sent point de sa perte; il n'en est ni plus pauvre, ni plus riche; il n'en vit pas moins heureusement. Pour vous faire mieux comprendre la chose: un *Utopien* ne sauroit perdre qu'aux dépens de toute la Nation: tout son malheur consiste à voir diminuër, pour quelques jours, un peu de l'abondance Publique; ou, pour mieux dire, un peu du superflu général; car les *Utopiens* ne portent chez les Etrangers que ce qu'ils ont de trop. Ainsi, le dommage est commun; & pas un Citoïen ne s'en sent en son particulier. Voici, donc, la consequence qu'ils tirent de ce principe-là: seroit il juste; ou plûtôt ne seroit-ce pas une cruauté barbare, de cau-

ſer la mort à pluſieurs gens, par reſſentiment & par vangeance pour une injure, pour un outrage, pour une violence ; enfin, pour une perte qui n'a ôté à perſonne ni la vie, ni le néceſſaire, ni le bonheur ?

Maïs quand, en quelque Païs de ce nouveau Monde, un de nos Inſulaires a reçu une bleſſure, ou qu'on l'ait maltraité juſqu'à le faire decendre dans le tombeau, ſoit que le meurtre ait été commis par autorité publique, ſoit qu'un Particulier en ſoit l'Auteur, dès qu'ils ont apris, par leurs Ambaſſadeurs, la vérité du Fait, ils demandent fierement les coupables ; & ſi on ne ſe hâte de les apaiſer en les leur livrant, ils ne balancent point à declarer la Guerre. Quand les *Utopiens* ſont maîtres de cette ſorte d'*Offenſeurs*, ils les puniſſent par l'Eſclavage, ou par la mort.

Bien éloignez de ſe faire un grand honneur d'avoir maſſacré dans un Combat, dans une Bataille, des dix, des vingt, des trente mille hommes, ſi plus n'y a : très éloignez de s'épancher en réjouiſſance par la Muſique, par le tonnerre du Canon, par le ſiflement bruïant d'un feu d'artifice ; & cela pour avoir remporté

té une Victoire qui a fait couler des ruisseaux de sang Humain, & qui a couvert de Cadavres tout un Champ destiné par la Nature à faire vivre les Hommes: encore une fois ces bons Insulaires, loin d'avoir nos barbares sentimens sur la Guerre, sont consternez, & rougissent de honte, quand ils voïent que sous le nom d'*ennemis*, ils ont fait périr tant de Mortels. N'est-ce pas disent ils, une ignorance crasse, un aveuglement des plus épais & des plus obscurs, d'acheter si cherement des marchandises, fussent elles les matieres les plus précieuses que la Terre puisse cacher dans son riche sein.

Quand donc, à vôtre avis, nos *Utopiens* se savent ils bon gré, quand se félicitent ils d'avoir vaincu? C'est lorsque, par adresse & par ruse, ils sont venus à bout des Ennemis. Après cette reüssite, qu'ils apellent aussi sage qu'heureuse, ce ne sont que des chants de gloire & de triomphe; tout retentit des acclamations du Peuple; & ces vrais Humains aïant eu le bonheur de procurer le Bien Public, par leur prudence, & sans avoir à se reprocher l'effusion du Sang, ni une grosse *tuërie*, ne peuvent en marquer assez

de

de joïe. Dans ces heureuſes conjonctures, ils érigent des trophées; ils élèvent de ſuperbes Monumens pour perpétuer le ſouvenir de la Victoire.

Je ne doute point, Meſſieurs, que cette nouveauté là ne vous étonne, & que vous ne la preniez pour un travers de bon ſens. Mais faites, je vous prie, attention à leur raiſonnement. Ils ſe vantent d'avoir fait la Guerre en vrais hommes, quand ils ont vaincu par fineſſe; pourquoi? C'eſt qu'ils ont conduit leurs Armes par la Raiſon, & que la Raiſon vaut beaucoup mieux que le courage, que la bravoure, que la valeur. De tous les animaux, diſent ils, l'Homme ſeul a le privilége de pouvoir attaquer, ſe défendre, combatre avec eſprit & avec jugement. Les ours, ajoutent ils, les lions, les ſangliers, les loups, les chiens, les autres bêtes ne combatent que du corps; & comme la plûpart de ces Bêtes l'emportent ſur nous pour la force & pour la férocité, auſſi avons nous ſur elles l'avantage de la conoiſſance & du bon ſens.

Quand Nos Inſulaires en viennent à une rupture ouverte avec quelque Nation, ils n'ont pour but que d'obtenir ce qu'ils

qu'ils prétendent raisonnablement & legitimement leur être dû, & dont le refus les oblige à déclarer la Guerre. Il ne sont jamais les Agresseurs que quand ils ne peuvent se dispenser de l'être: mais aussi, quand le feu de la Discorde est une fois allumé, ils croïent qu'on ne sauroit prendre une vangeance trop sévere de ceux qui ont causé l'embrasement; afin que, dans la suite, la crainte les tienne en bride, & que la terreur les empêche de retomber dans la même injustice ou dans la même violence. C'est là le but que les *Utopiens* se proposent dans un dessein: ils en pressent, ils en hâtent l'execution; en sorte, neanmoins, qu'on doit plus penser à eviter le péril, qu'à s'attirer des louanges, qu'à aquérir de la gloire.

Dès que la Guerre est declarée, ils envoïent secrètement des billets dans les lieux les plus aparens du Païs ennemi; & ils prennent si bien leurs mesures, qu'on en affiche un bon nombre en même tems. Ces billets, qui sont autorisez par le seau de la République, promettent une grande récompense à quiconque pourra tuër le Prince qui est leur adversaire. Il y a aussi dans ces placards d'autres récompen-

ses, moindres à la vérité, que la précédente, mais pourtant, très considérables, par lesquelles on met à prix certaines têtes nommées, & specifiées dans le papier affiché: Ce sont ceux que les *Utopiens* croïent avoir donné au Prince le mauvais conseil qu'il execute contr'eux. Quand on se saisit d'un des proscripts, & qu'on le leur amène vivant, ils donnent le double de la récompense promise & fixée. Ils promettent, même, des récompenses à ceux dont ils ont mis la tête à prix, & leur offrent leur grace s'ils veulent se declarer contre leurs Compagnons.

De cette maniére-là, il arrive bien-tôt que ces Proscripts se défient de tout le monde; & que ne pouvant comter les uns sur les autres, bien loin d'être en sureté, ils sont continuellement dans la plus grande crainte, & dans le plus grand danger. Car il arrive fort souvent qu'une bonne partie de ces *Apréciez*, & principalement le Prince, lui même, sont trahis, tuez, ou livrez par ceux en qui ils avoient le plus de confiance: tant les presens ont de force & de vertu pour exciter au Crime! Nos Insulaires, qui n'ignorent pas cette verité-là, n'epargnent rien

rien pour en faire leur profit. Mais, sachant bien aussi que leurs solicitations, que leurs exhortations jettent dans le dernier peril ceux qu'ils tentent, ceux qu'ils tâchent de seduire & de corrompre, ils ont soin que la grandeur du danger soit compensée par l'importance, & par le haut prix des bienfaits. C'est pourquoi, ils promettent dans ces conjonctures-là, dont ils ont chez eux beaucoup d'exemples, ils promettent, non seulement une grande quantité d'or, mais aussi la proprieté de terres d'un gros revenu, où ces Traitres & ces Meurtriers pourront vivre surement & agreablement chez les Amis; & les *Prometteurs* tiennent exactement parole.

Les autres Nations regardent comme une bassesse d'ame, comme une lâcheté, comme une barbarie, cet usage politique de faire un trafic de ses Ennemis, & de mettre leur vie à l'enchere : mais les *Utopiens* s'en font honneur; ils s'en glorifient; ils soûtiennent, qu'en cela leur conduite ne sauroit être plus sage ni plus prudente. Par ce moïen-là, disent ils, nous finissons une Guerre sans que elle nous coute aucune Bataille, aucun Combat. D'ailleurs nous faisons voir nôtre

bon

bon Naturel & nôtre Humanité : par le ſang & la vie d'un petit nombre de Coupables, nous ſauvons des milliers d'Innocens, qui auroient peri dans l'Occaſion & dans l'Action. Ce n'eſt pas ſeulement la conſervation de nos Compatriotes que nous avons en vuë; c'eſt celle auſſi de nos Ennemis : nous n'avons guere moins de pitié des Soldats qui portent les Armes contre nous que de nos propres Troupes; ſachant bien que cette Milice n'eſt pas entrée de bonne volonté dans le ſanguinaire Métier de *Mars*; mais que ce ſont ſes Princes qui l'y ont comme forcée, & qui s'en ſervent comme d'un inſtrument de la fureur qui les agite.

Si la Machine des récompenſes offertes n'a point d'effet, les *Utopiens* tentent une autre voïe : C'eſt de ſemer de la diviſion, faiſant eſperer la Couronne au Frere du Prince ou à quelque Grand du Roïaume. Si les factions & les révoltes qu'ils tâchent de former dans un Etat, languiſſent, ne s'enflamment point; enfin ſi elles ne reüſſiſſent pas ſelon leur but; alors ils ont recours aux Nations voiſines de celle avec qui ils ſont en rupture; & leur produiſant quelque vieux titre

titre qu'ils ont deterré, car les Souverains n'en manquent jamais, ils les pouſſent à prendre les Armes contre l'Ennemi de leur Ile. Quand ils ont promis à ces Peuples qu'ils ſollicitent à la diverſion, de les ſecourir, & de les aider de leur forces, ils fourniſſent une prodigieuſe quantité d'argent, mais très peu de Citoïens : Ils aiment ſi cherement leurs Compatriotes ; & ils font ſi grand cas de leurs Compatriotes, qu'ils auroient de la peine à échanger un de leurs Gens contre le Roi leur ennemi. Mais pour l'Or & pour l'Argent, comme ils ne gardent ces Métaux que pour cet uſage-là, ils le donnent ſans répugnance ; & d'autant plus que, quand il ne leur en reſteroit point du tout, ils n'en vivroient pas moins commodement. D'ailleurs, outre leurs Richeſſes domeſtiques, ils ont encore au dehors des biens infinis. Comme ils prêtent aiſément, pluſieurs Nations leur doivent, je croi vous l'avoir déja dit : Or c'eſt de cet argent-là qu'ils tirent des Soldats de tous côtez, & principalement des *Zapolètes*.

Les *Zapolètes* ſont une Nation, placée à cinq cens mille pas de l'*Utopie* & ſituée au ſoleil levant. Ce Peuple eſt afreux, groſ-

grossier, farouche, sauvage, & préférant aux plus beaux lieux de la Terre les forets & les montagnes où il a été nourri. Ces Hommes-là sont d'une constitution dure; endurcis au chaud, au froid, & au travail: ils ne prennent aucun plaisir; ils se soucient peu de l'Agriculture, des edifices, ni des habits. Toute leur occupation est de nourir leurs bestiaux; ne vivant presque que de la Chasse, & de ce qu'ils peuvent dérober. Les *Zapolètes* ne sont nez que pour la Guerre: aussi en cherchent ils avec le dernier empressement l'occasion. Ils l'embrassent avec ardeur; & descendant par bandes de leurs retraites & des Montagnes, sortant de leurs forets par troupes, ils s'offrent, presque pour rien, à ceux qui sont venus en ce Païs-là pour enrôler des Soldats. Ainsi: ces Montagnards ne conoissent dans la Vie aucun Art; excepté celui qui enseigne aux Mortels à s'entre-égorger par les règles, à s'entre-tuër dans les formes. Quand les *Zapolètes* se sont une fois engagez à quelque Service Militaire, ils se battent comme des lions, & leur fidelité est incorruptible.

Mais, ils ne se lient, ils ne s'engagent jamais pour un tems fixe & limité. Les clauses de l'en-

l'enrôlement font que, si dès le lendemain les ennemis leur promettent une meilleure solde, ils passeront de leur côté; & que si le jour suivant, les premiers *Engageurs* offrent un petit surcroît de profit, ils viendront se remettre sous leurs étendarts. Il se fait peu de Guerres où les *Zapolètes* ne se trouvent dans les Armées des deux partis oposez. Il arrive de-là, tous les jours, une contrarieté fort difficile à imaginer, tant selon les Lois de la Nature, que selon celles de la Societé Humaine. Deux proches parens; deux freres, si vous voulez, s'aiment tendrement: choisissant la profession des Armes, les voilà tous deux sous le même Capitaine. Tant que ces freres sont ensemble, leur tendresse redouble par la raison même qu'ils servent le même Maître, & qu'ils défendent la même Cause. Peu de tems après, se séparent ils? se trouvent ils dans les differentes Troupes de deux Princes qui se font la Guerre? L'amitié s'éteint, la fraternité meurt, tous les liens du sang se rompent: C'est à qui des deux paroîtra le plus grand ennemi de son proche, c'est à qui donnera les marques les plus éclatantes de haine & de colere contre son parent; enfin, si ces

freres se rencontrent dans une mêlée, ils sont obligez, sous peine de perdre l'honneur, & peut-être la vie, de faire de bonne foi, tous leurs efforts pour s'entretuër. Et qu'est-ce, s'il vous plait, qui les incite à cette fureur denaturée? Un morceau de pain, un peu d'argent qu'ils reçoivent chaque jour, chacun, du Souverain au service duquel il s'est engagé. Cependant, ce vil & meprisable interêt les possède si fort, qu'un soû de plus sur la solde suffit pour les faire changer de parti. Par une telle conduite, ils tomberent bien vîte dans l'Esclavage de l'Avarice; & perdant cet heureux mepris que ils avoient pour les Richesses, ils commencerent si bien à aimer la Monnoïe, que c'est un proverbe chez les autres Nations de ce nouveau Monde, *point d'argent*, *point de Zapolète*. Cependant, l'avarice ne leur est nullement profitable; car ce qu'ils gagnent par le sang, ils le consument aussitôt par le luxe; ce qui ne les empêche point, neanmoins, d'être toujours pauvres & miserables.

C'est de ces hommes-là que Nos *Utopiens* se servent principalement dans toutes leurs Guerres. Comme ces Montagnards ne trouvent nulle part une si bon-

ne

ne païe, ils accourent en foule à ces Insulaires. Ceux-ci les reçoivent, & les enrôlent très volontiers. Peut-être n'en devineriez vous jamais le motif: je vais vous le dire. Comme les *Utopiens* cherchent les honnêtes gens pour les emploïer dans leur service: aussi cherchent ils les *Zapolètes*, Nation très mauvaise, & qui, trafiquant en sang humain, leur est extrémément odieuse, aussi, dis-je, les cherchent ils pour les perdre, & pour les exterminer. La République en a-t-elle besoin pour la Guerre? On les attire par de grandes promesses; on en fait un Corps de troupes; mais, on le poste toûjours dans les endroits les plus dangereux. Une grande partie y périt; &, consequemment, ceux-là ne reviennent point demander l'execution des promesses. Pour ceux qui ont échapé au péril, on leur tient parole; on leur donne de bonne foi ce qui a été promis; & cela, dans la vuë de les encourager à n'avoir pas moins d'assurance & de hardiesse dans une autre occasion. Au reste: les *Utopiens* se soucient fort peu que l'Ennemi ait passé au fil de l'épée beaucoup de leurs *Zapolètes*, & qu'il en ait fait un grand carnage. Ils croïent, même, que le Genre Humain

leur ſeroit bien redevable, s'ils pouvoient purger la Terre de cette Nation ſale, méchante, & qui, dans le fond, n'eſt qu'une Canaille nombreuſe.

Après la Soldateſque *Zapolètaine*, Nos Inſulaires emploïent les Troupes de Ceux dont ils ont entrepris la defenſe, & pour qui ils ont pris les Armes: ils ont, de plus, les *Auxiliaires*, que leurs autres Amis leur fourniſſent; & enfin, ils joignent à toutes ces forces celles de la Nation. Ils choiſiſſent parmi les Citoïens un homme dont la ſageſſe & la valeur ſoient éprouvées; & ils lui donnent une autorité abſoluë ſur toutes le Troupes. Ce General a ſous lui deux autres Compatriotes, qui ſont comme ſes Lieutenans: je dis *comme*; car tant que le Général eſt en état de commander, ces deux ſubalternes ne ſont que des particuliers, & n'ont pas plus de pouvoir dans l'Armée que le moindre Soldat: mais s'il arrive que le General ſoit pris, ou qu'il ſoit tué; alors un des deux Citoïens occupe la place du Mort, ou du priſonnier; & il monte à cette Dignité-là comme par droit d'héritage & de ſucceſſion. Un troiſième eſt nommé ſur le champ; & ils prennent judicieuſement cette précaution, afin que, com-

comme le fort des Armes est fort incertain, le péril du Chef ne jette point l'Armée dans le désordre, & dans la confusion.

Chaque Ville fait ses levées: on admet les Citoïens qui se presentent par bonne volonté pour la Patrie, & on leur fait faire l'aprentissage militaire. Les *Utopiens* ne forcent personne à entrer dans le service, ni à embrasser la profession des Armes; étant persuadez qu'un Soldat naturellement timide, non seulement ne fera jamais des actions de bravoure; mais que, même, il inspirera la lacheté à ses Camarades. Cependant: s'il survient tout d'un coup une Guerre qui mette l'Ile en danger, on prend les poltrons, pourvû que d'ailleurs ils soient forts & vigoureux: on les embarque avec de bons Soldats; on les place par ci par là entre des braves sur les murailles; enfin, on en dispose d'une maniere qu'il n'y a pas moïen de s'enfuir. Alors, ces pauvres Timides, aïant honte de n'avoir pas autant de courage que leurs Concitoïens, se voïant en presence de l'Ennemi, & sur tout l'esperance de se sauver leur étant ôtée, font, comme on dit, *de necessité vertu*: ils s'encouragent, ils s'animent; &

ſouvent leur lâcheté naturelle tourne en valeur heroïque.

Pour les Guerres éloignées, je vous le repète, nos *Utopiens* ne ſavent ce que c'eſt que de contraindre: mais quand les femmes y veulent accompagner leurs maris, bien loin de les en empêcher, on les y exhorte, & on leur donne de grandes loüanges ſur leur fidelité conjugale, & ſur leur brave réſolution. S'agit il d'une Bataille? On met chaque Epouſe auprès de ſon Epoux: les fils, les oncles, les neveux, les couſins; enfin, tous les parens que ces Conjoints ont à l'Armée, les environnent, forment une eſpêce de cercle dont les Mariez ſont le centre. En aïant demandé la raiſon, ces bons Inſulaires me firent une réponſe qui me parut admirablement ſenſée: Nous faiſons cela, dirent ils, afin que Ceux qui, par le mouvement ſecret de la Nature, ſont portez à s'entre vouloir du bien, ſe ſecourent mutuellement dans le péril & contre la mort. Je ne puis aſſez m'étonner que les Gens de nôtre Monde n'aïent point encore trouvé cette invention-là.

C'eſt un deshonneur, c'eſt une infamie au Mari de revenir ſans ſa Femme;

&

& au Fils, de retourner dans le Païs après avoir perdu ſon Pere à la Bataille. Quel effet penſez vous que cette coutume la produit? C'eſt que quand on les attaque, quand on en vient aux priſes, quand il ſe fait une mélée, ſi l'Ennemi tient ferme, le Combat ne finit que par le maſſacre, que par le Carnage. Nos Inſulaires font tout leur poſſible pour ne point s'expoſer eux mêmes aux fureurs de la Guerre, & pour n'y emploïer que des Troupes etrangeres, aux quelles comme vous avez vu, ils donnent une groſſe païe: mais auſſi, autant ils ont débandé les reſſorts de la Prudence pour prévenir l'effuſion de leur ſang, & la perte des Citoïens; autant, lorſqu'ils ne peuvent ſe diſpenſer d'entrer en lice, marquent ils de valeur & d'intrépidité. Ne croïez pas qu'ils aillent au Combat avec une impetuoſité féroce: tant s'en faut: ils retardent, ils reculent, ils réflechiſſent; & pendant ce tems-là, ils s'animent ſi fort à l'Action Militaire, qu'ils aiment mieux y périr que de tourner le dos. Les *Utopiens* ont encore une autre raiſon d'encouragement. Ne craignant point de tomber en neceſſité: aïant, chacun chez ſoi, abondamment de quoi vi-

vre; enfin, bien surs que leur Posterité sera toûjours à son aise, cela leur met l'esprit en repos; cela leur inspire une vaillance extraordinaire; enfin, cela leur fait mépriser le dernier malheur de la Guerre, c'est à dire d'être défaits, batus, vaincus, passez au fil de l'Epée. Vous savez, Messieurs, que nous n'avons point le même avantage dans nos Armées. Depuis le moindre Soldat jusqu'au Généralissime, chacun pense à ses besoins, à sa fortune, à sa famille; si bien que ces soins-là partagent les coeurs les plus braves, les plus heroïques, entre la crainte & la valeur; au-lieu qu'un *Utopien*, assuré que sa femme, ses enfans, ses proches vivront heureux après lui, n'a proprement que sa personne à sacrifier. Une autre raison qui fait la confiance de ces Peuples dans une Bataille, c'est leur grande habileté pour les Armes. Mais la principale cause de leur valeur, la voici. Leurs Lois étant toutes fondées sur la Raison, sur la Justice, sur l'Equité naturelle, on les éléve dans ces bons principes, & dans ces belles maximes. Il ne se peut, donc, pas qu'ils ne soient braves; car ils aprennent, par une belle education, à ne pas négliger assez la

vie, à ne la pas mépriser assez pour la prodiguer témérairement; mais aussi que quand l'honneur, & le bien de la Patrie le demandent, on doit mourir courageusement, & sans aucun retour sur l'interêt personnel, sur la tendresse, & sur l'amitié; mort vraîment heroïque, mort de Philosophe.

Dans le fort du Combat, en quelque endroit qu'il se donne, l'élite de la Jeunesse, & qui est fort résoluë à périr, s'il le faut, pour le bonheur commun, se met en mouvement contre le Général des ennemis, ou, pour mieux dire, conjure sa perte. On l'attaque ouvertement & de front; on lui tend des piéges & des embuscades; on cherche de près & de loin à s'en défaire; enfin, ces jeunes gens, formez en un Bataillon sur lequel toute l'Armée a les yeux, & dont on a grand soin de remplacer les Soldats fatiguez, ou rebutez, cette jeune Milice, dis-je, emploïe toute la ruse, & toute la bravoure de *Mars* pour venir à bout du Chef de l'Armée ennemie. Cette opiniatreté a ordinairement une réüssite si heureuse, qu'à moins que le General ennemi ne prenne le parti de la fuite, il est tué, ou fait prisonnier.

Quand la Fortune s'est déclarée pour nos *Utopiens*, quand ils ont la Victoire, n'allez pas vous imaginer que dans le transport de la fureur guerriere, ils tuënt, ils massacrent les Vaincus. Non: ces excellens Humains aiment mieux prendre ceux qu'ils ont mis en fuite, que de leur ôter la vie. Jamais, même, ils ne poursuivent les Fuïards que lors qu'ils sont surs de pouvoir le faire: le gros des Troupes demeure en ordre sous les étendarts, & l'Armée toûjours prête à soûtenir le combat. Ils observent cette méthode là si exactement, que, quand ils ont battu l'Ennemi, si leur Arriere-Garde n'a point eu part à la Victoire, ils laissent plûtôt échaper tout les Vaincus, que de déranger les Troupes pour courir après eux. Nos Insulaires se souviennent de ce qui leur est arrivé plus d'une fois. Les Ennemis avoient défait tout le Corps de l'Armée *Utopienne*: enflez de l'orgueuil d'avoir triomphé, ils se dispersoient, ils couroient ça & là, pour poursuivre, & pour faire du carnage. A vôtre avis, Messieurs, quelle fut la suite de cet emportement barbare? Les *Utopiens* avoient un petit Corps de réserve. Ces Troupes, bien cachées, épioient le tems, elles

étoient

étoient attentives à l'occasion. Dès que elles la virent favorable, elles fondent sur ces *Coureurs*, sur ces *Massacreurs*, qui, ne doutant point d'une victoire insigne & complète, ne cherchoient qu'à répandre la Mort par tout. Mais *mal en prit* à ces Destructeurs de l'Espêce humaine; leur excès de confiance fit changer le sort, qui effectivement tourne comme une girouète: Nos *Utopiens*, eurent le bonheur de tuër les *Tuëurs*: par une révolution imprévuë ils arracherent la *Palme*, les *Lauriers*, la Victoire à l'Armée victorieuse; enfin, les Vainqueurs devinrent, à leur tour, les battus, les *bien & dûment* vaincus.

Les *Utopiens* ont ils plus de finesse à tendre des piéges, à poster des embuscades, qu'ils n'ont de ruse pour les éviter? Ce problème de Guerre ne peut se soudre, ni se décider aisément. Vous croiriez quelquefois & vous le croiriez sur toute l'aparence possible, qu'ils méditent la retraite, & qu'ils ne pensent qu'à fuir: rien moins que cela. Tout au contraire: prennent ils cette résolution-là? On ne s'en défieroit jamais. Car dès qu'ils reconoissent que leur Camp n'est pas bon, ou que les Ennemis sont beaucoup supe-

rieurs; alors, ils décampent la nuit avec tout le ſilence imaginable : ou ils ſe tirent du peril par quelque Stratagême; enfin, de jour même, ils font la retraite avec tant de fineſſe, & avec un ſi bel ordre, qu'il n'eſt pas moins dangereux de les attaquer quand ils ſe retirent, que lors qu'ils tiennent ferme, que lors qu'ils défient, & qu'ils ſemblent dire d'un air menaçant, aux ennemis, *venez, venez, vous ſerez les très bien reçûs.*

Nos Inſulaires ont grand ſoin de fortifier leur Camp par un foſſé auſſi profond que large; & comme ils font jetter de leur côté la terre tirée de ces endroits creuſez, cela leur vaut un double rempart. N'allez pas vous imaginer qu'ils emploïent à cette ſorte de travaux, des *goujats*, des valets, des gens de la plus baſſe mechanique. Non : ce ſont les Soldats mêmes qui font ces Ouvrages ſi utiles. Toute l'Armée a la bêche, a l'outil à la main; à condition, pourtant, mes Amis, qu'il vous plaira d'excepter ceux qui, pendant que leurs Compatriotes fouïſſent & travaillent, ſont commandez pour faire ſentinelle autour du Camp; & cela, pour être toûjours prets à repouſſer les attaques imprévuës. Tant de

Gens *mettant*, *donc*, *la main à l'oeuvre*; tant de bras étant occupez à mettre le Camp en fureté, il n'eſt pas concevable avec quelle vîteſſe ils finiſſent leurs retranchemens, & tous leurs travaux.

Leur Armure a toute la ſolidité neceſſaire pour recevoir les coups ſans bleſſure; & cependant, ſi légére, formée avec tant d'adreſſe & tant d'art, que elle n'empêche ni le geſte, ni le mouvement. Ils peuvent même nager commodément avec cette Armure là. Il faut remarquer que dans l'éducation de guerre, quand on leur donne les premieres leçons de la Diſcipline Militaire, ils s'accoutument à nager armez. Les inſtrumens ſanguinaires & meurtiers dont ils ſe ſervent en combatant de loin, ce ſont des dards, des flèches, des javelots; & ils manient ces *outils de mort* avec une force, avec une adreſſe merveilleuſe; on ne peút pas mieux viſer. L'Infanterie & la Cavalerie portent également le Carquois. Quand il faut ſe battre tête à tête, homme à homme; enfin, s'agit il d'en venir aux priſes? Cela ne ſe fait pas à l'epée: c'eſt avec des haches qui par le fil, par le trenchant, & par la peſanteur, ſont tout à fait propres à ne pas manquer

ſon coup, & à fraper d'eſtoc & de taille. Ils ſont d'une habileté ſinguliere à inventer des machines de guerre: quand elles ſont achevées, on a grand ſoin de les cacher, de peur qu'en ſe hâtant de les produire, & qu'en les faiſant jouer trop tôt, elles ne manquent leur effet, & ne donnent lieu aux ennemis de rire & de ſe divertir. En faiſant ces Machines, ils prennent garde ſur tout qu'il ſoit aiſé de les tranſporter, & que elles tournent facilement.

Nos *Utopiens* ont ils fait une trève? Ils l'obſervent très religieuſement; & ne la violeroient pas, même, quand les Ennemis y feroient infraction. Rare exemple! & qui, à ce que je croi, ne ſe trouve que chez ces bons Inſulaires. Cette Nation qu'on peut nommer, à juſte titre, *l'Honneur du Genre Humain*, n'a pas la cruelle & barbare coutume de piller, de ravager, de bruler les moiſſons; enfin, de commettre ces hoſtilitez afreuſes, que nous avons la douleur de voir dans nôtre Monde: Fort eloignez de cette Maxime pernicieuſe, *qu'on doit afoiblir ſon Ennemi par tous les endroits poſſibles*, ils empêchent autant que cela ſe peut, que les hommes & les chevaux ne foulent & ne gâtent

gâtent les grains de la Campagne : que ſavons nous, diſent ils, ſi la Terre ne produit point ces biens-là pour nôtre uſage ; & ſi quelque jour, nous ne ſerons point trop heureux de les trouver ? Ils ne font jamais de mal à un homme qui n'a point d'armes, à moins que ce ne ſoit un eſpion. Ils conſervent & protégent les Villes qui ſe rendent : les conquêtes priſes d'aſſaut ne ſont point miſes au pillage : mais, on fait mourir ceux qui ont empêché que la Place ne capitulât, ou ne ſe rendît ; & quant aux autres qui, ſuivant ce mauvais conſeil, ſe ſont défendus avec trop d'opiniatrèté, on les condamne à la ſervitude & à l'eſclavage.

Ils ne touchent ni aux vieillards, ni aux femmes, ni aux enfans ; enfin, à pas un de ceux qui ne ſont pas propres à la Guerre. S'ils ſavent que, pendant le Siege, il y a eu parmi les Aſſiegez, des Citoïens qui conſeilloient la reddition de la place, ils leur en font un mérite ; & pour les en recompenſer, on leur fait preſent de quelque portion du bien des Condamnez : le reſte de cette confiſcation eſt diſtribué aux Troupes Auxiliaires ; car pour eux ? aucun ne profite du butin des Vaincus ; pas un des Vainqueurs n'a part aux depouilles de l'Ennemi. Au

Au reſte: quand la Guerre eſt terminée, ils ne demandent point à leurs Amis de dédommagement pour les frais que *la* Republique a fait pour eux: ils mettent tout ſur le compte des Ennemis batus & défaits. Sur ce Principe là, qui n'a rien que d'equitable, puis qu'on ſupoſe que les *Utopiens* n'arment jamais que pour des raiſons légitimes & indiſpenſables; *ſur* ce principe-là, dis-je, on condamne les Vaincus aux dépens du Procès: on les oblige à fournir une bonne ſomme; & cet argent-là eſt réſervé, deſtiné, conſacré pour les mêmes Conjonctures de Guerre: mais ce n'eſt là qu'une partie du Païement: on contraint encore ces pauvres Batus, à céder pour toûjours des terres & des héritages qui augmentent de beaucoup les revenus de nos Inſulaires. Ils ont, à preſent, de ces ſortes de fonds & de rentes chez pluſieurs Peuples. Ces revenus ſe ſont formez inſenſiblement, & par des occaſions differentes: mais, cette petite ſourçe pécuniaire s'eſt tellement enflée, ſes eaux ſont devenuës ſi fortes & ſi fécondes que elle produit par an plus de ſept cens mille ducats.

Ils envoïent ſur ces biens etrangers quelques uns de leurs Compatriotes; & il

il leur donnent le titre de *Questeur*, ou de Tresorier. Ces Officiers vivent là splendidement; ils y font une figure des plus magnifiques: mais quelque dépense qu'ils fassent pour paroître en grans Seigneurs, & faire honneur à la Patrie, ils ne sauroient dépenser tout le revenu. Il en reste toûjours une bonne partie pour mettre dans le Trésor Public: souvent aussi ils prêtent un peu de cet argent là au Peuple sur les terres duquel ces heritages sont situez: on leur en laisse la jouissance & l'usufruit jusqu'à ce que la République en ait besoin; & même il n'arrive presque jamais qu'on redemande le *Total*. De ces terres, de ces heritages, ils en assignent une partie aux Gens, qui, à la sollicitation *Utopienne*, veulent bien courir le danger dont je vous ai parlé. Si quelque Monarque, possedé du Démon de la mauvaise gloire, aïant pris les Armes contre eux, se prépare à faire une irruption; ils assemblent, en toute diligence, la plus nombreuse, la plus puissante, la plus formidable Armée qu'il leur est possible: ils courent, ils volent à l'Ennemi jusques au de là de leur frontiére; & le repoussant, ou peut-être, le taillant en pièces, ils se garantissent ainsi de

de l'invasion. Nos *Utopiens* n'aiment point du tout à *guerroïer* sur leurs terres; & il n'est point, même, de cas assez pressant, de necessité assez urgente, pour les obliger à introduire dans l'Ile aucun secours étranger.

DES DIFERENTES RELIGIONS DE L'UTOPIE.

Ce n'est pas seulement dans l'Ile en général que le Culte Divin est bigarré, c'est aussi chez toutes les parties de la Nation. La Croiance Religieuse ne sauroit être plus partagée; ni la Foi pieuse, plus sujette à controverse. Chaque Ville a son Dieu. L'une se prosterne & fait ses dévotions devant le flambeau de l'Univers, Astre dit vulgairement le Soleil: l'autre récite ses heures devant la Lune, & invoque cette belle & *argentine Phebé*, de qui la Gent Poëtique a rèvé tant de belles choses dans son insomnie ordinaire. Telle Ville fête & chomme un autre Planète: & enfin, dans nôtre *Utopie* il y a du *Service Divin*, de tous les genres & de toutes les façons. Vous ne croiriez peut-être pas, Messieurs

mes

mes bons Amis, ce que je vais vous dire, & ce qui eſt, néanmoins, une des véritez les plus *Utopiennes*. Certaine Société particuliere de ce Corps Politique, certain aſſemblage de mortels, certaine Ville; tout comme il vous plaira: ces Gens-là, donc, adorent & ſervent un je ne ſai quel homme, qui, pendant ſa vie, ſe diſtingua par ſon merite, & par ſa réputation; & non ſeulement ils ont *apotheoſé* ce Perſonnage-là, non ſeulement ils en ont fait un Dieu; mais même, ils le croïent le premier & le plus grand des Dieux, le Maître de la Foudre; enfin, c'eſt leur *Jupiter*.

Mais la partie de nos Inſulaires la plus nombreuſe, la plus ſage, la plus eclairée, rejettant toutes ces Divinitez chimériques, n'admettent, & ne reconoiſſent qu'un ſeul Etre adorable. Il eſt, diſent ils dans leur *Catéchiſme*, il eſt inviſible, eternel, immenſe, incomprehenſible, & infiniment au deſſus de tout ce que l'Eſprit Humain peut concevoir, peut imaginer. Ce grand Dieu, ajoutent ils, remplit tout l'Univers, non pas materiellement, non pas d'une étenduë corporelle & diviſible; mais par ſon vouloir, & par ſa puiſſance. Ces *Utopiens ortódo-*

xes donnent le beau nom de *Pere* à cette Divinité : ils attribuënt à elle ſeule les origines & les principes, les acroiſſemens & les progrès, les viciſſitudes & les révolutions : enfin, ils la reconoiſſent pour le *Moteur* des commencemens & des fins, pour la Cauſe Première & Univerſelle ; &, comme ils en font l'unique objet de leur Religion, ils ne rendent qu'à cet Etre Tout-puiſſant les divins & ſacrez honneurs du Culte.

Quoique toute la Nation ne s'accorde point ſur cet Article éſſentiel & capital, ils conviennent tous, neanmoins, d'une choſe : c'eſt qu'il y a un Etre ſuperieur à tout, un Etre dont l'exiſtence eſt eternelle, & dont la volonté eſt ſouverainement abſoluë ; que c'eſt lui qui, par la ſeule vertu de ſa Parole toujours efficace, a *realiſé* le Néant, & créé ce vaſte & ce bel Univers dont nous faiſons une petite partie ; enfin, que c'eſt lui qui, par une Providence également ſage, bonne, juſte, puiſſante, & impenetrable, conduit & gouverne ce grand Ouvrage qui eſt ſorti de ſa bouche. Cet Etre Infini s'apelle communément en langue *Utopienne Mythra* : Voila, donc, un ſentiment uniforme touchant la Divinité. Mais

en

en quoi ces Peuples different de croïance, c'est que le vrai Dieu n'est pas reconu dans toute l'Ile avec le même sens, avec la même explication. Chacun choisit ce qui lui plait pour la Divinité, chacun *déifië* suivant la persuasion & le préjugé. Mais dans cette varieté, dans cette contradiction *de Foi Religieuse*, ils se reünissent tous sur un Point. A qui, ou à quoi, disent ils unanimement, qu'on attribuë la *Toute-Puissance?* il est toûjours certain que l'Etre qui la possède, cette *Toute Puissance*, est celui, qui, du consentement général de toutes les Nations, n'a, ni Superieur, ni égal en DIVINITÉ, ni en MAJESTÉ.

Au reste: cette grande bigarure, cette diversité de superstition s'évanouit peu à peu, chez nos *Utopiens:* à la luëur de la Controverse ils ouvrent les yeux, & ils s'unissent pour professer la Religion qui paroit la plus raisonnable. Je ne doute point que tous les autres Cultes ne fussent déja abolis: mais il s'y presente un obstacle. Quand un Insulaire a dessein de changer de Croïance, & de passer d'une Eglise à l'autre, si, dans ce temslà, il lui arrive quelque disgrace, il est frapé de crainte; la terreur superstitieuse

le

le ſaiſit; &, au lieu d'attribuër ſon malheur au hazard & au deſtin, il ſe met en tête que le coup vient du Ciel; il croit fermement que le Dieu dont il veut abandonner le culte, & qu'il eſt ſur le point d'abjurer, eſt fort en colere; qu'il le punit; qu'il ſe venge de l'impiété du *Mécroïant* & de *l'Apoſtat*.

Quand ces Peuples nous eurent oui parler du Chriſtianiſme: quand nous leur eumes fait conoitre le ſaint Nom de Jeſus-Chriſt, ſa Doctrine, ſa Morale, ſes Actions, ſes Miracles: enfin, quand nous leur racontames cette admirable, cette miraculeuſe conſtance de tant de glorieux Martirs, dont le ſang répandu, par une mort volontaire, a été la ſemence des Fidèles, & a attiré un ſi grand nombre de Nations à la Foi de l'Evangile; quand, dis-je, nous leur *contâmes* les hautes, les ſublimes, les profondes Veritez de nôtre Sainte & Divine Revelation, vous ne ſauriez croire avec quelle inclination, avec quel épanchement de joïe ils aprouverent la prédication du Sauveur. Je ne ſai ſi Dieu *operoit* interieurement dans leurs Ames par ſa Grace & par ſon Eſprit, ou ſi le Chriſtianiſme leur parut une Profeſſion conforme à

la

la Secte qu'ils estiment le plus parmi eux. Mais je croi qu'un des grans motifs de leur aprobation, ou plûtôt de leur aplaudissement, est qu'on leur avoit dit que Notre Legislateur Dieu & Homme tout ensemble se plaisoit à vivre en commun avec ses Apôtres; & qu'encore à present, cette communauté des biens & de la vie est en usage dans les Societez des Chrêtiens qui se vantent d'observer le mieux les preceptes & les conseils de la Morale Evangelique.

Quoi qu'il en soit, quantité d'*Utopiens* eurent le bonheur d'entrer dans le chemin *du Salut Eternel*; ils embrasserent nôtre Religion; & par l'eau purifiante du premier sacrement, on les raccommoda avec Dieu, on leur ôta la *Tache damnable & damnante* du Peché Originel. Deux de nos Compagnons de voïage étant morts, nous ne restions plus que quatre pour catêchiser ces *Neophites*, & pour leur administrer le Batême. Aucun de nous n'étoit Prêtre, ce que je déplore encore aujourd'hui. Cependant: ces *Utopiens* nouveaux convertis, après avoir été instruits & batisez, brulent d'une pieuse ardeur & d'un zèle *prosélitique*, de participer aux autres Sacremens que les Prê-

Prêtres seuls ont droit de conferer. Ils conoissent nos Misteres ; ils y sont initiez : mais comme ce n'est que par instruction & que par la speculation, cela leur redouble l'envië d'en venir à l'exèrcice & à la pratique. Cette ferveur ardente les a fait aviser d'une question, d'un problême théologique : Ils demandent si pour avoir un Ministre de l'Autel, il est absolument necessaire qu'il ait sa Mission du *Pontife des Chrêtiens*, c'est ainsi qu'ils nomment le Pape ; & si, en choisissant eux mêmes un Citoïen, il n'auroit pas assez le sacré & ineffaçable Caractere de la Prêtrise, pour faire de droit & avec pouvoir les fonctions du Culte & pour administrer les Sacremens. Nos Insulaires disputent vivement sur cette matiere-là. Je voïois même que l'afirmative de la Question prenoit le dessus : Je ne doutois presque point qu'ils ne *sacerdotifiassent* quel-cun de la Nation : cependant, quand je quitai l'Ile, ils n'en étoient point encore venus jusque-là ; & je les laissai sans Prêtres.

Ceux qui, ne trouvant point de solidité dans les fondemens & dans les raisons du Christianisme, se moquent de nos Veritez, & rejettent l'offre de *Conver-*

version, ceux-là, dis-je, n'en viennent ni aux reproches, ni aux menaces contre nos *Catêcumènes* ou nos Bâtisez: bien loin de les haïr, de les detester, de les persecuter, de les bruler, on les abandonne à leur persuasion; ils en jouissent tranquilement; & on ne les en traite pas moins en freres de Nature & d'Espêce, en bons Compatriotes, en Membres de la Societé Humaine. Heureux Mortels chez qui ni la Religion, quelle qu'elle soit, ni le Fanatisme n'introduisent point la *Discorde* sanglante & meurtriere!

On saisit, neanmoins, & on emprisonna, devant moi, un de nos *Utopiens* nouvellement *Illuminez*. Celui-ci, encore tout trempé de l'eau saintement brulante du Batême, entra dans un si grand entousiasme qu'il voulut soutenir publiquement que la seule Religion Chrétienne étoit vraïe, & que elle seule pouvoit conduire au Ciel. Nous fîmes de nôtre mieux pour moderer, pour arrêter ce transport: nous remontrâmes à ce *Prosélite*, qu'il y avoit de l'indiscretion dans son zèle, & que Dieu ne commandoit point l'emportement. Nous ne pûmes y rien gagner. Il prêcha, donc; il *sermonna* à toute force, à toute outrance;

& il s'échaufa si bien dans sa Déclamation, que non seulement il donnoit le premier rang à nôtre Culte; mais que, même, il envoïoit toutes les autres Religions à *Satan*: Oui, crioit il à plein gosier, hors les Chrêtiens tous les Hommes sont des profanes, des impies, des sacriléges; & ils meritent tous de bruler eternellement dans l'enfer.

Après que nôtre Apôtre de fraîche date, eut invectivé long tems de ce stile-là, & sur le même ton, il est arrêté; on lui fait & *parfait* son procez dans toutes les formes: la procedure criminelle ne rouloit nullement sur le mépris de la Religion; mais pour avoir excité un tumulte populaire: enfin; les Juges condamnent le coupable; & sa sentence porte qu'il subira la peine du banissement: ainsi le voila Confesseur, & demi-Martir, sans souffrir, neanmoins, pour sa Foi & pour sa Religion. Ces Peuples comptent entre leurs anciennes Coutumes, qu'on ne doit inquieter ni molester aucun Habitant pour sa Croïance & pour son Culte: & voici l'origine, la source, le commencement de cette Loi de Tolerance. Quand *Utopus* eut fait son débarquement dans l'Ile, & qu'il s'en fut emparé; ce

Con-

Conquerant aprit, qu'avant ſon arrivée, il y avoit dans le Païs des diſputes & des guerres continuelles pour la Religion. Il avoit même remarqué, que, dans cette diviſion commune des Habitans, chaque ſecte ne laiſſoit pas de combatre pour la Patrie, & que c'étoit ce qui lui avoit facilité le moïen de les réduire & de les aſſujettir toutes. Lors qu'il ſe fut rendu Maitre du Gouvernement, il ſe hâta de faire une Ordonnance pour établir la liberté de Religion. Permis à chacun de ſuivre & de profeſſer le Culte qu'il croit le plus ſalutaire & le meilleur; permis de déduire les fondemens, les motifs, les raiſons de ſa Foi, pourvu que cela ſe faſſe paiſiblement, modeſtement, & ſans déchirer la Religion des autres. Suivant cette même Loi, ſi quel-cun, qui voudroit attirer à ſa Croïance un des Citoïens, voit que ce dernier tient ferme, & ne ſe rend point aux argumens du *Diſputeur*, défenſe expreſſe & ſevére à celui-ci de faire la moindre violence à ſon Antagoniſte; defenſe de lui dire la moindre injure; & s'il eſt aſſez hardi pour tranſgreſſer la Loi, on le condamne auſſi tôt à l'exil, ou à la ſervitude.

Le Prince *Utopus*, en faiſant un tel

Edit, n'avoit pas ſeulement en vuë d'aſ-ſurer la tranquilité commune en ſupri-mant ces combats fréquens, en déraci-nant cette haine implacable que la diver-ſité de Religion avoit produit aupara-vant, & qui mettoit la République dans le trouble, dans le deſordre, dans le bouleverſement: ce Legiſlateur agiſ-ſoit encore par un autre principe: *il crut* qu'il étoit, même, de l'interêt du ſervice Divin, qu'il donnât une telle Declara-tion; car par une Loi ſi ſage, ſi judicieuſe, le Fondateur de la Republique *Utopienne* faiſoit voir qu'il n'oſoit décider temérai-rement de la Religion, n'étant pas ſur que la Divinité, qui, peut-être, aime qu'on l'adore, qu'on la ſerve en pluſieurs manieres diferentes, n'inſpire point à l'un, une choſe; & à l'autre, une au-tre; enfin, ſi Dieu ne partage point ſa Révélation.

D'ailleurs: cet *Utopus* bâtiſſoit ſur le Bon ſens. Il ne pouvoit, ſans doute, con-cevoir que ſans violer groſſierement les règles & les impreſſions de l'Equité Na-turelle, on puiſſe emploïer les menaces, & la violence pour contraindre quel-cun à changer de Foi. A cauſe que vous êtes perſuadé d'un Article de vôtre *Ca-*

téchisme, vous voulez que tout le Monde le soit aussi? En verité, il y a là de l'extravagance & de la sotise: forcez, donc, aussi un Aveugle, un Borgne, un Louche; enfin, un homme qui a la vuë éteinte, ou de travers, ou malade, forcez le, dis-je, d'avoir les yeux, aussi bons, aussi sains, aussi perçans, & d'une aussi grande justesse que les vôtres, à ce que vous prétendez; donnez lui cela, ou laissez le en repos. La Comparaison de la vuë tombe egalement, & non moins naturellement sur les quatre autres sens, *voire* sur tous les membres du *Corps Humain*: n'y aura-t-il, donc, que la plus noble partie de l'Homme, je veux dire, cette belle *faculté* de penser, de juger, de raisonner & de croire; hélas! n'y aura-t-il qu'elle à qui on refuse un privilége dont les Manchots & les Boiteux jouissent en toute sureté?

C'est ainsi aparemment que *Sa Majesté*; je croi qu'il faut dire *Son Altesse Utopienne*, raisonnoit: mais ses lumieres ne se bornoient pas-là; ce grand Monarque, dont l'esprit étoit aussi bon que le coeur, poussoit la réfléxion plus loin. S'il est vrai, disoit il en philosophant, qu'il n'y ait sur la Terre qu'une seule Religion qui ait

pour ſoi la certitude & la verité; en prenant dans une Controverſe la voïe du raiſonnement, de la moderation & de la douceur, n'arrivera-t-il pas, à la fin, que la *VERITÉ*, qui, de ſa nature, a une vertu triomphante, elle qui eſt nôtre Soleil *intellectuel*, fera paroître l'*Evidence*, qui eſt comme ſon Aurore, & diſſipera, par ſes raïons inviſibles, les nuäges & les tenèbres qui la couvroient? Si, au contraire, on entreprend la Converſion des Ames, le piſtolet à la gorge; le flambeau d'une main; & l'epée, de l'autre: alors, comme les plus mechans, comme les plus Scélérats ſont les plus entêtez, il ſe trouvera, qu'à cauſe de ces vaines & riſibles ſuperſtitions aux quelles ces mauvais Aveugles s'opiniatrent, la très Sainte, la très celeſte, la très indubitable Religion, ſera, comme on voit quelquefois les bleds dans la Campagne, ſera enterrée dans les epines & dans les broſſailles.

Utopus a donc trouvé un milieu à l'afaire, à la vie de l'autre Monde, vie qui, ſans contredit; & il n'y a que ces malheureux, que ces *infamiſſimes Athéiſtes*, qui puiſſent en douter; Vie, dis-je, qui fait ici-bas l'intérêt dominant *du Genre*

Hu-

Humain : ce milieu eſt la permiſſion à Chacun de croire tout ce qui lui plaira. Cette *Tolérance* n'eſt pourtant pas ſans exception: il y a une clauſe, & qui eſt ordonnée au nom de la Religion naturelle; & cela, ſous des peines rigoureuſes. Le Prince d'*Utopie*, qui a etudié la Phiſique, & qui poſſède à fond la Metaphiſique, *inhibe*, *prohibe*, défend à qui que ce ſoit de ſes Sujets d'être un Individu aſſez peu digne de Nôtre Eſpêce; un Fils aſſez ingrat envers Mere Nature, pour avoir ſeulement la penſée, pour qu'il leur entre dans l'eſprit, que l'Âme, n'étant qu'un ſoufle, qu'une chaleur animale, s'évanouït, & s'évapore au moment que la Mort donne ſon coup de faux; que l'Univers n'eſt point conduit par une Intelligence Suprême, qu'il ſubſiſte, qu'il roule à l'avanture, & ſous la diréction d'une *Cauſe Aveugle*; enfin, qu'il n'y a point de Providence.

Ce fut par cette Loi-là que les *Utopiens* entrérent dans la perſuaſion preſque generale des Nations, qu'après la *Vie Preſente*, les Criminels & les Vicieux trouvent des ſuplices qui les attendent; au lieu que les Amateurs de la Vertu, au lieu que ceux qui ont rempli leurs de-

voirs, reçoivent en l'autre Monde la récompense de leur bonne conduite. Un Citoïen qui auroit des sentimens oposez à cette doctrine-là, ne passeroit pas pour un homme chez nos Insulaires : on le regarderoit comme un indigne Mortel qui auroit souillé la sublimité de son Origine, en faisant passer l'image de Dieu dans la figure & dans la ressemblance d'une bête : à plus forte raison n'honoreront ils pas cet Impie du titre de Citoïen ; lui qui, s'il n'étoit retenu par la crainte du châtiment, ne feroit non plus de cas des Lois & dès Réglemens de la République, que d'un floccon de neige. Il est certain qu'un homme qui, ne se croïant point composé de deux substances, de deux natures diferentes, l'une étenduë & materielle, l'autre Spirituelle & sans parties, n'a point d'autre esperance que celle de conserver son corps, & de lui procurer le plus long *bien être* qu'il lui sera possible, il est certain, dis-je, que quand cet homme trouve l'occasion de se contenter, la seule crainte *des Lois pénales* le tient en bride ; & s'il peut, ou les éluder adroitement, ou les violer impunément, comptez qu'il n'y manquera pas. Car pour ces consciences Philosophiques qui,

par

par un pur principe de Raiſon & d'Humanité, tâchent de vivre dans l'innocence, & de n'avoir rien à ſe reprocher? Oh qu'elles ſont rares! y en auroit il bien dix entre cent millions?

Un *Utopien*, donc, qui ne croit ni *Ame*, ni *Vie future*, doit ſe tenir aſſuré de ne participer jamais aux honneurs publics: il eſt exclus pour toûjours de la Magiſtrature; on ne lui confie aucune Charge, aucun Emploi; tant il eſt regardé par tout comme un homme négligent, indolent, incapable de s'animer pour le ſervice de la Patrie: mais on ne le met point en juſtice; on ne le condamne point au *Fagot*; on ne le *Suplicie* point; enfin, on le laiſſe vivre ſurement & paiſiblement: c'eſt que ces bons Inſulaires, qui en cela, auſſi bien que dans tout le reſte, ſont les antipodes de nôtre Monde, conoiſſent avec la derniere évidence, que perſonne n'eſt maître de ſes ſentimens, & qu'on ne peut s'empêcher de croire ce qui paroît le plus croïable. En *Utopie*, on ne fait point de menaces à un *Libertin*, à un *Eſprit fort* pour l'obliger à trahir ſa penſée, & à tenir le langage commun. Vous ne ſauriez croire combien ces Peuples ſont zèlez partiſans

de la *Sincerité*, combien ils déteſtent la Diſſimulation & le Menſonge; ils ne les diſtinguent preſque point de la Fourberie. Mais il eſt défendu à l'*Irreligieux* de diſputer ſur ſes ſentimens, & de les défendre par preuves : chez le Vulgaire, s'entend; car pour les Prêtres, & pour les Gens graves, non ſeulement il leur eſt permis de controverſer en particulier avec le Philoſophe; mais mêmes on les y exhorte, dans la confiance qu'on a que, tôt ou tard, ſa folie & ſon extravagance céderont à la Raiſon.

Il y a dans l'Ile une autre Opinion toute contraire à celle des Incrédules. Cette Sècte eſt aſſez nombreuſe, par trois raiſons : 1. elle n'eſt point defenduë: 2. elle n'a pas tout à fait tort: 3. & enfin, c'eſt que elle ne fait point de mal. Ils croïent que la Bête a auſſi une Ame: il eſt vrai, diſent ils, que cette Ame beſtiale n'aproche pas de la Nôtre, ni en dignité, ni pour l'eſperance du bonheur infini que Dieu nous garde: mais elle eſt pourtant immortelle, & deſtinée à une félicité qui ne finira jamais.

Preſque tous les *Utopiens* ſont ſi perſuadez d'un *Paradis*, dont les plaiſirs & les joïes ne peuvent ſe concevoir, que le

Chrê-

Chrêtien le mieux convaincu de sa Religion, ne le croit pas de meilleure foi. Sur ce fondement-là, ils plaignent les Malades, à cause de la souffrance: mais ils ne savent ce que c'est que de regréter les Mourans. Neanmoins, quand ils voïent quel-cun qui s'afflige de mourir, qui a de la répugnance à quiter la vie, & qui ne la perd que malgré lui, cela leur fait de la peine. Je vous defierois bien, Messieurs, d'en deviner la raison: c'est qu'il s'en tirent un fort mauvais augure pour *le Salut Eternel* du Mourant: ces bonnes Gens s'imaginent que ce Moribond n'a point d'espérance pour l'Avenir; qu'il sent sa conscience chargée; & que, comme s'il avoit un pressentiment caché des tourmens *infernaux* dans les quels il va tomber, la peur le transit; il tremble de partir pour le long Voïage d'OUTRE-TERRE. De plus: ces Peuples croïent bonnement qu'un homme qui, loin de courir volontiers vers l'autre Monde, recule, refuse, & n'y entre que malgré lui, est très mal reçu dans l'Empire des Morts: ne doutant point que Dieu, qui a eu la bonté de l'apeller & de le faire venir, ne lui fasse *mauvais accueil*, pour s'être laissé entrai-

ner, par force, en ce Païs-là, où il fait si beau quand on y est heureux! Quand, donc, les *Utopiens* vöient mourir un Compatriote en desesperé, cela leur fait horreur. Le Malade a-t-il rendu le dernier soufle; a-t-il passé de la condition de mortel à celle d'immortel; enfin, de malade est il devenu défunt? On le porte à la Sépulture; mais en grand silence, avec des *faces* mornes, sombres; enfin, avec une tristesse qui fait pitié. On fait la priére: on demande fervemment à Dieu, que par sa bonté infinie, il lui plaise faire misericorde à un Pecheur qui n'a mérité que les terribles effets de sa Justice & de sa Vangeance. Ensuite, on jette *force* terre sur le Cadavre, qui, en effet, ne cherche pas un autre domicile; & puis le Convoi se retire, aussi *dolent* qu'il étoit venu.

Au contraire: quand un Citoïen meurt gaîment, & plein de bonne esperance, c'est une fortune pour lui. Cet heureux Mort n'a point le chagrin de se voir pleurér; on croiroit lui faire afront, on croiroit insulter à sa gloire, si on répandoit des larmes à son sujet. Tant s'en faut: ses funerailles, ses obsèques sont les plus réjouïssantes, sont les plus *joïeuses* du Mon-



ne·

ſı

Monde: on y rit, on y chante; & même, je ne me souviens pas bien si on n'y danse point. Le Corps étant porté au bucher, les *Assistans* lèvent les bras au Ciel, & le suplient, du fond du Coeur, de vouloir bien accorder, à la bonne & honnête Ame du Défunt, une *béatitude* proportionnée à son mérite, & qui aille, même, beaucoup au delà. Cette Cérémonie achevée, on brule ce *bien-heureux trépassé*; & cette fonction funèbre s'exécute avec autant de respect & de *révérence*, qu'il y a peu de douleur. Dans l'endroit du *brulement*, on érige une Colonne sur laquelle les *hauts faits*, les vertus, les titres & les dignitez du Seigneur Mort, sont *artistement* gravez, ou *sculpturez*. Quand les *Enterreurs* sont retournez chez eux, ils se font un plaisir de passer en revûë la vie & les actions de celui dont ils viennent d'enfoüir les cendres. Nos *Utopiens* nomment une mort contente, la plus heureuse heure du passage sur *la Boule Terrestre*; & il n'est rien qu'ils celèbrent avec plus d'épanchement qu'un heureux & tranquile départ de la Vie.

Ils croïent que le souvenir de la probité d'un homme qui n'est plus, excite, eguil-

eguillonne beaucoup les Vivans à la Vertu: mais ce n'eſt pas-là l'unique motif qui les porte à rendre juſtice au mérite des Morts. Ils ont là deſſus une plaiſante *fantaiſie*. Ce que c'eſt, après tout, que la ſotiſe de l'Eſprit Humain! L'*Utopien* vous dira gravement, & d'un grand ſang froid, j'avouë que les Morts ſont inviſibles, & qu'ils ne commercent point exterieurement avec nous autres Mortels: mais penſez vous que leur *Inviſibilité* les rende inſenſibles? Quoi! parce que les Morts ſont des Morts ils ne ſeront pas ravis de ſavoir ſi on honore ici bas leur Mémoire, & ſi on parle d'eux avantageuſement? Ces Morts fortunez, à qui nous attribuons une félicité complette, ſont ils privez de cette chére & précieuſe Liberté que les Mortels confeſſent unanimement être le plus grand de tous les treſors; ce que les bêtes, & ſur tout, les Oiſeaux nous confirment par experience? Eſt ce que les *bienheureux* Habitans *du Païs Céleſte* ſont enchainez? Ne leur eſt il point permis d'aller où bon leur ſemble? Ils dévroient paſſer pour des ingrats fièfez, ſi renonçant à leurs intimes amis, ils n'avoient aucune envie de les voir. L'Amitié eſt chez les Humains la plus gran-

grande des douceurs. Ainſi puiſque en *Paradis*, tous les plaiſirs que l'Ame a pu goûter ſur la Terre, ſont au comble & à la perfection, eſt il croïable que les *Paradiſans*, chez qui toutes les bonnes qualitez augmentent, perdent dans leur ſéjour délicieux ce penchant, cette conformité d'humeur, cette tendreſſe réciproque qui les lioit, qui les uniſſoit avec leurs amis? Nos Inſulaires ne doutent, donc, point que les *Bourgeois des Cieux* ne ſe mêlent avec les Mortels, & qu'ils n'examinent attentivement tout ce que nous diſons, & tout ce que nous faiſons: Cette perſuaſion leur inſpire une plus grande confiance, tant pour entreprendre que pour executer, s'apuïant beaucoup ſur la protection de ces *Anges Gardiens* qui ſont leurs parens, leurs amis; & d'ailleurs la prétenduë preſence de leurs Ancêtres leur imprime un grand reſpect, & les détourne de toute mauvaiſe réſolution.

Quant aux augures, aux préſages, aux prédictions, aux divinations; enfin, à tout cet attirail d'une vaine ſuperſtition qui concerne l'Avenir, & qui eſt ſi en uſage chez les autres Peuples? nos *Utopiens* mépriſent ces ſotiſes-là; ils s'en

mo-

moquent. Mais pour les Miracles, pour ces evénemens surnaturels qui arrivent sans le concours des *Causes secondes?* oh! ils les vénérent comme les ouvrages d'une Divinité qui préside à tout, & qui ne dépend que de sa volonté. Ils pretendent même, que le Ciel les honore, & les gratifie souvent de semblables faveurs; & que quand l'Etat se trouve *dans des* conjonctures importantes & dangereuses, ils procurent & ils obtiennent des miracles par les prieres publiques.

Ils disent que contempler l'Univers, & en admirer, en louër, en bénir, en remercier l'Auteur, c'est une fonction du Culte & du Service divin, laquelle est fort agreable à Dieu. Il y a, pourtant, des *Utopiens*, & le nombre n'en *est pas* petit, qui ont un sentiment *tout* contraire: Ceux-là, par un principe de conscience & de Religion, negligent l'etude de la Nature; ils se soucient fort peu d'en conoitre les causes & les effets: ce grand livre est toujours fermé chez eux; & ils ne se donnent jamais le loisir de le lire. Ils croïent que c'est par le travail, par les occupations, par les bons offices, par les oeuvres charitables, qu'on doit *gagner Paradis*, & mériter ce bonheur im-

menſe dont la Mort eſt la premiére porte & la premiére entrée. Suivant cette Morale-là, les uns gardent les malades, & les ſervent: les autres réparent les chemins, nétoïent les foſſez, racommodent les ponts, coupent les mottes de terre, tirent le ſable & les pierres; abbatent les arbres & les fendent; & tranſportent dans les Villes ſur des charètes à deux chevaux, le bois, les grains, les fruits & toutes les autres productions de l'Agriculture, & de la Campagne. Ce n'eſt pas ſeulement au Public qu'ils rendent ces bons ſervices: ils tâchent auſſi d'être utiles aux Particuliers, comme des valets, & plus que des eſclaves.

Tout ce qu'il y a, par tout, à faire de plus dificile, de plus rude, de plus ſordide, de plus bas & de plus abjet; enſorte que la peine, le dégout, le deſeſpoir en détourne la plus part des autres Citoïens, & les épouvante, ces dévots *chercheurs* de travail & de fatigue ſe chargent de tout le fardeau; & ils font ces groſſes & ſales beſognes avec autant de bonne volonté, de plaiſir & de joïe, que ſi c'étoient les plus douces, les plus belles, les plus nobles occupations. Ainſi: lorſque ces Gens-là procurent le repos aux

au-

autres, ils ſont continuellement dans la peine & dans l'agitation du travail : ils ne pretendent pas pour cela qu'on leur en tienne compte : ils ne cenſurent point la vie de leurs Compatriotes, ni ne ſe glorifient nullement de la leur. Mais plus ils s'abaiſſent aux ouvrages ſerviles, plus on a pour eux de reſpect & de vénération.

Ces hommes extraördinaires ſont partagez en deux Sèctes. Les uns vivent dans le Célibat; & non contens de garder une auſtere continence, & de s'abſtenir de tout plaiſir *charnel*, ils renoncent auſſi à l'uſage de la Viande; & quelques uns, même, portent le zèle ſi loin, qu'ils s'abſtiennent généralement de tous les animaux. Rejettant toutes les *voluptez* de cette Vie-ci comme *nuiſibles à* l'Ame, ils n'aſpirent qu'à la Vie future; ils la ſouhaitent avec ardeur; & comme ils ſe promettent d'y parvenir bien tôt par les veilles, & par les ſuëurs, cette eſperance les rend *alaigres* & vigoureux.

L'autre Sècte eſt moins affamée de travail : elle préfére le Mariage; & loin d'en mépriſer les conſolations & les fruits, ils ſoûtiennent que c'eſt un devoir de ſe

marier, parce que on se doit soi même à la Nature, & qu'on doit des enfans à la Patrie. Ils ne refusent aucun des plaisirs qui sont compatibles avec leurs travaux. Ils mangent volontiers de la viande de boucherie, parce que elle les rend plus forts & plus robustes pour resister à la fatigue de l'Ouvrage. Les *Utopiens* croïent ceux-ci les plus sages; mais ils croïent les autres, les plus saints. Si les Observateurs de la Sècte rigide se prétendoient fondez en bonnes raisons, pour préferer le Célibat au Mariage, & pour aimer mieux vivre dans une Maceration continuelle, que de jouir du repos tranquile, & des honnêtes douceurs de la société Civile, leurs Compatriotes se moqueroient d'eux: mais parce que ces *Mortificateurs* avouënt que c'est la Religion qui les fait agir, on les revére, & on s'humilie en leur presence. Car il n'y a rien sur quoi ces Insulaires soient plus scrupuleux ni plus circonspects, que de décider témérairement sur la Religion, quelle qu'elle soit. Ces Rigides ont un nom qui leur est propre; on les apelle dans la Langue du Païs *Bumresques*, ce qui revient à nôtre terme de *Religieux*.

Les Prêtres d'*Utopie* mènent une vie fort

fort exemplaire, rien de plus édifiant que leur conduite; & c'eſt à cauſe de cela, même, qu'il n'y en a guere. Chaque Ville enferme trêze Temples, & chaque Temple a ſon Prêtre. Il faut en excepter la conjonćture de Guerre. Eſt il queſtion d'aller, en Armée, contre les Ennemis? ſept Prêtres accompagnent les Troupes, & on en crée ſept *nouveaux* pour remplir ce vuide du *Sanćtuaire.* Quand les ſept *Aumoniers* ſont revenus, chacun d'eux reprend ſon poſte ſpirituël; & pour les Prêtres de nouvelle façon, ils remplacent, par ordre, les Anciens à meſure qu'il en meurt! en attendant un de ces bons bénéfices, s'ils ne ſont point les ſuffragans du Pontife; du moins, ils l'accompagnent dans ſes *Fonćtions Paſtorales*; car les trêze Prêtres ont un Chef. C'eſt le Peuple qui choiſit les Officiers & les Miniſtres de l'Autel: cette Eléćtion ſe fait comme celle des autres Magiſtrats, par des ſuffrages ſecrets; & cela pour obvier à la brigue, & à la partialité. Les Prêtres nouvellement élus, ſont ordonnez & ſacrez par le Collége *Sacerdotal.*

Le droit des Prêtres eſt de préſider aux exercices du Culte. Ils veillent au maintien

tien de la Religion, & ils ſont comme les Cenſeurs des Moeurs. Il eſt fort honteux chez les *Utopiens* d'être cité devant le *Presbiterat*, & d'y recevoir une correction; cela paſſe pour une marque de mauvaiſe conduite. Au reſte comme il eſt de l'office & du reſſort du *Sacerdoce*, d'exhorter, & d'admoneter; de même, il n'apartient qu'au Prince, & aux autres Magiſtrats, de proceder criminellement contre les coupables & les ſcelerats. Les Prêtres ſe ſervent auſſi en ce Païs-là du *Glaive* de l'Excommunication, quand, après avoir murement examiné la choſe, ils ont reconu que le *Scandaleux* meritoit d'être retranché du Troupeau. Il n'y a point de ſuplice plus afreux chez les *Utopiens*, que d'être frapé de cette foudre d'Egliſe. Cela paſſe chez eux pour la derniere infamie: d'ailleurs l'excommunié ſouffre, par raport à la Religion, des remors qui lui déchirent la conſcience. Il n'eſt pas même ſans crainte & ſans inquietude pour ſa vie; car s'il ne ſe hâte de donner devant le Tribunal du Miniſtere Sacré, les marques d'un vrai repentir, on l'arrête, & le Sénat le condamne à la peine por-

tée par les Lois contre les Impies.

Les Prêtres font chargez de l'éducation des enfans & des jeunes gens. Ces venerables & reverends *Pedagogues* commencent l'instruction par l'aprentissage des bonnes Mœurs & de la Vertu; les belles Lettres ne marchent qu'à la queuë. Ces Docteurs s'attachent, plus que vous ne sauriez vous imaginer, à imprimer dès les premieres leçons, à leurs petits Elèves les opinions les plus saines, & les plus propres à la conservation de la République *Utopienne*. Dès qu'un enfant, dont l'esprit encore tendre, encore souple, encore flexible, a pris une fois le pli qu'on vouloit lui donner, cette bonne semence germe & fructifie dans son coeur: cet enfant, ce jeune homme, parvenu à l'âge de virilité, goute de plus en plus ces bons sentimens; il y refléchit plus solidement; il les met en pratique avec plus d'attention & de maturité; enfin, la sagesse est comme naturalisée dans son ame, & il exerce, en perfection, les bons enseignemens qu'il a reçu dans ses premieres années. Que s'ensuit il? C'est que cet homme là, & tous les Citoïens qui lui ressemblent sont extremément utiles à l'Etat; car enfin, un

un Gouvernement ne tombe & ne se bouleverse que par les mauvais effèts des opinions pernicieuses.

Les Prêtres *Utopiens* entrent dans le noeu conjugal; & leurs epouses sont les personnes les plus choisies, les plus distinguées de la Nation. Les Femmes ne sont point excluses du Saint Ministere; on fait l'honneur au beau sexe de le juger aussi digne d'y entrer que les hommes. Il y a, donc, aussi des Prêtresses, des Sibiles en *Utopie*, mais peu; & on n'en élit point qui ne soit veuve, & vieille. Ces Sacrificateurs & Sacrificatrices sont autant respectez qu'aucun Magistrat. Ils ont, même, un privilége singulier, & dont Messieurs nos Ecclesiastiques s'accommoderoient fort. Comme le caractere *Ministérial* ne donne pas *l'impeccabilité*, il s'en faut beaucoup; la Scéleratesse se glisse quelquefois, très rarement neanmoins, dans la sainte *Prêtrise* d'*Utopie*. Quand un si horrible scandale arrive, quand le Ministre de l'Autel fait voir, par une action noire, qu'il n'est qu'un *sepulchre blanchi*, savez vous ce qu'on fait en tel cas? Un grand exemple, répondrez vous; on proportionne le châtiment à l'énormité du forfait; on vange la gloire du Ciel, & l'édification des Con-

ſciences tendres. Vous n'y étes point. Nos Inſulaires ne mettent jamais leurs Paſteurs dans la balance de *Thémis*, jamais ils ne les apellent en juſtice. Que font ils donc? Ce qu'ils font? On abandonne le Révérend Pere à ſon Ame, & à Dieu; la Magiſtrature ne ſe mêle point de ſon crime; qu'il s'en tire comme il pourra. Quel déſordre, quel abus! *vous* ecrirez vous: point du tout. *Ils* croïent que ce ſeroit un ſacrilége de toucher d'une main-mortelle à un homme qui apartient de ſi près à la Divinité, & qui eſt comme un preſent, comme une offrande, comme un don qu'on lui a fait dans ſon Temple.

Cet Uſage de nos *Utopiens* eſt d'autant moins difficile, qu'ils ont peu de Prêtres, & que d'ailleurs, ils prennent un *ſoin* extraordinaire pour n'en elire que de bons. Il ne peut arriver que très rarement qu'un homme, qui, par le ſeul égard à la Vertu, a été choiſi, comme le meilleur entre les honnêtes Gens, pour être revêtu d'une ſi haute Dignité, tombe dans le Vice & dans la Dépravation. Mais quand le malheur arriveroit; car enfin, la foibleſſe humaine eſt grande, & ſouvent on change de moeurs en changeant d'état, un Prêtre qui,

ex-

excepté l'honneur qu'on doit lui rendre, n'a aucune part au Gouvernement, quel tort peut il faire à la République? En quoi est il à craindre pour le Bien Commun?

La raison de ces Peuples pour donner si peu de Membres au Corps *Sanctuarial* est bonne & sensée. Nous vénérons à présent, disent ils, l'Ordre sacré de la Prêtrise, parce que le nombre de nos Sacrificateurs est très petit: mais si nous laissions *foisonner* cette sainte, & sacrée Race, l'honneur que nous lui rendons, étant communiqué à beaucoup de gens, s'aviliroit, & nous mépriserions peut-être alors le *sacerdoce* autant que nous le révérons aujourd'hui. De plus: les Hommes aïant naturellement du penchant au Mal, étant communément ignorans, ne seroit il pas bien difficile de trouver une grosse troupe de Mortels, tous également capables de remplir une Dignité qui demande un mérite extraordinaire tant en Vertu, qu'en Savoir.

Les Nations étrangéres n'ont pas moins de vénération pour les Prêtres *Utopiens*, que les *Utopiens* mêmes. C'est ce qui paroit clairement par l'endroit même que je croi être la source &

la cauſe de cette eſtime. Dans un jour de Bataille, & lors que les Troupes en ſont aux mains, les Prêtres Inſulaires, pas fort loin du lieu où on combat, ſe mettent à genoux, aïant leur habît de cérémonie, & levant les bras au Ciel. Dans cette poſture humble, édifiante, ſupliante, ils tâchent d'apaiſer la colére du Ciel, & de fléchir le Dieu des *Armées*: la premiere choſe qu'ils demandent dans leur Priére, c'eſt la Paix; en cela tout opoſez à ces Prêtres de nôtre Monde, qui attiſent & ſouflent le feu de la Guerre; qui ſonnent publiquement la Trompète pour exciter l'Auditoire & les Lecteurs à courir au carnage, & à ne point le finir que la Religion & l'Egliſe n'aïent triomphé. Les Sacrificateurs d'*Utopie*, prevoïant bien que le Tout-puiſſant ne fera pas tout exprès un Miracle pour accorder deux Nations dont les Troupes ſont actuellement aux priſes, & pour faire la Paix au fort de la mêlée, prient Dieu de mettre la Victoire de leur côté; Supplication d'autant mieux fondée, que la Cauſe des *Utopiens* roule toûjours ſur la Juſtice & ſur l'Equité. Enfin, le troiſième point de la Priére, c'eſt qu'il plaiſe à la Bonté Divine de Conduire les

mains

mains des Combatans, & d'empêcher que la Journée ne soit sanglante ni pour les uns, ni pour les autres.

Quand la Fortune, ou, pour parler plus religieusement, quand la Providence se déclare pour leur Parti, vous les voïez se lever promptement & courir de toute leur force, vers le Champ de Bataille. Y sont ils? leur ardeur est admirablement humaine pour obtenir la grace des Vaincus, & pour les arracher à la furie du Soldat Victorieux. Qu'un des Ennemis soit sur le point d'être égorgé, d'être percé dans la Défaite, s'il voit un Prêtre, s'il le reclame, c'en est assez; le Vainqueur se retire respectuëusement, & le Vaincu est sur de la vie: mais s'il a le bonheur de pouvoir toucher la Robe ample & trainante de *sa Révérence*, on lui laisse emporter ce qu'il a; il n'a plus rien à craindre de cette violence que nous nommons si plaisamment *le Droit de la Guerre*. Cette charité des Prêtres *Utopiens* fait qu'ils sont si aimez, si estimez, si vénérez chez toutes les Nations voisines, que souvent ils n'ont pas été moins utiles aux Compatriotes de la part des Ennemis; qu'ils avoient été utiles aux Ennemis de la part des Compatriotes;

aïant sauvé aussi la vie à plusieurs Citoïens, qui, dans une déroute, étoient sur le point de périr. Il passe même, pour certain, que, quelquefois, les *Utopiens* étant battus, & fuïant l'ennemi Victorieux qui les poursuivoit, par l'intervention, par la mediation des Sacrificateurs Insulaires les Vainqueurs suspendirent le massacre & la *tuërie*, les Troupes se separérent de part & d'autre; &, les Parties étant d'accord, la Paix fut concluë & ratifiée à des conditions raisonnables. Il n'y a jamais eu de Peuple, quelque farouche, quelque cruel, quelque barbare qu'il pût être, à qui le Corps des Prêtres *Utopiens* n'ait été sacré & inviolable.

Leurs jours de Fête sont le premier, & le dernier du Mois; le premier & le dernier de l'Année; & ces quatre Dévotions se celèbrent fort solemnellement. Ils mesurent le Mois par le cours de la Lune; & l'Année, par le tour du Soleil. Ils nomment, en leur langue, les Fêtes du premier jour, *Cynemernes*; & celles du dernier jour, *Trapemernes*: c'est comme si on disoit, en François *Primifêtes*, & *Finifêtes*. On visite en *Utopie* des Temples superbes & magnifiques: non seu-

ſeulement la ſtructure en eſt des plus belles, mais, même, ils ſont ſi ſpacieux qu'ils peuvent contenir une quantité incroïable de peuple, ce qui eſt néceſſaire à cauſe du petit nombre des Egliſes, & des Curez. Tous ces grans & vaſtes Edifices, deſtinez au Culte & au Service Divin, ſont un peu obſcurs. Ils diſent que cela ne s'eſt pas fait par l'ignorance des Architectes, mais par le conſeil des Prêtres. Ces *Rabins* repreſentérent que le trop grand jour diſſipoit l'attention; & qu'au contraire, dans des tenèbres médiocres, l'Ame demeuroit mieux chez elle, l'Eſprit étoit plus recueilli, & conſéquemment la Religion plus forte. Elle n'eſt pourtant pas uniforme dans l'Ile, cette Religion: tant s'en faut; elle varie beaucoup pour l'intérieur & pour l'extérieur; & ſa diference eſt nombreuſe. Cependant par ces diverſes routes, toute la Nation viſe au même but, tend à la même fin, qui eſt d'adorer & de ſervir une Divinité. C'eſt pour cela que dans les Temples, on ne voit rien, on n'entend rien qui ne ſemble quadrer avec toutes les Sectes, comme ſi elles étoient reünies ſous le nom général de Religion. Pour ce qui eſt du

Culte, du Service, du Cérémonial, propre & particulier à telle ou telle Croïance? chacun le fait dans ſa Famille. Mais quant à l'Exercice Public? Ils le font d'une maniere ſi prudemment digerée, ſi ingénieuſement ordonnée, qu'il ne s'y trouve rien qui puiſſe déroger, qui puiſſe cauſer le moindre préjudice aux Aſſemblées domeſtiques.

Dans cette vuë-là, on ne voit dans le Temple aucune Peinture de Dieux; & cela, afin qu'il ſoit libre à chaque Citoïen de concevoir la Divinité ſous telle forme que ſa Religion lui preſcrit. Ils n'ont point de mots différens pour invoquer le Nom de Dieu: leur ſeul terme pour implorer en public la bonté du Souverain Etre, c'eſt *Mythra*; & par ce mot-là, ils concourent unaniment à reconoitre, & à croire une Majeſté Divine, de quelque Nature qu'elle ſoit. On ne fait jamais de priére à l'Egliſe, que tous les Aſſiſtans ne puiſſent ouir ſans ſcandale, & qu'ils ne puiſſent ſuivre & & repeter ſans bleſſer leur Conſcience, & leur Foi.

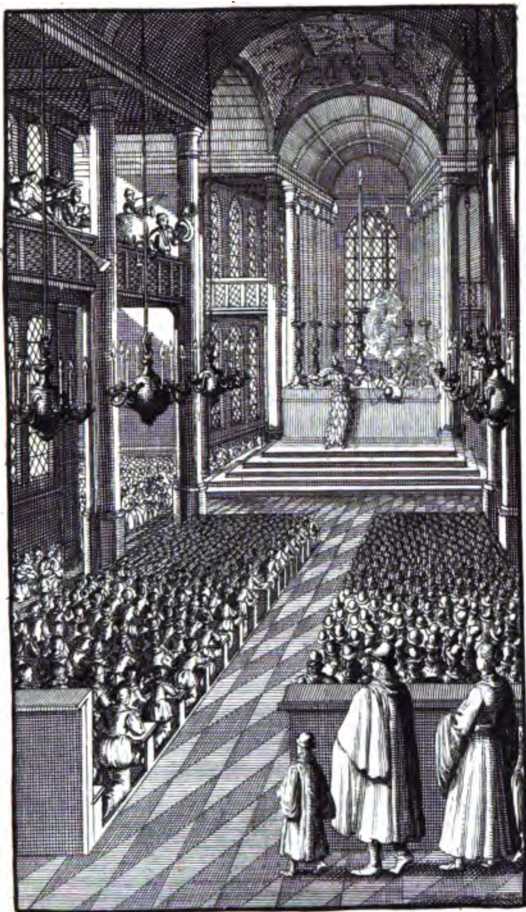
Quand, donc, une *Finifête* eſt échuë, nos *Utopiens* vont à l'Egliſe, le ſoir: ils y vont à jeun, & ſans avoir rien pris de tou-

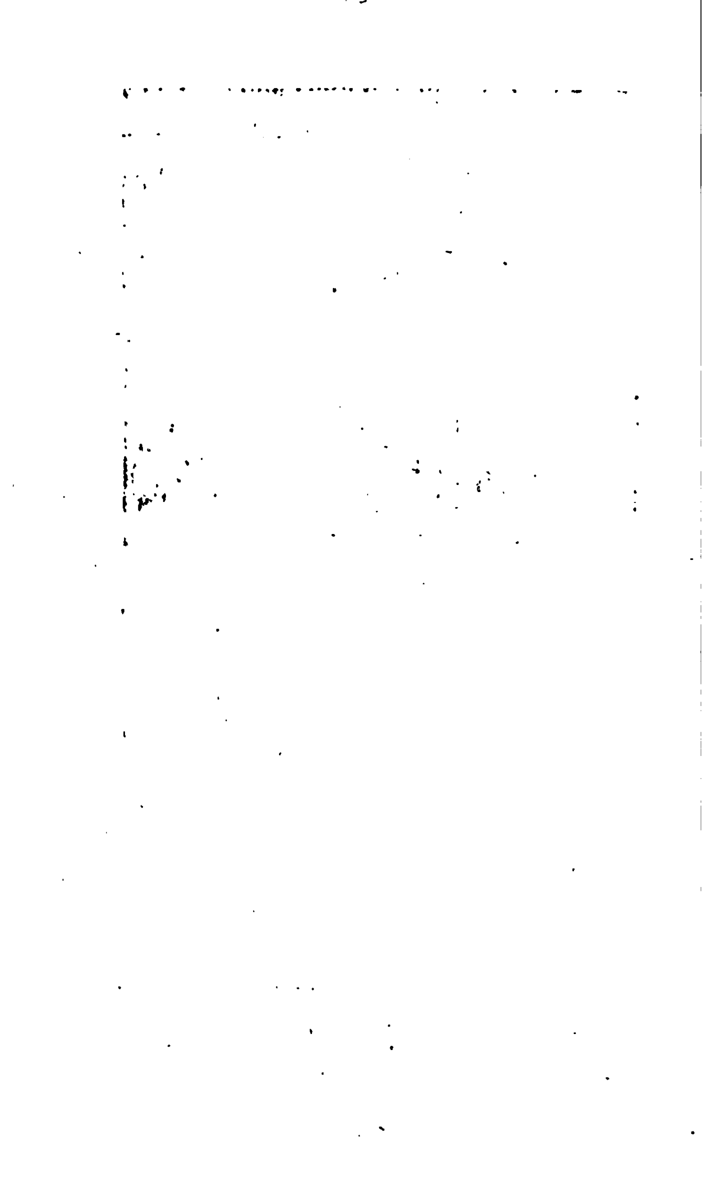
te la journée. Là ils remercient *Mythra* de ce que, par sa grace, ils ont passé heureusement un ou douze Mois; c'est suivant la Dévotion qui arrive, & qui se célèbre ce jour-là. Le lendemain, car il est alors, *Primifête*, on s'assemble le matin, & en foule, dans le Temple, pour s'attirer la bénédiction du Ciel, pour demander augmentation, ou, du moins, continuation de prosperité pendant l'Année, ou le Mois qu'ils commencent par ce jour de Fête. Vous remarquerez, Messieurs mes Amis, une circonstance égalemeut curieuse & louable. Les jours de *Finifête*, avant d'aller à l'Eglise, les Femmes se jettent aux piés des Maris, & les Enfans se prosternent devant Pére & Mére. Dans cette posture, l'Epouse, les Fils, les Filles, toüs se confessent coupables, ou pour avoir agi contre leur devoir, ou pour l'avoir fait négligemment; demandant, humblement & d'un coeur *contrit*, pardon de leurs fautes. Ainsi, s'il s'étoit élevé quelque nuage de haine domestique, il se dissipe aussi tôt par une telle satisfaction. Le but de cette pratique dévote, c'est d'assister aux Sacrifices avec un coeur pur, avec une ame tranquile; car ils feroient scru-

pule de porter à l'Autel, une conscience tant soit peu chargée. C'est pourquoi, quand ils se sentent coupables de colere, ou de haine contre quel-cun, ils ont grand soin, avant d'aller à l'Eglise, de se racommoder de bouche & de coeur, de se mettre l'ame dans toute la pureté possible; craignant que le *Scrutateur* & le Juge des coeurs ne fit tomber sur eux les terribles effets de sa vangeance, s'ils participoient au *Sacrosaint* Sacrifice avec une Ame ulcerée, & malade de passion.

Quand ils arrivent au Temple, les hommes vont du côté droit; & les femmes, separément, du côté gauche. Ils se placent d'une maniere, que les Peres de famille ont devant eux, chacun ses garçons, & chaque Mere a ses filles devant elle. Dans cette situation-là, les Parens peuvent voir facilement, si leurs Enfans pratiquent bien au dehors la bonne education qu'on leur a donné au logis: on examine leurs gestes, leur contenance, leur exterieur; & on regarde si tout cela répond aux soins qu'on s'est donné pour les former au bien, tant par autorité que par instruction. On observe, même, exactement la metôde que le plus jeune soit assis auprès du plus â-

gé,





gé, de peur que les enfans étant tout proche les uns des autres, ils n'emploïent à des puérilitez, à des badineries, à des jeux d'enfant, un tems où ils doivent concevoir le plus de crainte pour la Divinité, crainte qu'on peut nommer le plus pressant motif, & presque l'unique eguillon à la Vertu.

Les *Utopiens* n'immolent point de bêtes dans les Sacrifices. Ces Peuples judicieux ne sauroient comprendre que l'Etre Souverain qui, par sa bonté divine n'a créé les animaux que pour les laisser vivre jusqu'à ce que la Nature les tuë, que Dieu, dis-je, puisse prendre plaisir au Sang & au carnage. Ils brulent de l'encens & d'autres parfums; ils portent des cierges en grand nombre. Ce n'est pas qu'ils ne sachent fort bien que ces sortes d'Offrandes n'ont nul raport avec la Nature Divine, puisque, même, les prieres des Mortels ne lui sont d'aucune utilité: mais ils aiment à rendre à Dieu un Culte innocent; & d'ailleurs, par ces douces fumées, par ces lumieres, & par toutes les autres Cérémonies, les hommes se sentent, par un mouvement inconu, s'élever au dessus d'eux mêmes, & se porter au Service Divin a-

vec plus de plaisir & de vivacité.

Dans le Temple tout le Peuple est vêtu de blanc: l'habit du Prêtre est de diferentes couleurs, les nuances en sont charmantes; l'ouvrage & la forme en sont admirables; la matiere dont ce vétement sacerdotal est composé n'est pas fort precieuse: il n'y a ni or, ni argent, ni broderie, ni perles, ni pierres. Ce ne sont que des plumes d'Oiseau; mais entre-mêlées, mais arrangées avec tant d'adresse & tant d'art, que l'étoffe la plus riche, que la matiére la plus estimée n'égale point le prix de ce travail-là. D'ailleurs: ces plumes & ces ailes, qui par l'arangement, par l'ordre, par la disposition, produisent cette merveilleuse diversité de couleurs qui brille dans l'habit du Sacrificateur, sont *simboliques* & emblématiques. Ce Vêtement sacré contient, renferme des mistéres cachez: les Prêtres ont grand soin de les découvrir, & d'en donner l'interpretation. Ainsi: Nos Insulaires jettant les yeux sur ce beau, sur cet éclatant Tissu de plumes variantes, pensent aux bienfaits de Dieu sur leur République, & sur leur personne: ils y reconoissent aussi leur pieté envers le Ciel, l'affection réciproque qu'ils

qu'ils se doivent les uns aux autres, les secours qu'ils sont obligez de se donner mutuellement : enfin ce saint habit les avertit de tous leurs devoirs, & il n'y pas une plume qui ne moralise.

Dès que le vénérable Ministre du *Mythra*, sortant du Sanctuaire, sortant du lieu secret où se rendent les Oracles, se môntre à l'Assemblée, aussi tôt tous les Assistans, comme saisis, comme frapez d'un religieux & profond respect, se prosternent, se mettent le visage contre terre. Il se fait alors un si grand silence, que si vous aviez vu ce Spéctacle là, comme j'ai eu l'honneur & le bonheur de le voir, vous eussiez été pris d'une espêce de pieuse terreur ; il semble effectivement, qu'une Divinité soit descenduë dans le Temple & que elle le remplisse de sa presence invisible. Après avoir demeuré quelques minutes dans cette posture d'aneantissement, le Prêtre donne le signal, & tous les Prosternez se relèvent. Ensuite, on chante les louanges de Dieu ; les instrumens de musique n'y manquent point, & comme ils s'accordent fort bien avec les voix, cela fait une mélodie très agréable. Les instrumens de la Musique *Utopienne* sont, pour

la meilleure partie, d'une autre tournure, & d'une autre forme que les nôtres : comme la plûpart surpassent de beaucoup en douceur & en harmonie, ceux dont on se sert dans nôtre Monde, aussi y en a-t-il quelques uns qui ne sont pas comparables à nos *outils musicaux*, ils n'en aprochent point. Mais il faut avoüer que ces Messieurs les *Utopiens* sont beaucoup au dessus de nous sur un point, & le quel fait la principale beauté de la Musique. Toute la leur, soit *instrumentale* soit *vocale*, exprime naturellement les affections de l'ame, & les passions. Le son s'accomode admirablement avec la chose. S'agit il de chanter, ou de joüer en Musique une humble & soumise suplication, une gaïeté, une facilité à s'apaiser, un trouble d'esprit, une tristesse une colere, &c? cette Músique, par ses sons mélodieux, represente si naturellement ce que nous sentons dans toutes ces passions-là, que elle emeut, que elle penètre, que elle échauffe ; enfin, qu'elle remuë les coeurs de ceux qui l'écoutent.

Après la Musique, le Pasteur, & toutes ses *Ouäilles* récitent ensemble, à haute voix, les priéres communes : elles sont conçues en termes choisis & méditez ; & Mon-

Monsieur *le Curé*, les a composez si habilement, si finement, que ce qui se récite en public, chaque particulier peut le raporter à soi. Dans ces priéres solennelles, on remercie Dieu d'avoir bien voulu rompre son repos eternel, & infiniment heureux, pour faire de *Rien* un vaste & immense Univers : on rend de ferventes actions de graces à cette suprême & incompréhensible INTELLIGENCE, de ce qu'après avoir créé tous les Etres, elle a eu la bonté de se charger du Gouvernement du Monde; & de s'en charger si exactement, que sans sa Providence & sa permission, *la feuille n'oseroit tomber de l'arbre*. De plus: chaque *Utopien*, dans la Dévotion genérale reconoit le Dieu *trois fois bon*, *&* *trois fois grand*, pour la source, pour la cause, pour le principe, pour l'Auteur de tous les biens de Nature, de Fortune, & de Morale; & on le rémercie, dans un vrai sentiment de *Créature Raisonnable*, de toutes ses bontez, & de tous ses bienfaits.

L'endroit qui, à mon sens, édifie le plus dans la Priére *Utopienne*, le voici. Ces bons & pieux Insulaires répandent l'Ame devant Dieu, en remerciment de ce qu'il lui a plu les faire naître dans la

meil-

meilleure & la plus heureuſe des Republiques; & dans une Religion qu'ils eſpérent être très conforme à la Verité. *Seigneur*, s'ecrient ils, *ſi nous nous trompons, ſi nous nous aveuglons en cela; ſi vous goutez mieux quelque autre Culte, s'il vous eſt plus agreable que le Nôtre; Ah! faites nous la grace de nous ouvrir les yeux; & de diſſiper les tenèbres de nôtre Eſprit: Nous vous en prions inſtamment Grand Dieu, par cette tendreſſe toute paternelle que Vous avez pour Vos Images & pour Vos Enfans; car nous ne demandons qu'à voir, & qu'à être eclairez; nous Vous ſuivrons, Seigneur, par tout où il Vous plaira nous conduire; daignez ſeulement être nôtre Guide; Mais ſi nous ſommes dans le bon chemin; s'il eſt vrai que nôtre République ſoit la plus parfaite, & nôtre Religion la plus pure, donnez nous la conſtance pour y perſeverer. Daignez auſſi Créateur & Conſervateur du Genre Humain, daignez inſpirer à tous les Hommes le deſir de vivre ſous les mêmes Lois, ſous les mêmes uſages, ſous les mêmes coûtumes que nous vivons. Donnez à tous les Mortels la lumiere neceſſaire pour avoir de Vôtre Divinité la même croïance, & les mêmes ſentimens que nous en avons; à moins que, par le profond & impenétrable ſecret*

de

de Vos adorables desseins, Vôtre Majesté Souverainement Suprème & Divine ne prenne plaisir à la diversité des Cultes. Enfin, Seigneur, nous Vous suplions très humblement, &, prosternez, de coeur, devant le Trône de Vôtre Misericorde, nous demandons en derniere grace, qu'après nous avoir donné une mort douce & heureuse, il Vous plaise nous retirer dans le sein de la Beatitude Eternelle: Nous ne limitons point la durée de nôtre vie: qu'elle soit longue, qu'elle soit courte: c'est de quoi nous n'oserions Vous parler. Mais ce qu'il nous est permis de dire sans offenser Vôtre Majesté Divine, c'est que nous aimons beaucoup mieux aller vers Vous, Source des Délices & du Bonheur, oui nous l'aimerions mieux, quand ce seroit par la mort la plus rude & la plus douloureuse, que d'être privé long-tems de Vôtre presence béatifiante, *par la vie la plus paisible & la plus agréable.*

Cette belle & apostolique Priere étant finie, toute l'Assemblée se prosterne de nouveau: puis s'étant relevez un peu après, ils retournent chez eux, & se mettent à table. Quand c'est une *Primifête*, le reste du jour se passe en divertissemens, & à faire l'exercice des Armes.

Je viens de vous dépeindre, Messieurs, &

& je l'ai fait dans toute la verité qui m'a été possible, je viens de vous dépeindre la forme, la constitution de la République *Utopienne:* non seulement je la croi très bonne, cette Constitution: mais, même, mon opinion, mon sentiment est qu'il n'y a dans l'Univers que cette Nation-là qui ait droit de nommer son Etat une *République*. Hors de cette Ile fortunée, on fait retentir, par tout, ces grans mots *le Bien public*, *le Bien public!* & cependant tous les Hommes ne visent qu'à *l'Interêt Personnel*. *Nos Utopiens* ne possedant rien en propre, ni en pàrticulier, c'est à eux de se vanter qu'ils travaillent pour le Commun; & ils ont raison de dire qu'ils alient, qu'ils reünissent parfaitement le General & le Particulier. Par tout ailleurs, y a-t-il quel-cun qui ne sache que, s'il ne prend pas garde à soi, que, s'il ne pense pas à ses affaires, quelque florissante que la Republique puisse être, il n'en mourra pas moins de faim? Chacun est donc dans la necessité de prendre plûtôt soin de sa personne, & de son bien être, que du Peuple, c'est à dire des autres. Au contraire, en *Utopie*, tout étant en Communauté à l'exception des Femmes, pourvu que les greniers soient pleins,

pleins, & que les magaſins des proviſions ſoient bien garnis, qui doute qu'aucun habitant ne peut manquer de rien? L'ambition, l'envie, la malignité; les paſſions, enfin, n'ont point là de part à la diſtribution des choſes; ſi bien qu'il n'y a dans ce bienheureux Païs, ni pauvre, ni mendiant. On peut dire de ces vrais Hommes, que les Particuliers n'ont rien, & que néanmoins ils ſont tous riches. En quoi, je vous prie, conſiſte la ſolide Richeſſe? N'eſt ce pas d'être afranchi de toute inquietude pour ſes beſoins, & de paſſer la Vie dans la joïe & dans le repos? N'avoir rien à craindre touchant les bons alimens, ni la propreté des habits; n'être point tourmenté par les demandes continuelles, importunes, & querelleuſes ou grondeuſes d'une Femme; N'avoir point à s'embaraſſer ſi on laiſſera un gros bien, un bon Capital à ſon Fils; ſi on pourra donner une dot à ſa Fille; mais au contraire, être ſûr de la Vie & du bonheur pour ſoi, pour tous les ſiens, pour ſa femme, pour ſes fils, les petits fils, les arriére petits fils; &, enfin, pour cette longue ſuite de Poſterité que les Nobles ſe flatent devoir deſcendre de leur Sang, par la voïe de

trans-

transmiſſion, & de propagation; refuſera-t-on d'apeller cela une félicité auſſi parfaite qu'il puiſſe y en avoir ici-bas? Les *Utopiens* ont encore un autre Uſage qu'on ne ſauroit aſſez loüer, & qui dérive de leurs principes tout humains: c'eſt qu'ils ont pour ceux qui, aïant travaillé autrefois, ſont tombez dans l'impuiſſance de continuër, les mêmes égards, les mêmes ſoins que pour ceux qui travaillent actuellement.

Je voudrois bien ici, que quelqu'un fût aſſez hardi, pour oſer Comparer la Juſtice des autres Nations avec l'Equité de nos Inſulaires. Quand je réfléchis ſur les Lois, & ſur les Gouvernemens de Nôtre Monde, que je meure! ſi j'y trouve ſeulement la moindre ombre de Juſtice & d'Equité. Bon *Dieu*: quelle Equité, quelle Juſtice que la Nôtre! Un Noble, un Orfèvre, un Uſurier, qui que ce ſoit de ces Gens qui paſſent leurs jours dans la faineantiſe & dans l'oiſiveté, ou qui, s'ils ont une occupation, un travail, une profeſſion, ce ſont choſes aſſez inutiles à la République. Cependant: ces Meſſieurs, qui ne font rien, ou dont le négoce eſt ſuperflu, ne laiſſent pas de faire groſſe figure, vivant dans l'abon-

dance,

dance, dans la ſplendeur, dans l'éclat. Comparez avec la condition de ces heureux Mortels celle d'un valet emploïé aux offices les plus bas & les plus pénibles; celle d'un ouvrier en toute ſorte d'Arts néceſſaires; celle d'un chartier; celle d'un laboureur: leur travail eſt ſi rude, & ſi aſſidu, que les bêtes même, ne pourroient pas y fournir; il eſt, pourtant, ſi nécéſſaire, que, ſans un tel ſecours, aucune République ne pourroit ſubſiſter une Année. Cependant: ces pauvres *Travailleurs* vivent ſi pitoïablement; leur nouriture maigre, ſèche, mal preparée, & de mauvais ſuc, ſans parler des autres beſoins, tout cela, dis-je, les rend ſi miſérables, que la Condition des bêtes de charge & de voiture paroit plus heureuſe que la leur; Car enfin, ces bêtes ne portent, ni ne trainent pas toujours; on ménage leurs forces, on a grand ſoin de les faire repoſer: d'ailleurs; leur nouriture n'eſt guére moins bonne que celle des bas Artiſans: les Animaux brutes ſavourent même plus agréablement leur mangeaille; & de plus l'Enfer & la brulure éternelle ne les inquiètent point. Mais pour nos Ouvriers du bas étage? Pour peu qu'ils ſoient capables de réflexion;

flexion; chofe très rare! ils doivent mourir tous les jours, de fe voir, par leur cruelle deftinée, attachez à une chaine de fatigue, qui leur fournit à peine, pour le prefent, de quoi ne pas périr de faim; & lors qu'ils penfent que ce travail fterile & infructueux les conduit droit à une vieilleffe infirme, & dénuée de tout, une prévoïance fi bien fondée eft un ver qui les ronge, & qui ne leur donne point de relâche. Je dis *prévoiance bien fondée*; car cet Artifan gagne un falaire fi petit que c'eft tout ce qu'il peut faire de pouvoir fe foûtenir depuis l'Aurore jufqu'au Soleil couché: comment donc, pourroit il trouver du refte, & mettre chaque jour quelque chofe à part, pour s'en fervir quand le tems lui aura blanchi la tête, & afoibli le corps?

N'avoûrez vous pas que nos Societez font bien déraifonnables, j'irois même, jufqu'à dire, fi j'ofois, font bien iniques? Elles prodiguent les prefens & les récompenfes; à qui? Aux Nobles, comme on les apelle; à des Orfèvres, à des Jouailliers, à des lapidaires & des metteurs en oeuvre, à des brodeurs, à des traiteurs, &c.? Et qu'eft ce que c'eft, ne vous en déplaife, Meffieurs, qu'eft ce que c'eft

que

que cette eſpêce d'Habitans & de compatriotes? ce ſont des Fainéans, des *Inutiles*; au moins, je n'entens pas ſeulement les Gens qu'on nomme de qualité; je comprens auſſi parmi les Oiſifs, ceux qui, entrant dans un Capital tout fait, & ſouvent fort mal aquis, & qui, *vivant de leurs rentes*, comme nous parlons, ne ſont bons dans la Societé Humaine, qu'à faire nombre, & qu'à etre des *zeros*. Au contraire, on n'a parmi nous aucun égard pour les Miniſtres du Labourage & de l'agriculture; pour les charbonniers, pour les gens à groſſe beſogne; pour les chartiers; pour les ouvriers: loin de leur faire du bien, on les mépriſe, on les regarde comme la lie & la boue d'un Etat; & cependant, comme j'ai déja dit, on ne ſauroit abſolument ſe paſſer de ces gens-là; & ſans eux, il n'y auroit point de République au Monde. Après que ces Malheureux ont conſumé, ont uſé, dans la peine & dans le travail, leur jeuneſſe, & toute la vigueur de leurs années, deviennent ils vieux & malades? ſont ils dépourvus de tout? l'ingrate, *l'ingratiſſime* République, ſans ſe ſouvenir que ces Infortunez ont tant veillé pour ſon ſervice, & que elle leur a

des obligations eſſentielles, les récompenſe par une triſte fin, par une miſerable mort. Que penſerons nous d'un autre grief qui n'eſt pas moins remarquable? les Riches pillent les Pauvres, & partagent le petit gain, le petit profit que Ceux ci, à la ſuëur de leur corps, & ſouvent à la ruine de leur ſanté, à l'abrégement de leur vie, peuvent faire par jour. Non ſeulement cela ſe pratique ſourdement, & frauduleuſement par *la raiſon du plus Fort:* mais, même, les Lois publiques ordonnent de *grapiller* ceux qui ont un peu plus que rien. Ainſi: ce qui ne paroiſſoit auparavant qu'une ſimple injuſtice, de reconoitre ſi mal des habitans qui ont tres bien merité de la République; les Riches ont rendu cette injuſtice-là une dépravation; & enſuite, par la vertu des Loix, cette violence-là s'eſt tournée en juſtice.

Quand je conſidére, donc; quand je repaſſe en mon eſprit, quand je regarde attentivement toutes ces Républiques floriſſantes qui couvrent la ſurface de la Terre, ainſi m'aime Dieu! ſi je trouve autre choſe qu'une certaine conſpiration des Riches pour attraper autant qu'il leur eſt poſſible, tout ce qu'ils ſouhaitent, tout

ce

ce qui les accommode ; & cela ſous le beau nom, ſous le titre ſpécieux de République : ils cherchent en eux mêmes, ils méditent, ils inventent tous les moïens, toutes les ruſes imaginables pour deux choſes : la premiere qu'ils puiſſent retenir, ſans crainte & en toute ſûreté, les biens que ordinairement ils ont amaſſé par une voïe indirècte & illegitime : l'autre d'emploïer, au meilleur marché qu'ils peuvent, tous les Pauvres à leur ſervice ; & conſéquemment, d'abuſer du travail, de la peine, de la fatigue, des efforts de ces Infortunez. Desque les Seigneurs & Maitres Riches ont une fois réſolu, que ces machines ſoient obſervées ſous le nom Public, nom qui comprend auſſi les pauvres, c'en eſt fait : ce ſont des Lois reſpectables, & qu'on ne peut enfraindre ſans s'expoſer à la punition.

Mais ces plus que méchans, ces deteſtables hommes, quoique, par une convoitiſe inſatiable ils aïent partagé tout à fait entre eux ce qui ſuffiſoit pour mettre toute la Nation a ſon aiſe, leur felicité aproche-t-elle, pour cela, du bonheur des *Utopiens* ? Ces heureux Républiquains ne ſe ſoucient nullement de Dame Monnoie, cette Reine de nôtre Mon-

de; ils n'ont que du mépris pour elle; la ſoif inextinguible de l'or, & de l'argent, cette hidropiſie pecuniaire dont les Grans & les Petits ſont attaquez parmi nous ne ſe trouve point en *Utopie*; & par là; quelle ſource feconde, copieuſe, abondante de chagrins & d'inquietudes eſt tarie? Quelle prodigieuſe moiſſon de crime & de ſcelerateſſe eſt arrachée juſqu'à la racine? Car qui ne ſait que la fraude & la fourberie, la rapine & le larcin, les querelles, les tumultes, les diférens, les ſéditions, les meurtres, les trahiſons, les empoiſonnemens; enfin, tant d'autres forfaits qu'on punit à la verité, par les tortures & par les ſuplices, mais dont on n'arrête pas le cours, quelque exemple qu'on en faſſe, qui ne ſait, dis-je, qu'en tuant la Monnoïe, *il faut* neceſſairement que tous ces Monſtres moraux crèvent & périſſent? Ajoutez à cela, que la crainte, l'inquiétude, les ſoins, les travaux forcez, les veilles, tous ces perturbateurs de la Vie Humaine s'évanouiront dès qu'on pourra éteindre l'amour de l'Argent.

La Pauvreté, même, qui ſeule a paru avoir beſoin de Monnoïe, ſi on ſuprimoit, par tout, les eſpèces monnoïées;

oui,

oui, la Pauvreté même, diminueroit. Pour mieux eclaircir cette thèſe-là, pour la mettre dans un plus grand jour, remettez vous, s'il vous plait dans la mémoire, Meſſieurs, une année ſterile, & où la Nature en à agi comme une Marâtre. Supoſons que cette cruelle famine, que la diſette a emporté pluſieurs milliers d'hommes, je vous ſoutiens hardiment que ſi, la ſterilité finie, on avoit viſité, que ſi on avoit vuidé les greniers des Riches, il s'y fût trouvé tant de grains, qu'en les diſtribuant à ceux à qui la maigreur, la langueur de la faim a ôté la vie, en les leur diſtribuant: pendant qu'ils vivoient encore, s'entend; car il faut éviter l'equivoque; pas un ſeul habitant ne ſe ſeroit ſenti de l'inclémence de l'Air, & de l'infertilité de la Terre. On auroit pu fort aiſément nourrir ces Compatriotes malheureux, ſi cette bénite & bienheureuſe Monnoïe, admirablement inventée, pour nous faire marcher dans le chemin de la Vie, n'étoit la ſeule qui, dans une conjoncture de Famine, nous ouvre, avec ſa clef d'or, la porte de l'autre Monde.

Je ne doute pas, même, que Nos Seigneurs les Riches ne ſentent ces veritez-

 là:

là : pour peu qu'ils aïent de ſens commun, pour peu qu'ils raiſonnent, ils ne ſauroient ignorer qu'une condition où on nè manque en quoique ce ſoit du neceſſaire, vaut infiniment mieux que d'abonder en ſuperflu : ils concoivent qu'il eſt incomparablement plus utile d'être délivré de maux preſque innombrables, que d'être tenté, que d'être comme aſſiegé par de grandes richeſſes. Quand j'y penſe ſérieuſement, je ne puis m'imaginer que les Riches ne changeaſſent tres volontiers leur condition avec celle d'un *Utopien :* ils feroient cela pour leur interêt, pour leur commodité, pour paſſer la Vie plus agréablement : mais ils le feroient auſſi par l'autorité que doivent avoir les paroles, & les exemples de *Ieſus Chriſt*. Ce divin Sauveur, étant la *Sageſſe incarnée*, ne pouvoit pas ignorer ce qui convient le mieux à l'Homme ; & comme il étoit la Bonté même, il ne pouvoit nous conſeiller que ce qu'il ſavoit être le meilleur. Il y a, donc, aparemment, long tems, que Nôtre Légiſlateur Dieu auroit *Utopié* le Genre Humain, auroit mis tous les Gouvernemens du Monde ſur le pié de nos Inſulaires : mais malheureuſement ce divin

Racheteur & Réformateur des Mortels, a trouvé dans ſon chemin un obſtacle qui lui étoit inſurmontable, à moins qu'il n'eût emploïé ſa Toute puiſſance; & quel eſt il, à vôtre avis, cet *obſtacle?* C'eſt une vilaine & monſtruëuſe bête, nommée Orgueuil, Superbe, Amour propre: il eſt certain que ſi cette bête vorace, princeſſe & mere de toutes les peſtes de l'Ame, n'avoit point traverſé les bonnes intentions du *Fils Unique*, *du Meſſie du Pere Eternel*, tous les Hommes ſeroient à preſent bons *Utopiens*, *Utopiens* à bruler. Mais cet execrable Orgueuil eſt d'une telle nature, qu'il ne meſure pas ſa proſperité par ſes propres avantages; il la meſure par le malheur d'autrui. Quand on offriroit à la *Superbe* le parti de devenir *Déeſſe*, je vous répons que elle refuſeroit fiérement, s'il lui faloit accepter l'offre, à condition qu'il n'y auroit plus ſur la Terre de malheureux à qui elle pût commander, & que elle eût le plaiſir d'inſulter. C'eſt un ſi doux, c'eſt un ſi grand charme pour l'Orgueil, de briller en comparant ſa félicité avec l'état des Miſérables: Sire Orgueuil vous étale toutes ſes richeſſes, toute ſa pompe, toute ſa grandeur; & pourquoi? Pour

chagriner les Pauvres, pour les mortifier, pour leur faire sentir plus vivement les epines de leur déplorable condition.

L'Amour propre, ce serpent d'Enfer, rodant chez les Mortels, & laissant de vives & profondes impressions dans leurs ames, est la vraie cause de leur aveuglement: ce Serpent également venimeux, &, pour le moins aussi enchanteur que le serpent *du Paradis Terrestre*, où le Nôtre a pris naissance, empêche les Hommes de suivre la route la plus sûre & la plus unie; c'est une espèce de *Rémora* qui retarde, qui recule nôtre Navigation sur l'Océan de la Morale, & qui nous fait perdre la vaste & immense Mer de l'Eternité bien heureuse. Ce *maudit Amour propre* est imprimé trop avant dans le Coeur Humain pour oser esperer qu'il en sorte jamais. Je souhaiterois de toute mon ame que tous les Etats du Monde fussent batis sur les mêmes fondemens d'humanité, que l'Etat dont je viens de vous faire la description: mais, comme je n'oserois esperer que ce bonheur-là qui seroit celui du *Genre Humain*, arrive si tôt je me console, du moins en réfléchissant sur nos *Utopiens:* ce sont *ces Elus, tirez de la Masse de Perdition*, ce

sont

ſont eux qui, par une faveur ſpéciale du Ciel, ont eu le gros *Lot* en fait de Societé Civile. Ce Corps Politique eſt établi ſur dès Lois, qui, non ſeulement procurent aux Membres un bonheur accompli ; mais, même, un Bonheur, qui, ſuivant toute aparence, & autant que *l'Eſprit Humain* peut pénétrer dans l'Avenir, durera, autant que les Siecles.

Nos Inſulaires, aïant exterminé chez eux, avec les autres Vices, l'ambition, & les factions, leur République eſt à couvert des atteintes & des ſecouſſes de la Guerre Civile. Guerre qui a ruiné, qui a renverſé de fond en comble, tant de Villes riches & puiſſantes. La Concorde Nationale, la tranquilité d'Etat, la Paix domeſtique eſt inviolable, chez les *Utopiens*. La jalouſie pouſſa autrefois tous les Princes Voiſins à faire des tentatives ſur l'*Utopie* ; &, quoique toûjours repouſſez, ils retournoient ſouvent à la charge, mais, enfin, voïant bien qu'il n'y avoit rien à faire ; & que, loin de pouvoir conquérir ce bel Empire, il n'y avoit pas même moïen de l'ebranler, à cauſe de la ſolidité de ſes Lois, ces Princes jaloux & ambitieux ont laiſſé l'*Utopie* en repos ; ils l'ont abandonnée à ſa

Sagesse, à son Humanité, à son incomparable Bonheur.

Ce fut ici ou *Raphaël* finit son histoire & ses judicieuses réflexions. J'avois beaucoup à lui répondre & à lui objecter. Il me paroissoit une grande absurdité dans les Lois, & dans les moeurs de ses *Utopiens*: leur maniére de faire la Guerre, de traiter la Matïere Divine, & d'exercer la Religion; enfin, leurs autres coûtumes, tout cela me choquoit. Mais sur tout, cette Communauté de biens & de vivres n'étoit nullement de mon goût; &, neanmoins, c'est le fondement, c'est le pivot de leur République. Quoi, disois-je en moi même, un Etat sans commerce d'Argent? En faut il d'avantage pour detruire entiérement la Noblesse, la Magnificence, la Splendeur, la *MAIESTE'*; enfin, les vrais, à ce que la Multitude s'imagine, & les beaux ornemens d'une République?

Mais je voïois bien que la longue narration d'*Hythlodée* devoit l'avoir fatigué: d'ailleurs je ne savois pas s'il étoit assez bon Philosophe pour suporter patiemment, pour prendre en bonne part une Contradiction. C'est à quoi je fis d'autant plus d'attention, que je me souvins

lui

lui avoir vû, censurer certaines Gens, qui, depeur qu'on ne les croïe pas assez savans, s'ils n'inventent sur le champ, trouvent toûjours à critiquer les inventions des autres. Je suprimai, donc, mon oposition; j'eteignis toutes mes lumieres contrariantes; &, après avoir loüé beaucoup la République *Utopienne*, & l'agréable Récit de nôtre Ami, je le pris par la main; & je le fis entrer pour prendre un soupé, dont, assurément, il devoit avoir grand besoin, après avoir parlé si long tems. Je lui dis, pourtant, avant de nous mettre à table, qu'une autre fois, nous aurions le loisir d'aprofondir d'avantage cette matiére-là, & de joüir plus long tems, de son aimable & instructive Conversation: Dieu m'en fasse la grace! Il n'y a rien que je souhaite avec plus d'impatience & plus d'ardeur. Cependant: quoique je ne pusse pas aprouver tout ce que *Raphaël* nous avoit dit; Personnage très docte, neanmoins, tres savant; & qui entend à fond les affaires humaines, c'est ce que aucun Conoisseur ne sauroit contester: cependant; je ne laisse pas d'avoüer que certaines Lois de la République *Utopienne* sont d'une Politique & d'une Morale admi-

mirables. Fasse le Ciel, que nôtre Monde, ce Monde aveugle & corrompu, où la Raison, la Verité, l'Equité sont si peu conuës, sont si étrangéres, fasse le Ciel que ce Monde puisse *s'Utopianiser !* C'est ce que je souhaite du fond de l'Ame, comme bon Individu de nôtre Espèce ; & c'est ce que je n'espére point du tout : Adieu, Seigneur Lecteur ; J'ai dit.

FIN.

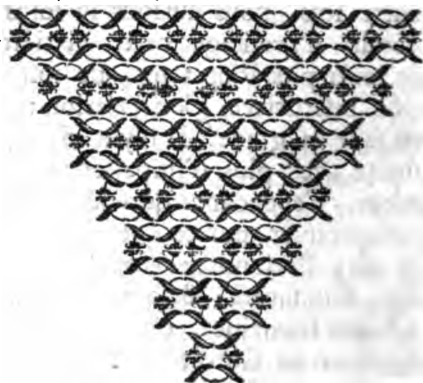


TABLE DES MATIERES.

Chas-

D.

En-

Lai-

Non-

R.

S.

T.

FIN.

CATALOGUE DE QUELQUES LIVRES, CARTES GEOGRAPHIQUES, &c.

Nouvellement Imprimées

Chez PIERRE VANDER Aa, à Leide.

L'Utopie de Thomas Morus, Chancelier d'Angleterre; Idée ingenieuse pour remedier au malheur des Hommes; & pour leur procurer une felicité complette. Cet Ouvrage contient le plan d'une Republique dont les Lois, les Usages, & les Coutumes tendent uniquement à faire faire aux Societez Humaines le passage de la Vie dans toute la douceur imaginable. Republique, qui deviendra infalliblement réelle, dès que les Mortels se conduiront par la Raison. Traduite nouvellement en François par *Mr. Gueudéville*, & ornée de tres belles figures. *In Duodecimo.*

Les Delices de l'Espagne & du Portugal, où on voit une Description exacte des Antiquitez, des Provinces, des Montagnes, des Villes, des Rivieres, des Ports de Mer, des Forteresses, Eglises, Academies, Palais, Bains, &c. De la Religion, des Moeurs des habitans, de leurs fêtes, & généralement de tout ce qu'il y a de plus remarquable à remarquer. Le tout enrichi de Cartes Geographiques, très-exactes & de figures en Taille-douce, dessinées sur les lieux mêmes, Par Don *Juan Alvarez de Colmenar.* Nouvelle Edition, revûë, corrigée & beaucoup augmentée, divisée en six Tomes. *In Duodecimo.*

Les Delices de la Suisse, une des principales Républiques de l'Europe; où l'on peut voir tout ce qu'il y a de plus rémarquable dans son Pays & dans celui de ses Alliez, qui composent avec elle le Louable Corps Helvetique; comme la Description des Villes, Bourgs, Châteaux; les Antiquitez du Pays & les Raretez de la Nature; la Qualité de l'Air & du Terroir; le Naturel, les Mœurs, & la Religion des Habitans; leurs Gouvernemens différens; leurs Alliances mutuelles; & leurs

leurs Intérêts communs. Le tout enrichi de Figures en Taille-douce, dessinées sur les Lieux mêmes. Avec un Memoire instructif sur les Causes de la Guerre arrivée en Suisse l'An 1712. Par le Sr. *Gottlieb Kypseler de Munster.* Divisées en quatre Tomes. *In Duodecimo.*

Tabula Chronologica, a Mundo condito ad Pacem usque Ultrajectinam; innumeris in Locis a *Iacobo Perizonio* emendatæ atque auctæ, ac ita Æri eleganter incisæ. Quatuor Foliis Regiis, *In Plano.*

Sphæram Automaticam auspiciis Ampl. *Adriani Vroesii*, calculis *Nicolai Stampioen* per *Thrasium* adornatam. Quam *D. Sebastiani Schepers* Senatoris Rotterd. &c. Vidua & Hæredes Dispersam & Collapsam Publico usui destinarunt. Hanc Ingeniosissimi Artificis *Bernardi Cloesii* ope in ordinem eximium redactam & auctam Academiæ Curatores & Consules Lugd. Batav. Bonis artibus & cœlesti Studio dicarunt Anno MDCCXI. *In Plano.*

Veteris Orbis Tabulæ Geographicæ, ex accuratissimis Auctoribus selectæ, secundum Pomponii Melæ Descriptionem Orbis potissimum digestæ, ad quotidianum & commodiorem Studiosorum usum in minorem formam redactæ, & magnâ curâ nunc primum emendatæ, *in Quarto longo.*

Le Nouveau Theatre du Monde, ou la Geographie Royale, composée de nouvelles Cartes tres-exactes, dressées sur les observations de *Messieurs de l'Academie Royale des Sciences à Paris*, sur celles des plus celebres Geographes, sur de nouveaux memoires & rectifiés sur les Relations les plus recentes des plus fidéles Voyageurs. Avec une Description Geographique & Historique des quatre parties de l'Univers, desquelles l'*Europe* en detail est écrite par Mr. *Gueudeville* & les trois autres parties par Mr. *Ferrarius.* Ouvrage qui donne une Idée claire & facile de la Terre, & de ce qu'elle comprend de plus considerable. *In Folio*, en forme d'un Atlas.

Oeuvres d'Architecture de *Philippe Vingboons*, celébre Architecte de la Ville d'*Amsterdam*, Folio. 2 Tomes.

Oeuvres d'Architecture de *P. Post*, Architecte de Sa Majesté Britanique, *In Folio.*

Le Theatre des plus grandes Villes du Monde representées chacune en 4 quatre feuilles, *In Folio.*

L'Atlas Soulagé de son gros & pesant fardeau: ou, Nouvelles Cartes Geographiques qui contiennent la *France* & la *Suisse*, avec les Parties principales qui les composent: Ouvrage pro-

pre

pre pour Voïager commodement & agréablement des Yeux. Table des Cartes contenuës en ce Volume.

1 Le Royaume de France.
2 Picardie.
3 Les Comtez de Boulogne & de Guines.
4 Le Duché de Normandie.
5 Bretagne & Normandie.
6 Le Maine.
7 Anjou.
8 Le Gouvernement de l'Ile de France.
9 Champagne & Brie.
10 Lorraine Septentrionale.
11 Lorraine Meridionale.
12 Duché de Bourgogne.
13 Comté de Bourgogne.
14 Nivernois.
15 Le Duché de Berry.
16 Bourbonnois.
17 Limoisin.
18 Poictou.
19 Xaintonge.
20 Languedoc.
21 La Provence.
22 La Principauté d'Orange, & Comté de Venaisin.
23 Le Dauphiné.
24 Lionnois, Forest & Beaujolois.
25 Gujenne & Gascogne.
26 Duché de Savoye.
27 Lac Leman.
28 La Suisse.
29 Le Canton de Zurich.
30 Le territoire d'Avenches.
31 Argow, Contrée de la Suisse.

L'Atlas Soulagé de son gros & pesant fardeau: ou, Nouvelles Cartes Geographiques qui contiennent les XVII Provinces des Païs-Bas, avec les Parties principales qui les composent: Ouvrage propre pour Voïager commodément & agréablement des Yeux. Table des Cartes contenuës en ce Volume.

1 Les XVII Provinces des Païs-Bas.
2 La Seigneurie de Groningue.
3 La Seigneurie de Frise.
4 La Seigneurie d'Over-Issel.
5 Le Duché de Gueldre.
6 Le Comté de Zutphen.
7 La Seigneurie d'Utrecht.
8 Le Comté d'Hollande.
9 Les Riviéres du Rhin, Wahal & de la Meuse.
10 Le Comté de Zelande.
11 Le Comté de Flandre.
12 Le Duché de Brabant.
13 Le Marquisat du St. Empire.
14 La Seigneurie de Malines.
15 Le Duché de Limbourg.
16 Le Duché de Luxembourg.
17 Le Comté de Namur.
18 Le Comté d'Hainaut.
19 Le Comté d'Artois.

L'Ancienne Rome, la principale des Villes de L'Europe, avec toutes ses Magnificences & ses Delices; nouvellement & très [illegible]ctement décrite depuis sa fondation, & illustrée par des tailles douces qui représentent au naturel toutes ses Antiquitez; savoir, ses principaux Temples, Theatres, Amphi-

phitheatres, Cirques, Naumachies, Arcs de Triomphe, Basiliques, Palais, Thermes, Colonnes, Obélisques, Statues, Triomphes, Tombeaux, Ceremonies, & autres choses remarquables; divisée en quatre Tomes, Par le S[r]. *François Deseine*. In grand douze.

Rome Moderne, premiére Ville de l'Europe, avec toutes ses Magnificences & ses Delices; nouvellement & très exactement décrite & illustrée par des tailles douces, qui représentent parfaitement tout ce qui y est digne d'être vû & scû; comme sont ses Eglises, Reliques, Cimetiéres, Tombeaux, Cloîtres, Hôpitaux, Colléges, Séminaires, Places publiques, Palais, Edifices, Architectures, Statuës, Peintures, Sculptures, Bibliothéques, Cabinets, Iardins, Fontaines, &c. tant dans la Ville qu'aux environs, avec les Magnifiques Maisons de Campagne de plusieurs Cardinaux & Princes, & autres choses remarquables. Ce qui est suivi d'une Description très-exacte du Gouvernement & de l'Etat de Rome, aussi bien que de ses Fêtes, Fonctions publiques du Pape & de tous ceux qui ont des emplois auprès de lui, des Cavalcades & autres Ceremonies ordinaires & extraordinaires tant publiques que particulieres de la Cour de Rome, avec les revenus & depenses du Pape; le tout divisée en six Tomes, par le S[r]. *François Deseine*. In grand douze.

Nouvel Atlas, très-exact & fort commode pour toutes sortes de Personnes, contenant les principales Cartes Geographiques, au nombre de 100. Dressées suivant les Nouvelles Observations de M[rs]. *de l'Academie Royale des Sciences*, & rectifiées sur les Relations les plus recentes des plus fidéles Voyageurs. *In Folio Plano*.

. . . . . le même, de 134 Cartes.

. . . . . le même, augmenté avec les Cartes particuliéres d'Asie, d'Afrique & d'Amerique, au nombre de 202 Cartes ensemble.

SEQUENTES ICONES
vel quædam separatim, vel omnes conjunctim venales prostant
Apud PETRUM VANDER AA.

ICO-

ICONUM SELECTISSIMARUM APPARATUS,

In quo Deorum Dearumque cum ſuis Amaſiis, Nympharum, Geniorum, Cyclopis & Satyri effigies juxta ſeriem temporis ſunt collocatæ.

1 Prometheus.
2 Lacheſis & Atropos.
3 Muſæ.
4 Athos.
5 Rhodope.
6 Nymphæum Apolloniatarum.
7 Cyclops.
8 Beroe.
9 Atys.
10 Ganymedes.
11 Marſyas.
12 Tityus.
13 Branchus.
14 Hyacinthus.
15 Achelous.
16 Heſperides.
17 Herculis pugna cum Amazone.
18 Herculis idem cum Stymphalide.
19 Fama.
20 Menſis.
21 Circe.
22 Sirenes.
23 Arethuſa.
24 Alpheus.
25 Cryſas.
26 Egeria.

ICONUM SELECTISSIMARUM APPARATUS,

Qui Heroes & Conditores urbium juxta ſeriem temporis collectos exhibet.

1 Damas.
2 Hellen.
3 Endymion.
4 Pergamus.
5 Tmolus.
6 Bellerophon.
7 Cydon.
8 Naxus.
9 Tenus.
10 Dædalus.
11 Taras.
12 Cephalus & Procris.
13 Jaſon.
14 Euphemus.
15 Hylas & Hercules.
16 Hylas ab Nymphis raptus.
17 Calais.
18 Meleager.
19 Meleagri Mors.
20 Meleager cum capite Apri Calidonii.
21 Tomus.
22 Sipylus.
23 Hyllus.
24 Aventinus.
25 Eurypylus.
26 Sardus.
27 Alabandus.
28 Paris.
29 Hector.
30 Laocoon.
31 Leander.
32 Maro.
33 Pergamus junior.
34 Acragas.
35 Patreus.
36 Amphinomus & Anapias.
37 Byzas.
38 Battus.
39 Docimus.
40 Nemauſus.
41 Sextus Heros.
42 Julia Procla.

ICO-

ICONUM SELECTISSIMARUM APPARATUS,

Quo præcipui Reges, Reginæ cum Liberis, & Cæſares juxta ſeriem temporis continentur.

1 Cecrops.
2 Europa.
3 Cadmus.
4 Semiramis.
5 Lacedæmon.
6 Danaus.
7 Midas.
8 Ino cum Melicerta.
9 Agave.
10 Zethus, Amphion & Dirce.
11 Niobe.
12 Proetis.
13 Perſeus & Andromeda.
14 Minos.
15 Ariadne.
16 Minotaurus.
17 Corcyra.
18 Leda.
19 Oeneus.
20 Æetas.
21 Cyzicus.
22 Medea.
23 Alceſtis & Admetus.
24 Omphale.
25 Jole.
26 Theſeus.
27 Phaedra.
28 Oedipus.
29 Regina Amazonum.
30 Atreus.
31 Andromache.
32 Agamemnon.
33 Iphigenia.
34 Vlyſſes.
35 Achilles.
36 Diomedes.
37 Ajax Locrenſis.
38 Æneas cum Anchiſa & Julo.
39 Nauplius.
40 Nauſicaa.
41 Codrus.
42 Dido.
43 Caranus.
44 Romulus.
45 Fauſtulus.
46 Numa Pompilius.
47 Attus Navius.
48 Archelaus.
49 Phthia.
50 Juba junior.
51 Julius Cæſar.
52 Octavius Auguſtus.
53 Tiberius Cæſar.
54 M. Aurelius.
55 Julianus.

ICONUM SELECTISSIMARUM APPARATUS,

In quo Feminæ in fabulari & vera Hiſtoria celebriores juxta ſeriem temporis conſpiciuntur.

1 Scylla.
2 Callirhoe.
3 Atalanta.
4 Abdera.
5 Smyrna.
6 Myrlea.
7 Admeta.
8 Euboea.
9 Hero.
10 Aſpaſia.
11 Q. Claudia Veſtalis.

ICO-

ICONUM SELECTISSIMARUM APPARATUS,

Qui Duces & Imperatores variorum Populorum Illustriores juxta seriem temporis comprehendit.

1 Sindorum Origines Memoria.
2 Eryx.
3 Malchus.
4 Milo.
5 Columna Rhegia.
6 L. Junius Brutus.
7 Mutius Scævola.
8 Miltiades.
9 Cynægirus.
10 Themistocles.
11 Cimon.
12 Alcibiades.
13 C. Marcius Coriolanus.
14 L. Domitius Ahenobarbus.
15 L. Quintus Cincinnatus.
16 C. Servilius Ahala.
17 - - - - idem.
18 M. Manlius.
19 M. Curtius.
20 Phocion.
21 L. Livinejus Regulus.
22 Aratus Sicyonius.
23 Hamilcar.
24 Hamilcar & Hannibal.
25 Hannibal.
26 M. Claudius Marcellus.
27 P. Cornelius Scipio.
28 Aluccius.
29 P. Cornelius Scipio Africanus.
30 P. Cornelius Scipio Nasica.
31 T. Quinctius Flaminius.
32 M. Porcius Cato.
33 L. Cornelius Lentulus Lupus.
34 Pythodoris.
35 A. Posthumius.
36 C. Cœlius Caldus.
37 C. Marius.
38 L. Cornelius Sulla.
39 Q. Pompejus Rufus.
40 Cn. Pompejus Magnus.
41 M. Atius Balbus.
42 M. Arrius Secundus.
43 P. & C. Safernæ Fratres.
44 Cn. Pompejus Filius.
45 M. Junius Brutus.
46 Atilius Cimber.
47 M. Antonius.
48 L. Livineus Regulus.
49 L. Servius Rufus.
50 M. Antius Restio.
51 Bellum Philippense.
52 Q. Atius Labienus.
53 L. Antonius.
54 Sex. Pompejus.
55 M. Vipsanius Agrippa.
56 C. Numonius Vaala.
57 Cæcina, Pætus & Arria.
58 A. Posthumius Albinus.
59 Sex. Julius Frontinus.
60 Anicius Probus & Proba.

ICO-

ICONUM SELECTISSIMARUM APPARATUS,

Qui Philosophorum & Legislatorum præcipuorum imagines juxta seriem temporis continet.

1 Thales.
2 Solon.
3 Pittacus.
4 Anacharsis.
5 Pherecydes.
6 Pythagoras.
7 Abaris Hyperboreus.
8 Empedocles.
9 Charondas.
10 ---- idem.
11 Zaleucus.
12 Archytas.
13 Heraclitus.
14 Democritus.
15 Zeno Eleates.
16 Socrates.
17 Aristomachus.
18 Euclides.
19 Plato.
20 Aristippus.
21 Antisthenes.
22 Diogenes Cynicus.
23 Aristoteles.
24 Xenocrates.
25 Theophrastus.
26 Epicurus.
27 Monimus.
28 Archimedes.
29 Chrysippus.
30 Carneades.
31 Metrodorus Ephesius.
32 Posidonius.
33 L. Annæus Seneca.
34 Theon Smyrnæus.
35 L. Junius Rusticus.
36 Apulejus.
37 Lucius.

ICONUM SELECTISSIMARUM APPARATUS,

Qui Poetas, Poetrias, Vates, Mimam & Comicas Personas juxta seriem temporis exhibet.

1 Personæ Bacchicæ.
2 ----
3 ----
4 Orpheus.
5 Homerus.
6 Idem.
7 Idem.
8 Idem.
9 Hesiodus.
10 Alcæus.
11 Sappho.
12 Stesichorus.
51 Anacreon.
14 Sibilla.
15 --- Cumana.
16 --- Manlia.
17 --- Phrygia.
18 Pindarus.
19 Sophocles.
20 Euripides.
21 Aristophanes.
22 Moschion.
23 Menander.
24 Philemon.
25 Posidippus.
26 Aratus.
27 Theocritus.
28 Eucharis.
29 P. Terentius.
30 P. Virgilius Maro.
31 Idem.

32 Q. Ho-

32 Q. Horatius Flaccus.
33 P. Ovidius Naso.
34 Juvenalis.
35 A. Persius Flaccus.
36 Pytheus.
37 Sacerdos Germanus Naviger.
38 Facies Batava.

ICONUM SELECTISSIMARUM APPARATUS,

Quo Rhetorum, Oratorum, Sophiſtarum, Hiſtoricorum, Juriſconſulti, Grammatici, aliorumque Scriptorum imagines juxta ſeriem temporis exponuntur.

1 Lyſias.
2 Herodotus.
3 Thucydides.
4 Leodamas.
5 Iſocrates.
6 Demoſthenes.
7 Aiſchines.
8 Mago Carthaginienſis & Dionyſius Vticenſis.
9 M. Tullius Cicero.
10 G. Salluſtius Criſpus.
11 T. Livius Liviæ T. F. Quartæ L. Halys.
12 M. Mettius Epaphroditus.
13 Apollonius Tyanæus.
14 Ælius Ariſtides.
15 Papinianus & Plautia.

ICONUM SELECTISSIMARUM APPARATUS,

Quo notiores Medici juxta ſeriem temporis continentur.

1 Chiron.
2 Machaon.
3 Hippocrates.
4 Cratevas.
5 Xenocrates.
6 Mantias.
7 Heraclides Tarentinus.
8 Andreas.
9 Nicander.
10 Niger.
11 Pamphilus.
12 Apollonius.
13 Dioſcorides.
14 Rufus Epheſius.
15 Galenus.
16 Conſpectus prior ſedentium Medicorum VII.
17 ..... poſterior Eorundem.

F I N.

CATALOGUE
DE
LIVRES,
DE
CARTES
GEOGRAPHIQUES,
DES
VILLES,
CHATEAUX &c. de l'UNIVERS,

tant en Plan qu'en Profil;

Publiés en
FRANCE, en ALLEMAGNE, en
ANGLETERRE & ailleurs,
qui se trouvent tout nouvellement

A LEIDE,
Chez PIERRE VANDER AA,
Marchand en Livres, en Cartes Geographiques
& autres Tailles Douces,
demeurant a present dans l'Academie.

Le dit Libraire avertit qu'il donnera de tems en tems les Catalogues des Livres & Tailles Douces qu'il vient d'imprimer ou de recevoir.

AVERTISSEMENT.

PIERRE VANDER AA, fait ſavoir au Public, qu'outre les Livres ſpecifiés dans ce Catalogue, ceux qui aiment les belles Lettres trouveront auſſi chez lui toutes ſortes de Livres Curieux, tant de ce *Païs*-ci que des autres Païs étrangers, en Latin, en François, en Italien, en Anglois, en Eſpagnol, en Alleman, & autres Langues; dont il a un Catalogue particulier: & que comme il a acheté des Heritiers du feu *Sieur Frederik de Wit*, d'Amſterdam, une grande partie des Planches qu'il a autrefois gravées, & entr'autres *les Plans & Profils des principales Villes du Monde*, on trouvera auſſi dans ſon Magaſin non ſeulement ces Eſtampes, mais auſſi toutes ſortes de *Cartes Geographiques* des meilleurs Auteurs, & generalement toutes ſortes de Tailles douces, ou Images.

CATALOGUS LIBRORUM, &c.

Abarbanel in Prophetas, fol. Ebraicè *Lipſ.* 1686
Abregé de la Philoſophie de Gaſſendi, *par* Berniet: 12° Lyon 1684. 8 *voll.*
--- *De la Methode Latine*, *par Meſſ*rs. du Port Royal, 8°. Amſt.
Ackerſloot *over den Galaten*, 4°. Leyden. (1659
Acoſta *ad Inſtituta*, 4°. Paris.
--- ad Decretales, 4°. *Ibid.* 1676
Acta Lipſienſia 4° *compleet* uſq. ad Ann. 1714, cum omnib. Suppl. ac Indicibus, 4°. *Lipſ.* 45 *voll.* compleet
Adami (Melch.) Vitæ Illuſtrium Virorum, fol. *Francof.* 1706.
Admiranda rerum admirabilium Encomia, 12° *Noviom.* 1676
Aitzma *Hiſtorien alle de Vervolgen fol.* Amſt. 1685 *compleet*, 5 deelen. (Paris 1698
Alliot *traité du Cancer*, 12°.
Allix de anno & menſe natali J. Chriſti, 8° *Lond* 1710
Ambaſſades des Holland. *vers Japon.* 12°. Leide 2 voll.
Ambaſſadeur parfait, 8°. Ibid 1709 2 voll. (1709
Ambigue d'Auteil, 12°. Paris
Amſterdam, *avec ſes Egliſes*, *Edifices*, *&c. fol. longo.*
--- *Maiſon de Ville.*
Anacreon, Sappho & Theocr. Gr. Lat. 8°. *Lond.* 1695
--- Gr. & François, *par la Foſſe* 12° *Paris* 1706

Analyſe *ſur les Ieux d'hazard*, 4°. Ibid 1708. (4 voll.
--- *de l'Evangile* 12°. Rouen 1710
Ango *Optique*, 12°. Paris 1682
Anhorn *ab Hartwitz Theatrum Concionum*, 4° Tiguri 9. voll.
Anſelme *Hiſtoire de la Maiſon de France*, *fol.* Paris 1712. 2 voll.
Antoninus, Gr. Lat. *Gatakeri*, 4°. *Cantabr.*
Antoninus Liberalis, Gr. Lat. *Berkelii*, 12°. *Lugd. Bat.*
Application de l'Algebre de *Guinée*, 4°. *Paris* 1705
Apulée, *en François*, 12°. Ibid
Apuléjus, in uſum Delphini, 4°. *Ibid.* 1688, 2 *voll.*
Arlington (*Comte d'*) *Lettres a* Temple *& autres* 12°. Vtrecht 1701 2 *voll.*
Ariſtophanes, Gr. Lat. *Kuſteri* & aliorum, fol. *Amſt.* 1710
Arrian, *Guerres d'*Alexandre, *traduit par* Ablancourt, 12°. Paris 1685
Arrianus, Gr. Lat. *Gronovii*, fol. Lugd. Bat. 1704.
--- *Idem*, *Charta Major.*
Ars Tinctoria fundamentalis 8° tz. *Francf.* 1703 (3 *voll.*
Artagnan *Memoires* 12°. Col. 1702
Art des Armées Navales, *par* Hoſte, *fol. Lyon.*
--- *de plumer la Poulle ſans crier* 12°. Cologne 1710
Athanaſii Opera Omnia, per Monach. B. fol. *Pariſ.* 1698. 3 *voll.*
--- Idem, Gr. Lat. fol. *Lipſ.* 1686 2 voll.

Atlas, *en françois*, *par* Blaau, *fol. Illuminé*, *tres curieux.* Amst. 12 *voll.*

Atlas antiquus, sacer, ecclef. & profanus, *Sansonis* & *Clerici*, fol. illuminé Amst.

--- *Novus* P. P. Societ. Jesu 4°. compleet *Francof.* 1710

--- *Maritime*, *chez Mortier*, *fol. Illuminé.* Amsterd. 1708 2 *voll.*

--- *du Duc de Bourgogne*, *fol.* Mortier, *illuminé* Ibid 1703

--- *par de* Lile, *fol.* Paris.

--- *Historique*, *par* Gueudeville *&c. fol.* Amst. 4 *voll.*

--- *(nouvel) de Mess*[rs] de l'Academie Royale des Sciences, *& des autres* celebres Géographes *fol. longo*, Leide 1714

--- *(le petit) du Voyageur* 8°.

--- *des Itineraires folio Longo* Ibid 1714 2 *voll.*

Audifferet Geographie, 4°. *Parif.* 1689 3 voll.

Augustin *Lettres*, *avec notes de* Mr. du Bois 12° 6. *voll.*

Augustini Opera Omnia per *Monach. Bened.* fol. *Parif.* 1689 XI voll.

--- Idem, cum appendice *Clerici*, fol. *Amst.* 1700, XII voll.

--- Appendix, per *I. Clericum*, separatim, fol. Ch. Majori, Ibid. 1712

Aurelius Victor, cum notis Variorum, 8° *Trajecti* 1696.

Ausonius Tollii, 24°. *Amst.* 1669

Authores de Cruce. 12°. *Lugd. Bat.* 1695 4 voll.

Bacchinus de Sistris, 4°. *Trajecti* 1696.

Baglivii Opera Medica, 4°. *Lugd.* 1710

Baltus (*Pere*) *Defense des S. S. Peres accusez de Platonisme*, 4°. Paris 1711

Baluze *Histoire d'Auvergne*, *fol.* Paris 1708 2 *voll.*

--- *Agobardi* opera 8°. *Parif.* 1666 2 voll.

--- *Cesarii* (S.) Homiliæ, 8°. *Parif.* 1669

--- Miscellanea, 8°. *Parif.* 1678 &c. 6 voll.

--- nova Collectio Conciliorum, fol. *Parif.* 1707

--- Vitæ Paparum Avenionensium, 4°. *Par.* 1693. 2 voll.

Balzac *Oeuvres fol.* Paris 1665 2 *voll.*

Baraton *Poesies*, 12°. Paris 1705

Baron *Oeuvres*, 12°. Paris 1704

Bandurii Antiquitates Constantinopolitanæ, fol. *Parif.* 1711 2 voll.

Barbette Opera Omnia, 4°. *Genev.* 1703

Barbosa Opera Omnia, fol. *Lugduni.* 21 voll.

--- Loci communes, *Taberis*, fol. *Lipf.*

Baronii Annales Ecclesiastici, fol. *Antverp.* 1670 12. voll.

Barréme *son Livre comptes faits*, 8°. Liege 1704

Bartholini *Anatomie* 4°. *Neerduyts.* Amst. 1688.

Basnage *Histoire de l'Eglise*, *fol.* Rott. 1699 2 *voll.*

--- *du V. & N. Testament*, 12°. Geneve. 4 *voll.*

--- *des Iuifs.* 12°. Rotterd. 5 *voll.*

Basnage

hof *fol.* Amst. *by Meurs* 11 *deelen.* compleet.
--- *dito fol.* 11 *deelen*, groot papier.
--- *Spanjen en Portugal*, *fol.* Leyden. 1707
--- *dito*, *op* groot papier *fol.*
--- *der Oostindise Eylanden*, *fol.* MS.
Beyer *Grammaire Franc. Angl. Flam.* 8°. Dort.
Bibelse Figuren fol. Amst. Mortier, 2 *deelen.*
Bible, *des Professeurs de Geneve*, *fol.* Amst. 1701 *Mortier.*
--- *dito*, *chez Lindenberg*, *fol. grand papier.* Amst. 1707
--- Leide, *chez* de Croy, 12°.
--- *des Marets*. *fol.* 2 *voll. avec les Cartes. Royal pap.* Amst. 1669
--- *par Martin*, *fol.* Amst. 1707 2 *voll.*
--- *Idem*, 12°. Wetstein.
--- *du Port Royal*, *fol. grand papier.* Liege 1702 3 *voll.*
--- *dito*, 12°. Frix. 36 *voll.*
--- *dito*, 12°. Broncard. 7 *voll.*
--- *Historique* 12°. *avec figures.*
Biblia Hebraica, Buxtorfii, fol. Complt. *Basil.* 3 voll.
--- Leusdeni & Vander Hoogt, 8°. Amst. 1705
--- sine punctis, 12°. Amst. 1701
--- Græca LXX Interpretum, 4°. *Halma*: 1709.
--- dito, per Grabe fol. *Oxonia* 1707 2 voll.
--- Item tomus 2us. Separatim, fol.
Biblia Latina, vulgatæ versionis per du Hamel, fol. *Paris.* 1705
--- Idem 4°. *Ibid.*
--- Idem 4°. *Rothom.* 1707
--- Idem fol. *Lugduni* 1705
--- Numerata, Dorschæi & Grambsii, fol *Francof.* 1674
Biblia, *hoogduyts*, 12°. Wesel.
--- *Neerduyts* 4°. Keur.
--- *Idem*, *fol.* Ibid.
Bibliotheca Patrum, fol. *Lugd.* 1677. 27 voll.
--- Pontificia, fol. *Roma* 1695 21 voll.
Biccii Collegium Iuridicum Argentoratense, 4°. *Arg.* 1664
Bizot *Medalise Historie van Holland* 4°. Amst. 1690
Bierman *Leere der waarheyd* 8°. Vtrecht 1667
Blanc *monoyes de France*, 4°. Paris.
Blount censura celebrium Autorum, 4°. Genev. 1696
Bocharti Opera Omnia, fol. *Traj.* 1713 3 voll.
Boccalini *Raguagli di Parnaso*, 12°. Amst. 1669 2 *voll.*
Bocchii Introitus Ferdinandi & Isabellæ fol. *Antv.* 1602.
Bogaart Roomse Monarchy, 4°. Vytrecht 1697.
Bohnii Circulus Anatomicus, & Dissertationes Physiologicæ, 4°. *Lipf.* 1710
--- Dissertationes Chymicæ, 8°. *Ibid.* 1696
--- de Officio Medici, 4°. *Ibid* 1704
--- de renuntiatione Vulnerum, 4°. *Ibid* 1711
Boindin *Oeuvres, ou Comedies*, 12°. Paris 1705
Bois Historia Ecclesiæ Parisiensis, fol. *Ibid.* 1710 2 voll.
Boneti Medicina Septentriona-

lis, fol. *Geneva* 1686 2 voll.
Boneti Polyalthes, fol. *Ibid.* 1690 3 voll.
--- Sepulchretum, fol. *Lugd.* 1700 2 voll.
Borellus de motu animalium, 4°. auctior *Lugd. Bat.* 1710
Bornier *conference des nouv. ordonnances de Louis XIV.* 4°. Paris 1703
Bosii Introductio in notit. Rerum publicarum orbis universi, 4°. *Iena* 1676
Borts (*Pieter*) *Werken*, *fol.* Leyden 1702
Bosse *ordres de l'architecture antique*, *fol.* Ibid.
Bossu *Poeme Epique*, 12°. Paris 1708
Bossuet *divers Escrits*, 8°. Paris 1698
--- *Instruction d'Oraison*, 8°. Ibid. 1697
--- *Histoire universelle*, 12°. Amst. 1714 3 *voll.*
--- Idem, 12°. Paris 2 *voll.*
Bouguer *de la Navigation*, 4°. Ibid.
Bouhours *maniere de bien penser.* 12°. Amst. 1709
--- *Entret. d'Ariste & d'Eugene*, 12°. Ibid. 1705
Boursault *Pieces de Theatre* 12°. Paris 1701. 2 *voll.*
--- *Lettres, Contes, &c.* 12°. Ibid 1709 3 *voll.*
Bourdaloue *Sermons pour les fêtes des Saints*, 12°. Lyon 2 *voll.*
Bouteroue *Recherches des Monoyes fol.* Paris 1666
Brantome *Oeuvres*, 12°. Leide 1699 9 *voll.*
Braunii Selecta Sacra, 4°. Amst. 1700
--- Systema Theologiæ, 4°. Ibid. 1702
Broekhuysen Oeconomia Animalis 4°. *Ibid* 1683.
--- Rationes Physico-Medicæ, 4°. *Ibid.* 1687.
Bronkhorsti Centuriæ, 8°. *Traj.* 1695
Broukhusii Poemata Omnia, 4°. *Leov.* 1711
Brunemannus in Codicem, fol. *Lips.* 1699
--- *ad Pandectas*, *fol.* Witteb. 1701
--- Consilia, fol. *Franc.* 1704
--- Exercitationes Iustinianeæ 4°. *Hala* 1695
Buffier *pratique de la memoire artificielle.* 12°. Paris 1712 6 *voll.*
Bugnyon Opera Omnia, fol. *Bruxell.*
Bullet *Architecture pratique*, 8°. Paris 1691
Burnet *Godgeleertheyd*, 4°. Delft 1703
--- Thesaurus medicinæ practicæ, 4°. *Lugd.* 1702
--- Hippocrates Contractus, 8°. *Edinb.* 1685
--- *Histoire d'Angleterre*, 12°. Amst. 4 *voll.*
Buxtorfii Lexicon Chalc. & Rabbinicum. fol. Basil. 1630
--- *in* 8°. Ibid. 1698
--- Liber Cosri, 4°. *Ibid.* 1660
-- de Sponsalibus, 4°. *Ibid.* 1652
--- Synagoga Iudaica, 8°. *Ibid.* 1680
Bynæi *gekruyste Christus*, 4°. Dordr.

Dordr. 1711
Byneus de Calceis Hebræorum, 4°. *Ibid.*
Cabaſſutii notitia Eccleſiaſtica Conciliorum, fol. *Lugd.*
Cabinet du Monde, *fol.* Soubs la preſſe.
--- *d'Architecture*, *par* Le Comte, 12°. Brux. 3 *voll.*
Cadiz Illuſtrata, Hiſpanice, *fol.*
Cælius Aurelianus de morbis acutis, &c. 4°. *Amſt.* 1709
Cæſar (Ioh. Melchior) Triſagion Muſicum, fol. *Herbip.*
Caimi Lucubrationes variæ Iuris, fol. *Patavii* 1654
Callimachus, Gr. Lat. 8°. 2 voll.
Campiſtron *Oeuvres*, *ou Tragedies* 12°. Paris 1707
Cange Gloſſarium Græcitatis fol. *Lugduni* 1688 2 voll.
--- Latinitatis fol. *Pariſ.* 3 voll.
Cantelius de Republica Romana, 12°. *Vltraj.* 1707
--- Metropol. Vrbium Hiſtoria 4°. *Pariſ.* 1684.
Carte (*Grande*) *d'* Allemagne, 10 *feuilles.*
--- *de la* France 6
--- *de l'*Italie, 6
--- *avec les Poſtes.*
--- *des* XVII Provinces 9
--- *des* VII Provinces 5
Caracciolus de Sacris monumentis Neapolit. fol. *Neap.* 1645
Callot Portraits des Gueux. 4°.
Cardani Opera Omnia, fol. *Lugduni*, 10 voll.
Caroli memorabilia Eccleſiaſtica, 4°. *Tubing* 1697 3 voll.
Caroli a S. Paulo Geographia Sacra, fol. *Amſt.* 1704
Carpzovii Criminalia, fol. Lipſ. 1709
--- Deciſiones fol. *Ibid.* 1704
--- Definitiones Eccleſiaſticæ, fol. *Ibid.* 1695
--- Forenſes fol. *Ibid.* 1703
--- Diſputationes, fol. *Ibid.* 1710
Carteſii Principia Philoſophiæ, 4°. *Amſt.*
--- Meditationes, 4°. *Amſt.* 1698
--- *Philoſophie Morale*, 8°. *Bruxelle* 1707
--- Epiſtolæ, 4°. *Amſt.* 3 *voll.*
Caſtillo Sotomajoris Opera Omnia, fol. *Lugd.* 4 voll.
Catalogus Bibliothecæ publicæ Acad. Leidenſis, fol. *ſub prælo.*
--- Idem, Charta Majori.
Catullus, *Tibullus*, *Propertius*, cum notis Grævii & Variorum, 8° *Traject.* 1680
--- in uſum Delphini, 4°. *Pariſ.* 1685 2 voll.
Cave Hiſtoria Literaria, fol. *Genevæ.* 2 *voll.*
--- *eerſte Chriſtendom*, 8°. Amſt. 1711.
--- *Apoſtoliſe Oudheden fol.* 2 *deelen.* Vtrecht 1698
--- *dito op groot Papier.*
Cellarius de Latinitate, 12°. *Ienæ* 1709 2 voll.
--- Geographia antiqua & nova, 12°. *Ibid.* 1706
--- Notitia orbis antiqui, 4°. *Cantabr.* 1703 2 voll.
---, Hiſtoria univerſalis, 12°. Ienæ 1708 3 voll.
Celſi Medicina, Wedelii 8°. *Ibid* 1713

Celſi

Celsi Medicina, 8°. Amst. 1713
Caussin *Cour Sainte*, *fol.* Paris 1664 2 *voll.*
Cene (*la Ste.*) *de I. Christ*, *par* Paulo Veronese, 3 feuilles.
Champmelé *Oeuvres*, *ou Comedies*, 12°. Paris 1702
Chemnitii Harmonia Evangelica, fol. *Hamb.* 1704. 3 voll.
Chevalier *Recherche curieuse des Antiquitéz*, *fol.* Vtrecht 1709
Chiflet *Grammaire Francoise*, 8°. Bruxel. 1692
Chomel *Dictionaire Oeconomique*, *avec le suite fol.* Lion 1709 3 *voll.*
Choisi (*Abbé de*) *Histoire de l'Eglise*, 4°. Paris 1703 4 *voll.*
Christinai Consuetudines Bruxellenses, fol. *Brux.*
Chronicon *Orientale*, *fol.* Parif. 1685 *Typis Regiis.*
--- *Paschale*, *fol.* Ibid. 1688
Chrysostomi Opera Omnia, Gr. Lat. fol. *Francof.* 1698. x i voll.
Ciacconii Vitæ Pontificum, fol. *Roma* 1677 4 voll.
Ciceronis Opera, cum notis Variot. & Grævii, 8°. *Amst.* 10 voll.
--- Opera Gronovii, 4°. 4 voll. *Lugd. Bat.*
--- Epistolæ ad Familiares, in usum Delphini, 4°. *Paris.* 1685
--- Idem, Grævii, 12°. *Vltraj.*
--- Orationes, in usum Delphini, 4°. *Ibid.* 3 voll.
--- cum notis Grævii, & aliorum, 8°. *Amst.* 6 voll.
--- de Officiis, Grævii, 12°. *Vltraj.*
--- *Lettres a ses Amis & Atticus*, 12°. Haye 1709. 7 *voll.*
--- *Divination*, 8°. Amst.
Cinnamus, Gr. Lat. fol. *Paris.* Typis Regiis.
Claubergii Logica, 12°. *Franeq.* 1692
Clauderi Inventum Cinnabarinum, 4°. *Iena* 1684.
--- Methodus Balsamandi corpor. human. 4°. *Altenb* 1679
Claudianus, in usum Delphini, 4°. *Paris.* 1677
Clavis Historia Thuaneæ, 4°. *Ratisp.* 1696
Clef *des Coeurs*, 12°. Paris 1676
Clemens Alexandrinus, Gr. Lat. fol. *Colonia* 1688
Clerici Opera Philosophica, 12°. *Amst.* 1704. 4 voll.
--- in Pentateuchum, fol. *Ibid.* 1710 2 voll.
--- in Libr. Histor. V. Testam. fol. *Ibid.* 1708
--- Ars Critica, 8°. *Ibid.* 3 vol.
--- Historia Vniversalis, 8°. *Lips.* 1707
Cluverii Geographia, Bunonis, 4°. *Amst.* 1697
Coccai Opera Omnia, cum Anecdot. fol. *Ibid.* 12 voll.
--- Anecdota, fol. *Ibid.* 1706 2 voll.
Codex Theodosianus, Gothofredi, fol. *Lugd.* 3 voll.
Cointe Annales Francorum, fol. *Paris.* 1665. 8 voll.
Concilia Generalia, fol. *Paris.* Typis Regiis, 37 voll.
Concilium Constantiense, fol. *Lips.* 1700. 7 voll.
Condom *Histoire Vniverselle*, 12°. Amst. 1714. 3 *voll.*
Connoissance parfaite des Chevaux, *par* Delcampes, 8°. Paris 1712

Commelini Flora Malabarica, 8°. *Lugd. Bat.* 1696
Commentariolus de Statu fœderati Belgii, 12°. *Haga Comit.* 1659
Consultatien en Advysen van Holland, 4°. Rotterd. 1683. *6 deelen compleet.*
--- dito, *aparte deelen.*
--- *van Utrecht*, 4°. Utrecht 1676. 3 *deelen.*
Contes de Boccace, 8°. Amst. 1699. 2 voll.
--- *& nouvelles de la* Fontaine, 8°. Amst 1709. 2 *voll avec fig.*
--- *& Fables de la* Noble, 8°. Bruxel 1707
--- *de la Reine* Marguerite, 8°. Amst. 1700 2 *voll.*
Corberon *Plaidoyez*, 4°. Paris 1707
Cordemoy *Histoire de France*, *fol.* Paris 2 *voll.*
Corderii Colloquia, Lat. & François, 12°. *Amst.*
Corneille *Oeuvres*, 12°. Ibid. 1701. 10 *voll.*
--- *Dictionaire Geographique*, *fol.* Paris 1708. 3 *voll.*
Cornelius Nepos, cum Notis Variorum, 8°. *Amst* 1685
--- in usum Delphini, 4°. *Paris.* 1675
Corpus Scriptorum Historiæ Byzantinæ, Gr. Lat. *Paris.* Typis Regiis, fol. 4°. & 12°. 34 *Tomis compleet.*
--- Institutorum Societ. Iesu, 4°. *Antv.* 1709. 2 voll.
--- Iuris Canonicum, 4°. *Colonia* 1696
--- Idem. cum notis Pithæorum, fol. *Lips* 1705. 2 voll.
Corpus Juris Civilis, 8°. *Amst.*
Costumen van Brabant, *fol.* Antw. 1682. 2 *deelen.*
--- *Vlaandren*, *fol.* Ibid. 1676 2 *deelen.*
Cotelerii Monumenta Ecclesiæ Græcæ, 4°. *Paris.* 3 voll.
Crebillon *Oeuvres*, *ou* Tragedies, 12°. Paris 1713
Crenii Analecta Critico-Historica, 8°.
--- Fascis Exercitat. 8°. *Lugd. Bat.* 1697. 5 voll. *compleet.*
--- Helvici Elenchus Iudaicus, 8°. *Ibid.*
--- Musæum Philologicum & Histor. 8°. *Lugd. Bat.* 1699 2 voll.
Crocius in Epistolas Pauli, fol. *Cassellis* 1680. 2 voll.
--- Prophetas minores, fol. *Ibid.* 1673 (5 *voll.*
Croix *Geographie*, 12°. Lyon.
--- *Weereldbeschryving*, 4°. Amst. 1705. 3 *deelen.*
--- *Guerre des Turcs*, *avec la Pologne*, *la Moscovie*, *&c.* 12°. Haye 1689
Cujacii Opera Omnia, fol. *Paris.* 1658 10 voll.
Cuperi *Observationes*, 8°. Ultraj. 1670
Cuyper *Grond proceduyren*, 4°. Mechelen.
Cypriani Opera Omnia, fol. *Amst.* 1700
Cyrilli Alexandrini Opera Omnia, Gr. Lat. fol. *Paris.* 7 voll.
--- *Hierosolymitani* Opera, Gr. Lat. fol. *Oxonia.*
Czuittingeri Specimen Hungariæ Literatæ, 4°.
Dale Pharmacologia, 12°.

Lond. 1693
--- Idem, 12°. *Ibid.* 1710 2 voll.
Damasceni Opera, per Monach. Bened. Gr. Lat. fol. *Paris.* 1712 2 voll.
Damoiselle a coeur ouvert, 12°.
Daniel (*Le Pere*) *Histoire de France*, *fol.* Paris 1713 3 *voll.*
Daubuz in Iosephum, 8°. *Lond.*
Daviler Cours d'Architecture, 4°. Paris 1711 2 *voll.*
Decbales Opera Mathematica, fol. *Lugduni.* 4 voll.
--- *Art de fortifier les Places*, 12°. Paris 1695
Deckherrus de Scriptis adespotis, 12°. *Amst.* 1686
Dapper *Beschryving van Africa*, *fol. groot papier* Ibid. 1676
--- *Arabien, Mesopotamie, &c.* *fol.* Ibid. 1680
--- *dito, groot papier.*
--- *Archipel*, *fol.* Ibid. 1688
--- *dito*, *groot papier.*
--- *Asia*, *fol.* Ibid. 1672
--- *dito*, *groot papier.*
--- *China*, fol. Ibid. 1693 3 *voll.*
--- *dito*, *groot papier.*
--- Morea, fol. *Ibid.* 1688
--- *dito*, *groot papier.*
--- *Syrien en Palestyn*, *fol. groot papier*, Ibid. 1677
Delices de l'Allemagne & des autres Païs de l'Europe 12°. *Sous presse.*
--- *d'Espagne & du Portugal* 12°. Leide 1714 6 *voll.*
--- *Soubs le nom Royaumes d'Espagne & du Portugal* 4°. *Longo.*
Delices de la France 12°. Amst. 1699 2 *voll.*
--- *& Galanteries de l'Ile de France*, 12°. Cologne 1709 2 *voll.*
--- *de la Grand Bretagne*, 12°. Leide 1707 9 *voll.*
--- *de la Hollande*, 12°. Haye 2 *voll.*
--- *de l'Italie*, 12°. Leide 1709 6 *voll.*
--- *de la Ville de Leide*, 8° Leide 1712.
--- *Idem*, *door Orlers*, 4°. Ibid. 1642
--- Idem, *door S. Van Leeuwen* 12°. Ibid. 1672
--- *Vues de la Ville de Leide*, *folio longo.* Ibid. 1712
--- *de la Noblesse*, *folio longo.* Amst. 1706
--- *du Païs bas*, 8°. Bruxell. 3 *voll.*
--- *de la Suisse*, 12°, Leide 1714 4 *voll.*
--- *Figures apart de la Grand Bretagne* 4°. 2 *voll.*
Deliciæ Sive Amœnitates Regnorum Daniæ, Norvegiæ, Sueciæ, &c. 12°. *Lugd. Bat.* 1706, 4 voll.
Description de Rome Ancienne, *par de Seine*, 12°. Leide 1713 4 *voll.*
--- *de Rome Moderne par de Seine*, 12°. Ibid 1713 6 *voll.*
--- *Oud en Nieuw Romen*, *door Filippo de Rozzi*, Amst. *by Meurs.* 12°. 2 *deelen.*
--- *du Château de Versailles* 12°. Paris 1695

Descrip-

Description de la Generalité de Paris, 12°. Paris
--- *de la Ville de Rouen*, 12°. Ibid.
Desgodets *Edifices antiques de Rome*, *fol.* Paris 1695
Devoirs des Grands 12°. *Cologne* 1666
Dickinsoni Physica Vetus & vera, 4°.
Dictionaire de la Bible, *par Simon*, *fol.* Lyon 1693 2 *voll.*
--- *du Droit & de Pratique*, 4°. Paris 1707
--- *de Marine*, 4°. Amst. 1702
--- *Moral*, 8°. Paris 1704 7 *voll.*
--- Geographique, par Baudrand, 4°. *Amst.* 1701
--- Idem, *fol.* Paris 1705
--- *Historique par Moreri*, *fol.* Amst. 1702 4 *voll.*
Dictionaire Anglois & Francois, *par Miege*, 8°. Hague 1701
--- *par Boyer*, 4°. Ibid 1702
--- *Anglois Allemand & François*, 4°. Leipf. 1706
--- *Espagnol & François des divers Autheurs*, 4°. Brussel.
--- *François*, *Alleman*, *Latin*. 8°. Geneve, *Widerhold*. 3 voll.
--- *Francois & Allemand*, 4°. Leipf. 1711
--- *François par Richelet*, *fol.* Amst. 1760
--- Idem, 4°. Amst.
--- Idem, *François & Latin*, *fol.* Paris 2 *voll.*
--- *François & Flamend par Halma*, 4°. Amst. 1708
Dictionaire Flamend & François, *par Halma*, 4°. Ibid. 1710
--- *François & Latin*, *par Danet*, 4°. Ibid. 1710
--- *Latin & François*, *par Danet*, 4° Ibid. 1710
--- *Italien & François*, *par Veneroni*, 4°. Paris 1710
--- *Duez*, 8°. Geneve *1698* 2 *voll.*
--- *Imperiale Italien, François, Allem. & Latin par Veneroni*, 4°. Francf. 1700
--- *Italien*, *François & Allem. di M. d'Erberg*, 8°. Nurnberg 1710 3 *voll.*
--- *Italien & Alleman*, *di N. Castell.* 4°. Leipf.
--- *Latin & Anglois & Anglois Latin, par Holyoke*, *fol.* Lond. 1677
--- *Latin*, *Grec & Alleman*, *par Lindnerus* 8°. Lipf. 1700
Dictionario Graca & Italiana, *& Ital. & Grec.* 4°. Paris 1709. 2 *voll.*
DictionariumLatino-*Belgicum*, Pitisci, 4°. *Amst.* 1704
--- Latino-Belgicum, 4°. *Dordr.* 1699
--- Belgico-Latinum, 4°. *Amst.* 1702
--- Biglotton Belgico-Latinum, 8°. Ibid. 1702
--- Tetraglotton, Lat. Gall. & Belg. 8°. Ibid. 1702
Dictionarium Historico-Geographico-Poeticum, 4°. *Genev.* 1660
--- Idem, folio, *Londin.* 1686
--- Idem, 4°. Genev. 1696

Dic-

Escuyer François, par D. P. & C. Paris 1706.

Espion dans les Cours des Princes Chrétiens, 12°. Colog. 1711 *6 voll.*

Esprit (Mr.) *Fausseté des vertus humaines*, 12°.

Estat de Danemarc, 12°. Amst. 1695

--- *du Siege de Rome*, 12°. Amst.

Evangiles pour les Dimanches & les Fêtes, 12°. 2 *voll.*

Euclidis Opera, Gr. Lat. Gregory, fol. *Oxon.* 1703

Eveillon ( ) *traité des Excommunications*, 12°. Rouen 1712. 2 *voll.*

Euripides, Gr. Lat. fol. *Cantabrigia* 1694

Eusebii Onomasticon Sacrum, fol. *Amst.* 1707

--- Preparat. & Demonstr. Evangel. Gr. Lat. fol. *Colon.* 1688 2 voll.

--- Socratis, Sozomeni, Theodoriti & Evagrii Historia Ecclesiast. Valesii, fol. *Paris.* 1677. 3 voll.

Eutropius, Gr. Lat. 8°. *Oxonia* 1703

--- Cellarii, 8°. *Iena* 1696

Evremont (St) *Oeuvres*, 12°. Paris *compleet.*

Eyleman *Heelkundige Aanmerkingen*, 8°. Amst. 1708

Fabri Opera, nempe Codex, Conjecturæ & Rationalia, fol. *Lugd.* 7. voll.

--- Codex Definitionum forensium, fol. *Geneva*

--- Thesaurus Erudit. Scholastic. fol. *Lipf.* 1696

--- Idem. fol. *Ibid.* 1710

--- Thesauri Epitome. M. S.

Fables d'Esope, & autres par Bellegarde, 12°. Amst. 1709

--- *par* Lestrange, 4°. Ibid. 1714

Fabricii Bibliotheca Græca, 4°. *Hamb.* 1705. &c. 3 voll.

Farinacii Opera Omnia, cum Repertoriis & Oper. posthum. fol. *Lugd.* 14. voll.

Fasciculus opusculorum Hist. ac Philolog. Sacr. tom. 1. 4 5. 6. 7. 8. 9. 10.

Fastes des Rois de France, 8°. Paris

Felibien *Plan des Maisons de Pline*, 12°. Londres 1707

--- *Vies des Peintres, Architectes &c.* 12°. Ibid. 1705. *6 voll.*

--- *Histoire de l'Abbaye de St. Denis, fol.* Paris 1706

--- *Vies des Peintres*, 4°. Ibid. 1685. 2 *voll.*

Feltman de Iuramento perhorrescentiæ 4°. *Colon.* 1702

Festeau *Grammaire François & Anglois*, 8°. Lond 1707

Figure de Loevesteyn.

— *qui hazarde qui gagne.*

— *dessous ou dessus.*

— *Memento Mori.*

— *Diane.*

— *Aurore.*

— *Prince d'Orange.*

— *Electeur de Brandebourg.*

Flaviffæ Poëticæ 12°. *Colon.* 1668

Flamans (Mr.) *Le veritable Medicin*, 12° Paris 1699

Flavius Iosephus, Gr. Lat. fol. *Lipf.* 1691

Flavius Iosephus, Gr. Lat. fol. *Oxon.* 1700. 2 voll.

--- *Neerduyts, door Sewel, fol.* Amst. 1704.

--- *en François, par d'Andilly*, 12°. Ibid. 1703. 5 *voll.*

--- Idem, 12°. *Parif.* 1706 5 voll.

Fleetwood Inscriptiones, 8°. *Lond.* 1691

Florus, Salmasii, Blancardi & aliorum, 4° *Franeq.* 1690

Flosculi S. S. Patrum, 12°. *Parif* 1670. 5 voll.

Fontaine *Fables*, 12° Paris 1709

Fontenelle *Histoire des Revolutions de Suede*, 12°. Paris 2 *voll.*

--- *Reponse a l'Histoire des Oracles*, 8°. Strasb. 1707

--- *Oeuvres*, 8°. Amst. 1710. 3 *voll. compleet.*

Foquelini Prelectiones Aurelianæ de Substitution. 12°. *Lugd. Bat.* 1695

Forest *Geographique Historique*, 8°. Paris 1706 2 *voll.*

Fosse *Tragedies & Comedies*, 12°. Ibid. 1706. 2 *voll.*

Foucher, *traité des Hygometres*, 12°. Ibid. 1686

Fouquet Receuil de ses Defenses 12°. 1665. *Compleet.*

--- *Remedes*, 12°. Paris. 2 *voll.*

Francii Poemata, 8°. *Amst.* 1697

Fresnoy *methode pour etudier l'Histoire*, 8°. Bruss. 1714. 2 voll.

Fritschii Corpus Iuris Venatorio Forestalis, fol. *Lips.* 1702. 2 voll.

--- Minister peccans, 8°. *Iena* 1675

Fritschii Sylloge variorum Tractatuum, 4°. *Ibid.* 1665. 2 *voll.*

Furetierana, *ou les bons mots*, 12°. Paris 1708

Galilai Opera, de Systemate Mundi, &c. 4°. *Lugd. Bat.* 1699

Gallaus de Sybillis 4°. *Amst.* 1688.

--- Oracula Sybillina, 4°. *Amst.* 1689

Gallia Christiana, fol. *Paris.* 4 voll.

Gassendi Opera Omnia, fol. *Lugd.* 1658, 6 voll.

--- Institutio Astronomica, 4°. *Amst.* 1680

Gatakeri Opera, fol. *Traject.* 1698

Geest (*W. de*) *Cabinet der Statuen*, 8°. Amst. 1702

Geographie du Prince, par Mothe le Vayer. 12°. Paris 1669

Gersonis Opera Omnia, per E. du Pin, fol. *Amst.* 6 voll.

Germon de Corruptorib. Vett. Codd. 8°. *Parif.* 1713

Geuderus de Fermentis, 8°. *Amst.* 1689

Geulinx Compend. Physicæ, 8 *Franeq.* 1688

Glaßii Philologia, 4°. *Amst.* 1711

Glyca Annales, fol. Gr. Lat. *Parif.* Typis Regiis 1660

Gobert *Pratique des forces mouvantes*, 4°. Paris 1702

--- *du construction & mouvemens du monde, avec un Dissertat. sur la ligne de Niveau*, 8°. Ibid. 1703.

Godeau *Tableau de la Penitence*, 12°. Paris.

Godeau *Histoire de l'Eglise*, 12°. Lyon 6 *voll*.
Goeree *Ioodse Oudheden*, *fol*. Vytrecht 1700 2 *deelen*
--- *Item*, *groot papier*.
--- *Mosaise Oudheden*, *fol*. Amst. 1700. 4 *deelen*
--- *Item*, *groot papier*.
--- *Kerk en Wereldlyke Historien* 4°. Ibid. 1705
--- *Menschkunde*, 8°. Ibid. 1704
Goezii Rei Agrariæ Scriptores, 4°. *Amst*. 1705
Goltzii Opera Omnia, fol. *Antv*. 1645. 5 voll.
Goris Adversaria, 4°. *Arnhem*.
Gorlai Dactyliotheca 4°. *Lugd. Bat*. 1695 2 voll.
--- Item, Charta Majori.
Gotfried Arnold *Ketter Historien*, *fol* Amst. 1701 2 *deelen*
--- *Eerste Christenen*, Ibid. 2 *deelen*.
--- *Historische Kronyk*, *fol*. Leyden 1702. 4 *deelen*
--- *Vervolg tot d'Vytrechtse sedert de Rysw. Vrede*, *fol*. *S. P.*
--- *Chronique Vniverselle*, *M. S.*
--- *Voyagien*, *fol*. Leyd. 1713 8 *deelen*.
--- *dito*, *op groot papier*
Grand Theatre Historique, *par I. L. Imhof*, *fol*. Leide 1703 5 *voll*.
--- *dito grand papier*.
--- *Item*, *neerduyts*, *M. S.*
Grabe Spicilegium Patrum, 8°. *Oxonia* 1700
Gracian Obras, Hispanicè, 4°. *Amberes* 1702
--- *Homme de Cour*, 12°. Haye
Gravii Thesaurus Antiquitat. Romanarum, fol. *Lugd. Bat*. 1694 12 voll.
--- Antiquitatum Italiæ, fol. *Ibid*. 1704 6 voll.
--- Idem, Charta Majori,
--- Supplementa, per Camillum Peregrinum, La Sena, Rubei, &c. M. S.
--- Tabulæ Chronologicæ, *Vltraj. Van Zyl*.
Grammaire Françoise, *par Messrs. de l'Acad. Françoise*, *& des Marais*, 12°. Paris.
Gramaye Antiquitates Belgicæ, fol. *Lovan*. 1708
Grand Mareschal. *fol*. Paris 1667
Grand Philosophia, 4°. *Nor*. 1695
--- *de Monarchia*, 8°. Ibid.
--- (*Mr. Le*) *Oeuvres*, *ou Comedies*, 12°. Paris 1712
Grange *Theatre*, *ou Comedies* 12°. Ibid. 1701
Gregorii Episc. Turon. & Fredegardi Opera, per Ruinart, fol. *Ibid*. 1699
--- *Magni* Opera, per Monach. Benedict. fol. *Ibid*. 1705 4 *voll*.
--- *Nazianzeni*. Opera, Gr. Lat. fol. *Colonia* 1690 2 voll.
Grew *Anatomie des Plantes*, *De du Ame des Plantes &c*. 12°. Leide 1685
Griendelii Micrographia 4°. *Norib*. 1687
Groenewegen *over den Hebreen*, 4°. Amst. 1693
--- *Hooglied en bekeer. der Ioden* 4°. Leyden 1702
--- *over de Psalmen*, 4°. Amst. 1703 2 *deelen*.
--- *over de Openbaring Iohannis*, *en H. Lied*. 4°. Ibid. 1703
--- *over den Romeynen*, 4°. Ibid. 2 *deelen*. Ibid.

Gronovii variæ Lectiones in Stephanum de Urbibus, Gr. Lat. fol. *Lugd. Bat.* 1694
--- de incrementis Urbis Lugduno-Batavæ, 4°. Ibid. 1696
--- Thesaurus Antiquitatum Græcarum, fol. *Ibid.* 1697 13 voll.
--- Idem Charta Majori.
--- Index generalis *in dictum Thesaur. fol.* Ibid. 1702
--- Emendationes Pandectarum, è Codic. Florent. 8°. *Ibid.*
Grotii *Hollandse Regtsgeleertheyd*, 4°. Amst.
Grotius (Hugo) de Iure Belli ac Pacis, cum comment. Vander Meulen, fol. *Amst.* 1704 3 voll.
--- cum notis Gronovii & aliorum, 8°. *Ibid.* 1712
--- *en François*, 12°. Haye 1703 3 *voll.*
--- per. Becmannum, 4°. *Francof.* 1699
--- per Iagerum, 8°. *Tubing.* 1710
--- per Velthem, 8°. Jenæ 1676 2 *voll.*
--- Zieglerum, 8°. *Argent* 1706
Grotius (*Guilj.*) de principiis Iuris Naturalis, *Goezii*, 12°. Ienæ 1674
--- Idem, cum notis Simonis, 12°. *Ibid.* 1703
Gruteri corpus Inscriptionum, fol. *Amst.* 1707 4 voll.
Gudelini Opera Omnia, fol. *Antv.*
Guericke Experimenta de Vacuo Spatio, fol. Amst. 1672
Guiberti Abbatis Opera, fol. *Paris.* 1651
--- Idem Charta Majori.
Guicciardini Belgii Descriptio, 12°. 2 voll.
Guiljelminus de Salibus 8°. *Lugd. Bat.* 1707
Guillet *arts de l'Homme d'Epée* 12°. Haye
Guise *Memoires*, 12°. Amst. 1703
Gurtleri Historia Templariorum, 8°. Ibid. 1701
Gusseti Lexicon Hebraicum, fol. *Ibid.* 1702
Guzman *d'Alfarache*, 12°. *Paris* 1709 3 voll.
---Idem, 12°. Bruss. 1705 3 *voll.*
Gyraldi Opera Omnia, fol. *Lugd. Bat.* 1696
Haberti. Liber Pontificialis Ecclesiæ Græcæ, fol. *Paris* 1676 Gr. Lat.
Habillemens de plusieurs Nations, 4°. *longo*, Leide 1710
Hagendornii Cynosbatologia, 8°. *Iena* 1681
--- *de Terra Iaponica*, 8°. Ibid. 1679
Hagen (*Vander*) *alle syn Werken*, 4°. Amst. 1712 5 *deelen*.
Halma *Heylige Feestgesangen*, 4°. Ibid. 1708
Hamel Historia Scientiarum Regiæ Academiæ 4°. *Lips.* 1700
--- & Colberti Opera Philosophica, 4°. *Nor.* 4 voll.
Hamelow Imperatores Romani, fol. *Trajecti* 1696
Hammond in Novum Testamentum, *fol. Amst.* 1700
Harai Annales Brabantiæ, fol. *Antv.* 1623 3 voll.
Harduini Chronologia Veteris Testa-

Testamenti, 4°. *Paris.* 1700
Harduini Opera Selecta, fol. *Amst.* 1709
Harpocrationis Lexicon, Gronovii, 4°. *Lugd. Bat.* 1696
--- Idem, Ch. Major.
--- Idem, Gronovii & Valesii, 4°. *Ibid.* 1694
Hartmanni Opera Medico-Chymica, fol. *Francof.*
Heideggeri Dissertationes Selectæ, 4°. *Tiguri* 1675 4 voll.
--- Corpus Theologiæ, fol. *Ibid.* 1700 2 voll.
--- Medulla Theologiæ 4°. *Ibid.* 1696
--- Tumulus Concilii Tridentini, 4°. *Ibid.* 1690
--- Recreationes Sacræ, 8°. *Ibid.* 1711
Heineccii & *Leuckfeldi* Scriptores Rerum Germanic. fol. *Francof.* 1707 2 voll.
--- de Sigillis Veterum, fol. *Ibid.* 1709
Helmontii Opera Omnia, 4°. *Ibid.*
Heiss *Histoire de l'Empire*, 12°. 5 voll. Paris 1711
Hendreich Pandectæ Brandeburgicæ, fol. *Berolini* 1699
Herbelot *Bibliotheque Orientale*, *fol.* Paris 1697
Herlet Catechismus predicatus, 8°. *Antv.* 1708
Hermanni Paradisus Batavus, 4°. *Lugd. Bat.* 1705
Herodote, *par du Ryer*, 12°. Paris 1713 3 *voll.*
Herodianus, Gr. Lat. cum notis, 8°. *Oxoniæ* 1704
Hickesii Thesaurus Linguar. Orientalium, fol. *Ibid.* 3 voll.
--- Conspectus & Grammat. Linguar. Oriental. 8°. *Ibid.*
Hieronymi Opera Omnia, per Monach. Bened. fol. *Paris.* 5 voll.
Hilarii Opera, per Monach. Benedict. fol. *Ibid.* 1693
Hildeberti & *Marbodæi* Opera, per Monach. Bened. fol. *Ibid.* 1708
Hildebrandi Antiquitates Romanæ, 12°. *Franeq.* 1700
Hilleri Onomasticon Sacrum, 4°. *Tubingæ* 1706
Hippocratis & *Galeni* Opera, Gr. Lat. Charterii, fol. *Paris.* XIII voll.
--- Idem, *Charta Majori.*
Hire Mechanique 12°. *Ibid.*
--- Sectiones Conicæ, *fol.* *Ibid.* 1685
--- Tabulæ Astronomicæ, 4°. *Ibid.* 1687
Hispania *Illustrata*, *fol.* Franc. 4 *voll.* (1699
Histoire du Duc d'Albe, 12°. *Paris*
--- *de la Ligue de Cambray*, 12°. Haye.
--- *des Conclaves*, 12°. Cologne 1703
--- *des Juifs*, 12°. Paris 1710 7 *voll.*
--- *des Demeslez de la Cour de France*, 4°. Ibid. 1708
--- *du Grand Ghengiskam*, 12°. Ibid.
--- *des Maisons de France*, *fol.* Paris, 1713 2 *voll.*
--- *des Favorites* 8°. Amst 1703 2 *voll.*
--- *des Religions du Monde*, *par Jouet*, 12°. Paris 4 *voll.*
--- *de la Maison de Tassis*, *fol.*

Histoire

Histoire de l'Academie Royale des Sciences 1699 jusq. 1710 inclusive, avec l'Histoire du renouvellement, 12°. Amst. 16 *voll. compleet.*
--- *du Wiclefianisme*, 12°. Lion 1682
--- *des Martyrs du temps de la Reformation*, 12°.
--- *Françoises, Galantes & Comiques* 12°.
--- *du Cas de Conscience*, 12°. 3 *voll.*
--- *des Provinces unies*, 12°. 4 *voll.*
--- *de l'Inquisition*, 12°.
--- *des Conciles par Hermant* 12°. Rouen 1704 4 *voll.*
--- *de St. Gregoire le Grand*, 4°. Paris.
--- *des Conciles Generaux*, 12°. Ibid. 1699. 2 *voll.*
--- *de St. Louis*, 4°. Ibid. 1688 2 *voll.*
--- *des ordres Religieux, par Hermant*, 12°. Rouen 1710 4 *voll.*
--- *reduite a ses principes* 12°. Paris 1708 2 *voll.*
--- *de la Floride par la Vegà & Richelet*, 12°. Ibid. 1709. 2 *voll.*
--- *de la decouverte de Perou*, 12°. Ibid. 1706 2 *voll.*
Historia Concilii Florentini fol. Gr. Lat. *Haga Com.* 1660
--- Flagellantium, 12°.
--- Universitatis Parisiensis, per Boulay, fol. *Paris.* 6 voll.
--- Idem Charta Majori.
--- Congregat. de Auxiliis, per le Blanc. *fol.*
--- *Idem*, per Lemos, *fol.*
Historiæ Brittannicæ & Anglicanæ Scriptores xx fol. *Oxonia* 2 voll.
--- Romanæ Epitome, 24°. *Amst.* 1625
--- Byzantinæ Scriptores post Theophanem, fol. Gr. Lat. *Paris.* Typis Regiis.
--- Rei Nummariæ Scriptores, 4°. *Lugd. Bat.* 2 voll.
--- Augustæ Scriptores, Obrechti, 8°. *Argent.*
Historie der Veldmuysen, 8°. Gron. 1700
--- *Vanden Godsdienst* 8°. Rotterd. 1695
Hobbes de Cive, 12°. *Amst.* 1696
Hodius contra Hist. Aristeam, 8°. *Oxon.*
Hofmanni Lexicon Universale, fol. *Lugd. Bat.* 1698 4 voll.
Hollebeke *Predikatie over Maria Stuart*, 4°.
Homere *Iliade, par M. Dacier*, 12°. Amst. 1712 4 *voll.*
Hooft *Nederlandse Historien*, *fol.* Ibid. 1703 2 *deelen.*
--- *Werken*, *fol.* Ibid. 1704
--- Tacitus, fol. Ibid. 1704
Hoogstraten *Voorhof der Ziele, of Zinnebeelden*, 4°. Rotterd. 1698
Horace *Oeuvres, Fr. Lat. par Dacier*, 12°. Paris 1709 10 *voll.*
--- *par Martignac*, 12°. Ibid. 1696 2 *voll.*
--- *par Tarteron*, 12°. Amst. 1710 2 *voll.*
Horatius in usum Delphini, 4°. *Paris.* 1691 2 voll.
--- textus, 12°. *Ultra.* 1713

Herne Opuscula Anatomico-Physiologica, 8°. *Lips.* 1707
Hernii Ius feudale, 4°. *Witteb.* 1705
Hospital *des Insinemens petits*, 4°. Paris 1696
--- *Sections Coniques*, 4°. Ibid. 1707
Hosschi & *Becani* Poemata, 8°. *Antv.* 1667
Hoste *art des Armées Navales*, *fol.* Paris.
Hettingeri Historia Ecclesiastica, 8°. *Hanov.* 1655 9 voll.
Huberus *de Iure Civitatis*, 4°. Franeq. 1708
--- Dissertat. Iurid. & Philol. 4°. *Ibid.* 1703
--- Prælectiones Iuris Civilis, 4°. *Ibid.* 1701 3 voll.
Huet du Paradis Terrestre, 12°. *Paris* 1691
Huetii Demonstratio Evangelica, 4°. *Lips.* 1703
Hugenii Horologium Oscillatorium, fol. *Paris.* 1673
Hunerwolfii Anatomia Pæoniæ 8°. *Arnstat* 1680
Iacobæi Musæum Regis Daniæ fol. *Hafniæ.*
Iamblichus, fol. Gr. Lat. per Gale, fol. *Oxon.*
Iani Nici Erythræi Pinacotheca Imaginum Illustrium, 8°. *Lips.* 1712
Icones Arborum, Fruticum, &c. 4°. longo, *Lugd. Bat.*
--- Idem Ch. Maj.
--- Virorum nostra Patrumque memoria Illustrium, quorum Opera cum Literarum Studia cum vera Religio fuit restaurata, ab Henr. Hondio Sculptæ æneisque typis excusæ, 4°.
--- XXXVIII Professorum Leidensium, 4°. *Lugd. Bat.*
Imagines Principum & Eruditorum Virorum, fol. *Ibid.* 1710
--- *dito, op klein mediaan pap.*
Imhof Italiæ Genealogia, fol. *Amst.* 1710
--- Genealogia Hispaniæ, fol. *Ibid.*
--- Stemma Lusitanicum, fol. *Ibid.*
--- Genealogia Italiæ & Hispaniæ, fol. *Norib.* 1701 2 voll.
--- Notitia Procerum, fol. *Stutgard.* 1699
Indes Orientales & Occidentales, represéntéas par figures, avec une courte description, par Rom. de Hooge, fol. longo, Leide 1711
Index Librorum prohibitorum Hispan. & Roman. fol. *Madriti.*
Inquisitie van Goa, 12°. Middelb.
Institutiones Iuris Civilis, 24°. *Lugd. Bat.* Gaasb. 1670
--- cum notis Vinnii, 12°. *Ibid.* 1709
--- *dito, klein dik papier.*
--- *dito*, Charta Majori, *dun papier.*
--- *dito groot dik papier.*
--- 24°. *Amst.*
Instruction nouvelle pour les Arbres fruitiers, 12°.
--- *pour la teinture der Laines*, 12°. Paris 1671
Iornandes Histoire des Goths, 12°. Ibid. 1703

Irenæi

Irenæi Opera, Gr. Lat. per Grabe, fol. *Oxoniæ.* 1702
--- Idem, per Monach. Bened. fol. *Parif.* 1710
Isidori Pelusiota Opera, fol. Gr. Lat. *Ibid,* 1638 Ch. Maj.
Ittigii Bibliotheca Patrum Apostolica, 8°. *Lipf.* 1699 3 voll.
Juliani Imper. Opera Omnia, Gr. Lat. Spanhemii, fol. *Ibid.* 1696
Julii Cæsaris Portus Iccius, 8°. *Oxoniæ* 1694
--- Opera, cum notis Variorum, 8°. *Amst.*
--- in usum Delphini, 8°. *Lond.*
--- textus, 24°. *Amst.*
--- *en François, par Ablancourt* 12°.
Iungken fundamenta Medicinæ, 8°.
--- Manuale, five vademecum Prax. Med. 8°.
--- Medicus præsenti Sæculo accomodandus 8°.
--- Praxis Medica, 8°.
Iunii animadversa, ejusdem de Coma, &c. 8°. *Rotterd.* 1708
Iustelli Bibliotheca I. Canon. fol. Gr. Lat. *Parif.* 2 voll.
Iustin, *traduction du Port Royal,* 12°. Paris 1708 2 *voll.*
Iustinus Grævii, 8°. *Traj.* 1708
Iuvenalis & *Persius* in usum Delphini. 4°. *Ibid.* 1684
--- cum notis Variorum, 4°. *Lugd. Bat.*
--- *Latin & François, par Tarteron,* 12°. *Paris* 1706
Keil introductio in veram physicam, 8°. *Oxoniæ* 1705
Kerkraat de Patrio Iure, 8°. *Ultraj.* 1708
Kinschoti Poemata 8°. *Hagæ* 1685
Kippingii Antiquitates Romanæ, emendatius editæ figuris & notulis illustratæ ac Rariora quædam I. Lipsii Opuscula, 8°. *Leidæ* 1713
Klockius de Ærario, fol.
--- de Contributionibus, fol.
Knibbe *over den Colossensen*, 4°. Amst. 2 *deelen, groot pap.*
--- *Ephesen,* 4°. Leyden 1694 2 *deelen.*
--- *deselve op groot papier.*
--- *Davids vermaan aan syn Soon,* 8°: Ibid. 1693
Knox *beschryving van* Ceylon, 4°. *Utrecht* 1692
Konig Regnum Animale, Vegetabile, Minerale &c. 4°. *Basil.* 5 *voll.*
Kromajerus de usu Linguæ Arabicæ, 4°. *Francof.* 1707
Kronyk van Vriesland, fol.
Labbe notitia dignitatum Imperii, 12°. *Parif.* 1651
La Court *Polityke Gronden van Holland,* 8°. Leyd. 1671
Lactantii Firmiani Opera Omnia, 8°. *Cantabrig.*
Lampadius de Republica, 8°.
Lamy Harmonia Evangelica, 4°. *Parif.* 1699 2 voll.
--- *Elemens de Mathematique,* 12°. *Amst.* 1710
Land van Belofte, in 4 *Royale bladplaten*
Langii Opera Medica Omnia, fol. *Lipf.* 1704 2 voll.
Lapide (Corn. a) Opera Omnia, fol. *Antv.* 1705 10. voll.
Lapide (*à*) *Intereſt des Princes d'Allemagne,* 12°. Paris 1712 2 *voll.*

Larrey *Histoire d'Angleterre*, *fol.* Rotterd. 1707 4 *voll.*

La Selve Annus Apostolicus, 8°. *Paris.* 1708 7 voll.

--- de Adventu, 8°. *Ibid.* 1708

Launoy Epistolæ, fol. *Lond.*

Lauterbach Compendium Iuris. 8°. *Francof.* 1707

Leeuwen *over de handelingen der Apostelen*, 8°. Amst. 2 *deelen.*

--- *Manier van Procedeeren*, 8°. Ibid.

--- Batavia Illustrata, fol. *Hage.*

--- *Beschryving van Leyden*, 12°. *Leyden.*

Leibnitzii Codex Iuris Gentium, fol. *Hanov.* 1693 2 voll.

--- pars Secunda, fol.

--- Scriptores rerum Brunvicensium, fol. *Hanov.* 1707 &c. 3 voll.

Leidekker de Republica Hebræorum fol. *Amst.* 1704

Lemery *Cours de Chymie*, 8°. Paris 1713

--- *Sur la nourriture des Os*, 12°. Ibid.

Leo in Aphorismos Hippocratis 4°. *Francof.* 1711

--- Tentamen & Examen Medicum, 8°. *Ibid.* 1710

Le Long Bibliotheca Sacra, 8°. *Lipf.* 2 voll.

Leti *Vie d'Elizabeth*, 12°. Amst. 2 *voll.*

Lettres de Mr. Flechier, 12°.

--- *Sur les anciens Dieux*, *ou Rois d'Egypte*, 12°. Paris 1712

--- *de Louis XII. & du Card. d'Amboise* 8°. Bruss. 1712 4 *voll.*

Leven van Koning Emanuel van Portugal, 12°. 3 *deelen.*

--- *van M. de Ruyter*, *fol.* Amst. 1669

--- *den grooten Vizir*, 12°. Leyden.

--- *Marcus Brutus*, 8°. Amst.

Leutholf *Toneel der hedendaagse Wereld*, 4°. Vytr.

Libertins en Campagne, 12°. Bruss. 1710

Liger *Iardinier Fleuriste*, 12°. Amst. 2 *voll.*

--- *Oeconomie de la Campagne*, 4°. Ibid.

Ligtfooti Opera Omnia, fol. *Franeq.* 1699 3 voll.

Limborg Historia Inquisitionis, fol. *Amst.* 1692

--- Theologia Christiana, fol. *Ibid.* 1700

--- *Godgeleertheyd*, 4°. Amst. 3 *deelen.*

Limnai Ius Publicum, cum additamentis, 4°. *Argent.* 1669 6 voll.

Linden de Scriptis Medicis, 4°. *Norimb.* 1686.

Lindenbrogii Scriptores Septentrionales aliique, fol. *Hamb.* 1706

Lipenii Bibliotheca omnium materiarum, fol. *Francof.* 1685 6 voll.

Lipsii Opuscula Selecta Antiquit. Roman. 4°. *Lugd. Bat.* 1693 2 voll.

--- Opera Omnia, 8°. *Vesaliæ* 1675 4 voll.

--- Idem, fol. *Antv.* 4 voll.

Lobineau *Histoire de Bretagne*, *fol.* Paris 1707 2 *voll.*

Locke Essai Philosophique, 4°. Amst.

Malebranche *Meditations Chrestiennes*, 12°. Paris.
--- *Entret. sur la Metaphysique, &c.* 12°. Ibid. 1711 2 *voll.*
--- *Entretien d'un Philosophe* 12°. Ibid. 1708
Mallet Travaux de Mars, 8°. Amst. 3 *voll.*
--- *Geometrie*, 8°. Paris 1702 4 *voll.*
Mangeti Bibliotheca Anatomica, fol. *Genevæ* 1699 2 voll.
--- Bibliotheca Chymica, fol. 1702 2 *voll.*
--- Bibliotheca Medico-Pharmaceut. fol. *Ibid.* 2 voll.
--- Medico-Practica, fol. *Ibid.* 1698 4 voll.
Manilius, in usum Delphini, 4°. *Paris.* 1679.
Mantica de Tacitis, &c. fol. *Genevæ* 3 voll.
Manutius & *Sigonius* de Civitate Romana, fol. *Lugd. Bat.* 1696
Marca de Concordia Sacerd. & Imp. fol. *Paris.* 1704
--- *Ibid.* fol. *Francof.* 1708 Ch. Maj.
--- Hispanica, fol. *Paris.* 1688
Marcel *Histoire de France*, 12°. Paris 1686 4 *voll.*
Marechal (Parfait) François 12°. Ibid. 1706
Marot (*Clement*) *Oeuvres*, 12°. Haye 1702
Martelaars Boek der Gereformeerden, *fol.* Amst. *Schipper* 1671
--- Idem, Dort, Savry, fol.
--- *Doopsgesinde, door Bracht, fol.* Amst. 1685
--- *dito, op groot papier.*
Martene de disciplina antiquæ Ecclesiæ, 4°. *Lugduni* 1706
--- Collectio Veterum monumentor. & scriptorum, 4°. *Rotomag.* 1700 2 voll.
--- de ritibus Ecclesiæ, 4°. *Ibid.* 1700 3 voll.
Martini Lexicon Philologicum, fol. *Amst.* 1701 2 *voll.*
Maskamp Historia Civilis, 8°. *Dusb.*
Mascardus de Probationibus, fol. *Francof.* 2 voll.
Matthæus de Nobilitate, 4°. *Amst.* 1686
--- de Auctionibus, 4°. *Bruxell.*
--- Paroemiæ Iuris, 4°. *Ibid.*
Matthiæ Theatrum Historicum, 4°. *Francof.* 1694
Mauriceau *maladies des femmes grosses*, 4°. Paris 1712
--- *Observations* 4°. Ibid.
--- de morbis Mulierum, &c. 4°. *Ibid.* 1681
Mauritii *Iubeljaar*, 8°. Amst. 1700
Maximi (S.) Opera, Gr. Lat. fol. *Paris.* 1675
Mayerne Consilia & Epistolæ Medicinales, fol. *Lond.*
Mazarin (*Madᵉ.*) *Memoires* 8°. Cologne.
Medailles de Louis XIV. fol. Paris 1702
Medrano Geographia del Mondo, 8°. *Amber.*
Meelii Insignium Virorum Epistolæ selectæ, 8°. *Amst.* 1701
Menage *Observations sur la Langue Françoise*, 12°. Paris 1675 2 *voll.*
Menage des Champs, 12°. Paris 1711

Me-

Memoires de Montbrun, 12°. Amst. 1701
--- *pour l'Histoire du Dauphiné*, *fol.* Paris 1711
--- *de la Vie de Mr. de Thou*, 12°. Amst.
--- Idem. 4°. *Paris.*
Menestrier *Histoire de la Ville de Lyon*, *fol.* Lyon 1696
Menochii Opera Omnia, preter Consilia, fol. *Genev.* 5 voll.
Menudier *art de faire des Lettres, Billets, Complemens*, 12°. Iena 1676
--- *Le parfait Secretaire* 12°. Ibid. 1703
--- *Oeuvres*, 12°. Ibid. 1709 5 *voll.*
Mercatoris (Marii) Opera cum notis Baluzii, 8°. *Paris.* 1684
Mercurialis de arte Gymnastica, 4°. *Amst.*
Merula *manier van Procedeeren*, 4°. Delft 1706
--- de Comitiis Romanorum, 12°. *Lugd. Bat.*
Methode *pour apprendre l'Histoire de la Bible*, 12°. Paris 1710
--- *l'Hist. de Portugal.* 12°. Ibid. 1707
--- *pour l'Hist. d'Anglett.* 12°. Ibid. 1709
--- *Savoye*, 12°. *Ibid.* 1707
--- *Grecque du Port Royal*, 8°. Paris 1682
--- *Latine*, *dito*, 8°. Ibid.
--- *de lever les Plans*, *& les Cartes*, 12°. Ibid. 1693
Methodii Convivium Virginum, fol. *Paris.* Typis Regiis 1657

Mevius ad Ius Lubecense, fol. *Francof.* 1700
Meulen *manier van Procedeeren*, 4°. Vytrecht. 2 *deelen.*
Mey (*Ioh. de*) *Werken*, *fol.*
Meyer *Portaal des Heeren*, 8°. Groning. 1700
Mezeray *Histoire de France*, *fol.* Paris 1685 3 *voll.*
--- *Idem*, *en grand papier fol.* 3 *voll.*
--- *Abregé*, 4°. Ibid. 1690 3 *voll.*
--- *Idem* 12°. 7 *voll.* Ibid. 1698
--- *Idem* 12°. 7 *voll.* *Amst.* 1696
Micralii Historia Ecclesiastica, 4°. *Lips.* 1699
Middelhoven *bronader der woord oorspronklykheden*, 8°. Rotterd. 1697
Mininski Thesaurus Linguar. Orientalium, fol. *complt.*
Minutius Felix, Rigaltii & aliorum, 8. *Cantabr. gr. en Kl. Pap.*
Miscellanea Curiosa Medico-Physica Germanor. 4°. ab A°. 1670 usq. ad present., *Francof* 1684 *&c.* Compleet.
--- Centuria I & II. 4°. *Ibid.* 1712
Missæ Pontificales, fol. *Paris.* 1700
Misson *memoires d'un Voyageur en Angleterre*, 12°. Hage.
Mobachius de triumpho Romano, 8°. *Alcmar.* 1681
Moliere *Oeuvres* 12°. Paris 1710 8 *voll.*
--- Idem, 12°. *Amst.* 1713 4 voll.

Mor

Moliere Opere, 12°. *Leipſ.* 1698 4 voll.

Molinet *Cabinet de la Bibliotheque de Ste. Genefvieve*, *fol.* Paris 1692

--- Hiſtoria Pontificum, fol. *Ibid*, 1679

Momma ad Romanos & Galatas, *Haga* 8°. 1678

Montalte *Lettres Provinciales*, 8°. Bruſſ. 3 *voll.*

Montani *Beſchryving van America*, *fol.* Amſt. 1671

--- *Iapan*, *fol.* Ibid. 1669

Montfaucon Collectio Nova Patrum Græcorum, fol. *Pariſ.* 1706 2 voll.

--- Diarium Italicum, 4°. *Ibid.* 1702

--- Paleographia Græca, fol. *Ibid.* 1708

Montfleury *Oeuvres*, *ou Comedies*, 12°. Ibid. 1705 2 *voll.*

Monumenta Paderbornenſia, 4°. *Vaſalin.*

Morale des Ieſuites, 8°. Mons 1702 3 *voll.*

--- *Chrêtienne*, 4°. Bruſſelle

-. *Prix.*

Moreau *Actions des Saints*, 4°.

Mornacii Opera Omnia, fol. *Pariſ.* 1654 4 voll.

Moriſon Hiſtoria Plantarum, fol. *Oxonii* 1672 3 voll.

Mort (Iac. le) Opera Medico-Chymica, 4°. *Lugd. Bat.*

Munting *van de Planten*, *fol.* Leyden 1696 2 *deelen.*

--- Phytographia curioſa, fol. *Lugd. Bat.* 1702

--- Herba Brittannica, 4°. *Amſt.* 1681

Muſæ Anglicanæ, 8°. *Lond.* 2 voll.

Muſgrave de Arthritide anomala, 8°. *Amſt.* 1710

Mytographi Latini, cum notis Variorum, 8°. *Ibid.* 1681

Nain (*Mr. Le*) *Hiſtoire de l'ordre de Citeaux*, 12°. *Paris* 1696 9. *voll.*

Nani *Hiſtoire de Veniſe*, 12°. Cologne 1682 4 *voll.*

Natalis Alexander in Epiſtolas Pauli, fol. *Rothom.* 1710

--- in Evangelia, fol. *Pariſ.* 1703

--- Hiſtoria Eccleſiaſtica, *fol.* *Ibid.* 1699 8 Voll.

Naudé *Apologie pour ceux qui ſont accuſez de Magie*, 8°. Amſt.

Nevers (*Duc de*) *Mémoires*, *fol.* Ibid. 1666 2 voll.

Neuville *Hiſtoire d'Hollande*, *avec la continuation*, 8°. Amſt. 1709 6 *voll.*

--- *Hiſtoire de Portugal*, 4°. Paris 1700 2 *voll.*

Newton Arithmetica, 8°. *Cantabr.*

--- Principia *Philoſophiæ*, 4°. *Amſt.* 1714

--- Optica, 4°. *Lond.* 1706

Nicephori Gregora Hiſtoria Byzantina, fol. Gr. Lat. *Pariſ.* 1702 2 voll.

Nieuhof *Geſantſchap na China*, *fol.* Amſt. 1693

--- *Ooſt en Weſt Indiſche Reyſen*, *fol.* Ibid. 1682

--- *dito*, *op groot papier.*

Noble *Contes & Fables*, 8°. Amſt.

Noodt Opera Varia, 4°. *Lugd. Bat.* 1705

--- Opera Omnia, 4°. *Ibid.* 1713

Noris

Noris de Anno & Epochis Syro-Macedonum, 4°. *Lipſ.* 1696

Nouveaux Elemens de la Geometrie, par Meſſrs. du Port Royal, 12°. Haye.

Numiſmatum Antiquorum Sylloge, 4°. *Lond.* 1708

Obrechti Alſatia, 4°. *Argent.* 1681

Oceanus Iuris, fol. *Venet.* 1588. 28 voll.

Olearii Iſagoge ad Numophylacium 4°. *Iena*

--- Scrinium Antiquarium, 8°. *Ibid.* 1698

Optati Milevitani Opera, per du Pin, fol. *Pariſ.* 1700

--- Idem, fol. *Amſt.*

Opuſcula Mythologica, Gr. Lat. 8°. *Amſt.* 1688

Origenis Hexapla, Gr. Lat. per Montfaucon, fol. *Pariſ.* 1713 2 *voll.*

--- *contre Celſe*, 4°. *Amſt.*

Orphei Argonautica, Gr. Lat. 12°. *Trajecti* 1689

Oſſat *Lettres*, 12°. Amſt. 1708. 5 *voll.*

Otto de Ædilibus Coloniarum & Municipiorum, 8°. *Francf.* 1713

Oudaan *Roomſe Mogentheyd*, 4°. Gouda 1706

--- *op atlas papier.*

Ovidii Opera, in uſum Delphini, 4°. *Lugd.* 1689 4 voll.

--- cum Notis Variorum, 8°. *Amſt.* 1708. 3 voll.

--- Metamorphoſis, in uſum Delphini, 8°. *Lond.* 1708.

--- *Metamorphoſe, par du Ryer, fol.* Amſt. 1702

--- *Herſchepping, door Vondel, fol.* Ibid. 1703

Outrein *Heilige Sinnebeelden*, 4° Amſt. 2 *deelen.*

--- *Gods Tabernakel onder de Menſchen*, 8°. Ibid.

--- *Bybelſe Keurſtoffen*, 8°. Ibid.

Ouvrages (Divers) de Mathematique, fol. Paris 1698. 2 *voll.*

Owen *Epigrammes*, 12°. Ibid. 1709

Oweni Theologoumena, 4°. *Franeq.* 1700

Ozanam *Cours de Mathematique*, 8°. Paris 5 *voll.*

--- *Dictionaire de Mathematique*, 4°. Ibid.

--- *Recreations Mathematiques*, 8°. Ibid.

--- *Geometrie*, 8°. Ibid.

--- *Geometrie*, 12°. Ibid. 1689

--- *Trigonometrie*, 12°. Ibid. 1697

--- *des Cadrans*, 12°. Ibid. 1697

--- *des Lignes du premier genre*, 4°. Ibid. 1687

--- *uſage du Compas* 8°. Ibid. 1700.

--- *uſage de l'Inſtrument univerſel* 12°. Ibid. 1700

--- *&* Boulenger *Geometrie pratique*, 12°. Ibid. 1690

Pacificatorum Monaſteriorum Icones, fol. atlanti, *Colon.* 1700.

Paciani Allegationes Civ. & Can. fol. *Genev.*

Paſſenrode *Gedigten*, 8°. Amſt. 1705

Palaprat Oeuvres, *ou Comedies*, 12°. Paris 1712. 2 *voll.*

Palladio *Architecture, par*

Muet, 4°. Amst. 1682
Pallavicini Historia Concilii Tridentini, 4°. *Antv.* 1670 3 voll.
Palmerii Exercitationes in Optim. Auctores Græcos 4°. *Lugd. Bat:*
Pandectæ Florentinæ, fol. *Florent.* 3 voll.
Paolo (*Padre*) Opere, 12°. *Venet.* 6 voll.
Parravicini *Emblemes d'Amour*, 4°. Amst.
Pars *Naamrol der Batavise Schryvers*, 4°. Leyden 1701
Passe par tout galant, 12°. Constant. 1710
Patru *Playdoyez* 4°. Paris 1713
Paulini Opera, 4°. *Ibid.* 1685 2 voll.
Paullini Antiquitates Germaniæ, 4°. *Francof.* 1698
--- Geographia curiosa, 4°. *Ibid.* 1699
Pausanias Gr. Lat. fol. *Lipsia* 1696
Pautre (*Anth. le*) *Oeuvres d'Architecture*, *fol.* Paris
Pearson in Symbolum Apostolicum, 4°. *Francof.*
Peuicher Collectanea Pharmaceutica, 4°. *Parisf.* 1695
Perger *Grammaire Françoise, expliqué en allemand*, 12°. Paris. 1687
--- *Espagnole*, 12°. Paris 1704
Peregrini (Camilli) Campania Felix, transl. per Dukerum. M. S.
--- & *Censalius* de fideicommissis; fol. *Norib.* 2 voll.
Perezius in Codicem, 4°. *Colonia Agrippina* 1707
Perezius ad Digesta, 4°. *Amst.* 1669
Perrault *Hommes Illustres en France*, *fol.* Paris 1696 2 *voll.*
--- *Cabinet des beaux Arts*, *fol.* Ibid.
--- *Courses des Testes & de Bague*, *fol. atlanti.* Ibid.
Perse *Satyres par le Noble*, 8°. Amst. 1706
Petau *Histoire Universelle*, 12°. Paris 1708. 2 *voll.*
Petavii Dogmata Theologica, fol. *Antv.* 1700. 6 *voll.*
--- de Doctrina Temporum, fol. *Ibid.* 3 voll.
--- Rationarium Temporum, 8°. *Lugd. Bat.* 1710
--- Stemmata Illustr. *Ibid.* 1710
Petit Albert *Secrets* 12°.
--- de Amazonibus, 12°. *Amst.* 1709
Petrone, *Latin & François*, 12°. Paris 2 *voll.*
Petronius, cum notis Variorum, 4°. *Trajecti* 1709
Peu *pratique des Accouchemens*, 8°. Paris
Pfeifferi Opera Omnia, 4°. Traj.
Phædri *Fabulen, vertaald door Hoogstraten*, 4°. Amst. 1703
--- Fabulæ, Hoogstrateni, 4°. cum fig. *Ibid.*
------ in usum Delphini, 4°. *Parisf.*
--- Fabularum Auctarium, & Romuli Fabulæ Æsopiæ, 12°. *Lugd. Bat.* 1709
Pharmacopæa Extemporanea, 8°. *Lond.* 1708
--- Bateana, 8°. *Amst.* 1709

Phar-

Pharmacopæa Auguſtana, 4°. *Dordraci*

Pharmacopee de Schroder, commentée par Etmuller, 8°. Lyon 2 *voll.*

Philaletha dilucidat. in Croesii Hiſtoria Quakerorum, 8°. *Amſt.* 1696

Philo Iudaus, Gr. Lat. fol. *Francof.* 1691

Philoſophia Vetus & Nova, 4°. *Norib.* 2 voll.

Philoſtrate *platte Peinture*, *fol.* Paris. (1709

Philoſtratus Gr. Lat. fol. *Lipſ.*

Picart *du Nivellement*, 12°. Paris 1684

Piccart, *les cinq ſens.*

Pictet *Theologie Chreſtienne*, 4°. Amſt. 1702 2 *voll.*

--- *Morale Chreſtienne*, 12°. Geneve 8 *voll.*

Piles *Cours de Peinture*, 12°. Paris 1708

Pin Bibliotheque & Prolegomenes, 4°. *Amſt.* 20 voll. compleet.

--- *Hiſtoriens*, 4°. Ibid.

Pindarus Gr. Lat. fol. *Oxon.* 1697

Piſtoris (Hartm.) Opera Iuridica, fol. *Lipſia* 2 voll.

Pithoei Codex Canonum, Gr. Lat. fol. *Pariſ.* Typis Regiis.

Placaetboek 4°: *deel*, *fol.* Hage.

--- *Regiſter*, *fol.* Ibid.

Planiſphærium Terreſtre, *Lugd. Bat.* (2 *voll.*

Platon *Oeuvres*, 12°. Paris

Plautus, in uſum Delphini, 4°. *Ibid.* 1679. 2 voll.

Pline *Lettres*, 12. Ibid. 1702. 2 *voll.*

Plumier *Art de Tourner*, *fol.* Lyon 1701

--- de Felicibus Americanis, fol. *Pariſ.* 1705

--- *Plantes de l'Amerique*, *fol.* Ibid. 1693

--- Nova Plantar. Americanarum genera, 4°. *Ibid.*

Pocockii Carmen Tograi, &c. 8°. *Oxon.*

Pollucis (Iulii) Onomaſticon, Gr. Lat. *Amſt.* 1702. 2 voll.

Polyniere *Experiences Phyſiques*, 12°. Paris 1711

--- *Elemens de Mathematique*, 12°. Ibid. 1704

Pomet *Hiſtoire des Drogues*, *fol.* Paris 1694

Pomey Pantheon Mythicum, 12°. *Vltraj.* 1701

--- Indiculus Vniverſalis, Lat. Franc. & Flam. 12°. *Amſt.* 1703

Poncein *Abregé de la Geographie*, 12°. Paris 1708.

Portraits des Hommes Illuſtres, *fol.* Leide.

--- *Idem*, *grand papier.*

--- *de 49 Saints & Saintes*, *chacun ſur une feuille.*

Poſt *Maiſon de Ville de Maſtricht*, *fol.* Amſt.

Potteri Archæologia Græca, fol. *Lugd. Bat.* 1702

--- Charta Major.

Pradon *Oeuvres*, 12°. Paris 1700

Preſtet *Elemens de Mathematique*, 4°. Ibid. 1689 2 *voll.*

Principales (*les*) *Villes de l'Europe*, *en profil*, *fol.* Amſt. 2 *voll.*

Principes de la Geographie, 12°. Paris 1690

Propertius, Broukhuſii, 4°. *Amſt.* 1702

Prosperi Aquitanici Opera, fol. *Paris.* 1711
Prudentius, in usum Delphini, 4°. *Ibid.* 1687
Przipcovii Opera Theologica in S. Scripturam, fol. *Eleuth.* 1692
Psalmen, *Neerduyts*, *Mediaan Letter, vol noten*, 12°. Schiedam 1698
--- *door Halma*, 12°. Amst. 1707
--- Lutheri, *neerd.* 12°. Ibid. 1687
------------ 18°. Ibid. 1687
Ptolomai Tabulæ Geographicæ, fol. *Vltraj.*
Puffendorf Commentar. de rebus Suecicis, fol. *Francof.*
--- de Iure Natur. & Gentium, 4°. *Amst.* 1704
--- *Droit de la Nature & des Gens*, 4°. Ibid. 1713
--- Introductio ad Historiam Europæam, 8°. *Vltraj.* 1702
--- *Inleyding tot de Historien*, 8°. Ibid. 1703. 2 *deelen.*
--- *Introduction a l'Histoire*, 8°. Leyde 1710. *avec figures* 4 *voll.*
--- *Idem*, 12°. Amst. 4 *voll.*
--- de rebus gestis Caroli Gustavi, fol. *Norimb.* 1696. 2 *voll.*
--- *Histoire de Charles Gustave*, *fol.* Ibid. 1695 2 *voll.*
--- de Statu Imperii Romano-Germanici, Titii, 8°. *Lips.* 1708
--- de Officio Hominis & Civis, 12°. *Vltraj.* 1705
Quatre Parties du Monde, *en* 4 *feuilles*, *par de Wit*, Amst.
Quatre Saisons de l'Année,
--- *Complexions*, *par de Wit*, Ibid.
Quevedo *Obras*, 4°. *Hispanicè* Amberes 1699. 2 *voll.*
Quinault *Oeuvres*, 12°. Paris 1713. 2 *voll.*
Quintilianus, Obrechti, 4°. *Argent.* 1698. 2 voll.
Quintinye *Instructions pour les Jardin. Fruitiers*, &c. 4°. Amst. 1697
Quinte Curce, *de Vaugelas*, 12°. Paris 1709 2 *voll.*
Quintus Curtius, Cellarii, 12°. *Lipsia* 1691
--- Pitisci, 8°. *Haga* 1708
--- Freinshemii, 4°. *Argent.* 1670
--- cum notis Variorum, 8°. *Lugd. Bat.* 1696
--- 24°. *Amst.* Elzev.
Rabelais *Oeuvres*, 8°. Amst. 1711 5 *voll.*
Rabutin *Lettres*, 12°. Paris 1711. 5 *voll.*
--- *Memoires*, 12°. Amst. 1711 3 *voll.*
--- *Idem*, 4°. Paris 1696. 2 *voll.*
--- *Idem*, 12°. Ibid. 3 *voll.*
--- *Discours a ses Enfans*, 12°. Ibid.
Racine *Oeuvres*, 12°. Ibid. 1713 2 voll.
Raii Historia Plantarum, fol. *Lond.* 1693. 3 voll.
--- tomus tertius, separatim *Ibid.* 1704
--- Methodus Plantarum, 8°. *Amst.* 1710
--- Grew & Dedu *van de Planten*, *MS.*

Rapin

Rapin *Oeuvres*, 12°. Amst. 1709. 3 *voll.*
Raymundi Martini Pugio fidei, fol. *Lipsia* 1687
Real (*St.*) *Oeuvres melées*, 12°. Vtrecht.
Receuil des Opera, 12°. Amst. XI *voll.*
Recreations Mathematiques, 8°. Lyon 1680
Reeland de nummis Ebreor. 8°. *Vltraj.*
Reginaldi Opera, fol.
Regis Philosophie, 12°. Lyon 1691 7 *voll.*
Regnard *Oeuvres, ou Comedies*, 12°. 2 *voll.*
--- *Idem*, 12°. Paris 1708. 2 *voll.*
Regum, Principum, Virorum & Foeminarum Illustrium veræ Effigies, 4°.
Relation de la Cour de Portugal, 12°. Amst.
--- *ou l'Etat de Venize*, 12°. Vtrecht.
Renaudot Historia Patriarcharum Alexandr. Jacobitar. 4°. *Paris.* 1713
Retraite de dixmille de Xenophon, 12°. Ibid. 1706
Reyger Thesaurus Juris, fol. *Colon.* 1704. 2 voll.
Reyneau *Analyse demontrée*, 4°. Paris 1708. 2 *voll.*
Rhetores Selecti, Gr. Lat. per Gale, 8°. *Oxonia* 1676
Ribadeneira *Vies des Saints*, *fol.* Rouen 1712. 2 *voll.*
--- *Idem*, *fol.* Paris 1687. gr. pap.
Richardi Historia Bibliothecæ Vindobon. 8°.
Richeljeu *Lettres*, 12°. Paris 1695 2 *voll*
Richeljeu *Memoires*, 12°. 5 *voll.*
Ripa *Iconologie, ou explication des Fables*, 12°. Amst 1698 2 *voll.*
Riverii Opera Omnia, fol. *Lugduni* 1698
--- Renovatus, 12°. *Ibid.* 2 voll.
Riviére *Theatre des Comedies*, 12°. Paris 1684
Robbe *Geographie*, 12°. Haye 2 *voll.*
Robertson Thesaurus Linguæ Sanctæ, 4°. *Lond.* 1680
Roccus de Navibus, 8°. *Vltraj.*
Rochefocault *Reflexions, ou Sentences morales* 12°.
Rodenburg de Jure Conjugum, 8°. *Brux.*
Rohault Physica, 8°. *Amst.* 1708
--- *Physique*, 8°. *Brux.* 1708. 2 voll.
Rolle *traite de l'Algebre*, 4°. Paris 1689
Rosendaal (*Heere van*) *Gedagten en Gedigten*, 4°. Leyd. 1707
--- *dito, op groot papier.*
Rosini Antiquitates Romanæ, 4°. *Trajecti* 1701
Roy Philosophia radicalis electica, fol. *Antw.* 1713
--- Castella Brabantiæ, & *Erections*, fol. *Lugd. Bat.*
Royaumont (*Sr. de*) *Histoire de la Bible*, 4°. Paris 1713 *avec fig.*
--- dito, 4°. *Amst.* 1712.
Rubei Antiquitates Brixianæ, 4°. MS.
Rumphii *Amboinse Rariteytkamer*, *fol.* Ibid. 1705

Rumphii *Ambonse Rariteytkamer*, *groot papier.*
--- Thesaurus Conchyliorum, fol. *Lugd. Bat.* 1711
Ruysch de Valvulis, 12°.
Rykius de unione Prolium, 4°. *Colon.* 1700
Sagittarii Historia Gothana, 4°. *Iena* 1700 2 voll.
Saliani Annales Eccl. V. Test. fol. *Paris.* 6 Tomis.
Sallufte, *par du Tail*, 12°. Ibid. 1670
--- *Idem*, 12°. Ibid. 1701
Salviani Opera, cum notis Baluzii, 8°. *Ibid.* 1684.
Sanctii Minerva, 8°. *Amst.* 1714
Sande Opera Omnia, fol. *Colon.* 1698
Sandoval *Vida y Hechos de l'Emp. Carlo V. fol.* Amberez. 2 *voll.*
Sanson *Description de l'Univers* 4°. Amst. 1700
Sansonis Geographia Sacra, Clerici, fol. *Ibid.* 1704
Saurin *Sermons*, 8°. 2 *voll.*
Scaliger de emendatione temporum, fol. *Geneva* 1629
Scamozzi *Oeuvres d'Architecture, nouvellement traduit. fol.* Leyde 1713
--- *de selve int Neerduyts, fol.* Amst. 1661
Scarron *Oeuvres*, 12°. Paris *complt.*
Scheffer *Histoire de la Laponie*, 4°. Ibid.
Schenkii Signorum & Statuarum Icones, fol. *Amst.*
--- Paradisus Oculorum, fol. *Ibid.* 2 voll.
Schenkii Roma Æterna, fol. *Ibid.*
--- Oppida Nobil. centum, fol. *Ibid.*
--- *Cent vues des Edifices*, fol. Ibid.
Scheuchzeri Itinera Alpina tria, 4°. *Lond.* 1708
Schilteri Codex Juris Alemannici, 4°. *Argent.* 1697
--- Praxis juris, fol. *Ibid.* 1714
--- Jus Publicum, 8°. *Ibid.* 1696
Schmidt in Ecclesiasten, 4°. *Ibid.* 1704
--- Genesin, 4°. *Ibid.* 1697
--- Jobum, 4°. *Ibid.* 1705. 2 voll.
--- Judicum, 4°. *Ibid.* 1706
--- Libros Samuelis, 4°. *Ibid.* 1687. 2 voll.
--- Prophetas Minores, 4°. *Ibid.* 2 voll.
Schoon *van de Planten*, 8°. Hage 1692
Schotti Schola Steganographica, 4°. *Norib.*
--- Mathesis Cæsarea, 4°. *Herbipoli* 1661
--- Organum Mathematicum, 4°. *Ibid.* 1668
--- Physica curiosa, 4°. *Ibid.* 1697
--- Technica curiosa, 4°. *Ibid.* 1687
Secretaire des Amans, 12°. Paris 1707
Secrets de Medicine, 12°. Ibid. 2 *voll.*
Seguini Numismata, 4°. *Ibid.* 1684. 2 voll.
Seldenus de Iure Naturali & Gen-

Gentium, 4°. *Lipſ.* 1695
Seldenus de Synedriis &c. Ebræorum, 4°. *Francof.* 1696
--- Tituli Honorum, 4°. *Ibid.* 1696
--- Vxor Ebraica, &c. 4°. *Ibid.* 1695
Sena de Antiquo Gymnaſio Neapolitano, MS.
Seneca Opera, Lipſii, fol. *Antv.* 1652
Sermons du Pere d'Orleans, 12°. 2 *voll.*
--- (*Receuil de*) *ſur les Evangiles du Carême, &c.* 12°. Paris 1712. 3 *voll.*
Sextus Rufus Cellarii, 8°. *Halæ* 1698
Sherlock *de la Mort*, 8°. Amſt.
Simon *Bibliotheque Critique*, 12°. Paris 4 *voll.*
--- *Hiſt. Crit. du V. & N. Teſt. avec les Reponces*, 4°. Rotterd. 6 *voll. compleet.*
Smallegange *Kronyk van Zeeland*, *fol.* Middelb.
Smith Miſcellanea Sacra, 8°. *Lond.* 1686
--- contra Simonis Hiſtoria Critica, 8°. *Ibid.* 1690
--- Vitæ Illuſtrium & Eruditorum Virorum, 4°. *Ibid.* 1707
--- Notitia VII Aſiæ Eccleſiar. 8°. *Vltraj.*
--- de Eccleſiæ Græcæ hodiern. Statu, 8°. *Ibid.*
--- de moribus Turcarum, 8°. *Oxon.*
Socrate *Oeuvres*, 8°. Amſt. 2 *voll.*
Soeten *Algebra, of Stelkonſt*, 8°. Amſt. 1702
Spanhemii Hiſtoria Jobi, 8°. *Lugd. Bat.* 1694
--- Charta Major.
Spencerus de Legibus Ebræorum, 4°. *Lipſ.* 1705
Sperlingius de nummis non cuſis, 4°. *Vltraj.*
Spitzen de oppignoratione Jurium, 4°. *Jenæ* 1677
Spoor Antiquitates Gr. & Rom. 4°. *Traj.*
Stanleii *Philoſophiſe en Poetiſe Oudheden*, *fol.* Leyd. 1702
--- *dito, op atlas papier.*
--- Hiſtoria Philoſophiæ, 4°. *Lipſ.* 1711
Staveren *over Iohannes*, 4°. Amſt. 1692
Stedeboek van Italien, by Mortier, *fol.* Amſt. 4 *deelen.*
--- --- *Europa, a 4 op een Olyph. blad.* Amſt.
Steiger Repertorium Juris Canonici, fol. 1714
Stephanus de Vrbibus Gr. Lat. Berkelii, fol. *Lugd. Bat.* 1694
--- Idem Gr. Lat. per Pinedo, fol. Amſt.
--- *Holſtenius* in Stephanum, fol. *Lugd. Bat.* 1684
Stillingfleet *Heylige Oorſpronklykheden*, 4°. Vtrecht 1704
Stockmans Opera Omnia, 4°. *Colon.* 1701
Strabo, Caſauboni & aliorum, fol. *Amſt.* 1707. 2 voll.
Strada *Guerras de Flandes*, 8°. Anvers 1705. 2 *voll.*
Streete Aſtronomia Carolina, 4°.
Struys *Travels*, 4°. *with figeurs* London 1683
Struvii Syntagma J. public. 4°.

Struvius In Codicem, 4°. *Iena* 1668

Strykius de Successione ab intestato, 4°. *Francof.* 1706

--- de Jure Sensuum, 4°.

Stuckii Opera Omnia, fol. *Lugd. Bat.* 1695

--- Charta Major. fol.

Sturmii Mathesis Enucleata, 8°. *Norimb.* 1695

--- --- Juvenilis, 8°. *Ibid.* 1702. 2 voll.

--- Architectura Militaris, 8°. *Ibid.*

--- Physica, 8°. *Ibid.*

--- Iridis admiranda, 4°. *Ibid.*

Suetonius, Grævii & aliorum, 4°. *Haga* 1691

--- --- in 12°. *Amst.* 1697

--- cum annotat. diverf. 24°.

--- *traduit par du Teil*, 12°.

Sueur *Histoire de l'Eglise*, 12°, Geneve 1686. 8 *voll.*

Suiceri Thesaurus Ecclesiasticus, fol. Ch. Maj. *Amst.* 1682

--- *over de Colossensen*, 4°. Ibid.

Suida Lexicon, Gr. Lat. fol. *Cantab.* 1705. 3 voll.

Sully *Memoires*, *fol.* Paris 1664 4 *voll.*

Sulpitii Severi Opera, Vorstii & Clerici, 8°. *Lipf.* 1710.

Surenhusii Mischna, fol. *Amst.* 6 voll.

Sydenham Opera Omnia, 8°. *Lond.* 1705

Syntagma Dissertationum Philologicarum, per Bernisium & van Arkel, 8°. *Rotterd.* 1699. 2 voll.

Taboris Decisiones, fol. *Francof.*

Tabulæ Chronologicæ, Perizonii, cum continuat. Ære incis. *Lugd. Bat.* 1714

Tacite, *en François*, *par Amelot*, 12°. Haye 4 *voll.*

Tacitus, cum notis J. Lipsii, fol. *Antv.* 1668

--- 24°. *Amst.*

--- *Vertaald door Hooft*, 4°. Ibid.

Talon *Histoire du V. & N. Testam. fol.* Paris 1669 & 1688 2 *voll.*

Taulesi *Sermoenen*, *fol.* Antw. 1685

Taylor *Leven Jesu Christi*, *fol.* Vytrecht 1700

Telemaque *Avantures*, 12°. Haye

Tellesii Vita Joh. II. Rex Lusit. 4°. *Haga*

Temple *Staatkundige Tractaten*, 8°. Vytrecht 1704

--- *Oeuvres Posthumes*, 12°. Ibid. 1704

--- --- *melées*, 12°.

--- *Remarques sur les Prov. unies*, 8°. Vytrecht

--- *Lettres*, 12°. 2 *voll.*

Teniers Theatrum Pictorium, fol. *Antv.*

Tentamen Medicum de Variolis, 12°. *Lugd. Bat.*

Tentzelii Numismata, 4°. *Iena* 1693

--- Saxonia Numismatica, fol. *Ibid.* 1700

Terence, *par Mad*. *Dacier*, 12°. Amst. 1706. 3 *voll.*

Terentius, in usum Delphini, 8°. *Lond.* 1709

Tertulliani Opera Rigaltii, fol. *Parif.* 1675

Te-

Tesauri *Introduction aux vertus morales & heroiques*, 8°. Brux. 2 *voll.*

Testament Politique de I. B. Colbert. 12°. Colog.

Testamentum (Novum) Græcum, fol. *Paris.* Typis Regiis, Ch. Maj.

--- Græcum, Leusdeni, 12°. *Amst.* 1698

--- Idem 18°. *Amst.* 1698

--- Græco Belgicum, Leusdeni, 18°. *Ibid.* 1698

--- Græcum, Millii & Kusteri, fol. *Roterod.* 1710

Testament (*Nouveau*) *par I. le Clerc*, 4°. Amst. 1703

--- *Latin & François, de Mons*, 12°. Mons 1684. 2 *voll.*

--- *avec Reflexions Morales, par ordre de l'Evêque de Chalons*, 12°. Brux. 1702 8 *Tom.*

--- *avec notes d'Amelot*, 4°. Paris

--- *& Pseaumes, par Martin*, 8°. Londres

Testament (*Neue*) *durch M. Luther, mit Psalmen und Lobwasser* 12°. Nosche, Amst. 1695

--- *dito* 12°. *Wetstein*, Ibid. 1698

--- *dito*, 12°. *vol noten*, *Wetstein* Ibid.

Testament (*Niewe*) *en Psalmen, duyts, Robyn, vol noten*, 12°. Schiedam 1686

--- *dito*, *Latynse Letter*, 12°. Schipper.

Texier *Sermons*, 8°. Paris 1676 *&c.* 8 *voll.*

Toyler Architectura Militaris, 4°. *Amst.*

Theatre de Savoye & Piemont, folio atlanti, Haye 1700. 2 *voll.*

--- *des Villes de l'Italie, fol. atlanti*, Amst. *Mortier* 4 *voll.*

--- *des Villes de l'Europe par Fr. de Wit, fol. atlanti*, Leyde 1711

--- *des Villes des XVII Provinces du Pais-Bas, par F. de Wit, fol. atlanti*, Ibid. 1711

--- *des Villes de l'Europe, quatre sur une feuille, folio forme d'atlas.* Ibid.

--- (*Nouveau*) *du Monde, fol.* Ibid. 1713

--- *Lyrique, ou Tragedies de Mr. le Br.* 12°. Paris 1712

--- *François, ou Comedies* 12°. Ibid. 1705. 6 *voll.*

Theatrum Vrbium Orbis Terrarum, fol. forma atlanti, *Amst.* 1657. 8 voll.

Themistii Orationes, Gr. Lat. fol. *Paris.* 1684

Theocriti Opera, Gr. cum Scholiis, notis & Indicib. 8°. *Oxon.*

Theophraste *moderne, ou nouveaux Caracteres des Moeurs*, 12°. Paris 1701

--- *Caracteres*, 12°. Ibid. 3 *voll.*

Theophylacti Institutio Regia, Gr. Lat. 4°. *Ibid.* 1651

Theorie *& Pratique du Iardinage*, 4°. Ibid.

--- *de la manoeuvre des Vaisseaux*, 8. Ibid. 1689

Thesaurus Theologico-Philologicus, fol. *Amst.* 1705. 2 voll.

Thesaurus Theologiæ Locupletissimus, fol. *Mediob.*

Thibaut *Academie de l'Epée, fol. forme d'atlas.* 1628

Thoma (a S^t.) Dictionarium Græc. Ital. 4°. 2 voll. *Paris.*

Thomaßini Vetus & Nova Ecclesiæ disciplina, fol. *Lugd.* 1705. 3 voll.

--- *Edits pour l'unité de l'Eglise*, 4°. Paris 1703. 3 *voll.*

--- *Discipline de l'Eglise touchant les Benefices, &c.* 4°. Ibid. 1702

--- *Methode d'étudier la Grammaire & les Langues*, 8°. Ibid. 1693. 2 *voll.*

--- *Methode d'étudier les Histoires profanes*, 8°. Ibid. 1693. 2 *voll.*

Thucydide par Ablancourt, 12°. Amst. 1713. 3 *voll.*

Tibullus Broukhusii, 4°. *Amst.* 1708

Til *over Matthaus*, 4°. Dort.

--- *Digt, sang en speelkonst der Ouden*, 4°. Ibid.

--- *Salems Vrede, en Inleyding tot de Prophetise schriften*, 4°. Ibid.

Tillemont *Histoire des Empereurs*, 12°. Bruxel. 1707. 12 *voll.*

--- *Memoires pour l'Histoire Ecclesiastique*, 12°. Ibid. 1706. *tom.* 1, 2, 3, 6. 12 *voll.*

Tillotson *Sermons*, 8°. Amst. 4 *voll.*

Tirinus in S. Scripturam, fol. *Lugd.* 1702

Titus Livius, Freinshemii & Clerici, 8°. *Amst.* 1710. 10 voll.

Toise & Tarif des Bois, 12°. Paris 1696

Tolneri Historia Palatina, fol. *Francof* 1700

Tomasini Titus Livius, 12°. *Amst.*

Torar *Elemens de Geometrie*, 12°. Paris 1692

Tournefort Institutiones rei Herbariæ, 4°. *Ibid.* 1700 3 voll.

--- Schola Botanica, 12°. *Amst.* 1689

--- *Plantes aux environs de Paris*, 12°. Paris 1698

Traité de la Peinture en mignature, 12°. Haye

--- *universel des Eaux & forests de France, Pesches & Chasses, par N. du Val*, 8°. Paris 1699

--- *de la Police*, *fol.* Paris 2 *voll.*

Treurtoneel der Doorlugtige Mannen, 4°. Amst. 1698. 3 *deelen*

Trommii *Concordantien*, *fol.* Ibid. 1685. 3 *deelen*, *groot papier.*

Turre Monumenta Veteris Antii, 4°. *Mediol.*

Tursellin *Histoire universelle*, 12°. Amst. 1708. 3 *voll.*

Tursellini Epitome Historiarum, 8°. *Vltraj.* 1710

Turretini Opera Omnia, 4°. *Lugd. Bat.* 1696. 4 voll.

Tuschi Conclusiones Practicæ, fol. *Ibid.* 10 voll.

Vænii Emblemata Horatiana, 8°. *Amst.* 1684

Valentin *douze Clefs de Philosophie*, 8°. Paris 1660

Vail-

Ving-

Vingboons *Nieuwste Gebouwen in Amsterdam, &c. fol.* Amst. 1674
--- *Architecture, fol.* Leide.
Vinnius ad Instituta, 4°. *Lugd. Bat.* 1709
Virgile, *par Martignac*, 12°. Paris 1708. 3 *voll.*
Virgilius, in usum Delphini, 8°. *Lond.* 1707
--- Heinsii, 12°. *Vltraj.* 1704
--- Ogilby, Anglicè, fol. *Lond.*
Vita Philippi Melanthonis, 12°.
Vitæ Selectorum aliquot Virorum, 4°. *Lond.*
Vitruve *Architecture*, *par Perrault*, *fol.* Paris 1684
Vocabularium Anglo-Saxonicum, per Benzon, 8°. *Lond.*
Vockerodt de Eruditorum Societatibus, &c. 8°.
Voet ad Pandectas, fol. *Haga Comit.* 1707. 2 voll.
--- ad Instituta, 4°. *Gorich.* 2 voll.
Voiture *Oeuvres*, 12°. Amst. 1709. 2 *voll.*
Vondels *Poezy*, 4°. Ibid. 2 *deelen*
Voorde *Ligtende Fackel der Chirurgie*, 4°. Middelb. 1680
Vossii Opera Omnia, fol. *Amst.* 1701. 6 voll.
--- Etymologicon Linguæ Latinæ, fol. *Ibid.* 1695
--- Charta Major.
--- de Poematum Cantu, 8°. *Oxonia*
Voyages de Chardin, 12°. Amst. 1711. 10 *voll.*
--- *Idem*, 4°. Ibid. 1711. 3 *voll.*
Voyages de Bernier au grand Mogol, 12°. Amst. 1711 2 *voll.*
--- *de Dampier*, 12°. Ibid 5 *voll.*
--- *en Formosa, par G. Psalmanazaar*, 12°. Ibid.
--- *C. le Brun au Levant*, *fol. grand papier*, Delft 1700
--- *de Guinée, par Bosman*, 12°. Vytrecht 1705
--- *de Hennepin*, 12°. Leide 1704
--- *de Lullier*, 12°. Paris
--- *de la Hontan*, 12°. *Haye* 1705 2 *voll.*
--- *aux Indes Orientales*, *par Bontekoe*, 12°. Amst. 1681
--- *aux Indes Orientales*, *par Dellon*, 12°. Ibid. 1699
--- *d'Italie*, *par Misson*, 12°. Haye 1702. 3 *voll.*
--- *par las Casas*, 12°. Paris 1701
--- *de Constantinople*, *par Grelot*, 4°. Paris. 1680
--- *de Leguat*, 12°. Lond. 1708. 2 *voll.*
--- *d'Alep a Ierusalem*, *par H. Maundrel*, 12°. Paris 1706
--- *en Moscovie*, *par un Ambassadeur de l'Empereur* 12°. Leide 1688
--- *du tour de la France*, *par Rouviere & Vallemont*, 12°. Paris 1713
--- *dans la Grece, &c. par* P. *Lucas*, 12°. Amst. 1714 2 *voll.*
--- *ou Histoire des Sevarambes*, 12°.
--- *ou Histoire de la Virginie*,

nie, 12°. Amst. 1707
--- Idem 12°. Paris 1707
Versameling der Gedenkwaardigste Voyagien, 8°. Leiden 29 *deelen*.
--- *sommige deelen*, *apart*.
Voyagien van Ian Iansen Struys, 4°. Amst.
--- *Isbrand Ydes*, 4°. Ibid.
--- *door Europa*, 4°. Leiden
--- *van Nicolaas Schmidt na Constantinoplen*, *en Egypten*, 8°. Leiden
--- *van Tavernier*, 4°. Amst. 3 *deelen*
--- *van Iacob Ianssen de Roy*, 8°. Leid.
--- *'t selve in quarto*, Ibid.
--- *en Schipbreuk van Robert Covert*, 8°. Ibid.
--- *van Ralph Fitch*, *na Ormus*, *Goa*, *&c.* 8°, Ibid.
---- *W. Hawkins door Oost-Indien*, 8°. Ibid.
---- *Michiel Heberer door Asia en Africa*, 8°. Ibid.
---- *Charles Leig na Gujana*, 8°. Ibid.
---- *Walter Raleg na Gujana*, 8°. Ibid.
---- *Iohan Saris*, *na Bantam*, *&c.* 8°. Ibid.
---- *Iohan Smith in verscheyde gedeelten des Werelds*, 8°. Ibid.
------------ *na Virginien*, 8°. Ibid.
Vries *Historische Rariteytkamer*, 8°. Amst. 1694. 3 *deelen*.
--- --- --- *Schoutoneel*, 8°. Ibid. 1695. 3 *deelen*.
Vries *curieuse aanmerkingen van Oost en West Indien*, 4°. Vytrecht 4 *deelen*
Ursini Analecta Sacra, 8°. *Francof.* 1713. 2 *voll.*
Usserii Historia Dogmatica, 4°. *Lond.*
Vues des Villes &c. d'Espagne & du Portugal, 4°. Leide.
--- --- --- *d'Italie*, 4°. Ibid.
--- --- --- *de la Grand Bretagne & Irlande*, 4°. Ibid. 2 *voll.*
--- --- --- *de Leide*, 4°. Ibid.
Wagenselii Sota, 4°. *Norib.*
Walton Apparatus Biblicus, fol. *Tiguri*
Wayen de Numero Septenario, 4°. *Franeq.*
Wedelii Opera Omnia, 4°. 12°. & fol. *Iena* 1680. *&c.* 27 voll.
--- Exercitationes Medico-Philologicæ, *Ibid.* 1702
Wegwyser door Italien, 12°. Amst.
--- *door Vrankryk*, 12°. Ibid.
Weidenfeld de Secretis Adeptorum, 4°. *Lond.*
Wepferus de Apoplexia, 8°. *Schaffh.* 1675
Whiston Prælectiones Astronomicæ, 8°. *Cantab.* 1707
Wicfort *Ambassadeur & ses fonctions*, 4°. Colog. 1690
Wilde Gemmæ Antiquæ, 4°. Amst. 1703
--- Numismata 4°. *Ibid.* 1692
--- Signa Antiqua, 4°. *Ibid.* 1700
Willis Anatomia Cerebri, 12°. *Ibid.* 1683

Wil-

FIN.

CATALOGUE

Des plus nouvelles & des plus exactes

CARTES GEOGRAPHIQUES, DES PLANS DES VILLES, CHATEAUX; &c.

Toutes ces Cartes sont dressées sur les nouvelles Observations de Messrs. de l'Academie Royale des Sciences & sur celles des autres celebres Geographes.

GrandesCartesGeographiques de plusieurs feuilles, sur Papier Royal.


es XVII. *Provinces Vnies, de 9 feuilles, avec 24 de ses principales Villes.*

Les VII. *Provinces Vnies, de 4 feuilles.*

La France, de six & demi feuilles.

l'Italie, de six & demi feuilles.

l'Allemagne de sept & demi feuilles, avec 24 de ses principales Villes.

Terre Sainte, de 4 feuilles. Nota : la Description est Flamande.

Les suivantes sont chacun d'une double feuille d'Atlas.

Mappe-monde, ou Description generale du Globe Terrestre & Aquatique, selon les nouvelles Observations de Messieurs de l'Academie des Sciences, &c.

l'Europe, par les mêmes.

l'Asie, par les mêmes.

l'Afrique, par les mêmes.

l'Amerique, par les mêmes.

Planisphere Terrestre, suivant les nouvelles Observations des Astronomes. Dressé & presenté au Roi tres Chretien, par Mr. Cassini le fils, de l'Academie Royale des Sciences.

l'Italie, ou sont exactement marquez les Postes & les Chemins, par Iaques Cantelli de Vignola, Geographe du Duc de Modene.

Les suivantes sont sur une feuille, forme d'Atlas.

l'Afrique, avec ses Royaumes, Provinces, Iles, & Riviéres, suivant les Relations les plus recentes des meilleurs Voyageurs.

l'Amerique, avec tous ses Royaumes, Etats, Iles, Ports, Bayes & Riviéres, dressée suivant les plus nouvelles découvertes par les plus habiles Geographes.

l'Archipel, avec toutes ses Iles & les Côtes des environs, suivant les anciens Geographes, & les Memoires des meilleurs Navigateurs modernes.

Carte exacte de toutes les Provinces, Villes, Bourgs, Villages & Riviéres du vaste & puissant Empire de la Chine, faite par les Ambassadeurs Hollandois dans leur Voyage de Batavia à Peking, dressé par Iean Nieuhof, Maitre d'Hotel de cette Ambassade.

Golfe de Venise, avec les Côtes maritimes, Bayes & Ports &c. de la Gréce, Dalmatie & Italie, tres exacte.

Novissima & accuratissima Tabula Regnorum Hispaniæ & Portugalliæ, Publicis ac Regiis Viis ornata.

Description exacte & fidéle des Villes, Bourgs & Villages que les Ambassadeurs de Hollande ont rencontré dans leur Voyage par Terre de la Ville d'Osacco jusqu'à Iedo, Capitale du Iapon.

Voyage des Ambassadeurs de Hollande par Mer de Nangasacqui à Osacca.

La Morée, autrefois le Peloponnese, avec toutes ses Iles, dressée par les plus exacts Géographes.

Tabula Geographica quæ continet totam feré Europam & proxima Africæ. In usum Historiæ recentioris ex Optimis & Novissimis Tabulis confecta.

---- ---- ---- ---- altera, quæ continet potissima Asiæ & reliqua Europæ ac Africæ. In usum Historiæ recentioris, ex Optimis & Novissimis Tabulis confecta.

Tabulæ Chronologicæ, a mundo condito ad Pacem usque Vltrajectinam; innumeris in locis a *Iac. Perizonio* emendatæ atque auctæ, ac ita Æri eleganter incisæ. Quatuor foliis, in plano.

---- ---- Eædem coloribus depictæ.

Stemmata aliquot Illustrium Familiarum, cum Veteris tum Recentioris Historiæ, ex *Petavii Rationario* potissimum, ad faciliorem ejus intellectum, & foliis collecta in Plano.

Les

Les suivantes sont sur une feuille Median papier.

MAPPE MONDE.
--- une autre pour l'usage de l'Histoire Moderne, 2 feuilles.
l'EVROPE.
Les Isles Britanniques.
l'Angleterre.
l'Ecosse.
l'Irlande.
La Scandinavie Septentrionale.
--- --- Meridionale.
Le Danemarck.
Le Danemark avec une partie de la Suede &c.
La Norvegue.
l'Islande suivant Blefkenius.
La Groenlande.
La Suede.
La Livonie, &c.
La Moscovie Septentrionale.
La Moscovie Meridionale.
La Pologne.
La grande Pologne &c.
Le Palatinat de Posnanie, &c.
La Prusse.
Les trois Iles, appellées Werders, ou sont les Territoires de Dantzic, Marienburg & Elbing.
l'Vkraine, &c.
La Hongrie.
l'Allemagne.
La Boheme, Silesie, &c.
Le Cercle d'Autriche.
Le Cercle de Baviere.
Le Cercle de Franconie.
Le Cercle de la Souabe Septentrionale.
Le Cercle de la Souabe Meridionale.
La Suisse.
Le Cercle du Haut Rhin.
l'Alsace.
Le Landgraviat de Hesse.
Le Cercle Electoral du Rhin.
l'Archevesché de Mayence.
l'Archevesché de Treves.
l'Archeveché de Cologne.
Le Cercle de Westphalie.
l'Eveché de Liege.
Le Cercle de la Basse Saxe.
Le Duché de Lunebourg.
Le Duché de Brunsvic.
Le Cercle de la Haute Saxe.
Le Brandebourg & la Pomeranie.
Les XVII. Provinces des Païs Bas.
Les Provinces Vnies des Païs Bas.
Le Comté de Hollande.
Le Comté de Zelande.
La Seigneurie d'Vtrecht.
Le Duché de Gueldre.
La Seigneurie de Frise.
La Seigneurie d'Over Yssel.
La Seigneurie de Groningue.
Les Païs Bas Catholiques.
Le Duché de Brabant.
Le Comté de Flandre.
Les Comtez de Haynaut, de Namur, & du Cambresis.
Le Duché de Limbourg.
Le Duché de Luxembourg.
Le Comté d'Artois.
Le Royaume de France.
Gouvern. Gen. de Picardie.
Gouvern. Gen. de Normandie.
Gouvern. Gen. de Bretagne.
Gouvern. Gen. de l'Orleanois.
Gouvern. Gen. de l'Isle de France.
Gouvern. Gen. de Champagne.
La Lorraine.

Gouvern. Gen. de Bourgogne, Franche Comté, & Bresse.
Gouvern. Gen. du Lyonnois.
Gouvern. Gen. du Dauphiné.
Gouvern. Gen. de Provence.
Gouvern. Gen. du Languedoc.
Gouvern. Gen. de Guienne & Gascogne.
l'Espagne.
La Biscaie.
l'Asturie, la Galice & le Roiaume de Leon.
La Castille Vieille.
La Castille Nouvelle & l'Estramadure.
l'Andalousie & Grenade.
Le Détroit de Gibraltar.
Murcie, Valence & les Iles Baleares.
La Catalogne.
La Navarre & Arragon.
Le Portugal.
l'Italie.
Le Duché de Savoye.
La Principauté de Piemont.
La Ligurie.
Le Milanois.
Le Pavesan, Lodesan & Plaisantin.
Le Cremonois.
La Republique de Venise.
Le Golfe de Venise.
l'Etat de l'Eglise.
Grand Duché de Toscane.
Le Royaume de Naples.
Le Royaume de Sicile.
l'Ile de Malte.
La Turquie en Europe.
La Grece Moderne.
l'Archipel en General.
l'Archipel Septentrional.
l'Archipel Meridional.
l'Ile & la Ville de Negrepont.
l'Ile de Corfu, ou Corcyre,
La Morée, avec les noms anciens & nouveaux.
l'Ile de Candie.
Les Dardanelles de Lepanthe.
l'Ile de Cefalonie.
l'Ile de Zante.
Iles proche les Côtes de Modon.
L'ASIE.
Turquie en General.
l'Arabie heureuse, petrée & deserte.
Le Royaume de Perse.
Golfe de Bengale, Mer des Indes, & riviere du Gange &c.
l'Empire du Grand Mogol.
La Rade de Gamron.
Le Golfe de Cambaye & la Rade de Suratte.
La Grande Tartarie.
Anatolie, anciennement l'Asie mineure.
La Terre Sainte, ou Iudée.
Mingrelie, autrefois Colchis.
Le Païs de Bassora, avec ses Bourgs, Iles, &c.
l'Empire de la Chine.
Les Indes Orient. au deça le Gange.
Les Indes Orient. au de la du Gange.
Le Golfe d'Aracan ou Martaban.
Le Détroit de Malacca.
La Mer Caspienne, avec toutes ses Bayes, &c.
La Mer Rouge.
La Mer de Perse.
La partie des Indes Orientales vers le Zud-Est, depuis Timor jusqu'a Mindanao.
Les Iles aux Environs de la Chine.
La Baye de Manille.

l'Ile de Formosa.
l'Ile de Cypre.
Le Païs d'Eso.
l'Empire du Yapon.
Les Ports & Havres de Firando, & Nangesaque.
Les Iles Moluques.
Les Iles de Banda.
l'Ile de Sumatra.
l'Ile de Iava.
La Rade de Batavia.
Le Detroit de la Sonde.
La Rade de Bantam.
l'Ile de Borneo.
l'Ile Maurice.
L'AFRIQVE.
l'Egypte.
La Barbarie, Biledulgerid, & une partie du Païs des Négres.
La Nigritie.
La Guinée, avec toutes ses Côtes, Havres, &c.
La haute Ethiopie, ou Abyssinie.
La basse Ethiopie.
Les Royaumes de Fez & Maroc.
Les Royaumes de Congo & Angola.
Carte du Cap de Bonne Esperance.
l'Ile de St. Laurens, ou Madagascar.
Les Iles Canaries, ou Fortunées.
Les Iles du Cap Verd, ou du Sel.
L'AMERIQVE Septentrionale.
La Virginie Septentrionale.
--- --- Meridionale, & la partie Orientale de la Floride.
La Floride.
La Nouvelle Hollande, à present Nouvelle York.
La Canadc, ou Nouvelle France.
Mexique.
Nouvelle Espagne, Nouv. Galice, & Guatimala.
Yucatan & Guatimala.
Les Iles de l'Amerique.
Les Bermudes ou Iles de Sommer.
L'AMERIQVE Meridionale.
Terre Ferme Nouvelle Grenade & Popayan.
La Province de Venezuela, ou Nouvelle Venise.
La Gujane, ou le Païs des Amazones.
Le Perou.
Le Bresil.
La Chili, grand Païs de l'Amerique Meridionale.
La Paraguaria, ou Paraguay.
La Terre Magellanique, la Terre de Feu, &c.

CARTES de la GEOGRAPHIE Ancienne, sur une feuille forme d'Atlas.

Græcia Antiqua Sophiani, per Abrahamum Ortelium descriptâ, nunc denuò aucta & emendata.

Italia Antiqua, cum Insulis Sicilia, Sardinia & Corsica, Authore N. Sanson Abbavillæo, Christianiss. Galliarum Regis Geographo.

Nova & exacta Chorographia Latii, sive Territorii Romani: Iuxta Veterem & Novum Situm parallela nominum comparatione elaborata.

Tabula Geographica Occidentalem Orbis partem, seu pleraque Europæ, & quæ-

dam Africæ, in usum Historiæ Veteris exhibens: nunc primum ex Ortelio, Sansonio, & Cellario emendata.

------ ------ ------ Orientalem fere Orbis partem, seu plerаque Asiæ, & quædam Europæ ac Africæ, in usum Historiæ Veteris exhibens: nunc primum ex Ortelio, Sansonio, & Cellario emendata.

Carte Nouvelle & exacte de la Gaule Cisalpine, & sur tout de la Ligurie, de l'Insubrie & des Pays voisins, suivant l'Ancienne Geographie.

Latium, Campania & Samnium, una cum adjacentibus regionibus, addita rusticarum Tribuum divisione ad Titi Livii tomum primum. Ex conatibus I. B. Canalis, Semin. Patav. Alumni.

Terra Sancta Bonfrerii, 2 *foliis*.

Patriarchatus *Romanus*.

Antiquorum *Italiæ & Illyrici* Occidentalis Episcop. Geographica descriptio.

---- ---- ---- *Africæ Episcopatuum* Geographica descriptio.

---- ---- ---- *Galliæ Episcopat.* Geographica descriptio.

---- ---- ---- *Brittanniæ Episcopatuum* Geographica descr.

---- ---- ---- *Hispaniæ, Episcopat.* Geographica descrip.

---- ---- ---- *Illyrici Oriental.* Episcop. Geographica descr.

---- ---- ---- *Constantinopolis* Episcop. Geographica descr.

Patriarchatus *Alexandrinus*.

---- ---- ---- *Hierosolymitanus*.

---- ---- ---- *Antiochia*.

Veteris Orbis Tabulæ Geographicæ, ex accuratissimis Auctoribus selectæ, secundum Pomponii Melæ Descriptionem Orbis potissimum digestæ, ad quotidianum & commodiorem Studiosorum usum in minorem formam redactæ, & magnâ curâ nunc primum emendatæ, 4º. longo.

VILLES, CHATEAUX, &c. en Plan & Profil, sur papier d'Atlas.

Aalst.
Aix la Chapelle.
Alkmaar.
Amersfoort.
Amsterdam, Plans.
--- *Profil.*
--- *Maison de Ville.*
--- *4 feuilles.*
--- *Vues des Eglises, &c. 8 pieces.*
--- *Temple des Juifs.*
Ancone, Profil.
Angers.
Angien. (le Parc d')
Anvers, Plan, en 2 feuilles.
--- *Profil.*
--- *4 feuilles.*
--- *le Chateau.*
--- *Maison de Ville.*
--- *Oostershuys.*
Armentiers.
Armuyden.
Arnhem. *Arras.*
Asseré & Radicourt.
Ath, Maubeuge, Condé & Quesnoy.
Avesnes, Chimay, Landrecies & Mariebourg.
Augspourg. *Avignon.*
Bacharach & Bingen.

Ma-

Mayence.
--- 4 feuilles.
Medenblick.
Messine. Metz.
Middelburg.
Milan. Minden.
Monnikkendam.
Mons en Hainaut.
Moscou.
--- Profil, 2 feuilles.
--- le Château.
Munic. Munster.
--- en 4 feuilles.
Muyden. Naarden.
Namur. Nancy.
Nantes 4 feuilles.
Naples.
--- 4 feuilles.
Nauenbourg.
Nazareth.
Nieupoort. Nimegue.
--- Profil.
Nurenberg.
Oldenburg.
Oldensaal. St. Omer.
Ordam, Fort.
Orleans. Osnabruc.
Ostende, Hulst, Mardyk fort, Sas de Gand.
Oudenaarde.
Oudewater.
Padoue. Palerme.
Palma la nuova.
Paris, Profil.
--- Plan.
--- 4 feuilles.
Parme. Pavie.
--- Profil.
Pise. Plaisance.
Plassendaal. Prague.
Purmer-end. (ni.
Quesnoy. Radiceva
Rama. Rammekens.
Ravensbourg.
Rees. Regenspurg.
Reims. Riga.
Rimini. Rochelle.
Roermont. (feuilles.
Rome ancienne, en 2
Rome Pyrrhi Ligori.
--- Ancienne & Nouvelle, par Falda.
--- Moderne.
--- en Profil.
--- en 4 feuilles.
Rotterdam.
--- 4 feuilles.
Rynberk.
Ryswyk (Maison Royale)
Saltzburg.
Schenken Schans.
Schiedam, Delfshaven, & Oudewater.
Schoonhove.
Siena. Seville.
--- Profil.
--- 4 feuilles.
Sloeten.
Sluys en Flandre.
Sneek. Staden.
Staveren.
Steenberge.
Steenwyck.
Stevenswaart.
Stockholm.
--- 4 feuilles.
Stralsunt.
Strasburg.
Swartsluys.
Ter Tolen.
Thionville & Damvillers.
Thoorn. Tiel.
Tillemont ou Thienẽ.
Tolouse.
Tongerloo, Abbaye.
Tournay. Trente.
Valencienne. Veere.
Venise en 2 feuilles.
--- Profil.
--- 4 feuilles.
Venlo. Verone.
Versailles. (le Chateau de)
Veurne.
Vianen, Woerden, Weesp, & Muyden.
Vicenze. Vienne.
--- en Profil.
Vilna. Viterbe.
Vlissingen. Ulm.
Vollenhove.
Vytrecht.
--- 4 feuilles.
Wacquen.
Wageningen.
Weesp. Wesel.
Winoxberge.
Wismar.
Woerden.
Workum, Hinlopen, Ylst & Sloeten.
Ypre. Zamosci.
Ziericzee. Zurig.
Zutphen. Zwol.

FIN.

Americus Vespucius - p. 89